

Le Puits des mémoires: Tome 3 : Les Terres de Cristal

**Gabriel Katz
Miguel Coimbra**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gabriel Katz

LE PUITS DES MÉMOIRES

3. LES TERRES DE CRISTAL

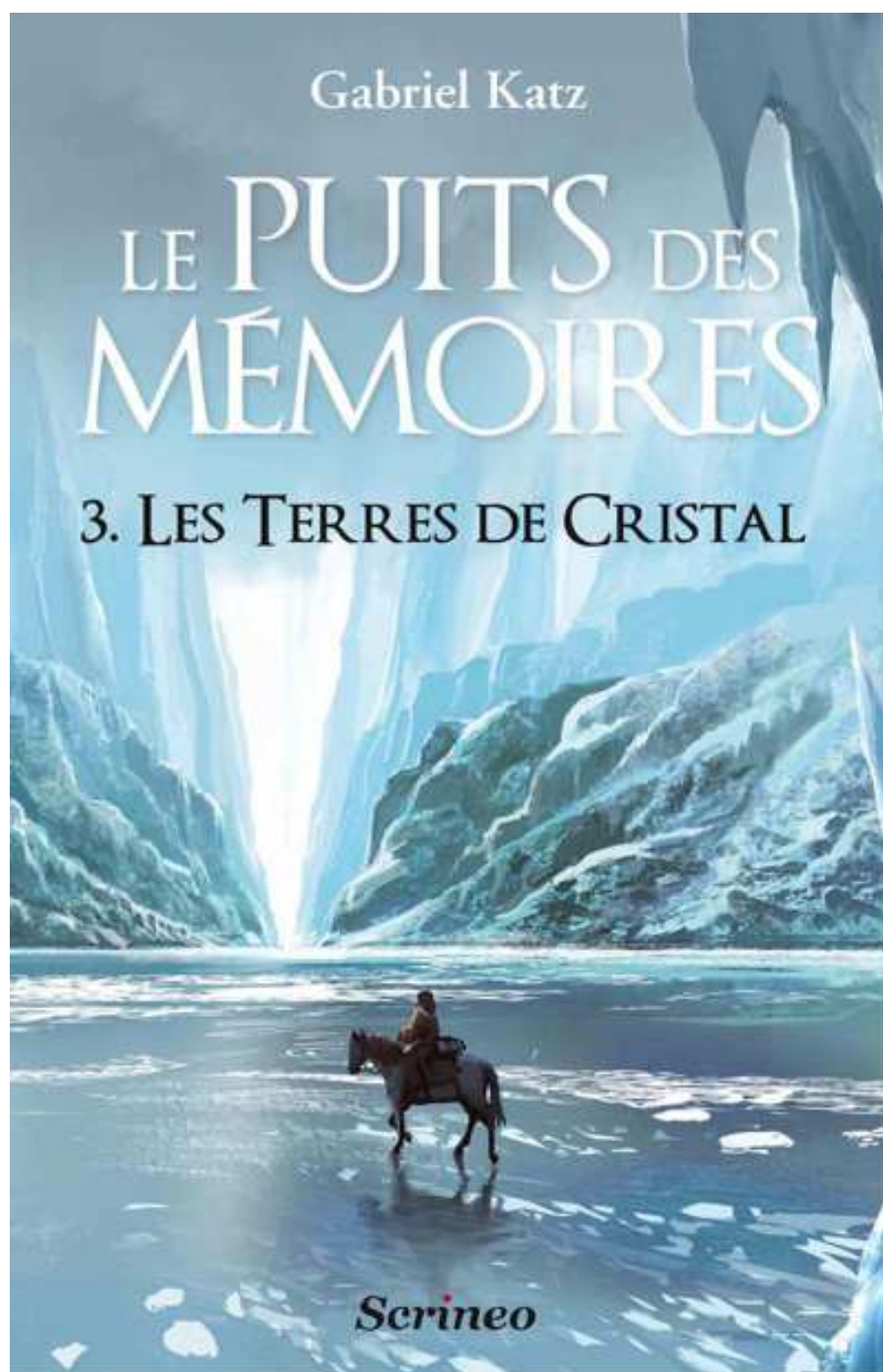


Scrineo

Gabriel Katz

LE PUITS DES MÉMOIRES

3. LES TERRES DE CRISTAL



Gabriel Katz

Le Puits des Mémoires

3. Les Terres de Cristal

Scrineo

Table des Matières

Le Puits des Mémoires

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53
Chapitre 54
Chapitre 55
Chapitre 56
Chapitre 57
... Chapitre 58

Le monde à nouveau n'était plus que ténèbres. Une obscurité insondable, moite et suffocante, et l'air si rare que chaque bouffée paraissait être la dernière. À tâtons, Olen chercha la paroi de sa prison roulante, dont le bois crissa sous ses ongles. Un goût amer, presque acide, lui monta aux lèvres, tandis qu'il luttait contre le sommeil. Sa mémoire meurtrie lui renvoyait des bribes de rêves enfiévrés, des rêves de fuite éperdue, de femmes nues, de guerre et de tempêtes. Des images furtives de chevauchées glaciales, de villages en feu. Un délire insensé, peuplé de visages inconnus, où il se réveillait prince, acclamé par la foule, croulant sous l'or, le pouvoir et les honneurs.

Soudain, les cahots cessèrent. Ses yeux se fermaient comme si une vague de plomb coulait sur ses paupières, mais il refusa de s'endormir. Cette scène, il l'avait déjà vécue ; les dernières secousses, le silence, puis l'ouverture sur le ciel, le froid de la montagne, le chemin sinueux vers la vallée d'Helion. Dans quelques minutes, il en était sûr, des coups sourds résonneraient dans la boîte, une brèche s'ouvrirait dans le bois, une planche se casserait pour laisser apparaître les visages hagards de ses compagnons de route.

Un sourire se dessina sur ses lèvres à l'évocation de ce rêve, si long qu'il en oubliait les détails. Le royaume d'Helion existait-il ailleurs que dans son imagination ? Tout se brouillait, les noms, les silhouettes, les couleurs, les paysages. Ses yeux se fermèrent, mais son esprit, engourdi, continua de divaguer. La seule chose dont il était sûr, c'était son nom : Olen, le fugitif, le survivant, le guerrier.

Les minutes passèrent, ou peut-être les heures. Enfin, un premier coup résonna dans le bois. Puis un autre. Tout se passait comme dans son rêve, et dans un craquement sec une lueur s'infiltra à travers les ténèbres. Il se força à ouvrir les yeux sous ses paupières de plomb, tandis que l'air frais chassait la moiteur. Le ciel cette fois était d'un bleu sombre, constellé d'étoiles. Bientôt, il allait reprendre ses esprits, s'extirper de sa boîte, découvrir une seconde fois la route de montagne qui descendait dans la vallée, jusqu'à Dreda, jusqu'à Sarys, jusqu'au village de la Haie des sources, où tant d'hommes allaient mourir. L'aventure allait recommencer, c'était un rêve sans fin, mais cette fois il savait tout, il éviterait les errances, les questions, les recherches, il irait droit au but.

Enfin apparut le visage de Karib. Dans quelques secondes, il allait poser une question, et Nils, que l'on ne voyait pas encore, allait répondre : « J'en sais rien. » La soif devenait insupportable, sa gorge était sèche comme du vieux cuir, heureusement on allait lui faire boire de la neige fondue. Olen referma les yeux. Revivre deux fois la même

vie sans mémoire, c'était à la fois une chance et une malédiction.

- Il respire !

Sous le dôme bleu nuit, piqué d'étoiles d'or, de la salle de prière du château de Nowik, les courtisans criaient au miracle. Le cercueil du prince, encadré de cierges violets, trônait au milieu de la salle sur son socle de marbre. Depuis deux jours déjà, on le veillait sans relâche, et les prêtres d'Erwoch scandaient le chant des morts. Dans d'immenses braseros aux quatre coins de la salle, l'encens le plus rare brûlait jour et nuit, afin de préparer les dieux au bûcher funéraire d'un prince de Woltan.

- Allez me chercher le guérisseur ! rugit Karib, les yeux étincelants de colère.

Nul n'osa soutenir son regard : le Doyen était un haut seigneur, membre du Conseil, et son autorité s'étendait à tous les mages du royaume. Il laissa tomber la planche du cercueil qu'il venait de déclouer lui-même et passa la main sur le front glacé d'Olen. Son compagnon respirait à peine, mais il respirait.

- Il est vivant ? demanda une voix timide.

C'était Ingvar, le frère obèse.

- Oui, il est vivant, répondit Karib, et ce n'est pas grâce à votre bon à rien de guérisseur ! Chacun sait qu'un empoisonnement peut provoquer des états d'inconscience qui ressemblent à la mort...

Il délaça le col brodé d'or du costume d'Olen, qui lui serrait le cou. Combien de temps faudrait-il à Nils pour revenir de Westerwald avec le maître de la guilde des guérisseurs ? Quelques jours encore. Selon la violence du poison, cela laissait au prince toutes les chances de mourir, mais Karib se refusait à confier sa vie au guérisseur de Nowik. Par incompetence ou par trahison, cet homme l'avait déclaré bon pour le bûcher.

- Mes respects, Excellence, fit une voix étranglée.

- Tes respects ! cria Karib. Le prince est vivant, espèce d'âne, c'est à lui que tu devrais présenter tes respects !

Le guérisseur était un solide bonhomme de soixante ans, le cheveu dru comme un balai de paille, vêtu comme un haut courtisan d'étoffes brodées et de soieries samorréennes. Il ouvrit des yeux de carpe devant le prince, dont la poitrine se soulevait doucement.

- Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

- Ce que tu ferais bien de comprendre, c'est que plus jamais tu n'exerceras à Woltan. Tu iras enterrer les vivants ailleurs, à supposer que quelqu'un soit assez fou pour t'employer.

Un courtisan à barbe blanche, qui aurait pu être Olen avec vingt ans de plus, se pencha pour chuchoter à l'oreille d'Ingvar. Celui-ci hocha

la tête comme un élève appliqué et se racla la gorge avant de parler. On le sentait gauche, timide et emprunté.

- Si tu n'y vois pas d'inconvénient, Doyen, je vais faire mettre ce guérisseur aux fers, pour atteinte à la vie du prince.

C'était un arrêt de mort.

- Fais-en ce que bon te semble. À compter de ce jour, je le chasse de la Haute Guilde.

Karib avait le pouvoir de soustraire le mage à la justice de Nowik, mais le teint livide d'Olen l'en dissuada. Par la faute de cet homme, son camarade avait failli être incinéré vivant. Et, à l'heure où il avait plus que jamais besoin de soins, on l'avait enfermé dans une boîte. Ce fut donc sans la moindre émotion que Karib regarda le coupable partir entre deux gardes, lui qui pourtant s'apitoyait d'un rien. Peut-être que le guérisseur n'était qu'un rouage du complot, ou simplement un incapable, mais il méritait son sort.

- Il paiera, promet Ingvar de sa voix mal assurée.

Pour qui paierait-il ? Pour l'empoisonneur, qu'on avait laissé s'infiltrer au cœur de la cour de Nowik ? Ou pour un notable impuni, mouillé jusqu'aux os dans la trahison ? Karib regarda un à un les courtisans qui se pressaient autour du cercueil ouvert et pensa que chacun, peut-être, avait une raison de vouloir la mort du prince. Le frère obèse, redevenu prince régent... Le vieil homme aux cheveux bouclés – son oncle, sans doute – qui lui dictait sa conduite... L'épouse bafouée, la princesse Myrian, revenue le matin même de son exil à Oster... Le général en armure, entouré de ses deux fils, qui n'avait pu cacher sa déception lorsqu'on avait crié « Il respire ! »... Et tant d'autres, avec leurs mines de compassion qui n'auraient pas trompé un enfant.

On porta le prince en grand cortège à travers les couloirs du château jusque dans ses appartements où les valets de chambre l'installèrent dans son lit. Karib surveillait chacun de leurs mouvements, tandis que la foule des courtisans s'agglutinait sur le seuil. Le mage ne détacha son regard d'Olen que lorsqu'il fut sûr que plus personne ne s'en approcherait. Il se sentait comme un chien de garde, oubliant presque que le plus aguerri des assassins ne pouvait attenter à la vie du prince en plein jour, en public, devant la cour de Nowik.

Une voix derrière lui le ramena à la réalité.

- Il va s'en sortir, n'est-ce pas, Excellence ?

C'était l'homme à barbe courte, celui qui ressemblait tant à Olen. Karib le dévisagea avec méfiance ; depuis l'annonce de l'empoisonnement, il voyait des traîtres partout.

- Pardonnez-moi, je ne me suis pas présenté : je suis Lilyan, l'oncle d'Arvid, précisa le courtisan, obséquieux. Mon neveu est très proche de moi, il est un peu comme mon fils.

- Tout dépendra du moment où mes guérisseurs arriveront, répondit sèchement le mage.

- Puisse Erwoch le soutenir dans l'épreuve ! J'ai fait brûler de l'encens, pour ouvrir les cieux.

- Bien.

- Ingvar a donné des ordres : un taureau sera sacrifié dès ce soir, et les prêtres se relayeront pour scander au sommet de la plus haute tour du château.

- Très bien.

Le Doyen des mages détourna les yeux comme pour signifier la fin de l'entretien. Il n'avait pas le cœur à faire des politesses à cette famille dont Olen lui-même se méfiait. Sans compter qu'il n'attendait pas grand-chose des dieux ; la Grande Déesse des Communes et les Punisseurs du Nord, mille fois invoqués, n'avaient pas pesé un gramme dans son destin. Mais lorsque le prince régent, essoufflé, se fraya un passage parmi les curieux, il fut bien obligé de lui donner la réplique. Car aussi longtemps que son frère resterait inconscient, c'était lui qui porterait la couronne de Nowik.

- J'ai fait donner des ordres pour qu'on sacrifie un taureau, répéta Ingvar. Et les prêtres vont se relayer au sommet de...

- Je sais. Prions pour que les dieux nous entendent, mais, pour te dire le fond de ma pensée, je préférerais que mes guérisseurs arrivent à temps.

Le frère obèse approuva en silence ; lui non plus ne semblait pas croire aux miracles.

- En attendant, Excellence, le médecin du château pourrait se rendre à son chevet, suggéra l'oncle.

Karib refusa d'un geste la proposition qui avait tout d'une hérésie. Depuis des siècles, la magie de guérison avait supplanté la médecine, qui dans les contrées les plus primaires poussait encore les hommes à se recoudre comme des sacs. Seuls quelques originaux – disciples de cultes haïssant les arcanes – et les citoyens les plus pauvres se faisaient encore soigner par voie naturelle, mais leurs chances de survie étaient minces.

- Ce n'est qu'une suggestion, fit Lilyan, qui, sentant l'hostilité de Karib, redoublait de sourires.

Le Doyen l'ignora pour s'adresser au prince régent. Vexé, l'oncle recula d'un pas.

- Aucune trace de l'assassin, je suppose ?

- Aucune. On ne sait même pas s'il a opéré pendant la noce ou si Arvid était déjà infecté avant... D'après le guérisseur, il a pu être blessé plusieurs heures plus tôt, peut-être même la veille.

- Si le guérisseur savait de quoi il parle, le prince n'en serait pas là.

- Tu as raison, Doyen. Sans toi, mon pauvre frère aurait été brûlé vif.

Le mage souleva l'édredon et leva la robe de nuit sur la jambe tuméfiée d'Olen. On apercevait, comme une énorme piqûre d'insecte, l'endroit où il avait été blessé. La jambe entière avait bleui, marbrée de gris par endroits, et les veines désormais apparentes lui donnaient un aspect cadavérique. Il s'agissait sans doute d'un poison fulgurant ; le prince ne devait sa survie qu'au fait que la plaie n'était pas plus profonde qu'un coup d'épingle. Le même poison au fil d'une lame et c'était la mort en quelques secondes... Karib en avait eu la sinistre démonstration dans la cour de son manoir, quand d'une simple estafilade un soldat de sa garde avait expiré à ses pieds.

L'appréhension le prit soudain aux tripes à l'idée que, quelque part dans cet immense château, un professionnel de la mort attendait, prêt à frapper dans l'ombre.

- Il faut assurer la sécurité du prince jour et nuit, dit-il.

- Je vais faire poster des gardes devant sa porte, promit le régent.

Cela ne suffisait pas. Ignorant les regards courroucés – car il outrepassait ses pouvoirs sur cette terre princière –, Karib fit signe à Kelhorn, qui se tenait sur le seuil.

- Excellence ?

- Kelhorn, tu assureras la surveillance du prince. Personne ne doit entrer dans ses appartements sans mon autorisation.

- J'en réponds sur ma tête, assura le cavalier de cristal.

Quelque peu rassuré, Karib songea enfin à se restaurer : arrivé une heure plus tôt, il portait encore son gros manteau de voyage. En descendant dans la cour d'honneur, il ordonna à son escorte de mener les montures aux écuries et de prendre ses quartiers dans les bâtiments réservés aux voyageurs de passage. Deux hommes, les plus sûrs, seraient affectés à sa propre sécurité, veillant devant sa porte toute la nuit. C'était contraire à toutes les lois de l'hospitalité et du protocole, mais le mage se méfiait de son ombre : mieux valait un hôte offensé qu'une place dans un cercueil.

Une pluie de petits cailloux lancés à toute volée sur une fenêtre déchira le silence de la rue endormie. Aussitôt une chandelle s'alluma et un visage inquiet apparut au carreau. La vieille femme plissa les yeux, tentant de scruter les ombres ; seule une lanterne, à moitié couverte de neige, éclairait faiblement le seuil de sa maison. Elle grimaça, maudissant les sales gosses qui la réveillaient sans cesse avant de déguerpir. À quoi pouvaient bien servir les lourds impôts de Westerwald si la garde n'assurait pas le sommeil des braves gens ? Elle s'éloigna en maugréant quand une dernière pierre traversa la fenêtre dans un fracas de verre brisé.

- Chenapans ! hurla-t-elle. Je vous ferai bastonner, moi !

Trop, c'était trop. On entendit la clé jouer dans la serrure et la vieille femme, vêtue d'une robe de chambre et de savates fourrées, fit irruption sur le seuil. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour saisir la lanterne, manqua de glisser dans la neige, fit tomber la lampe, la ramassa et, enfin, se mit à hurler à la garde.

Silencieux comme une ombre, celui qu'on appelait Temin en profita pour se glisser à l'intérieur et, de son pas de chat, grimpa prestement les escaliers. Soigneusement, il essuya ses chaussures à l'aide d'un chiffon – même une vieille dame pouvait remarquer des traces de pas – avant de sortir de sa poche l'un de ses précieux poignards dans son étui de cuir. Le tranchant de la lame, badigeonné et séché à la flamme, portait suffisamment de poison pour tuer un bœuf.

- Par ici ! fit la voix de la vieille.

- Que se passe-t-il, femme ? répondit une voix dans un cliquetis de cuirasses.

- Ces sales gamins m'ont cassé un carreau !

Il y eut des rires, suivis d'une véhémence litanie de la vieille, qui regrettait que la jeunesse d'aujourd'hui ne respecte plus ses aînés. Temin s'assit tranquillement sur la dernière marche de l'escalier. Il ne restait qu'à attendre.

- On les coincera, promet la voix du garde. Ils auront la fessée qu'ils méritent.

- J'espère bien ! Avec ce que vous nous coûtez en impôts...

Les rires redoublèrent, la vieille insulta le sergent et la porte claqua. Temin l'entendit grommeler, colmater la fenêtre avec une couverture, puis traîner ses savates vers son lit. Il ne tenta même pas de se dissimuler, car la vieille ne monterait pas à l'étage. L'étage, elle le louait à une jeune lingère.

Lorsqu'elle eut soufflé la chandelle, Temin compta lentement jusqu'à cent – pour lui laisser le temps de se rendormir – avant de faire jouer

la poignée de la porte de Norah. Elle n'était pas verrouillée.

- Qui est là ? fit la voix de la jeune femme.

Ainsi, elle ne dormait pas.

- C'est moi, répondit-il en entrant. Tu te souviens de moi ?

D'un coup d'œil, il jaugea la situation, idéale en vérité. Norah était seule, assise sur le bord de son lit, en robe de nuit. La pièce, éclairée par un feu de cheminée mourant, n'offrait aucune autre issue qu'une fenêtre obstruée par un épais rideau, et rien ne pouvait servir d'arme, pas même le tabouret ferré, trop lourd pour ses petits bras de femme.

- Qu'est-ce que tu veux ?

Il marcha droit vers elle, rassurant, avec dans la voix ce ton chaud qu'on lui avait appris à prendre.

- Juste te parler. Au sujet de la dernière fois...

La lame de son poignard, plaquée contre son avant-bras, était invisible. C'était la technique de l'Alchimiste, que pratiquaient tous ses assassins et qui donnait des résultats extraordinaires. Neuf fois sur dix, la victime mourait sans comprendre.

- Tu ferais mieux de t'en aller, toute la ville te recherche, dit-elle en se levant, et en reculant sans le quitter des yeux.

Il dut contourner la table pour la suivre, étonné de ne déceler aucune trace d'appréhension dans sa voix. La jeune femme savait pourtant qu'il était suffisamment dangereux pour assassiner le Doyen des mages dans son lit.

- N'aie pas peur, dit-il avec un sourire chaleureux.

Elle n'avait pas peur. Sans quitter Temin du regard, elle eut un geste étrange, ses deux index pointés vers le sol. En une seconde, l'assassin comprit : elle incantait en silence, ses lèvres bougeant à peine.

- Arrête ça ! s'exclama-t-il en bondissant au-dessus de la table.

Il arma son poignard et, d'un coup rapide, trancha au jugé. Il n'était plus temps d'ajuster son coup : si cette fille pratiquait la magie de combat, elle pouvait le tuer sur place ! Le poison ferait son effet, même s'il ne lui entaillait que le bras... Mais il ne rencontra que le vide.

- Merde !

La pièce était déserte. En une seconde, Norah s'était volatilisée.

- Je ne te veux pas de mal ! s'écria-t-il, tout en frappant aveuglément dans le vide à l'endroit où elle avait disparu.

Rien. Pas un bruit, pas un souffle. Temin recula vers la porte, s'attendant à une attaque qui ne vint pas. « Illusionniste », pensa-t-il. Une magie imprévisible, insaisissable, qui brouillait les repères et les certitudes. Cette sorcière était-elle capable de le suivre, invisible, dans les rues de la ville ? C'était peu probable, elle était trop jeune pour maîtriser à ce point les arcanes – du moins l'espéra-t-il en dévalant les escaliers et en prenant ses jambes à son cou dans la rue enneigée.

Cette fois, il était en danger. La prétendue lingère allait courir au manoir donner l'alerte, après l'avoir – peut-être – suivi jusqu'à sa petite chambre d'homme à tout faire. Les traces dans la neige, au milieu de la nuit, le trahiraient à coup sûr. Là où la garde avait échoué, elle allait réussir... Il était temps de quitter Westerwald. En volant un cheval et en galopant au plus vite vers l'orée du bois, il pourrait remonter vers Oster par les routes de traverse. La nuit lui donnerait une confortable

avance. Il espérait seulement que le garde du corps du Doyen, l'amant de Norah, celui que l'Alchimiste avait présenté comme sa cible la plus dangereuse, ne se lancerait pas à sa poursuite. Car on le disait capable de couper un homme en deux.

Nils aiguisait son épée à la lueur du feu de cheminée. Le crissement de la pierre sur le tranchant de la lame avait un côté lancinant, hypnotisant même. Dans sa première vie, il avait fait ce geste cent fois, mille fois, dix mille fois. Ce soir, il le faisait pour s'éviter de réfléchir, car il détestait réfléchir. La réflexion n'avait pas le moindre avantage sur l'instinct, elle n'était que paralysie, doute et hésitation.

Cependant, il ne put s'empêcher de ruminer les pensées qui l'assaillaient depuis des jours. C'était Olen et surtout Karib, qui lui avaient transmis cette désastreuse habitude de s'interroger sans cesse... C'était épuisant. Arriverait-il à temps pour sauver Olen ? Aurait-il fallu couper par la forêt, pour gagner une heure ou deux ? Il n'avait pourtant rien à se reprocher ; il avait fait au plus vite, chevauchant jour et nuit... S'il s'était résolu à passer une nuit à Westerwald, c'était parce qu'on l'avait mis en garde : la santé du vieux maître guérisseur étant fragile – c'était bien un comble –, voyager de nuit, en plein hiver, pouvait lui coûter cher. Nils avait donc fait halte au manoir. Mais il bouillait de repartir. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait crevé dix guérisseurs sur les routes pour n'en mener qu'un au chevet du prince Nowik.

D'un geste machinal, il fit tourner son épée entre ses doigts, vérifiant du pouce le tranchant de la lame. Ce n'était pas une très bonne arme, mais elle suffisait à décapiter un homme, pour peu qu'il ne porte pas l'une de ces armures à haut col dont le métal anguleux émoussait les lames. Ces détails sinistres, réminiscences d'une vie passée, lui revenaient dans le mouvement régulier de la pierre à aiguiser... Nils était le Fils de la lune, le grand exécuteur du Nord. Celui dont personne ne connaissait le visage, mais dont chacun connaissait le nom. Une fois encore, il pensa qu'il était l'homme qui faisait jeter les meubles par les fenêtres pour dormir dans des chambres vides, et une fois encore ce détail le fit sourire. Il était en somme le pire abruti que le monde ait connu.

De sa véritable identité, Nils ne savait toujours rien. Rien de plus que ce qu'en disait la légende... Chaque minute étant comptée, il avait quitté Oster aussitôt après la révélation, sans laisser à Kelhorn le temps de lui en apprendre davantage. Du reste, qu'aurait-il pu lui apprendre ? Cela faisait dix ans que l'ancien cavalier n'avait pas revu celui qu'il appelait son maître. Dix ans, c'était long comme une vie.

L'homme aux longs cheveux noirs, aux épaulières en ailes de cygne qui chevauchait à la tête des cavaliers de cristal, n'était donc pas le Fils de la lune. Qui était-il ? Kelhorn ne pouvait pas le savoir. Il avait quitté son pays dix ans plus tôt pour s'installer à Nowik. Il avait été

aussi surpris que Nils en le croisant par hasard, dans un uniforme de planton de Westerwald... Pour l'ancien cavalier, c'était aussi incroyable que de tomber sur un dieu punisseur vendant des pâtés aux champignons sur une place de marché.

On frappa deux coups à la porte et un valet se glissa dans la chambre.

- Désolé de te déranger si tard, j'ai vu de la lumière sous la porte.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Une femme insiste pour te voir.

Nils hocha la tête. À une heure pareille, ce ne pouvait être que Norah, qu'il s'était efforcé d'oublier, comme si elle n'avait jamais existé. C'était difficile, mais il fallait s'y tenir.

- Dis-lui que je suis occupé.

- Elle dit que c'est une question de vie ou de mort.

C'était bien Norah, avec sa manie de tout mettre en scène... Malgré lui, Nils fut pris d'un trouble digne de ce gamin d'Olen. C'était bien la peine d'être une légende vivante pour perdre ses moyens devant une lingère.

- Bien. Je descends.

Il prit la peine de se regarder dans un miroir, fronçant les sourcils, mimant la surprise. Satisfait, il s'empara de son épée et se rendit dans le hall. Norah était plus belle encore après quelques semaines d'absence, ses cheveux noirs coulant en cascade sur son manteau de fourrure. Nils remarqua à peine qu'elle portait encore sa robe de nuit. Mais l'expression de dureté sur le visage de la jeune femme ne lui échappa pas.

- Tiens, fit-il, enjoué.

Froide et grave, elle ne lui rendit pas son sourire.

- L'assassin est revenu. Je sais où il loge.

- Où ? s'écria-t-il.

- Chez le vieux Nahlem, la maison aux volets bleus, derrière la taverne du Loup.

Il se précipita au-dehors, prenant à peine le temps de se retourner sur elle.

- Tu vas bien ? Il ne t'a pas...

- Non, il ne *m'a pas*... S'il *m'avait*, je serais morte.

Nils courut aux écuries, sella son cheval en hâte et partit au galop. Dans l'allée bordée de sapins, les petits renards s'enfuyaient avec des cris de chiots.

- Mets la garde en alerte ! ordonna-t-il à la sentinelle qui lui ouvrait le portail.

Devant la maison aux volets bleus, la porte de l'écurie battait au vent. Et, dans la neige, des traces de sabots s'éloignaient vers la sortie de la ville. De l'espacement des traces, Nils conclut que l'assassin, sans

doute moins à l'aise en selle qu'un poignard à la main, était parti au petit trot. S'il ne se lançait pas au galop une fois sur la route, il n'avait pas une chance sur dix de lui échapper.

Temin n'avait pas galopé, au contraire. Inquiet de chevaucher par une nuit trop noire, sous la neige qui masquait les obstacles, il avait mis pied à terre et marchait au côté de sa monture. Erreur fatale qui lui valut d'entendre le martèlement étouffé d'un galop, quelque part derrière lui. Il hésita à remonter en selle, mais il était trop tard. Déjà jaillissait des ténèbres un cavalier lancé à toute allure, l'épée brandie vers le ciel. « C'est fini », pensa Temin en lâchant la bride. Calmement, car il avait fréquenté la mort plus qu'aucun autre, il se recommanda au dieu punisseur de la nuit, patron des assassins, qui dans quelques secondes allait

l'accueillir en son royaume. Tout en marmonnant une courte prière, il dégaina son poignard et s'en entailla le poignet tandis que le cavalier bondissait à bas de sa selle.

Nils frappa aux jambes, du plat de sa lame. Il voulait l'assassin vivant.

- Toi qui éclaires la nuit, ouvre-moi ton royaume, psalmodia Temin avant de cracher du sang sur la neige.

Une poigne de fer le saisit et le remit sur ses jambes, mais sa vue se brouillait déjà.

- Qui te paie ?

L'assassin eut un sursaut et jeta sa nuque en arrière, comme une volaille dont on tord le cou. C'était fini. Nils le laissa tomber et donna un coup de pied rageur dans une motte de neige. Quelques minutes durant, il marcha de long en large, regrettant de n'avoir pas opté pour une approche silencieuse. Puis il hissa le cadavre de Temin sur son cheval, attacha les rênes à sa propre selle et reprit le chemin de Westerwald.

Il fit halte devant la maison de Norah, où il tambourina jusqu'à ce que la vieille femme, furieuse, vienne lui ouvrir. Sans lui laisser le temps de protester, il se faufila à l'intérieur et monta à l'étage, où la jeune fille l'attendait devant sa porte entrouverte, les bras croisés et le visage hostile.

- Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle.

- Des détails. L'assassin est mort, il ne dira plus rien... Il a voulu t'acheter ? Il t'a donné du poison ?

- Il est venu pour me tuer.

Nils fronça les sourcils.

- Et tu lui as échappé.

- Comme tu vois.

Au souvenir de l'assassin qui avait manqué d'égorger Karib avant de tuer un garde d'un seul coup de couteau, il eut une grimace

dubitative. Norah, cette jeune femme sans défense, aurait échappé à la lame d'un professionnel avant de le suivre jusqu'à sa planque ?

- C'est impossible. Je n'arrive pas à te croire.

- Ça m'étonne, ironisa-t-elle. Moi qui pensais que tu me faisais pleinement confiance !

- Ce n'est pas une question de confiance. Je vois mal comment une lingère peut échapper à un tueur et le suivre jusqu'à sa cachette.

Elle eut un rire froid.

- Depuis le soir où il a tenté de me soudoyer, tu es persuadé que je suis sa complice. Et aujourd'hui, pourquoi tu crois que je l'ai dénoncé ? Pour sauver ma peau ? Pour mieux t'empoisonner moi-même ?

- Je ne t'ai jamais accusée de rien.

- Faute de preuves ! Ne me fais pas croire que c'est par hasard que tu ne m'as plus adressé la parole depuis.

Il était vrai que, depuis la nuit où Karib avait failli mourir, Nils évitait la compagnie de la jeune femme, refusant de la voir pour ne pas céder à la tentation. Elle en avait conclu qu'il n'avait plus confiance en elle, alors qu'il n'avait plus confiance en lui-même – la passion le rendait fragile, hésitant, inefficace. S'il avait été à l'aise avec les mots, comme Olen, il lui aurait expliqué les raisons de sa soudaine distance, mais il avait opté pour le silence, espérant qu'elle comprendrait. Elle n'avait pas compris.

- Je n'ai jamais su expliquer les choses, dit-il, maladroit.

- Tu n'es qu'un garde, tu ne comprends rien.

Pour la première fois, Nils se laissa aller à un geste spontané. Saisissant Norah par la taille, il tenta de l'embrasser passionnément. Mais elle se débattit, le baiser fougueux dérapa et Nils se retrouva avec le nez de la jeune fille dans la bouche. Humilié, il fit un pas en arrière en s'essuyant les lèvres. Norah voulut rester de glace, mais ne put s'empêcher de sourire devant son air dépité. Quelques secondes passèrent, interminables ; elle se mordait la lèvre pour garder son sérieux.

- Oh, tu peux rigoler, fit-il en haussant les épaules. Je suppose que ce n'est pas tous les jours qu'on t'embrasse le nez.

Libérée, elle éclata de rire, et son rire communicatif gagna Nils. Norah venait sans le savoir d'ajouter un titre de gloire à la légende du Fils de la lune : désormais, il serait « l'homme qui a embrassé un nez ».

- Je suis désolée, fit-elle en reniflant.

- C'est moi qui m'excuse, rectifia Nils. J'ai été ridicule.

Elle l'attira à l'intérieur et claqua la porte du bout du pied. Il voulut l'embrasser pour de bon, mais, de peur que le baiser ne s'achève en fou rire, il se contenta de la prendre dans ses bras, et la douceur de son parfum lui fit fermer les yeux. Quelques secondes encore, il la

sentit rétive, puis elle s'abandonna, la tête blottie au creux de son cou, oubliant ses rancœurs. Profitant du moment, il chassa les pensées noires qui tentaient de reprendre la barre : la peur d'être faible, la peur de dépendre d'une femme.

- Il est temps que je te dise la vérité, Nils, chuchota-t-elle en l'embrassant au creux de l'oreille.

Il se contenta de plonger ses yeux argentés dans ceux de la jeune femme.

- Je ne suis pas lingère. Pas vraiment... Tu te souviens de mon histoire, n'est-ce pas ?

- Mot pour mot.

- Quand je t'ai dit qu'au moment où Arianrhod est devenu Doyen, je suis retournée aux tâches ménagères, je t'ai menti. Le Doyen a tenu les promesses de son prédécesseur : il a financé mon enseignement, je suis devenue illusionniste. Il a beaucoup fait pour moi.

Nils espéra qu'il n'en avait pas *trop* fait. S'il apprenait que Karib avait été l'amant de Norah, son monde s'écroulerait.

- Gratuitement ? demanda-t-il, méfiant.

- Pas vraiment. Tu connais les seigneurs, ils ne font jamais rien gratuitement.

- Tu as été sa maîtresse ?

- Tu es fou ! Tout le monde sait que le Doyen est toujours amoureux de sa femme, celle qui l'a quitté. Il fait tout pour qu'elle revienne...

Il respira.

- Mais je travaille pour lui, reprit-elle. Je suis une de ses espionnes.

Si Karib avait pu savoir qu'un de ses précieux espions, à jamais perdus depuis la mort de l'intendant, se trouvait dans le lit de Nils ! Tout s'expliquait : Norah ne pensait pas, n'agissait pas en domestique. Elle n'avait peur de rien, ne baissait pas les yeux, ne s'excusait jamais. Sous couvert de repasser son linge, elle faisait partie de la grande toile d'araignée du Doyen des mages.

- Voilà comment j'ai échappé à l'assassin, et comment j'ai découvert où il habitait... Si tu ne me crois pas, demande au Doyen ! Il me connaît très bien.

- Je te crois, sourit Nils.

Une envie désespérée de lui avouer que lui non plus n'était pas l'homme qu'elle croyait vint bousculer son mutisme naturel. Mais il refréna ses pulsions, car il ignorait qui étaient les amis et les ennemis de la jeune femme. Lui parler, c'était la mettre plus en danger qu'elle ne l'était déjà – et elle avait bien failli mourir ce soir. Tandis qu'elle ravivait le feu dans la cheminée, il entrouvrit le rideau et contempla les étoiles. La lune était étrangement lumineuse dans le ciel noir d'hiver. Si elle était sa mère, elle le cachait bien... Norah, en revanche, aurait bien pu être la fille de la lune, ou du soleil, ou des

deux réunis, tant son corps parfait donnait le vertige. Elle délaça sa chemise de nuit, la laissa tomber à ses pieds, et Nil se sentit renaître.

Dans la salle du trône, les flambeaux s'allumaient. La neige au-dehors tourbillonnait dans le vent, se cristallisant aux fenêtres. À la lueur des flammes, les statues de marbre des hauts rois de Woltan projetaient sur le sol leurs ombres torturées. Et la tapisserie, jusque-là fondue dans l'obscurité, se mit à scintiller de tout son fil d'or... Elle racontait la naissance du royaume, la victoire d'Harald le Grand sur la flotte des barbares et le forgeage de l'épée royale, trempée dans le sang des dieux.

- J'ai faim !

Affalé sur une lourde cathèdre sculptée aux armes royales, Oderic I^{er} se racla la gorge et cracha sur le sol. Aussitôt un valet se précipita, épongea et repartit à reculons avec force révérences. Le souverain eut un sourire amusé ; en homme de guerre, il ne s'était jamais habitué aux préciosités de la cour.

- Majesté, nous n'avons pas tout à fait terminé...

Le roi parut se souvenir de la présence du chambellan du palais, qui tentait d'attirer son attention. Depuis plus de trois heures, il était debout face au trône, à distance respectable des marches qui le surélevaient, comme l'exigeait le protocole des audiences : *nul ne demeurera assis en présence du souverain s'il n'a rang de seigneur*. Dans son costume d'apparat qui devait peser vingt kilos, le malheureux avait mal aux dos, à la nuque et aux jambes, sans compter qu'il mourait de soif. Une par une, il avait exposé les affaires du royaume, et une par une le roi les avait traitées. Sous ses airs trompeurs de brute, Oderic ne laissait à personne le soin de trancher à sa place, et exigeait d'être informé des décisions les plus anodines.

- Attends, fit le roi en se levant.

Le chambellan soupira. Attendre, c'était ce qu'il faisait depuis vingt bonnes minutes, car le roi était las de travailler. Sans un mot, sans une plainte, il l'avait regardé bâiller, se lever, réchauffer ses mains au feu de cheminée, se rasseoir, se relever. Le silence pesait, presque autant que le bâton de chambellan, surmonté de sa maudite couronne dorée qui pesait une tonne... Enfin, Oderic s'étira et fit quelques pas dans la grande salle, avant de s'emparer d'un pichet de vin dont il se désaltéra à longues gorgées. Le chambellan avala le peu de salive qui lui restait.

- Qu'est-ce qui reste ?

- Le cas du prince Nowik, Majesté.

- Il n'est pas mort, celui-là ?

- Sa mort n'a pas été confirmée, mais dans tous les cas vous devez statuer sur son sort. Si vous le destituez, que ce soit à titre posthume ou non, il faudra prendre les dispositions qui s'imposent.

Oderic laissa négligemment tomber le pichet à ses pieds et, tandis que le valet épongeait, il s'accouda à la fenêtre et se mit à réfléchir.

- Si le Conseil le déclare inapte à régner, reprit le chambellan, Votre Majesté devra lui désigner un successeur, soit sur ses terres, soit mandaté par la Couronne.

- Il a un fils, non ?

- On dit que oui. Mais, selon la loi, un prince déchu ne transmet pas son titre.

Songeur, le roi de Woltan tapota un carreau pour en détacher la neige qui s'y collait. Le chambellan oubliait sa soif tant la curiosité de savoir ce qu'il adviendrait de Nowik était forte. Tout le monde savait que l'empoisonnement du prince avait enrayé la mécanique inexorable de sa destitution. Certes, le Conseil pouvait prononcer sa déchéance, mais les nobles de Nowik risquaient de se soulever et, criant à la tyrannie, d'allumer les premières étincelles d'une redoutable guerre civile.

Le roi regagna son trône et s'assit sur l'accoudoir, bras croisés sur son plastron de cuir grossier. Même à la cour, il portait l'habit de chasse, reléguant les costumes d'apparat aux seules cérémonies officielles.

- Ça me paraît trop risqué de destituer un mort, fit-il.

- Il n'est pas encore mort, Majesté.

- Mort ou mourant, peu importe, on m'accusera de l'avoir empoisonné pour mettre la main sur Nowik.

Le chambellan s'inclina, satisfait. Lui qui avait longtemps servi Harald IV, roi calculateur et prudent, craignait par-dessus tout les appétits guerriers du nouveau maître de Woltan. Par bonheur, Oderic n'était pas assez inconscient pour risquer la guerre civile.

- Qu'on le laisse sur son trône, ordonna Oderia. Lui ou son fils... Au pire sa fiotte de frère régnera en attendant la majorité du gamin.

- Bien, Majesté.

- Tu feras porter la nouvelle aux seigneurs : à dater de ce jour, Arvid – ou son héritier, je m'en fous – est déclaré apte à garder la couronne de Nowik.

Impatient de détendre ses muscles endoloris, le chambellan salua solennellement, espérant que le souverain le congédierait d'un geste. Mais Oderic, sur son accoudoir, ne semblait pas décidé à le libérer.

- Pour ce qui est de la lettre à Nowik, dit le roi, tu vas la tourner de sorte à ce que cette décision passe pour une faveur. Compris ?

- Bien sûr, Majesté.

- Je ne veux pas que qui que ce soit puisse dire que le roi de Woltan s'est couché devant la rumeur, c'est clair ?

Il y avait quelque chose de menaçant dans sa voix.

- Très clair, Majesté.

- Tu diras que le roi laisse à Nowik sa souveraineté en raison de l'épreuve qu'ils traversent, blabla.

Il signifia enfin d'un geste la fin de l'entretien, et le chambellan recula après une révérence. Les gardes ouvraient déjà la porte à double battant lorsque la voix rauque d'Oderic résonna dans la salle.

- Chambellan !

- Majesté.

- Personne ne sera dupe, hein ?

Le chambellan écarta les bras, résigné.

- Il est possible que les gens murmurent que...

- Oh, et puis j'en m'en fous ! coupa le roi. On ne va pas passer la nuit sur cet idiot de Nowik. Que ses ennemis l'empoisonnent, lui, son moutard et son frère, ce n'est pas mon problème.

Il y eut un silence, le chambellan ne sachant plus très bien s'il devait se retirer ou attendre le bon vouloir de son souverain. Oderic tapait nerveusement du talon sur les marches de son trône, les torches crépitaient, un vent chargé de givre giflait les carreaux des fenêtres. Il était loin, le temps du roi Harald, avec ses belles manières et sa cour pleine d'artistes où chaque soir on dînait au son de la harpe...

- Dégage, fit le roi avec humeur.

Le chambellan s'inclina et les portes se refermèrent sur la grande salle vide, comme un couvercle sur un tombeau.

Alnach le Jeune était le maître de la guilde des guérisseurs de Woltan. À presque quatre-vingts ans, il portait mal le surnom juvénile qu'il devait à son père, Alnach le Vieux. Une indétrônable dynastie à la tête d'une guilde où un jour son propre fils siégerait après lui... C'était un mage comme le peuple les imagine : barbu, vénérable et respecté. En un mot, le genre d'homme que personne n'aurait vu à cheval en plein hiver, galopant à bride abattue dans la neige. Et pourtant...

Un soir glacial de tempête, le garde du corps du Doyen était venu tambouriner à sa porte pour lui apporter un message. Son Excellence réclamait sa présence au plus tôt au chevet du prince Nowik. Une sombre affaire de poison... Dans un premier temps, le vieux mage s'était senti flatté : une mission aussi prestigieuse ne pouvait que redorer son blason après une longue année de désaveu. Durant l'absence du Doyen, Adel Ismaer et ses mages de combat avaient fait main basse sur Westerwald, reléguant les guérisseurs au plus bas de l'échelle... À présent, même si Arianrhod semblait moins empressé qu'auparavant, Alnach le Jeune regagnait son influence, et la guérison d'un prince pouvait bien devenir son plus bel exploit. Ce fut donc avec fierté qu'il fit préparer ses malles, choisissant ses plus beaux habits, faisant repasser ses robes par sa femme de chambre réveillée en pleine nuit. À l'aube, il était prêt. Mais aucun chariot, aucune escorte, aucun train de serviteurs ne l'attendait.

Le dénommé Nils était seul, tenant deux chevaux par la bride.

- Où est mon attelage ? s'étonna le vieux mage.

- Il est là, répondit le garde du corps en montrant un cheval.

Alnach remonta son col de fourrure et toisa Nils. Il gelait à pierre fendre.

- Tu es fou, mon pauvre ami ! Hors de question que je voyage en selle, à mon âge, par un temps pareil. Fais atteler ma carriole, et tout de suite !

- Dans la neige, une carriole mettra un jour de plus. C'est trop long.

Il ne manquait pas d'air, ce petit soldat de rien du tout, cet ancien mercenaire ! Tenir tête à un maître de guilde...

- Tu ne m'as pas bien entendu, garde. Je t'ai ordonné de faire atteler ma carriole.

- C'est toi qui ne m'as pas entendu, répondit Nils sans s'émouvoir le moins du monde. À cheval, on ira plus vite.

- Non mais ça alors !

Furieux, Alnach lança au garde du corps un regard de défi : le

bonhomme se devait de baisser les yeux. Mais les yeux gris fer, plus clairs encore dans l'aube enneigée, ne cillèrent pas.

- Tu sais à qui tu parles ? reprit le vieux mage d'une voix chargée de colère.

- Je parle à un guérisseur qui n'a pas envie d'arriver *après* la mort d'un prince de Woltan.

Le coup porta au cœur, Alnach resta muet.

- En selle, fit Nils. Tu verras, ce n'est pas si terrible ! J'ai prévu de la viande fumée, des bâtonnets de miel, de l'eau-de-vie... Ça t'aidera à tenir.

- Et... et mes malles ?

- Quelles malles ?

Le guérisseur désigna les deux coffres de cuir clouté que ses valets avaient posés sur le seuil. Nils, surpris, soupesa l'un d'entre eux et le laissa retomber avec une grimace.

- Tu as besoin de tout ça pour traiter un homme empoisonné ?

Alnach pensa mentir, mais la désagréable impression que les yeux argentés lisaient au fond de son âme l'en dissuada.

- Non, mais je ne peux pas me montrer à la cour de Nowik sans un minimum de vêtements décents ! J'ai un rang à tenir.

- Tu pourrais aussi bien y aller à poil, ironisa Nils. Tout le monde se moque de ce que tu portes, l'essentiel est d'arriver à temps, et pour ça il va falloir voyager léger.

Il désigna les coffres d'un coup de menton tout en flattant l'encolure de son cheval.

- Tu as cinq minutes pour faire le tri dans ton trousseau de mariage et remplir un sac de voyage.

- De quel droit oses-tu parler sur ce ton à un maître de guildes, espèce de pourceau ? Tu n'es qu'un garde, un porte-glaive, devant moi tu ne vauds pas mieux qu'une bouse de vache !

Le vieil homme hurlait, les yeux exorbités, les veines apparentes.

- Il te reste quatre minutes, répondit Nils.

Il y eut un silence, entrecoupé de rafales de vent. Puis le premier guérisseur de Woltan, piétinant sa fierté, appela un valet et fit mettre le minimum dans un sac que l'on fixa à sa selle. Fioles, onguents, grimoires et deux robes de rechange, dont une de cour, ourlée de fourrure blanche. Il serait temps à l'arrivée de faire donner à cet impudent les coups de bâton qu'il méritait, mais refuser de le suivre pouvait avoir les pires conséquences.

Si Alnach insistait, s'il faisait atteler sa carriole, et si par malheur Arvid III mourait avant son arrivée, il y perdrait sa tête.

Le voyage fut long, glacial et si éprouvant que le vieux mage manqua dix fois de défaillir. On ne faisait halte qu'à la tombée de la nuit, dans des auberges que l'on quittait aux premières lueurs de

l'aube. Le garde du corps, en bon vétéran, l'avait emmitouflé dans des couvertures de cuir fourré qui empestaient le bouc mais protégeaient admirablement du froid. À intervalles réguliers, il mettait pied à terre pour réconforter le malheureux en lui donnant à boire et à manger. Mais le voyage avait mal commencé, les deux hommes s'adressaient à peine la parole et, malgré les efforts de Nils, les vieux os du mage souffraient de cette chevauchée insensée. Fallait-il qu'il soit borné, ce soldat sans cervelle, pour traîner sur les routes un notable de Woltan, au risque de lui coûter la santé... Le pire était sa désinvolture, son acharnement à ne jamais l'appeler messire, cette insupportable indifférence à ses plaintes, ses cris, ses exigences.

Lorsqu'ils parvinrent enfin en vue des toits enneigés de Yel, Alnach avait l'impression d'avoir vécu les pires journées de sa vie.

- Tu vois ? On y est, lança Nils. Ça ne valait pas la peine d'en faire tout un plat.

Le vieux mage ne répondit pas. Il ne parlerait qu'au Doyen, espérant que le garde du corps paierait au prix fort son attitude injustifiable.

Enfin, il reçut un accueil digne de ce nom dans la grande cour du château des princes Nowik, où l'on vint le chercher à grand renfort de courbettes pour l'amener au chevet du malade. On lui donna du messire, on le vouvoya, on lui présenta un verre de liqueur en signe de bienvenue, autant d'égards d'autant plus appréciables qu'ils lui étaient prodigués au plus haut niveau de l'échelle sociale.

- Son Excellence le Doyen des mages vous attend, fit le chambellan de Nowik en l'accompagnant dans le dédale des grands appartements.

- Je sais, dit fièrement Alnach. J'ai chevauché jour et nuit pour arriver à temps...

Les couloirs succédèrent aux couloirs, les passerelles aux escaliers et les portes aux postes de garde. Devant la chambre du prince, il fut surpris de voir deux soldats en armes, ainsi qu'un grand guerrier blond portant une épée bâtarde. Ce dernier, méfiant, lui demanda son nom – c'était décidément la mode chez les hommes d'armes de ne pas respecter les notables – avant de se glisser dans la chambre. Il en ressortit quelques secondes plus tard avec une formule de politesse et lui fit signe d'entrer.

Le prince Nowik, brûlant de fièvre, était allongé dans son lit, immobile et livide comme un gisant sur un tombeau. Le Doyen des mages, dans une robe d'intérieur chatoyante qui faisait honte aux vêtements de voyage d'Alnach, ouvrit les bras en le voyant.

- Alnach ! Tu as fait vite...

- L'heure était trop grave pour perdre du temps, Excellence. J'ai fait le voyage en selle, comme un petit jeune !

- Tu seras récompensé pour ton dévouement.

- Merci, Excellence, je ne fais que mon devoir, de guérisseur et de

Woltanien.

Il se mit aussitôt à déballer son matériel, installant ses fioles, ses baumes et ses poudres cicatrisantes sur un guéridon de bois précieux. Puis il retira son manteau et se porta respectueusement au chevet du prince. Il posa sa main sur le front brûlant, souleva les paupières, donna une petite tape sur la joue pour voir si le sang y affluait. Soulevant l'édredon, il observa la jambe grise et marbrée, avant de hocher gravement la tête.

- Alors ? demanda anxieusement le Doyen.

- Il devrait s'en tirer. Le poison n'est pas remonté aux organes vitaux, il est resté dans la jambe. La dose a dû être minime : une ou deux gouttes, sûrement.

- La blessure ressemble à une piqûre d'insecte.

Le guérisseur se pencha, fronçant les sourcils. À son âge, il n'était pas toujours facile de distinguer les détails.

- Un coup d'épingle, sans doute, j'ai déjà vu ça. En général, l'assassin pique à la gorge, ça suffit à tuer le plus solide des bûcherons... Cette fois, il a dû essayer d'agir discrètement.

- Ça s'est probablement passé en public, confirma le Doyen. Il a frappé où il a pu...

- C'est bien la seule façon de survivre à ce genre de poison, qui vous tue en dix secondes.

Alnach feuilleta un grimoire, suivit du doigt quelques formules que le Doyen déchiffra presque en même temps que lui. Cette capacité à pratiquer toutes les écoles de magie avait toujours impressionné le vieux guérisseur ; il aurait donné cher pour être en mesure de pratiquer une seconde obéissance.

- Le remède doit reposer plus de huit heures, c'est ça ? demanda le Doyen, inquiet.

- En théorie, répondit le guérisseur, mélangeant ses baumes. En pratique, on peut l'appliquer instantanément : les chances de réussite sont à peu près les mêmes et, en cas d'échec, l'état de santé du malade ne s'aggrave pas.

Soudain, le ton changea.

- Je ne veux pas entendre parler d'échec ! C'est d'un prince de Woltan qu'il s'agit.

- Ce que je veux dire, rassura le vieil homme, c'est qu'en cas d'échec, on peut encore appliquer le remède qui aura reposé huit heures. C'est pour ça – il montra deux petits pots qu'il remplissait de baume – que je prépare deux doses.

Le Doyen lui posa la main sur l'épaule, un geste qu'il n'aurait jamais eu en d'autres circonstances. On le sentait inquiet, tendu, presque à bout de nerfs. Alnach trouva singulier son attachement au prince Nowik, qu'il détestait pourtant de notoriété publique.

- Je compte sur toi, Alnach. Cette guérison est sans doute la plus importante de ta vie.

- Soyez confiant, Excellence.

Quelques minutes durant, il n'y eut plus que le crissement du pilon dans les pots et la plainte du vent dans la cheminée. Le Doyen observait chaque geste, chaque incantation, avec une curiosité de bon élève. De longues feuilles aux airs de fougères disparurent dans une pâte brunâtre, le pilon tourna encore, puis le guérisseur reboucha les pots et les scella à la cire chaude.

- C'est prêt. Dans une heure, je ferai une première application et, si c'est nécessaire, une deuxième sept heures plus tard.

Il vit le visage du Doyen s'éclairer, un rayon de lumière dans un ciel d'orage.

- Merci, Alnach. Va te reposer : le chambellan t'a fait installer un lit dans le cabinet de travail du prince, c'est la grande porte au bout du couloir. Si tu as faim, sonne un valet et demande ce que tu veux.

Flatté d'être logé au même étage qu'un seigneur – en termes de protocole, c'était simplement impensable –, Alnach décida que le moment était bien choisi pour glisser ses doléances.

- Excellence, si je puis me permettre...

- Oui ?

- Votre garde du corps... Nils...

Le Doyen eut l'air surpris.

- Il s'est montré d'une impolitesse inqualifiable à mon égard, poursuivit le vieux guérisseur. Il m'a brusqué, rudoyé, parlé comme à un chien...

- Vraiment ? Ça m'étonne de lui.

- Jamais, en quarante ans à la tête de la guilde, un subalterne ne s'était permis de me parler comme ça !

Alnach, qui voyait déjà Nils recevoir cent coups de fouet dans la cour d'honneur du château, vit ses espoirs s'envoler.

- Je lui ferai savoir qu'il a dépassé les bornes, promit le Doyen, sans s'émouvoir davantage.

- Excellence, vous n'avez pas idée de la façon dont il s'est comporté... Ce n'était pas seulement un manque de respect, c'était... c'était...

- Je comprends. Il sera réprimandé.

Réprimandé ! Le vieux guérisseur ravala sa colère et se força à paraître satisfait. Perdre son crédit pour faire punir un soudard, le jeu n'en valait pas la chandelle...

- Merci, Excellence.

Mais le souvenir de son voyage d'enfer vint titiller sa fierté ; il ne pouvait rester sur un remerciement.

- Tout de même, fit-il, je me demande pour qui il se prend !

- Pour le Fils de la lune, répondit le Doyen.

- Exactement, triompha Alnach. Il se prend pour le Fils de la lune !

Il ne sut jamais pourquoi cette phrase fit naître un grand sourire sur le visage du Doyen des mages.

L'univers peu à peu reprenait ses contours. Les formes et les couleurs, longtemps mêlées, se redessinaient lentement en un semblant de paysage. Mais il manquait l'air glacé de la montagne, le soleil sur la vallée, le squelette de bois du chariot accidenté. Olen n'était plus si sûr de se trouver au royaume d'Helion... Peut-être était-il en train de renaître dans le monde des morts ; les cieus des Punisseurs, la terre de la Grande Déesse, ces royaumes bénis où tout était facile que l'on promettait aux vivants pour alléger le fardeau de leur quotidien.

Une silhouette floue se pencha sur lui, comme au jour de la renaissance.

- Karib ?

Ce n'était pas Karib. À mesure que l'image se précisait, Olen distingua des traits familiers sur lesquels il ne parvint pas à mettre un nom. C'était son frère, son frère obèse, celui qui portait la couronne de Nowik. Non, il n'était pas mort. Non, il ne revivait pas l'accident sur la montagne. Il se trouvait dans son lit, au château, et ce qu'il avait pris pour un délire de fièvre, c'était la réalité.

- C'est moi, Arvid, c'est Ingvar.

Olen cligna des yeux, tenta de se redresser sur son coussin, mais il était trop faible.

- Ne bouge pas... Tu es épuisé. Le guérisseur a dit qu'il te faudrait plusieurs jours avant d'émerger.

Il fallait trier les souvenirs, évacuer les cauchemars, reprendre le fil des choses. Le mariage, le banquet, la sensation de piqure, le vertige, le trou noir... Empoisonné, il avait été empoisonné. Les questions se bousculèrent. Depuis combien de temps ? Comment ? Pourquoi ? Et les autres ? Nils et Karib étaient peut-être tombés, eux aussi...

- Il faut... prévenir le Doyen des mages, bredouilla-t-il en saisissant le pichet d'eau fraîche que lui tendait son frère.

Il but à grandes gorgées, toussa, recracha, avant de vider goulûment le pichet, inondant ses draps.

- Le Doyen est ici. C'est grâce à lui que tu es en vie, il a fait venir le maître de la guilde des guérisseurs.

- Son garde du corps est avec lui ? demanda fébrilement Olen.

La question était absurde, Ingvar la mit sur le compte du réveil.

- Euh... oui, il est arrivé avec son champion, il me semble.

Olen retomba sur ses oreillers avec soulagement. Un vertige terrible faisait tanguer la salle.

- Ne t'agite pas, Arvid. Laisse faire le temps.

De nouveau, le sentiment de perdre ses repères plongea le prince

dans l'effroi. Il ne voulait pas s'endormir, il voulait se lever, se mettre à l'abri, lutter contre le complot qui avait failli le tuer.

- Reste tranquille, fit Ingvar d'une voix apaisante. Tu es guéri, ce n'est plus qu'une question de repos. Dans quelques jours tu seras sur pied...

- Je ne veux pas mourir ici ! s'écria Olen en tentant de se redresser, mais aussitôt il comprit que la fièvre le rongait encore, instillant dans ses pensées un venin d'angoisse.

- Mais tu ne vas pas mourir !

La panique retombait.

- Peut-être pas.

Avec une douceur inattendue, Ingvar se mit à éponger le front de son frère avec un linge humide parfumé aux essences de pin.

- J'ai beaucoup pleuré pour toi, Arvid. Tu sais, malgré ce qui s'est passé entre nous, tu restes mon frère, et je t'aimerai toujours.

Olen voulut se forcer à dire « Je t'aime aussi », mais à la vue de la larve obèse qui lui parlait d'un ton plaintif, il ne parvint qu'à hocher la tête.

- Je ne t'en veux pas, pour Daneria. De toute façon, elle ne m'aimait pas. J'aurais été malheureux avec elle, elle m'aurait trompé... Et puis même, j'aurais été ridicule. Regarde-moi : tu me vois avec une fille comme ça ?

- Mais oui, risqua Olen, sans vraiment savoir de qui on parlait.

- Je pensais t'en vouloir toute ma vie, mais tu as tellement changé ! Ton séjour chez les Narvals a fait de toi quelqu'un de bien...

Il y eut un moment de silence. Triste et pensif, le prince régent semblait tourmenté par un poids plus lourd que lui.

- Arvid, j'ai quelque chose à t'avouer, chuchota-t-il.

Un sentiment de malaise s'insinua dans l'esprit embué d'Olen. Ingvar faisait-il partie du complot ? Allait-il se confesser ? Il aurait voulu lui demander d'attendre ne serait-ce qu'une heure, le temps que le vertige se dissipe, mais sa tête tournait si fort qu'il ne put dire un mot. Une peur primale lui tordit les tripes à l'idée que son frère allait sortir une aiguille de sa poche et le piquer à la jambe.

- C'est moi qui ai tué Guern.

Pétrifié, Olen tenta de mettre de l'ordre dans ses idées, tandis que l'obèse enfouissait sa tête dans ses mains. Guern ? Soit il n'avait jamais entendu ce nom, soit la fièvre le tenaillait encore... S'agissait-il du roi de Woltan ? Non, le roi s'appelait Herold, ou Harald, et Ingvar ne l'aurait jamais appelé par son prénom.

- Qui ?

- Guern, c'est moi qui l'ai tué. Je n'en peux plus de mentir.

Olen passa nerveusement une main dans ses cheveux, faisant de son mieux pour contrôler les battements de son cœur. Ingvar venait de

s'accuser d'un meurtre, il était dangereux, il était instable, il pouvait à tout moment être pris de folie. Il tendit la main vers le cordon de la sonnette mais Ingvar, croyant à un geste affectueux, lui prit la main et la serra.

- Je te demande pardon, Arvid. J'ai nié, tout le monde a dit que tu étais un menteur, mais c'est toi qui avais raison : je l'ai tué.

- Mais... pourquoi ? demanda Olen, espérant gagner un peu de temps, faute de comprendre.

- J'avais peur de lui... J'étais tellement craintif, tu sais bien.

Peur ? De qui parlait-il ? De son père ? Non, son père se nommait Heredan.

- Je ne comprends pas, dit Olen.

- Il aboyait tout le temps... Il montrait les dents...

La tension retomba si brusquement qu'Olen crut que le sang quittait sa tête.

- Et il n'aimait que toi, geignit l'obèse. Avec moi, il grognait ! Il m'a même mordu, une fois. Alors je l'ai tué... Le jour où on l'a retrouvé dans les douves du pavillon de chasse, c'est moi qui l'y avais jeté.

Il essuya une larme.

- Quand on t'a cru mort, j'ai eu tellement honte d'avoir gardé ça pour moi... J'aurais dû te l'avouer... Tu ne pourras jamais me pardonner.

Ces longs mois de mensonge, de déguisement, d'improvisation pesaient sur les épaules d'Olen comme une armure de cent kilos. Il n'avait plus la force de donner le change, encore moins pour une vieille histoire de chien à laquelle il ne comprenait rien.

- Je ne me souviens pas de ça, Ingvar, lâcha-t-il en soupirant, comme on jette un sac trop lourd. Ni de ça ni d'autre chose.

- C'est sûrement le poison... Ça va passer.

- Non, ce n'est pas le poison. Je suis amnésique. J'improvise depuis que j'ai mis les pieds dans ce château.

L'obèse le dévisagea, incrédule.

- Tu as de la fièvre, je vais chercher le guérisseur.

- Oui, j'ai de la fièvre ! cria Olen, dont la tête tournait atrocement. Mais je sais ce que je dis : je ne me souviens de rien. Ni des noms, ni des têtes, ni des lieux, pas un seul putain de souvenir !

Ingvar se remit à lui éponger le front, mais Olen envoya promener le linge humide à l'autre bout de la pièce.

- Tu entends ce que je te dis ?

- C'est la fièvre qui parle, Arvid.

Au prix d'un effort surhumain, Olen se redressa, cramponné à son édredon comme à une amarre dans la tempête.

- Ingvar, tu n'as pas remarqué que je ne comprends rien à rien, depuis mon retour ? Que j'ai oublié les usages ? Que je mets les pieds

dans les plats, que je m'embrouille dès qu'on me pose une question ?

Ce fut au tour de l'obèse de se sentir mal. Tout s'expliquait soudain : le brusque changement de personnalité, le massacre du protocole, la mise à l'écart des courtisans, les faux pas, les vexations, les oublis... Il s'assit sur le lit en cherchant son souffle.

- Tu commences à me croire, ricana Olen.

Il ferma les yeux, se laissant bercer par le vertige. Son frère l'assaillait de questions qu'il n'entendait plus, soulagé d'avoir enfin révélé son secret. À cet instant, il n'avait plus besoin de jouer son interminable comédie.

- Tu m'aideras ? demanda-t-il après un silence. Tu es mon frère, et j'ai beaucoup d'ennemis.

- Qu'est-ce qui s'est passé, Arvid ? Ce sont les Narvals qui t'ont... ?

- Moins tu en sauras, mieux tu te porteras. On m'a empoisonné en pleine cour, ces gens sont capables de tout.

- Ces gens ? Quels gens ?

- Ingvar, j'ai juste besoin que tu me soutiennes. Je suis fatigué...

Très ébranlé, l'obèse se leva, posant une main consolatrice sur celle de son frère.

- Ne t'inquiète pas, je suis là... Repose-toi.

Le prince régent se drapa dans une cape de fourrure rousse, rajusta son poignard d'apparat incrusté de perles et s'apprêta à quitter la chambre. Mais une question lui pesait.

- Arvid, tu te souviens de moi, quand même ?

- Non.

- Ni de...

- Ni de personne.

L'obèse hochait tristement la tête et ouvrit la porte, derrière laquelle s'impatientait le Doyen des mages dans sa belle robe d'intérieur. Dès qu'Olen l'aperçut, il eut un sourire radieux et lui fit signe d'approcher.

- Entre, Doyen, entre !

Le prince régent et le mage se croisèrent, échangeant un sourire poli, puis la porte se referma, et l'on entendit des voix étouffées et des éclats de rire. Si Arvid avait perdu la mémoire, il avait au moins gagné – de façon très surprenante – la soudaine amitié d'Arianrhod.

Ingvar resta un instant immobile dans le couloir, sans parvenir à détacher son regard de la porte qui venait de se refermer. Kelhorn s'inclina poliment, les deux mains appuyées sur le pommeau de sa grande épée. Le prince régent lui répondit d'un signe de tête, puis tourna les talons. Une minute plus tard, il descendait le grand escalier flanqué de deux faucons monumentaux, traversait la salle d'honneur et remontait le couloir qui menait à ce que l'on nommait les petits appartements. Parvenu à une porte, il hésita avant de frapper trois coups.

- Oui ?

Ingvar vérifia d'un coup d'œil que le couloir était désert, avant de pénétrer dans une chambre d'où s'échappait une douce odeur de cire.

- C'est moi, mon oncle. J'ai quelque chose d'important à te dire.

Dans la cour d'honneur du château de Nowik, une légion de valets déblayait la neige. Aucun d'eux ne prêta attention au garde de Westerwald, dans son tabard pourpre, qui se dirigeait vers le grand hall. À l'entrée du château, deux soldats le toisèrent avec un brin d'ironie : ils se sentaient des surhommes face à ce planqué dont la mission consistait à protéger des mages.

Nils traversa le hall sans saluer le prince régent, dont la silhouette molle glissait comme une limace dans l'escalier monumental. Il n'avait que faire des courtisans de Nowik, et les quelques jours passés sur la route en compagnie du maître guérisseur avaient mis sa patience à vif. Il pressa le pas dans le couloir, ignorant le regard intrigué de deux courtisanes, et demanda à un valet où se trouvait la chambre de Monseigneur.

- Suis-moi, dit le valet, le Doyen t'attend.

Devant la chambre du prince, Nils retrouva Kelhorn, raide et solennel comme s'il servait encore sous ses ordres.

- Maître, fit l'ancien cavalier, le poing sur la poitrine.

- Salut, répondit Nils avec un petit sourire.

Sous l'œil des soldats médusés, il frappa et entra sans attendre de réponse. L'espace d'une seconde, chacun tint son rôle : le prince impassible dans son lit, le Doyen debout, un grimoire à la main, le garde du corps saluant avec respect. Mais lorsque la porte se referma, ce fut un concert de cris et de gloussements.

- Et voilà le Fils de la lune ! annonça Karib.

- Ta maman va bien ? enchaîna Olen.

- Elle t'embrasse, fit Nils.

Jetant son épée sur une chaise, il s'assit sur le lit et donna une grande claque sur l'épaule du prince Nowik.

- Eh ben mon gros, tu nous as foutu une de ces trouilles ! J'ai failli tuer ce vieil abruti de guérisseur en le traînant à cheval jusqu'ici !

- Il s'est plaint de toi, dit Karib.

- M'étonne pas. Il faut dire que, le pauvre, je l'ai un peu secoué.

Olen, soudain, ne sentait plus la fièvre. Il exultait de revoir ses camarades en vie et de pouvoir enfin se comporter comme ce qu'il était : un mercenaire, un aventurier, un vendeur de légumes.

- Ça fait du bien de voir vos sales gueules ! s'exclama-t-il.

Une heure durant, les fugitifs rattrapèrent le temps perdu, essayant de recoller les morceaux de leurs vies respectives, comme les débris d'un seul et même verre brisé. Il fut question du Conseil, de la menace de destitution pesant toujours sur Nowik, de l'ennemi juré de Karib

qui avait eu la bonne idée de se faire massacrer par des brigands de grand chemin. Et bien sûr de la terrible tentative d'assassinat ayant failli, dans la même nuit, coûter la vie à deux d'entre eux. Les tueurs avaient frappé presque simultanément, à Nowik et à Westerwald, prouvant qu'ils étaient parfaitement organisés. Nils raconta comment il avait retrouvé l'un d'eux, et comment l'homme s'était soustrait à l'interrogatoire en se suicidant sous ses yeux.

- En somme, on n'a rien, résuma Karib. Si seulement je savais où trouver mes fameux espions, on pourrait essayer de mettre la main sur l'Albinos. Cette ordure est à Woltan, il sait tout, il suffirait de le faire parler ! Mais j'ai eu beau me renseigner, le seul à contrôler les espions, c'était ce pauvre Ghail.

- Voilà ce que c'est de faire travailler les autres à ta place, plaisanta Olen.

- Tu peux parler, toi !

Nils imposa le silence en levant une main. Les rires cessèrent et les deux autres se tournèrent vers lui.

- Moi, je sais où trouver une espionne.

- Vraiment ?

- La lingère dont je te parlais... Celle que l'assassin a voulu soudoyer... C'en est une.

Karib mit quelques secondes à comprendre.

- La lingère... *Ta* lingère ?

- C'est ça.

Olen, qui ne comprenait rien à leurs allusions, se mêla à la conversation.

- Quelqu'un peut me dire de quoi on parle ?

- Nils a une petite amie, annonça Karib avec un grand sourire. Et le mieux, c'est que la petite amie en question est une de mes espionnes.

- Nils ? Non ! s'ébahit Olen. Combien de temps est-ce que je suis resté inconscient, moi ?

L'agacement de Nils redoubla l'amusement de ses compagnons.

- Je n'ai pas « une petite amie », j'ai juste couché avec une lingère, il n'y a pas de quoi en faire un fromage.

Olen s'assit sur son lit, oubliant que, sans appui, il frisait l'évanouissement. Il n'avait pas montré plus de passion le jour où s'était révélé le secret du Puits des mémoires.

- Elle est comment ? s'écria-t-il. Blonde ? Brune ? Belle ? Gros seins ? Petits seins ?

- Aucune idée, je ne l'ai jamais vue, fit Karib avec une moue dubitative.

Il fut impossible de tirer les vers du nez de Nils, lequel se contenta de dire que la lingère se nommait Norah, qu'elle pratiquait l'illusionnisme, et qu'elle travaillait dans l'ombre pour le Doyen des

mages. Renonçant à en savoir plus – petits ou gros seins –, les deux autres décrétèrent que l'espionne serait lâchée au plus vite sur les traces de l'Albinos, clé de voûte du complot. Seul Nils se montrait hésitant, et cette hésitation en disait long sur ses sentiments.

- Elle ne le trouvera pas, il doit se planquer comme un rat.

Il ne disait pas : « Et c'est trop dangereux pour elle », mais on pouvait presque l'entendre.

- Ça vaut la peine d'essayer, insista Olen. Et puis c'est son boulot, à ta *petite amie*, non ?

Nils ne répondit pas. Il se contenta d'approuver d'un signe de tête, sachant très bien qu'en dépit de ses réticences, retrouver l'Albinos était peut-être la dernière chance de remonter à la source du complot.

- Olen, rentre à Westerwald avec nous, dit Karib. Tu y seras plus en sécurité... Il suffira de prétendre que tu as un traitement à suivre chez les maîtres guérisseurs.

- Non. Quitter Nowik, c'est perdre mon trône. Le roi tranchera en faveur de la destitution, si ce n'est déjà fait.

- Ton trône est moins important que ta vie, insista Karib.

- Je ne m'avouerai pas vaincu ! Ça fait des mois qu'on se bat, ce n'est pas pour plier bagage aujourd'hui, la queue entre les pattes.

Karib chercha un soutien auprès de Nils, mais le lanceur de couteaux n'était pas de ceux qui reculent ; en silence, il approuvait Olen.

- Comme tu voudras. Mais c'est la deuxième fois que tu échappes au poison, la prochaine, ce sera la bonne.

- Ne t'inquiète pas, vieux, ils ne m'auront pas.

Venait l'heure de se séparer de nouveau. Il fut question de faire entrer Kelhorn, cet homme qui, de l'autre côté de la porte, savait tant de choses sur Nils. Mais la méfiance l'emporta. Même si Olen s'était confié à lui, l'ancien cavalier ignorait que le Doyen des mages et le Fils de la lune avaient perdu la mémoire, eux aussi. Pour l'heure, il croyait qu'Aeldrynn était devenu – pour une raison obscure – le garde du corps d'Arianrhod. Les choses devaient en rester là, au moins jusqu'à ce que l'on retrouve la trace de l'Albinos.

La petite colonne du Doyen des mages reprit le chemin de Westerwald par un temps presque clément. Nils chevauchait en tête, engloutissant les caramels qu'il avait subtilisés aux cuisines du château. Venait ensuite la litière du Doyen, où, à son grand soulagement, le maître guérisseur avait été invité. Et la petite escorte fermait la marche, aussi solennelle que le permettaient dix centimètres de neige. L'humeur était au beau fixe car, le matin même, Olen avait reçu une lettre du roi lui annonçant qu'il conserverait sa couronne. Le souverain se disait satisfait des témoignages en sa faveur et désireux d'alléger l'épreuve que traversait la seigneurie. Ces arguments diplomatiques ne trompaient personne : Oderic avait reculé suite à la tentative d'assassinat, le pire moment imaginable pour déchoir un prince. Sans doute y reviendrait-il, mais l'alerte était passée.

La petite seigneurie les accueillit avec ferveur, applaudissant à tout rompre au passage du cortège. Malin, le vieux guérisseur n'était pas parti sans raconter à qui voulait l'entendre qu'il était en route pour tenter l'impossible. Il avait largement exagéré la difficulté de sa mission ; à l'entendre, elle consistait à faire revenir un seigneur de Woltan d'entre les morts. Lorsque la foule comprit que le prince Nowik était sauvé, ce fut un déchaînement de liesse, et le cortège messianique dut se frayer un passage dans une mer de citoyens euphoriques. On criait « Vive le Doyen ! », « Longue vie au prince ! », on se congratulait, comme si le plus petit boulanger de Westerwald avait participé à la guérison miraculeuse. Karib, souriant, saluait de la main en bénissant cette opportunité inattendue. Il se souvint, avec un petit pincement au cœur, des conseils de Ghail : « Ne négligez pas les petites gens », disait l'intendant, « ce sont eux, font marcher la boutique. »

Sur le pas de sa porte, le nouveau maître de la guilde des mages de combat applaudissait mollement, un sourire forcé aux lèvres. Avec son nez en bec d'aigle, il ressemblait à un oiseau de proie, prêt à fondre sur le vieux guérisseur pour le tailler en pièces. Karib jugea opportun de faire arrêter le cortège pour échanger quelques mots avec lui.

- Worhad, comment vas-tu ?

- Très bien, je vous remercie, Excellence.

- Tu viendras déjeuner au manoir demain. J'ai parlé au prince Nowik, il aura peut-être besoin de mages de guerre.

C'était faux ; la seule chose dont Olen avait besoin, c'était de repos. Mais Karib avait compris comment tenir les guildes : il fallait leur donner de l'attention. Comme des gosses, les maîtres de guilde avaient

besoin qu'on les regarde, qu'on les écoute, qu'on les félicite et qu'on les réprimande. Il en fallait pour tout le monde, suffisamment pour que personne ne se sente exclu. Un simple dîner assorti de palabres leur donnait l'impression – assez infantile en vérité – que le Doyen les plaçait au-dessus des autres.

Worhad s'inclina, flatté, tandis que la colonne s'ébranlait de nouveau. C'était au tour du maître guérisseur de se renfrogner, mais Karib ne s'en soucia pas : il avait eu son heure de gloire. On le déposa devant sa grande maison, fleurie jusqu'aux mansardes en prévision de son retour. Belle preuve de confiance... Qu'aurait-on fait si le prince Nowik était mort ?

Nils aligna sa monture à hauteur de la litière et se pencha pour murmurer à l'oreille de Karib.

- Tu veux voir Norah tout de suite ?

Karib approuva d'un signe de tête Nils fit demi-tour et le cortège s'engagea sur la route du manoir, laissant derrière lui la foule en liesse.

Prévenu de l'arrivée de son père, Jad l'attendait sur le seuil, vêtu comme le petit prince qu'il était, avec à la ceinture son épée à garde d'ivoire. Il n'était guère dans ses habitudes de se déplacer pour accueillir Karib, et encore moins d'être ailleurs que dans son lit à une heure aussi matinale. Quant à son petit air satisfait, il présageait le pire.

- Jad ! Tu es bien matinal, fit joyeusement Karib en descendant de sa litière.

- Il y a quelqu'un pour toi dans ta chambre, glissa mielleusement l'adolescent.

- Dans ma chambre ? Qui s'est permis de...

- Tu verras.

Ricanant doucement, Jad le précéda dans le hall et lui désigna l'escalier, avec dans les yeux une lueur d'ironie qui semblait dire : « Monte, tu ne vas pas être déçu. » Karib ne voulut pas lui faire le plaisir de lui poser des questions auxquelles il refuserait de répondre ; il grimpa les escaliers, se demandant quelle surprise l'attendait encore.

C'était une femme. Une assez belle femme d'une quarantaine d'années, au visage long et pâle, les cheveux tressés en un savant chignon nordique. Elle portait une robe de courtisane aux tons chauds, brodée de perles et de pierres colorées, sous une capeline de fourrure. Assise sur un fauteuil, remuant une cuiller dans une infusion de plantes, elle l'attendait de pied ferme.

- Maïra ? risqua Karib.

C'était bien elle. Et à voir son air méprisant de princesse détrônée, on reconnaissait la mère de son fils.

- J'espère que tu as une *excellente* raison de m'avoir fait déplacer par

ce temps infect, commença-t-elle sans se donner la peine de saluer.

- Déplacer ? Je ne t'ai jamais demandé de...

- Ne joue pas avec moi, Arianrhod, tu es ridicule. Si c'est la seule chose que tu as trouvée pour me faire revenir, je peux te dire que tu t'y prends comme un manche, mon pauvre ami.

- Mais de quoi est-ce que tu...

- Me couper les vivres ! Tu crois que c'est digne d'un seigneur ? Et tout ça pour quoi ? Pour que je vienne te supplier ?

C'était décidément son habitude de couper la parole. Mais elle perdit de sa superbe en voyant Karib sourire tout en retirant son manteau de voyage.

- Ça te fait rire ? grinça-t-elle.

- C'est ça que tu viens chercher : ton argent ! J'avais oublié... Il faut dire que j'ai beaucoup de choses en tête, ces temps-ci.

- Des choses plus importantes que la survie de la mère de ton enfant ?

- Oui.

C'était une réponse à la Nils, sèche et froide. Accoutumée aux longs discours fleuris du Doyen des mages, Maïra en eut le souffle coupé ; peut-être était-ce la preuve qu'en un mot on pouvait frapper plus juste qu'en un flot de paroles.

- En regardant les livres de comptes, reprit Karib, je me suis aperçu qu'en dix ans, tu as touché plus de...

- Tu t'abaisse à éplucher les livres de comptes, maintenant ! railla-t-elle. Quand est-ce que tu vas ratisser les feuilles mortes ?

- Perds cette habitude de me couper la parole, trança Karib avec un calme qui fit ouvrir de grands yeux à la mère de son fils.

Il se laissa tomber à son tour dans un fauteuil. La femme fronça les sourcils ; pour une raison inconnue, elle avait perdu le contrôle. Karib savoura ce moment, comme le jour où il avait éconduit Loreth, comme le jour où Jad avait pris une gifle.

- Maïra, beaucoup de choses ont changé depuis mon retour à Westerwald, à commencer par l'assainissement de mes comptes. On jette l'argent par les fenêtres, ici.

Pâle de colère, elle le laissa poursuivre.

- En dix ans, donc, je t'ai versé un peu moins de trois cent mille écus, entre ta pension, ta maison, tes femmes de chambre et j'en passe. C'est plus qu'il n'en faut pour vivre confortablement le reste de tes jours.

- Mais je n'ai pas un sou de côté ! protesta-t-elle. C'est une honte de mettre ta femme sur la paille !

Ainsi, privée de sa rente, elle redevenait « sa femme ». À en croire Ghail, Maïra avait opposé ricanements et refus à toutes ses tentatives pour la reconquérir, ne se manifestant que lorsqu'elle avait besoin de

réparer sa toiture ou de s'acheter un nouveau cheval. Elle s'affichait à Oster avec le nouvel homme de sa vie

– un officier d'infanterie – sans renoncer pour autant à la bourse bien remplie de son ancien époux. Comme la légion de parasites qui bourdonnaient autour du Doyen, elle tendait la main pour recevoir sa part, sûre de son bon droit.

- Tu aurais dû mettre un peu d'argent de côté.

- J'aurais dû, j'aurais dû... Comment voulais-tu que je devine que tu allais devenir avare ?

- Tout peut arriver, crois-moi, sourit Karib.

Maïra changea de tactique, trop tard peut-être, car ses larmes forcées ne parurent pas émouvoir l'homme qui, année après année, l'avait arrosée d'argent. Ce n'était pas une plaisanterie, ni une manœuvre pour la regagner. Arianrhod semblait

définitivement guéri de son amour pour elle, et cela, rien n'aurait pu le laisser prévoir. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, il avait même offert de « vendre » son titre à l'un des nombreux envieux qui briguaient sa place, pour recommencer avec elle une nouvelle vie ailleurs. Aujourd'hui, pour mille écus, il semblait prêt à couper les ponts à jamais. Restait un argument, le dernier, l'ultime.

- Tu as pensé à Jad ? demanda-t-elle avec emphase.

- Jad a tout ce qu'il veut. C'est d'ailleurs son problème.

- Je ne parle pas de son confort ! Qu'est-ce qu'il dira quand il apprendra que tu m'as laissée sans le sou ? Je ne lui ai pas caché la raison pour laquelle je suis ici, figure-toi ! Il est assez grand pour comprendre... Comment tu crois qu'il va réagir ?

Une fois encore, Karib eut un sourire, provoquant la rage de son interlocutrice.

- Emmène-le, si tu veux. Je ne lui manquerai pas beaucoup : il me déteste.

Maïra, étourdie comme si elle avait reçu une volée de gifles, fit mine de défaillir. Mais Karib n'était plus l'homme qu'elle avait connu ; il avait si longtemps vécu de mensonges, de faux-semblants et de postures qu'il voyait dans son jeu comme dans une source d'eau claire.

- Mais je doute qu'il abandonne son cocon doré pour te suivre à Oster, poursuivit-il.

Elle n'alla pas plus loin sur ce terrain dangereux, de crainte de repartir avec dans ses bagages un adolescent qu'elle connaissait à peine. D'après Ghail, elle n'avait jamais voulu de cet enfant, sans doute pour s'assurer un second mariage. Jad en avait souffert, tout en conservant pour sa mère la vénération que l'on voue aux absents.

- Je suis désolé, dit Karib en se levant. Vis ta vie, sois heureuse, c'est tout ce que je te souhaite.

- Tu mourras seul avec ton argent, cracha-t-elle avec mépris.

L'argent, elle n'avait que ce mot à la bouche... Tandis que Maïra enfila son manteau, le maudissant en silence, il fouilla sa mémoire vierge à la recherche d'un souvenir, un seul, qui le dissuaderait de la chasser à jamais. Il ne trouva rien.

Sur le seuil, elle se trouva nez à nez avec une superbe créature, une fille de vingt-cinq ans aux longs cheveux noirs, aux grands yeux sombres, habillée comme une domestique, certes, mais débordant de cette insupportable arrogance que la beauté autorise.

- Ah, mais je comprends mieux !

Elle éclata d'un rire forcé, tonitruant, renversant la tête en arrière. Dans le rire comme dans les larmes, elle en faisait trop.

- Maïra..., fit Karib, avant de se voir couper la parole une dernière fois.

- Il n'y a plus de Maïra ! Tu ne me verras plus jamais, tu entends ? Jamais ! Je te laisse avec ta pute !

Bousculant celle qu'elle prenait pour sa rivale, elle sortit comme une furie. Norah, paniquée, sembla vouloir la rattraper, mais Karib l'arrêta d'un geste.

- Ce n'est rien. Entre, je t'en prie.

La jeune femme salua respectueusement, mais, avant de refermer la porte, elle ne put s'empêcher de scruter le couloir.

- Laisse, lui lança le Doyen, curieusement serein. Il fallait que ça arrive.

Il lui fit signe de s'asseoir et, tandis qu'elle retirait son châle, il la regarda en coin. Magnifique, pensa-t-il. À son grand soulagement, le choix de Nils ne s'était pas arrêté sur une grosse femme aux joues marbrées, aux mains déformées par le froid. Moins à l'aise qu'Olen dans le mensonge, il craignait que les compliments de mise ne sonnent affreusement faux...

- J'ai une mission pour toi, Norah, dit-il sans préambule.

- Je vous écoute, Excellence.

- Tu as entendu parler de l'homme qu'on appelle l'Albinos ?

Oranie découvrit le royaume de Woltan à travers une trouée dans le brouillard. Une forêt de toits, de dômes et de clochers se découpait sur les crêtes enneigées des monts du Nord. Le martèlement des rames, comme un tremblement de terre, avait remplacé le grincement des voiles et des cordages. Au son creux du tambour, bannières et étendards au vent, la galère amirale de Nowik entraînait dans la baie. Comme dans les autres ports où le navire avait mouillé, son profond sillage fit tanguer les bateaux alentour ; l'un d'eux brisa même ses amarres, entraînant une partie de sa cargaison au fond de la rade.

Une statue colossale, soudain surgie de la brume, pétrifia la jeune femme de surprise. C'était le phare, le fameux phare dont on lui avait tant rebattu les oreilles. Il était bien au-delà de ce qu'elle attendait, avec ses dimensions vertigineuses et sa couronne d'où jaillissaient de longues flammes.

- Vous n'avez pas froid, ma dame ? Voulez-vous que je fasse monter un paravent, afin que vous puissiez rester sur le pont à l'abri ?

Le capitaine, depuis le premier jour, la traitait en princesse.

- Non, merci, capitaine. Nous sommes presque arrivés, et puis il ne fait pas si froid !

Un vent polaire balayait le pont, givrant les cordages, mais Oranie ne ressentait qu'une immense exaltation. Elle se contenta d'enfouir le bas de son visage dans le col de fourrure du manteau qu'on lui avait donné à bord. C'était une cape lourde et épaisse, un vêtement d'officier de bord, dans lequel elle ressemblait à une naine. Mais rien dans ses malles n'aurait pu lui éviter de geler sur place ; le pire des hivers d'Helion était un été woltanien.

Il fallut une heure à l'imposante galère amirale pour s'amarrer, car la mer était agitée et la houle traîtresse. Une fausse manœuvre, un mauvais coup de gouvernail, et le navire pouvait percuter le quai, le disloquer en un instant et se fracasser sur la pierre.

Le héraut, qui n'avait pas encore revêtu sa tenue officielle, grimpa les marches du pont supérieur pour rejoindre Oranie. Au cours du voyage, une espèce de complicité était née entre eux et, malgré le respect qu'il devait à une future princesse Nowik, ils s'étaient rapprochés. Ancien officier de cavalerie, né d'une famille de petite noblesse, il se nommait Perhen, et espérait devenir diplomate le jour où la charge très enviée de héraut passerait en d'autres mains. Il était toujours amoureux de sa femme après huit ans de mariage, avait trois fils et adorait les chiens. Oranie savait tout cela car elle était une

courtisane : parler, mettre les gens en confiance, c'était sa profession.

- Le port de Woltan, annonça le héraut. Dernière étape avant celui de Nowik... qui est beaucoup plus petit, vous verrez. Ça vous plairait de descendre pour visiter, ma dame ?

- Bien sûr ! Combien de temps restons-nous ?

- Une journée et une nuit. Nous repartons demain matin pour Nowik.

Si Oranie avait su ce qu'impliquait une visite du port, elle aurait sans doute refusé l'offre. Mais lorsqu'elle descendit à terre, il était trop tard : vingt hommes en armes, aux couleurs de Nowik, l'attendaient au garde-à-vous. Ils étaient menés par un sergent, précédés par le héraut en grande tenue, et, pour compléter le spectacle, deux servantes en livrée – détachées du bord pour la servir – fermaient la marche. Oranie se retint de sourire... La reine d'Helion en personne ne jouissait pas d'autant d'égards lorsqu'elle se rendait en ville.

Elle marcha en compagnie du héraut, posant comme à son habitude une multitude de questions. Oranie détestait être prise de court ; dès le premier jour elle s'était empressée de se renseigner sur le plus puissant royaume du monde. Ses usages, sa géographie, ses légendes, son histoire... Perhen, qui l'avait vite cernée, n'avait pas été avare de détails, lui faisant même répéter sa leçon lorsqu'elle s'embrouillait dans les noms et les règnes. Semaine après semaine, sa connaissance de Woltan s'était affinée, suffisamment pour savoir qu'elle se trouvait à cette heure dans la seigneurie du Gundland, sur laquelle régnait Hel Hjorn, haut seigneur et membre du Conseil.

- C'est le château du seigneur ? demanda-t-elle en montrant une forteresse au loin.

- Non, c'est la capitainerie du port. L'équivalent d'un hôtel de ville, si vous voulez.

Hôtel de ville ? Il s'agissait d'un vrai château. Perhen se rapprocha pour ne pas être entendu des hommes de l'escorte.

- Vous verrez quand nous serons à Nowik : à l'échelle woltanienne, cette forteresse est un pet de lapin.

Oranie se sentit ridicule. Malgré l'escorte princière, le héraut d'armes et les servantes, elle était à Woltan comme une paysanne qui débarque en ville pour la première fois. Le héraut, qui commençait à la connaître, s'en aperçut et l'entraîna vers la volée d'escaliers qui menait au quartier des marchands.

- Par ici, ma dame. Le quartier des joailliers est à deux pas. Juste derrière, il y a les armuriers... Nous y ferons un tour, même si vous n'êtes pas passionnée d'armes, certaines échoppes valent le coup d'œil !

- Dis plutôt que tu as envie d'une nouvelle épée, plaisanta Oranie.

- Ah, si on me propose une lame de haute forge à bon prix, je ne dis

pas non.

Sous le regard des curieux, la colonne aux couleurs de Nowik traversa le quartier des auberges pour se perdre dans une infinité d'échoppes. Les devantures des joailliers, avec leurs placages de bois précieux, étaient sculptées et décorées à la feuille d'or... Oranie remarqua qu'à son passage les joailliers sortaient précipitamment de leurs boutiques, s'inclinant respectueusement, baissant les yeux quand elle les regardait en face.

- Ils me prennent pour...

- La princesse Nowik. Que vous serez bientôt, si j'ai bien compris les intentions de Monseigneur.

- Je suis flattée, dit Oranie en répondant par des sourires aux courbettes des marchands. Mais j'aimerais autant qu'il n'y ait pas de malentendu, je ne suis qu'une dame de compagnie.

- Pas ici. Ici, vous êtes l'invitée du prince, ça suffit amplement à justifier leur respect.

Le héraut lui adressa un sourire malicieux.

- Et puis mettez-vous à leur place ! Une jeune dame arrivée à bord de la galère amirale de Nowik... Le seul qui oserait vous tutoyer ici, c'est le seigneur du Gundland.

Elle tenta de chasser la bouffée de fierté qui l'envahissait, mais autour d'elle ce n'était que déférence, murmures et regards fascinés... Cette célébrité volée lui faisait perdre le sens de la mesure. Que dirait son père en la voyant parader comme une petite reine ? Et son mari, ce pauvre Perric, quitté sur un coup de tête, sans un au revoir ? Malgré ses efforts, elle ne put se résoudre à avoir honte. Si seulement ses rivales, Kayna et les autres, avaient pu la voir à cet instant, elle aurait été la femme la plus heureuse du monde.

- Naturellement, précisa Perhen, si vous avez envie d'un bijou, ou d'une robe, ou de quoi que ce soit d'autre, le prince a bien précisé que...

- Non, non, merci.

Elle se demanda si Olen avait vraiment imaginé qu'elle dévaliserait les échoppes, comme la dernière des arrivistes.

- Place ! cria le sergent lorsqu'ils parvinrent dans une rue bondée, et ce seul cri dégagea une large trouée dans la foule.

Entre les « vraies » échoppes s'étaient installés de petits étals de fortune, protégés des intempéries par une bâche tendue entre deux bâtiments. Une simple table ou un coffre sur lesquels étaient exposés des babioles, des souvenirs, des bonnets ou des gants de laine. On y vendait de tout et de rien – surtout de rien : statuettes porte-bonheur, bâtons de marche, paniers, amulettes du Grand Nord... Des coussins brodés aux armes du royaume ressemblaient de loin à des boucliers ronds. Quant au phare de Woltan, grossièrement modelé en

céramique, on le retrouvait un peu partout pour cinq écus ; un voyageur sur trois en achetait un pour l'exposer fièrement sur une cheminée à l'autre bout du monde.

Amusée, Oranie s'arrêta devant l'un de ces étals et soupesa un petit cerf de bronze, si malhabilement sculpté qu'on aurait pu le prendre pour une vache.

- Belle bête ! s'écria-t-elle en riant.

Le marchand tomba à genoux dans la boue, les yeux baissés comme si elle avait été la Grande Déesse. Il attendait son bon vouloir, mains tendues vers son étal, en posture d'offrande.

- Il vous l'offre, s'esclaffa Perhen. Prenez-le !

- C'est hors de question, s'indigna Oranie, horriblement gênée.

- Cet idiot n'a pas saisi l'ironie de votre compliment...

- Je veux dire, il est hors de question qu'il me l'offre, je vais le payer !

Oranie adressa à Perhen un regard insistant, espérant qu'il comprenne, mais il ne comprenait pas, il s'étonnait qu'une femme de goût puisse jeter son dévolu sur une horreur pareille.

- C'est un honneur pour ce pouilleux de vous l'offrir, ma dame, et puis il sait bien qu'il n'a pas le droit de vendre ses cochonneries ici. Ces parasites profitent de la taxe payée par les vrais marchands pour fourguer leur camelote.

- Ce n'est pas mon problème, trancha Oranie. Je ne suis pas collecteur d'impôts.

Le héraut s'inclina, impressionné. Cette fille n'était décidément pas du même bois que toutes les courtisanes qu'il avait connues.

- Combien, le cerf ? demanda-t-il au marchand prosterné, en lui touchant l'épaule de la pointe de sa botte, comme s'il avait peur de se salir.

- Dix écus, messire.

- Dix écus pour cette merde ?

Oranie fouilla sa bourse et, même si ses maigres économies ne lui permettaient pas ce genre de coup d'éclat, elle posa cinquante écus sur la table. L'homme joignit les deux mains en signe de remerciement ; sans doute n'avait-il pas le droit d'adresser la parole à une princesse.

- Ma dame, bredouilla Perhen, permettez-moi de...

- Arrête, dit-elle avec un sourire. Je me suis offert une statuette, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Elle tendit l'affreux bibelot au sergent, qui le glissa dans son sac, et reprit son chemin sans se retourner. L'incident clos, elle ne se risqua plus à s'approcher des étals de fortune, craignant de se retrouver avec une nouvelle horreur sur les bras. Elle se laissa simplement distraire par la visite, admirant les temples, les tours de guet, les maisons cuirassées d'ardoise. Il y avait même ici, au bout du monde, un temple

de la Grande Déesse, plus haut et plus imposant que le temple royal de Sarys. Il était destiné aux voyageurs des Terres communes, qui venaient y brûler quelques feuilles sèches à la fin de leur long voyage.

- Je peux faire évacuer le temple, si vous voulez faire une offrande sans être gênée par la foule, proposa le héraut.

- Perhen, gronda Oranie, je t'ai dit quinze fois que je ne veux pas être traitée en princesse ! Je ne suis *pas* princesse.

- Pas encore.

- Mettons, « pas encore », concéda-t-elle, amusée. En attendant, et à supposer que je sois princesse un jour, je ne suis qu'une fille de drapier.

Le héraut eut un sourire en coin. Pour lui, tout n'était qu'une question de jours. Mais Oranie avait encore du mal à admettre que le rêve qu'elle vivait n'était pas un malentendu. Comment était-il possible qu'Olen, mercenaire sans le sou, garde du château d'Helion, fugitif, régicide, se métamorphose en prince ? Des semaines durant, elle avait tourné et retourné cette histoire dans sa tête, sans jamais la trouver plausible. Rien au monde n'aurait pu inciter un haut seigneur à servir comme troufion à Helion, sans parler de l'avis de recherche : un prince de Woltan pourchassé

– avec une bande de tueurs – pour avoir assassiné un roi ? C'était inexplicable, idiot, absurde, rocambolesque.

- Perhen, demanda-t-elle soudain, parle-moi du prince Arvid.

- Du prince ? fit le héraut, surpris. Vous le connaissez mieux que moi.

- Peut-être, mais j'aimerais savoir ce que toi, tu en penses. Ce que les gens d'ici en pensent.

Perhen parut embarrassé.

- C'est un seigneur bon et juste... Soucieux du bonheur de son peuple... Un homme sage... Excellent cavalier, valeureux combattant...

- Perhen !

- Oui, ma dame ?

- Ne me sers pas ton discours de héraut, il ne manque que les trompettes.

Le héraut éclata de rire, fit signe au sergent d'attendre et entraîna Oranie loin de la colonne.

- Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

- Tout. Ce que les gens pensent d'Olen... Je veux dire d'Arvid.

- En toute franchise ?

- En toute franchise.

- Vous savez que je risque gros, dit-il d'un air malicieux. Si vous me trahissez, je finirai vendeur de statuettes, assis par terre entre deux

échoppes.

Oranie lui adressa un clin d'œil.

- Je te donnerai cinquante écus pour un cerf, tu ne mourras pas de faim.

De nouveau, le héraut se mit à rire. S'il n'était pas un homme fidèle, si la jeune femme n'était pas destinée au prince, il aurait eu envie d'elle à cet instant, et pourtant elle était beaucoup moins jolie que sa femme.

- Arvid est un gamin immature et capricieux, lâcha Perhen. Il se moque des affaires de Nowik comme de sa première jument... Les seules choses qui l'intéressent, ce sont les femmes, les chevaux et l'escrime. Quand les paysans de Nowik se sont soulevés, que la seigneurie s'est retrouvée au bord de la guerre civile, il a pris ses cliques et ses claques, et laissé à son frère le soin de gérer la crise.

Abasourdie, Oranie tentait de superposer l'image d'Olen – ce jeune homme courageux, posé, réfléchi – et celle de l'écervelé dont parlait Perhen. Ce n'était pas possible, il ne s'agissait pas du même homme. Le héraut, comme s'il se déchargeait d'une vie de silence, parlait à présent en toute liberté, assombrissant encore le portrait de son maître.

- Son rêve, au fond, c'est de devenir un guerrier de légende. Comme tous les gamins du monde ! Sauf que lui n'est plus un gamin... Et qu'il a des responsabilités de seigneur. Ça ne l'a pas empêché de se faire entraîner par un cavalier de cristal – c'est un corps d'élite qui...

- Je sais.

- Vous savez tout de Woltan !

- Grâce à toi, plaisanta-t-elle, mais sa pâleur en disait long sur le choc qu'avait produit sur elle le portrait acerbe du prince Nowik.

Déjà le héraut semblait regretter sa franchise. Son sourire se figea tandis qu'il concluait.

- Voilà ce que les gens pensent, ma dame. Mais il paraît que le prince a beaucoup changé depuis son retour. Il a pris de l'assurance, de la maturité...

Elle l'arrêta d'un geste ; il était un peu tard pour reprendre le chapelet des compliments.

- Tu sais pourquoi il était *en voyage* à Helion ? demanda-t-elle.

- Non, ma dame. Les gens de Nowik pensent qu'il a fui la situation de crise, mais pourquoi Helion, pourquoi les Terres communes, je ne sais pas. Il a peut-être pris un bateau au hasard ? Je sais juste qu'au retour il a servi incognito chez les Narvals, un corps de mercenaires engagé au Nord.

L'affaire se compliquait. Ainsi Olen, après avoir roulé sa bosse au bout du monde sans un écu en poche, était rentré dans son royaume pour s'engager de nouveau comme chien de guerre... Se pouvait-il

qu'il ait pris goût à la compagnie de ces porcs sans cervelle qui incendiaient les villages et violaient les paysannes ? Elle les avait assez vus à Helion, ces soldats sans maître, capables d'égorger leur mère pour une pièce de dix écus.

- Je ne comprends pas, dit-elle à voix basse.

- Il n'y a rien à comprendre, répondit Perhen, rongé par le remords. Le prince a voulu vivre une autre vie pendant quelque temps... Aujourd'hui il est de retour sur son trône, et je suis sûr que ces expériences l'aident à mieux régner.

La jeune femme resta pensive. Pour la première fois, elle se demandait si le choix de tout abandonner n'avait pas été la pire erreur de sa vie. Il existait sûrement une explication à cette invraisemblable histoire de régicide, mais le goût d'Olen pour le chaos, lui, semblait bien réel. Il était de ceux qui se nourrissent d'émotions fortes, de tension, de violence, n'hésitant pas à rejoindre des troupes de soudards pour vivre à leurs côtés une vie de débauche. Comment avait-elle pu se tromper à ce point ? Lorsqu'elle l'avait vu quitter son poste de « planqué » pour partir à la guerre, elle l'avait admiré, éperdument. Elle l'avait trouvé digne et courageux. À présent la blessure se rouvrait, et avec elle la douleur d'avoir été trahie. Arvid Nowik, prince décadent, avait pris sa dose d'adrénaline dans l'armée d'Helion, puis parmi les mercenaires woltaniens, avant de rentrer au bercail et de se rappeler, presque par hasard, de la femme qu'il avait abandonnée. Il avait claqué des doigts, envoyé son héraut, et elle avait accouru. Elle s'en voulait.

- Je ne sais pas si je vais continuer jusqu'à Nowik, annonça-t-elle gravement. Je vais peut-être reprendre un bateau pour les Communes.

- Non ! s'écria le héraut d'une voix étranglée, oubliant le vouvoiement de rigueur. Ne me fais pas ça, je t'en supplie ! Si tu pars, ce sera ma faute !

Oranie hésita. Bien sûr, après avoir traversé le monde sur la galère amirale de Nowik, elle pouvait difficilement changer d'avis. Et Perhen était presque à genoux devant elle.

- Oranie, je t'en prie, oublie ce que j'ai dit ! Le prince a changé, beaucoup changé, et puis que suis-je, moi, pour juger ? Je ne le connais presque pas, je me contente de répéter ce que les gens disent, je...

- Bien, j'irai.

- Merci, merci, ma dame. Je suis sûr que tu... que vous serez conquise par notre prince, que vous retrouverez l'homme que vous avez aimé à Helion.

- J'espère.

Perhen soupira profondément : il venait de risquer sa carrière. Tandis qu'Oranie reprenait le chemin du navire, il se félicita en son for

intérieur d'avoir omis un détail, un petit détail de rien du tout : Arvid III Nowik, prince de Woltan, était un homme marié.

Un rayon de soleil perçait à travers les lourdes portes de l'écurie. Le capitaine des bicolores ouvrit un œil, s'étira, et grimaça en voyant qu'aucun de ses hommes n'était encore debout. C'était le prix de l'inaction : trop longtemps cantonnés dans les écuries d'une auberge de luxe, ils s'étaient empâtés, passant leur temps à grignoter, à lézarder, à se lever bien après le jour. Il faut dire que ces hommes avaient beaucoup donné pendant un an : la dure campagne d'Helion les avait confrontés à la nécromancie, aux hordes de mercenaires, aux cavaliers de cristal, et leur chef ne leur avait pas laissé une journée de répit. Certains n'avaient pas revu leur femme depuis plus de deux ans. Par bonheur, depuis que l'Albinos avait installé son quartier général dans une auberge de luxe, ils ne faisaient plus qu'assurer sa sécurité, en postant un planton sur le seuil.

- Debout, bande de cloportes ! Pour une fois qu'il fait beau !

Des rires et des raclements de gorge lui répondirent, tandis que les hommes s'étiraient dans la paille.

- Bonjour capitaine !

- Déjà levé ?

Une certaine familiarité avait fini par s'installer entre ces hommes et leur officier, au fur et à mesure que se réduisait leur nombre. Certains étaient morts à Helion, d'autres à Woltan, massacrés dans une écurie comme celle-ci. Ceux qui restaient n'aspiraient plus qu'à une chose : être enfin rendus à leurs casernes, à leurs familles, à leurs lits douilllets.

Le capitaine bâilla et se mit à lacer le plastron de cuir qu'il portait sous sa cuirasse. Il passa la main sur sa barbe, la sentit crisser sous ses doigts et décida de ne la tailler que le lendemain. Une belle journée s'annonçait, tranquille, et le soleil, que l'on n'avait plus vu depuis des semaines, l'incitait à la promenade. À l'instant où il s'apprêtait à désigner le soldat de corvée, une main gantée de fer poussa la porte de l'écurie.

- Encore au lit, messires, remarqua le nouvel arrivant, non sans ironie.

C'était Ednar, ce jeune officier de vingt ans à peine qui en imposait autant qu'un vieux briscard. À la vue de son armure sombre de cavalier de cristal, les hommes avachis se levèrent comme un seul.

- On a patrouillé tard dans la nuit, mentit le capitaine, que rien n'obligeait à mentir.

- Préviens Enseth que sa tête va tomber, rétorqua le cavalier d'un ton cinglant.

- Quoi ?

- Je suis ici en éclaireur, pour vérifier qu'il est bien à l'auberge. S'il reste ici, ils vont le tuer.

- Mais qui ? Pourquoi ?

Le cavalier de cristal jeta un œil méprisant aux soldats qui s'habillaient en hâte.

- Le maître.

- Ce n'est pas possible, plaida le capitaine. Enseth dirige cette expédition depuis le début, c'est lui qui donne les ordres !

- Plus maintenant.

L'officier piétina nerveusement dans la paille.

- Et pourquoi est-ce que tu viendrais nous le dire ? demanda-t-il, méfiant.

- Parce que j'estime que les choses vont trop loin.

Où va le monde, se dit le capitaine, si les cavaliers de cristal se mettent à penser ! Le doute se lut sans doute sur son visage, car Ednar se justifia.

- J'ai prêté serment à Aeldrynn, pas à lui. Et je trouve injuste qu'Enseth paie de sa vie les erreurs qu'ils ont faites ensemble.

- Et nous ?

- Vous ? Vous êtes des soldats, vous n'intéressez personne.

Un peu rassuré, le capitaine acquiesça. Si le grand maître des cavaliers de cristal voulait la peau d'Enseth, il ne se mettrait pas en travers de sa route.

- Préviens-le, ordonna Ednar. Le temps que je revienne avec les autres, il aura peut-être le temps de disparaître.

Il ressortit de l'écurie, remonta en selle, et le soleil se refléta sur son casque. D'un coup de poignet, il fit retomber sa visière, et sa voix devint caverneuse.

- Bien sûr, je ne t'ai jamais rien dit.

- Ça va de soi.

Pendant que le cavalier s'éloignait au petit trot, le capitaine ordonna à ses hommes de s'équiper et courut à l'auberge, où le planton de service le salua du poing sur la poitrine.

- Si les cavaliers de cristal débarquent, lui lança-t-il au passage, dis que tu ne sais pas où est Enseth !

À la grande surprise du soldat, il s'engouffra dans l'auberge et grimpa les escaliers à la volée, comme si sa vie en dépendait. Tambourinant à la porte de l'Albinos, il se mit à crier.

- Enseth ! Ouvre, c'est moi !

On entendit un pas tranquille et la porte s'entrouvrit sur la silhouette malingre de l'Albinos. Voyant la mine congestionnée du capitaine, il crut qu'enfin les assassins de l'Alchimiste avaient eu raison de l'un des fugitifs.

- Ils en ont eu un ? Lequel ?

- Il ne s'agit pas de ça, bredouilla l'officier. Les cavaliers de cristal arrivent pour te tuer !

- Hein ?

- Le petit jeune, Ednar, il est venu te prévenir.

L'Albinos secoua la tête, comme pour reprendre ses esprits.

- Merde... Dans combien de temps ?

- Ils sont en route !

- Selle mon cheval, fit Enseth sans perdre son calme.

Les minutes étaient comptées. Fébrile, l'Albinos referma la porte et se rua sur ses livres de comptes. Il ignorait la raison de sa chute – un caprice du maître des cavaliers de cristal ou un arrêt de mort du seigneur Edkharen – mais il savait en bon diplomate que laisser des traces pourrait lui valoir de porter le chapeau. Si d'aventure ses commanditaires décidaient de le désigner comme seul artisan du complot, il serait facile pour eux de se dédouaner. Allait-on le tuer pour tromper le prince Nowik et le Doyen des mages ? Leur apporter sa tête avec les preuves de sa culpabilité n'était pas une mauvaise méthode pour endormir leur méfiance.

- Aubergiste, deux bières ! tonna une voix au rez-de-chaussée, faisant tressaillir l'Albinos.

Les mains tremblantes, il jeta au feu ses livres de comptes, les enfouissant sous les braises à grands coups de tisonnier. Les flammes s'attaquèrent aux reliures, racornissant les coins de cuir, puis ce fut au tour du parchemin de s'enflammer. Les noms, les dates, les paiements, les pots-de-vin, tout ce qu'Enseth avait patiemment consigné partait en fumée. Personne ne saurait plus désormais combien il avait versé aux gardes, aux marins, aux prostituées, aux mercenaires, aux nécromants, aux officiers, aux courtisans, aux conseillers, au roi d'Helion. Il n'était plus l'heure de se justifier, il était l'heure de survivre.

Laissant sur place ses vêtements et ses affaires de voyage, l'Albinos s'empara d'un petit sac dans lequel il enfouit l'essentiel : son argent et une fiole de contrepoison. Il enfila ses bottes, prit une grande inspiration et s'apprêta à descendre. Il fallait rester calme, payer l'aubergiste et s'éloigner l'air de rien vers les quartiers les plus peuplés du port. L'homme qui avait passé un an à traquer des fuyards allait devenir un fugitif à son tour.

- Enseth ! cria la voix du capitaine, au-dehors.

Il jeta prudemment un coup d'œil par la fenêtre. L'officier, paniqué, lui montrait la route avec de grands gestes. On ne voyait encore rien venir, mais le message était clair : ils étaient là.

- Et merde, murmura-t-il.

Il n'était plus temps de payer la note et de s'en aller tranquillement... Dans quelques minutes, la troupe des cavaliers allait

investir la Feuille d'or, monter à l'étage et le passer au fil de l'épée.

Les yeux fixés sur la fenêtre, d'où avait disparu le visage d'Enseth, le capitaine avala douloureusement sa salive. L'idée d'assister à la mort de l'Albinos lui était insupportable – tous ces mois de voyage, de combats, de recherches, pour en arriver là ! – mais il ne voulait pas s'opposer au grand maître des cavaliers de cristal. Personne ne s'opposait au grand maître des cavaliers de cristal.

On entendit le martèlement d'un galop sur la neige, des hennissements et le cliquetis des armures ; les cavaliers mettaient pied à terre.

- Messires, lança le capitaine avec un sourire forcé.

Derrière les visières rabattues, l'un de ces hommes devait être Ednar, mais on ne pouvait dire lequel. La seule armure qui se détachait des autres était celle du maître, avec ses épaulières en ailes de cygne.

- Où est-il ?

- En haut, messire.

Mentir ne sauverait pas Enseth.

D'un geste, l'homme aux épaules de cygne désigna l'auberge, où les cavaliers firent une entrée fracassante, l'épée au poing. Un seul resta sur le seuil, et un autre alla se poster devant l'écurie. À cette heure, aucun homme au monde n'aurait voulu être dans les bottes de l'Albinos.

Les secondes s'écoulèrent, pesantes. Le capitaine marchait de long en large, tandis que dans l'auberge retentissait un vacarme inquiétant. Meubles renversés, coups, hurlements... Un cri de femme, strident, s'acheva en un coup sourd. « Erwoch nous vienne en aide », pensa le capitaine, « ces malades mentaux sont en train de dévaster une auberge, ici, au port de Woltan, à un jet de flèche de la capitainerie. » La Feuille d'or était peut-être à l'écart de la ville – pour le confort de sa clientèle huppée – mais des dizaines de passants avaient dû apercevoir la troupe de cavaliers se dirigeant vers la colline qui dominait le port. Il tenta d'engager la conversation avec la visière aveugle qui lui faisait face, mais l'homme ne répondit pas à ses questions.

Le grand maître sortit de l'auberge, visière relevée sur son long visage pâle. Détail macabre : une giclée de sang maculait son armure, du genou jusqu'à la cuirasse. Le capitaine espéra qu'il ne s'agissait que du sang de l'Albinos, mais il se souvint des hurlements de femme.

- Tu as menti.

Le capitaine se mit à suer, malgré le gel qui scintillait sur son armure.

- Non, messire, je vous assure qu'il était dans sa chambre...

La lame se leva si vite qu'il n'eut que le temps de fermer les yeux. Que n'avait-il dégainé sa propre épée ! « Je vous assure qu'il était dans

sa chambre » lui parut une piètre dernière phrase pour un officier royal de Woltan, mais il était trop tard pour relever la tête, trop tard pour se battre, trop tard pour hurler une insulte au visage du dément qui le frappait. Il serra les dents, vit tourner le paysage en tous sens – sa tête, sans doute, n'était plus sur ses épaules – puis ne vit plus rien.

De l'auberge sortaient des cavaliers maculés de sang, rengainant tranquillement leurs épées.

- Ednar ! hurla le grand maître.

L'interpelée remonta des écuries, où il montait la garde. Il leva sa visière sur son visage juvénile piqué de taches de rousseur, et plongea un regard parfaitement innocent dans celui de son supérieur.

- Maître.

- Qu'est-ce que tu m'as raconté ?

- Ce que m'a dit le capitaine. Je ne suis pas monté dans sa chambre pour vérifier qu'il y était...

La lèvre du grand maître tressautait nerveusement.

- Il n'y est pas, cracha-t-il d'un ton menaçant.

Un cavalier se présenta devant eux et salua.

- Maître, on a retrouvé sa trace. Il s'est tiré par-derrière – la fenêtre de la buanderie.

Le chef des cavaliers ne quittait pas Ednar du regard, comme pour déceler au fond de ses yeux une lueur de mensonge. Le désir de tuer encore irradiait de tout son être ; sa main crispée sur la garde de son épée tremblait légèrement. Jamais, il n'était jamais rassasié de sang, de colère, de vengeance. Presque douloureusement, il se rendit à l'évidence : l'Albinos avait fui, simplement, en entendant arriver la troupe. Ces maudits diplomates avaient un instinct de survie.

- Quelqu'un l'a aidé ? demanda-t-il sèchement.

- Les domestiques, sans doute.

- Tue-les.

- Ils sont morts, maître.

- Et les clients ?

- Morts aussi. Il n'y a plus personne ici.

Le grand maître parut se souvenir des bicolores, dont il avait froidement décapité le chef. Combien en restait-il, de ces hommes qui un an plus tôt avaient débarqué à Helion ? Cinq ou six, peut-être moins. Une véritable hécatombe pour ce bataillon prétendument élitiste, qui n'avait fait que collectionner les échecs. Peu importait qu'ils n'aient été que les instruments d'Enseth, ils allaient payer pour lui.

- Finissez les royaux, ordonna-t-il en montrant l'écurie.

Pour la première fois depuis qu'il avait repris le commandement d'Aeldrynn, il sentit un flottement, une hésitation chez les hommes les plus disciplinés du monde.

- J'ai dit : finissez les royaux ! hurla-t-il.

- Oui, maître.

Les cavaliers dégainèrent de nouveau pour marcher sur l'écurie où se terraient les derniers survivants d'Helion. Bras croisés, leur chef embrassa du regard le port au pied de la colline, la mer dont la couleur virait au vert sombre, les nuages qui s'amoncelaient, voilant le soleil. Il était inutile de poursuivre l'Albinos dans l'enchevêtrement des ruelles du port ; les cavaliers avaient montré leur impuissance en milieu urbain. Mais l'essentiel était fait : le seigneur Edkharen avait enfin consenti à lâcher son diplomate. Trop d'échecs, trop de mauvaises excuses, trop d'argent dépensé... Et surtout, pensa le grand maître avec un sourire, le seigneur des Terres de Cristal finissait toujours par céder à ses caprices... Rien d'étonnant en somme, puisqu'il était son fils.

À Nowik comme dans le reste du royaume, le conseil des sages était maître des lois. Il se composait d'une poignée de vieillards vénérables, anciens conseillers, érudits ou stratèges, suffisamment estimés pour siéger – et suffisamment fortunés pour s'acheter la charge. On les réunissait deux ou trois fois par an, rarement plus. Des heures, des jours durant, ils épluchaient les archives et décryptaient les textes anciens, afin de mettre les lois au service de leurs maîtres... C'était un jeu, en quelque sorte, un jeu typiquement woltanien, terriblement hypocrite, consistant à adapter les sacro-saintes lois ancestrales aux besoins du jour. Sur la terre de Nowik, la dernière fois que les sages s'étaient réunis, c'était pour trouver dans les textes une justification à la répression sanglante que le prince régent Ingvar avait abattue sur les paysans affamés. Ils avaient déniché une vieille loi en langue barbare datant des premiers rois de Woltan, l'avaient déclarée toujours valide, et le tour avait été joué...

Le plus respecté des sages était Inarhoan, ancien conseiller de feu le prince Heredan. Il s'était enrichi à millions en vendant des terres cultivables à la Couronne et s'enorgueillissait d'avoir marié sa fille à un membre de la famille princière. On le consultait souvent de façon officieuse, car il passait pour être le plus avisé d'entre les sages. Mais, ce jour-là, le rendez-vous avait quelque chose d'intrigant. Couvert de fourrures comme un voyageur du Nord, il s'était rendu dans la « salle de guerre », un immense bâtiment où s'entraînaient les escrimeurs. En cette saison, personne n'y mettait les pieds. Ouverte aux quatre vents, cette salle au sol recouvert de sciure était l'une des plus froides du château de Yel.

Il souffla dans ses mains. Que pouvait bien cacher ce rendez-vous étrange, loin de la cour ?

- Inarhoan, comment te portes-tu ?

Lilyan, l'oncle du prince, n'était pas seul. À ses côtés, le général Perth et le trésorier Teneran, inhabituellement discrets dans leurs sombres manteaux d'hiver.

- Ma santé va bien, je te remercie, répondit le vieillard. Je présume que si tu ne m'as pas donné rendez-vous au coin d'une cheminée, c'est pour une bonne raison...

- Une bonne, si on peut dire, fit Lilyan avec une gravité un peu exagérée. Il va falloir réunir le conseil des sages.

- Tu veux convoquer les sages ?

Seul le prince avait le droit de les réunir, tout le monde savait cela.

- C'est justement au sujet d'Arvid. Il n'est plus en mesure de régner

sur Nowik.

- Le roi a levé son ultimatum, rétorqua Inarhoan en haussant les épaules. Le prince a été déclaré apte à régner, il n'a plus de comptes à rendre ! Si c'est pour ça que tu m'as fait venir ici me geler les os...

- Ça n'a rien à voir avec la décision du roi.

Intrigué, le vieux sage remarqua que le général Perth se retournait sans cesse, comme pour vérifier qu'on ne les espionnait pas.

- Eh bien parle ! Je n'ai ni l'âge ni la patience d'attendre que tu en aies fini avec tes mystères.

- Inarhoan, le prince n'a plus sa tête. Il existe bien une loi pour ce genre de cas, n'est-ce pas ? Si je me souviens bien de mes leçons d'histoire, il me semble que Kadrenn, le fils d'Inheredan, avait été destitué pour...

- Le prince Kadrenn a été destitué parce qu'il était devenu fou. Il se prenait pour un oiseau, il avait installé son lit dans la grande volière.

Lilyan eut un petit sourire.

- Eh bien là, c'est pareil. Arvid n'a plus de mémoire, il ne reconnaît plus rien ni personne.

- Qu'est-ce que c'est que cette bêtise ? s'indigna le vieillard.

- Depuis son retour, le prince n'est plus lui-même, et pour cause : il est amnésique ! Nous sommes dirigés par un homme qui ne sait rien de Nowik, ni de Woltan, ni de sa famille.

- C'est absurde.

- Peut-être, mais facile à prouver ! Va voir Arvid, demande-lui qui tu es, tu verras bien s'il te reconnaît.

- Le prince me connaît depuis sa naissance !

- Justement.

Incrédule, le vieux sage dévisagea Perth et Teneran, acteurs silencieux de ce qui ressemblait bien à un complot.

- Lilyan dit vrai, déclara le trésorier. D'ailleurs, l'amnésie est bien la seule chose qui puisse expliquer l'attitude invraisemblable du prince ! Il bafoue les lois, les traditions, les privilèges...

- Il loge un Narval dans sa chambre, ajouta Perth, sarcastique.

Les commentaires se mirent à fuser comme une volée de flèches, bientôt Inarhoan ne sut plus qui disait quoi.

- Un Narval qui tente de l'assassiner !

- Et sa femme ! Virée comme une malpropre !

- Son fils, son héritier... Il n'a même pas demandé à le voir !

- Et il distribue nos réserves aux pauvres...

- Si le château est assiégé, nous n'aurons plus rien.

- Et dame Wilhema, sa tante, à qui il dit : « Bonjour ma dame » !

- Les audiences... Incapable de répondre quoi que ce soit à qui que ce soit...

- Et quand il a nous a dit : « Salut tout le monde », le jour de son

retour !

Le sage leva les deux mains avec une grimace.

- Assez, assez !

Face à lui se tenaient les deux plus farouches opposants du prince, le trésorier et le général. Leurs motivations étaient faciles à cerner. Lilyan, en revanche, avait toujours été très proche de son neveu, tenant auprès de lui un véritable rôle de père. Mais il avait tenu le même rôle auprès d'Ingvar à partir du jour où l'obèse avait posé la couronne sur sa tête. Des deux, Ingvar était de loin le plus facile à contrôler.

- Quel est ton intérêt dans cette manœuvre ? demanda le vieillard sans s'embarrasser de formules diplomatiques.

- Mon intérêt est celui de Nowik, sourit Lilyan.

- Si tu le dis.

Le trésorier, sentant l'hésitation dans la voix du sage, vint au secours de Lilyan.

- Les sages tomberont certainement d'accord avec nous : un amnésique ne peut siéger à la tête d'une seigneurie. C'est le meilleur moyen de courir à la ruine, à la guerre, à la crise diplomatique...

- Peut-être, mais tant que le prince est prince, les sages ne peuvent pas décider de se réunir de leur propre initiative.

- Sauf, coupa Lilyan, si vous trouvez dans les textes la fameuse loi sur la folie.

Inarhoan hocha la tête. La perte de mémoire n'était pas la folie, mais n'en était pas très éloignée. Un prince amnésique était-il apte à régner ? Ce serait aux lois ancestrales – et à leurs gardiens – d'en décider.

- Je vais chercher, promit-il.

- Tu n'es pas sage pour rien, mon ami, triompha Lilyan en lui posant la main sur l'épaule.

Ce geste avait un côté seigneurial qui agaça quelque peu le vieil homme. Mais il se força à sourire. Car Lilyan allait peut-être redevenir une figure majeure de la seigneurie... Si Arvid était destitué, en attendant la majorité de son héritier, Ingvar assurerait la régence, et Ingvar, c'était l'ombre de son oncle.

Il est des terres où le bain est un luxe. Lorsque s'abattait l'hiver, les Woltaniens, dont la tradition de propreté remontait aux temps les plus anciens, se frictionnaient le corps avec des linges humides, parfois imbibés d'alcool ou de vinaigre. Mais pour se prélasser dans un bon bain chaud, il fallait être riche. Karib était riche. Chaque soir, ses valets brisaient la glace du puits pour en tirer des seaux d'eau gelée que l'on réchauffait dans l'énorme cheminée de la salle de garde, à grands renforts de bois. Sans compter les brocs supplémentaires montés chez Son Excellence lorsqu'il décidait de prolonger ce moment de détente. Un bain, disait-on, coûtait autant de bois qu'une journée de cuisine au manoir, l'équivalent d'un mois de chauffage pour une famille de laboureurs.

Karib ferma les yeux, savourant les vapeurs de menthe noire, d'eucalyptus et de fleurs de montagne. Le feu de cheminée crépitait doucement. Sous ses paupières closes, il devinait la danse hypnotique des flammes.

- Relève de la garde ! fit une voix lointaine, quelque part au-dehors.

Depuis que Nils s'était mis en tête de réorganiser la garde, le manoir était devenu une véritable place forte. Karib s'y sentait comme chez lui – et pour cause –, comme si, à l'abri de ses murs, rien ne pouvait lui arriver. On goûtait ses plats, on barricadait les volets, on patrouillait même sous la neige, dans le parc et dans les allées. Sans compter que le Fils de la lune en personne logeait au même étage, avec sa grande épée et sa manie de ne jamais dormir...

En ville, c'était tout le contraire : Westerwald avait basculé dans la psychose de l'assassin. Temin, démasqué, avait été neutralisé, ce qui n'avait rassuré personne. Pourquoi aurait-il été le seul ? Combien de palefreniers, d'apprentis, de commis n'étaient que des égorgeurs déguisés ? Entre les tentatives de meurtre sur la personne du Doyen et l'empoisonnement du prince Nowik, la rumeur avait couru comme un feu de broussailles. Les habitants croyaient le domaine infesté d'assassins, au point de se barricader chez eux, ne sortant qu'en petits groupes, se ruant chez le seul armurier de la ville pour lui acheter une dague ou un glaive. On voyait de respectables mages en robe escortés par de grands gaillards, et des plantons en uniforme patrouiller devant les bâtiments de la Haute Guilde. Personne ne voulait entendre que les assassins, si assassins il y avait, n'avaient aucune raison de s'attaquer aux citoyens anonymes.

Karib s'enduisait mollement d'huile parfumée lorsqu'un bruit de verre brisé retentit dans le couloir.

- Il y a quelqu'un ? demanda-t-il à voix haute.

Silence.

- Nils ?

Silence.

En un éclair, ce fut l'angoisse. Se pouvait-il que... ? Non, c'était impossible, pas deux fois ! Nils avait fait en sorte de sécuriser le manoir.

- Nils !

Plus qu'un appel, c'était un cri de détresse, mais il resta sans réponse. Alors Karib sortit de son bain, échafaudant les pires théories sur ce bruit de verre brisé. Une fiole de poison, cela pouvait bien être une fiole de poison, brisée par un assassin devant sa porte... Et Nils qui ne répondait pas... Peut-être avait-il été drogué, empoisonné... Poignardé dans son sommeil ?

Il enroula à la hâte une serviette autour de sa taille tandis que, dans le couloir, on entendait des bruits de pas furtifs.

- Qui est là ? couina Karib.

Les pas se firent plus rapides. Quelqu'un s'enfuyait ! Laisser filer un assassin, c'était impensable, si impensable que soudain le Doyen des mages en oublia qui il était. Saisissant la première arme qui lui tombait sous la main – un broc vide –, il courut à la porte, l'ouvrit et bondit dans le couloir. Les pas résonnaient encore dans un petit escalier à quelques mètres de là. Pieds nus, dégoulinant d'eau, des feuilles d'eucalyptus collées sur les épaules, Karib se mit à courir dans la direction des pas qui s'éloignaient. Il ne dut qu'à la chance de ne pas s'ouvrir la plante des pieds sur les débris d'une fiole brisée et dévala les marches glissantes sans s'aider de la rampe. Il se sentait des ailes. Il n'en pouvait plus d'être une victime, il allait montrer à l'assassin ce qu'Helion avait fait de lui : un dur.

Au pied des marches, le fuyard. Un petit gabarit, rien d'étonnant pour un assassin, avec des cheveux en broussaille et un sac en bandoulière. Il ne fallait pas qu'il puisse en sortir une arme, encore moins une aiguille empoisonnée. Karib, galvanisé, poussa un hurlement de guerre. Paniqué par la vision du colosse à moitié nu qui dévalait les escaliers en agitant un broc, l'assassin trébucha.

- Prends ça ! beugla Karib en frappant de toutes ses forces.

Le broc d'étain percuta le crâne de l'assassin avec un son creux. Le voyant tomber, le mage voulut se jeter sur lui, mais ses pieds mouillés glissèrent sur les dalles ; il se retrouva assis par terre, cramponné à son broc. L'escalier donnait sur un petit hall de service, où apparurent très vite deux valets et deux gardes. Ces derniers dégainèrent leurs glaives et l'un d'entre eux cria « Alerte ! », feignant de ne pas voir les attributs de Son Excellence, qui pointaient disgracieusement hors de sa serviette.

Nils déboula comme un diable, l'épée au poing, les bottes et les

épaules couvertes de neige.

- Ça va ? demanda-t-il aussitôt.

- Ça peut aller.

Karib se relevait, se drapant aussi dignement que possible dans sa serviette – brodée à son monogramme – comprenant un peu tard que, si elle était aussi petite, c'était parce qu'elle était destinée à ses cheveux. Il n'avait pas lâché son broc.

- Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Nils en montrant l'homme qui gémissait sur le sol. Ton bain était trop froid ?

- C'est un assassin, répondit Karib d'un ton de reproche. C'est la deuxième fois que je manque d'y passer !

Nils souriait, ce n'était pas bon signe. Karib détailla l'assassin, que les gardes tenaient en respect à la pointe de leurs glaives, et son visage lui parut familier. Des joues rondes, des cheveux en bataille, des sourcils un peu tombants. C'était l'un des valets du manoir.

- Je peux savoir ce qu'il y a de drôle ? demanda Karib.

- Rien, Excellence, fit Nils, hilare.

L'assassin se redressait, saignant du nez, pleurant presque.

- Pardon, Excellence, gémit-il. Je ne le ferai plus, je vous le jure !

Abasourdi, Karib l'écouta faire ses excuses. Entre Nils qui gloussait et le valet qui demandait pardon, il n'était plus si sûr de se trouver en présence d'un assassin. Un assassin ne pouvait décemment pas dire : « Je ne le ferai plus. »

- De quoi tu parles ? demanda-t-il, de mauvaise humeur.

- C'est Jad, Excellence, il m'a encore demandé de lui apporter de l'eau-de-vie... Je sais que vous lui interdisez l'alcool, Excellence, mais vous savez comment il est... Il a menacé de me chasser si...

Karib l'arrêta d'un geste.

- Va-t'en, on verra ça plus tard.

Le valet prit congé en titubant, encore sonné par le coup. Karib pesait son poids, le broc était en métal, dans son malheur il avait eu de la chance, car on peut mourir sur un malentendu.

- Vous aussi, sortez ! cria le mage aux gardes, dont les glaives étaient toujours pointés sur le malheureux valet.

Resté seul avec Nils, Karib commençait à sentir le froid glacial des dalles sous ses pieds. Il rajusta sa serviette, épousseta les feuilles d'eucalyptus sur ses épaules et leva les yeux vers son camarade, qui riait de plus en plus fort.

- Tu peux te marrer ! Je t'ai appelé quinze fois, tu n'étais pas là.

- J'étais dans le parc, renifla Nils en s'essuyant les yeux. Si tu veux que je reste à l'étage pour te protéger des valets de ton fils, dis-le-moi, hein ! C'est toi le chef.

Devant le ridicule de la situation, Karib se mit à glousser à son tour.

Il remonta l'escalier, contournant les débris de la fiole d'eau-de-vie que Jad avait voulu siffler en cachette. Il avançait sur la pointe des pieds, sautillant sur les dalles tant le froid était mordant.

- Je n'ose pas imaginer ce que les gens vont dire !

Nils eut un geste qui se voulait rassurant.

- Oh, rien du tout... Juste que le Doyen s'est retrouvé assis par terre, à poil, après avoir assommé un valet à coups de cruche.

Les deux compères riaient de plus belle quand la porte de la chambre de Jad s'entrouvrit.

- Alors toi... rugit Karib.

La porte claqua aussitôt et l'on entendit la clé tourner dans la serrure. Au moins Karib n'avait-il pas tout perdu : son frondeur de fils le craignait désormais. Il adressa à Nils un hochement de tête amusé, dans lequel se lisait une certaine fierté.

- Karib.

- Oui ?

- Tu ne veux pas lâcher cette cruche ?

Destitution. Olen relut deux fois le parchemin avant de le laisser tomber sur ses genoux. Devant lui, le chambellan se triturerait nerveusement les mains, feignant d'ignorer ce qui se trouvait dans le document. Officiellement, il n'était que l'instrument du protocole.

- Vraiment ? demanda le prince.

Le chambellan prit un air étonné.

- Et qui a demandé de réunir les sages ?

- Je l'ignore, Monseigneur.

- Il l'ignore, Monseigneur, ricana Olen.

Chassant le chambellan d'un geste, il déroula le parchemin pour le lire une nouvelle fois, comme si par magie les mots avaient pu changer de sens. Mais le message n'avait pas bougé d'un pouce, annonçant un nouvel orage – et même une tempête – dans son destin. S'il ne réagissait pas vite et fort, il pouvait bien s'agir du coup de grâce.

Affaibli par sa convalescence, usé par des mois d'errance, Olen, étrangement, ne se sentait pas découragé. Lui qui avait tant de fois baissé les bras, prostré, inerte, comme un coquillage ballotté par le ressac... Cette fois il allait se battre.

« Il a été porté à l'attention des sages que Monseigneur Arvid n'était plus maître de son esprit. » Olen souligna la phrase de la pointe de son index, la répétant plusieurs fois à voix basse. Les formulations alambiquées ne facilitaient pas les choses, et les sages ne semblaient pas décidés à être clairs. « Si en vertu de la loi ancestrale, décrétée au sixième règne par le haut roi Daemen, il était établi que le prince régnant, par artifice, magie ou volonté des dieux, avait perdu raison et jugement, il serait alors déclaré inapte à régner. » Raison et jugement... Olen n'avait perdu ni l'un ni l'autre, mais il n'était pas un vieil érudit, rompu à toutes les ruses de l'interprétation des textes.

Olen tenta d'improviser sa défense. Il fallait décortiquer les formules, en tirer un sens pour les contourner... Plus facile à dire qu'à faire ! Une dixième fois, il relut le parchemin. La mémoire n'est pas raison, la mémoire n'est pas jugement... Non, cet argument ne tiendrait jamais devant les sages. Objectivement, ils n'avaient pas tort, ces vieux singes : régner sans mémoire sur l'une des plus hautes seigneuries du monde, c'était une folie.

- Réfléchis ! s'ordonna-t-il, mais les pensées venaient en désordre.

Karib lui manquait. Très à l'aise dans son rôle de Doyen, maîtrisant de mieux en mieux les subtilités diplomatiques de Woltan, le mage aurait été précieux à cette heure. Mais les sages n'avaient pas perdu de temps : ils se réunissaient le lendemain aux premières lueurs du jour.

« Si en vertu de la loi ancestrale, décrétée au sixième règne par le haut roi Daemen... » Olen jeta rageusement la lettre sur sa table de travail, envoya promener plumes, encriers, sceaux et poudres, et frappa du poing sur la table. C'était impossible. Il n'était pas taillé pour affronter de vieux scribes, ses adversaires le savaient. Au premier argument, on lui renverrait le droit ancestral dans les dents, comme un coup de poing. Au-delà même de l'amnésie, avec ou sans le Puits des mémoires, tout le monde savait que le prince Arvid, troisième du nom, n'avait jamais maîtrisé l'art de couper les cheveux en quatre.

La seule chose qu'Olen avait appris, dans sa courte vie, le seul art qu'il maîtrisait, c'était la force. Et la vente de légumes. Il fallait se servir de la première, sous peine d'être dévoré.

- Kelhorn !

La porte s'ouvrit sur la haute stature du champion. Depuis l'empoisonnement, il logeait dans la chambre attenante, le cabinet de travail du prince. Peu importait le protocole – dont il ne restait plus grand-chose –, il n'était plus question de se trouver à la merci d'un attentat. De jour comme de nuit, l'ancien cavalier de cristal gardait son maître.

- Ce qui se passe est très grave, annonça Olen en tendant le parchemin au champion.

Kelhorn parcourut péniblement le document, déchiffrant avec peine des bribes d'une langue ancienne qu'il lisait très mal.

- En gros, ils veulent me destituer, parce qu'on a appris que j'ai perdu la mémoire.

Le champion se crut mis en accusation.

- Je n'ai parlé à personne !

- Je sais. C'est moi qui ai tout dit à mon frère. J'avais une fièvre de cheval...

- Effectivement, c'est grave.

Olen ne tenait pas en place. Il s'assit sur sa cathèdre pour se relever une seconde plus tard.

- Je ne tiendrai pas le coup face au conseil des sages, ils ont pour eux une grande connaissance des lois... de la langue ancienne... des usages...

- Le roi a tranché en ta faveur, non ?

- Ça n'a rien à voir, malheureusement. Cette attaque vient de l'intérieur, des nobles de Nowik... Et cette fois, ils savent que j'ai perdu la mémoire. C'est indéfendable ! De toute façon, les gens qui me soutiennent se comptent sur les doigts d'un manchot.

Poliment, le champion hochait la tête, mais l'on voyait bien qu'il s'interrogeait sur la pertinence de sa présence en pleine crise de cour. Olen parut lire dans ses pensées.

- Tu te dis que ce n'est pas ton problème, tu as raison.

- Pas du tout, mais en matière de textes, moi...

- Kelhorn, c'est fini, les textes. Je vais changer de méthode. J'en ai assez de me débattre sans rien comprendre. Puisque je suis prince, je vais prendre les choses en main. Je vais tout remettre à plat, je vais réécrire les règles du jeu.

Le champion resta de marbre, c'était sa nature.

- Jusque-là, reprit Olen, j'ai essayé de composer avec les usages de Nowik... que je ne connais pas. Eh bien maintenant, je vais balayer tout ça, en commençant par leurs foutues règles ancestrales !

- C'est dangereux.

- Je ne dis pas le contraire. Mais c'est ma seule chance. Je vais prendre le pouvoir par la force – ou plutôt, je vais garder le pouvoir par la force.

À voir l'air ébahi de Kelhorn, Olen pensa qu'il était vraiment devenu un autre homme.

- Je me présenterai au conseil des sages demain, dit-il. Je vais tout leur dire, ou presque : que j'ai été victime d'un complot, *et cætera*. Mais je ne vais pas leur laisser le choix de me destituer ou non. Je vais décréter – c'est mon droit – que la loi va changer.

Il n'était pas sûr d'être dans son droit, mais cela n'avait que peu d'importance. La suite de son plan, qui s'imposait à lui à mesure qu'il s'expliquait, impliquait l'usage de la force. Aucun grimoire, aucun parchemin, fût-il signé de la main d'Erwoch, ne pourrait s'imposer face à une épée.

- C'est là que tu entres en scène, Kelhorn. Demain, tu sélectionneras une vingtaine de mes gardes les plus fidèles et tu les posteras devant la salle dès que les portes seront fermées.

- Et ?

- Et tu attendras mon signal. Quand je frapperai dans mes mains, tu feras entrer les hommes, qui prendront position tout autour de la salle. Puis tu te tiendras derrière moi pendant que je parle, appuyé sur ton épée comme d'habitude, pour bien montrer aux courtisans que le premier qui tentera de m'approcher est un homme mort.

Le champion eut un demi-sourire.

- Tu veux tuer tes opposants ?

- Bien sûr que non ! Je veux juste me poser en seigneur auto-ritaire, et faire passer un message sans ambiguïté : « À partir de maintenant, j'ordonne et vous obéissez. »

C'était une manœuvre des plus risquées, mais elle pouvait réussir. La peur était un moyen radical de mettre fin à la fronde silencieuse des courtisans. Certes, les choses s'étaient un peu arrangées avec le temps, mais certains continuaient à le prendre de haut, à lui opposer la loi et les décrets, à lui rappeler les usages. Personne, et surtout pas un amnésique, ne pouvait régner en douceur sur des indisciplinés et des

ironiques.

- Tu as des questions, Kelhorn ?

- Non.

Le champion paraissait soucieux. Ce coup d'État – qui n'en portait pas le nom – mettait en danger sa légitimité, son confort, sa carrière. D'une certaine manière, il avait beaucoup plus à perdre qu'Olen.

- Ça ne te pose pas de problème, si ?

- Non.

Olen sourit. Répondre par des onomatopées à des questions aussi graves, c'était du Nils tout craché. Après dix ans de luxe, de nourriture princière et de salaires royaux, Kelhorn restait un cavalier de cristal.

- Alors à demain.

Seul dans sa chambre vide, le prince Nowik eut tout le temps de méditer sur ce nouveau tournant dans son histoire. Il se sentait étonnamment serein. Que n'avait-il pensé plus tôt à s'imposer par la force ? Une fois affranchi du carcan des traditions, il serait libre de promulguer de nouvelles lois, faisant de Nowik sa seigneurie. Les fantômes de ses ancêtres allaient retourner à la terre. Et avec eux les lois sacrées, vieilles de mille ans, de Daemen I^{er}. Les Heredan, les Inheredan, les Arvid... Il était temps pour eux de reposer en paix. À la place de leurs codes poussiéreux, il allait mettre en place de nouveaux usages, plus simples et moins pompeux. Il serait le premier prince juste, le premier à se soucier de son peuple. Mourir de faim en hiver, cela n'arriverait plus à Nowik.

On frappa à la porte.

- Entrez.

- Monseigneur, fit un valet en s'inclinant, une visite pour vous.

- Qui ?

Était-ce Ingvar, qui venait le narguer ? Le salaud avait bien caché son jeu. Ou un courtisan, venu monnayer son soutien ? À la veille de son affrontement avec les sages, une visite pouvait changer son destin.

- C'est votre héraut, monseigneur, avec une dame.

Le sang d'Olen se mit soudain à bouillir dans ses veines. Oranie. Elle était là. Elle était venue. « Pas aujourd'hui », pensa-t-il désespérément. Comme une courtisane, il se prit à penser que son habit ne le mettait pas en valeur. Que ses cheveux n'avaient pas été coupés. Que la barbe lui allait mieux que ce visage lisse, avec cette stupide fossette à la joue.

- Fais-la monter.

Olen jeta un regard circulaire dans la pièce, grimaçant à la vue d'un plateau où s'amoncelaient des plats à moitié entamés. Deux fois déjà, il avait renvoyé les femmes de chambre, trop occupé pour leur laisser la place... Il y avait aussi des vêtements jetés sur le lit, un édredon roulé en boule, une paire de bottes, des parchemins épars, des plumes

et des encriers au sol. Dès que le valet eut tourné les talons, Arvid III Nowik, prince de Woltan, à la veille de son coup d'État, se mit fébrilement à enfouir tout le désordre sous son lit.

La nuit était tombée sur le port de Woltan. Dans les rues enneigées, les derniers dockers se pressaient vers les tavernes, où l'on servait à la louche le traditionnel vin chaud aux épices, réconfort d'une dure journée de labeur. On entendait leurs rires et leurs plaisanteries salaces lancées aux rares bourgeoises qui pressaient le pas pour rentrer chez elles. Les marchands ambulants éteignaient le feu sous leurs chariots, devant les chiens du quartier sagement assis – ils attendaient qu'on leur jette, comme tous les soirs, les pâtés invendus. Un archer, à l'abri d'un auvent, retirait son casque de fer pour le remplacer par un bonnet de laine. Dans une petite heure, il n'y aurait plus un chat dans les rues, et la neige recouvrirait les pas.

Sur les docks, on n'entendait plus que le fracas des vagues. Les lanternes des navires amarrés dansaient dans le noir, comme des lucioles. Quelque part dans le ciel, à demi masquées par la brume, brillaient les flammes de la couronne d'Harald I^{er}.

- Qui va là ?

Le quartier-maître de ce navire marchand amarré à l'écart n'était guère rassuré en ce début de nuit. Brandissant sa lanterne, il se rendit compte que, sous la neige, elle n'éclairait même pas le pied de la passerelle. Mais il était sûr d'avoir vu une silhouette.

- Il y a quelqu'un ?

- Oui, il y a quelqu'un.

Une voix de femme. Mauvais signe ! Qu'est-ce qu'une femme viendrait faire à cette heure, sur les quais les plus éloignés du port ?

- Qu'est-ce que tu veux ?

- Je viens voir un client.

Le quartier-maître hésita. Il y avait trois passagers à bord – les navires marchands embarquaient souvent des voyageurs pour mettre un peu de beurre dans les épinards – et l'un d'entre eux avait bien pu demander une prostituée. Mais il pouvait aussi s'agir d'une ruse... À ce qu'on lui avait dit, le port de Woltan était tellement immense que la garde n'assurait que la sécurité des meilleurs emplacements. Si c'était vrai, le navire était sans défense, car il était amarré au bout de nulle part – la faute à ce radin de capitaine, qui comme par hasard avait pris une chambre en ville.

- Attends ! ordonna-t-il.

Mais il était bien embarrassé : seul sur le pont à cette heure, il pouvait soit courir interroger les passagers, et donc laisser la voie à d'éventuels égorgeurs, soit autoriser la fille à monter à bord, comme une pomme qui accueillerait un ver.

- Monte, fit-il de mauvaise grâce. Mais attention, pas

d'entourloupe ! Il y a quatre gardes armés qui dorment dans la cale et deux qui patrouillent !

- Et quinze archers sur les vergues, ironisa la fille.

Craignant qu'il ne s'agisse d'un homme déguisé – ça aussi, il l'avait entendu quelque part –, le quartier-maître agita sa lanterne sous le nez de la fille. C'en était une. Sous son épaisse capuche de laine, elle paraissait même très jolie. « Pas normal », pensa-t-il, les passagers n'étant que de modestes voyageurs, peu enclins à mettre cinquante écus sur la table pour une beauté. Les filles qui se déplaçaient pour offrir leurs services à bord étaient le plus souvent des malheureuses, vieilles, grasses, mères de douze enfants.

- Qui tu viens voir ?

- L'Albinos.

- Ah. C'est la cabine là-bas, près du gouvernail. Je ne t'accompagne pas, j'ai du boulot.

Au sourire narquois de la fille, il sut qu'elle avait compris. Qu'importe, l'essentiel était que ses complices ne puissent pas monter à bord. Il attendit qu'elle s'éloigne, puis se saisit d'un bâton et se posta devant la passerelle.

Norah vérifia d'un coup d'œil que sa lanterne s'agitait au loin avant de frapper trois coups à la porte de la cabine. L'homme qui lui ouvrit, en robe de nuit, était bien un albinos. Grand, maigre, sentant des pieds.

- T'es qui, toi ?

- Je viens du Coq noir, je remplace Voria... Elle est malade.

Un sourire gourmand se dessina sur les lèvres minces de l'Albinos. Attirant la fille à l'intérieur, il referma la porte du pied. Puis il fit tomber sa capuche avec un sifflement admiratif.

- Eh ben, je gagne au change ! Y'a pas de supplément, j'espère, j'ai payé d'avance, moi !

- Ne t'excite pas, je ne viens pas pour ça.

- Haha, elle est bonne, celle-là ! Tu viens pour quoi, connasse ? Jouer aux dés ?

Quelque chose n'allait pas. Cet homme, supposé être un diplomate de haute volée, paraissait bête à manger du foin.

- On m'a dit que tu étais en fuite, poursuivit-elle.

- On t'a dit des conneries, s'esclaffa l'homme. Mais tu ne vas pas regretter d'être venue, je suis monté comme un étalon en rut !

Ce n'était pas lui. Une méprise compréhensible, puisqu'il s'agissait d'un albinos, un vrai, avec les cheveux blancs et les yeux rouges. Jusque-là, tout s'était bien passé... Elle avait facilement repéré l'auberge de la Feuille d'or où l'Albinos – celui qu'elle recherchait – avait passé des semaines. L'endroit avait été dévasté, officiellement par des brigands. Des gens avaient été massacrés, l'Albinos n'en faisait

pas partie. Quant aux brigands, ils n'étaient qu'une invention typiquement woltanienne destinée à ne pas écorner l'autorité. Tout le monde au port savait que les cavaliers de cristal étaient responsables du massacre.

- Viens, ma pouliche ! s'écria l'homme en saisissant Norah par le col. Son souffle aviné donnait la nausée.

- Tu n'as pas compris, improvisa-t-elle. Je t'ai confondu avec quelqu'un d'autre, un fugitif ! Il y a trois assassins avec moi sur ce bateau et...

- Arrête tes conneries, j'ai payé, tu y passes !

Il lui décocha une gifle et la jeta sans effort sur la couchette. Frétilant d'impatience, il se mit à se déshabiller, masquant un instant son visage en retirant sa robe de nuit. C'était le moment ou jamais.

D'un coup de reins, Norah se redressa, saisit la lanterne posée au sol et la plaqua contre le bas-ventre de son agresseur. La brûlure arracha un beuglement à l'albinos. Tombé à genoux, les mains crispées sur ce qu'il avait de plus précieux, il ne put esquiver un second coup de lanterne en plein visage. Sonné, il tenta malgré tout d'attraper la cheville de Norah alors qu'elle se précipitait au dehors. Mais il lâcha prise en voyant, horrifié, que le feu prenait dans sa cabine. La lanterne avait roulé au sol et s'était ouverte, embrasant les draps.

- Au feu ! hurla-t-il.

Norah courut en direction de la passerelle, dérapant dangereusement sur la neige. L'incendie naissant illuminait le bateau. Le quartier-maître accourait, brandissant son bâton, et une trappe s'ouvrait au milieu du pont, laissant entrevoir des marins qui grimpaient sur une échelle. « Dans un instant », pensa-t-elle, « ils seront sur moi. » À la stupéfaction du quartier-maître, elle ne courut pas vers la passerelle, mais droit sur la trappe.

- Attention les gars ! cria le marin.

Du haut de ses cinquante kilos, Norah sauta pour retomber le plus lourdement possible sur la trappe. Elle entendit le bois résonner sur un crâne et des hommes dégringoler en hurlant. Puis elle fit face au quartier-maître, visiblement terrorisé. Cet idiot n'osait pas l'attaquer.

- Laisse-moi passer, ordonna-t-elle. Si tu me touches, mes assassins te couperont en morceaux !

Le bonhomme se décomposa : c'était bien cela, d'autres brigands s'apprêtaient à monter à bord.

- À moi ! appela-t-il, bâton levé.

Norah courut à perdre haleine et glissa à bas de la passerelle, tandis que le quartier-maître aidait ses camarades à s'extirper de la cale.

- Rattrapez-la ! Elle va chercher du renfort !

Les marins dévalèrent la passerelle à leur tour, à croire que la fuyarde était plus importante à leurs yeux que l'incendie qui se

propageait à bord. Ils se séparèrent sur le quai, avec des sifflets et des cris sauvages. Mais bientôt la cloche du bord sonnait l'alerte, leur rappelant que le navire brûlait. Blancs de rage, ils abandonnèrent la poursuite, sans se douter que la fille qu'ils cherchaient se tenait, invisible, au pied de la passerelle.

- Comment ça, l'Albinos a disparu ?

Le seigneur Edkharen fulminait. Devant lui, raide et solennel dans son armure de cavalier, se tenait un jeune officier au visage enfantin, piqué de taches de rousseur.

- Il avait quitté les lieux quand nous sommes arrivés pour le tuer, répondit le cavalier.

- Mes ordres étaient de le relever de ses fonctions, de le ramener ici pour rendre des comptes, pas de le tuer ! Qui s'est permis de prendre cette décision ?

- Le maître.

Bien sûr. Le maître. Qui d'autre aurait osé prendre une telle initiative ? Le vieux seigneur ferma les yeux, les narines frémissantes de colère.

- Tu mériterais que je te fasse écorcher, avec tous les imbéciles qui ont exécuté cet ordre !

Le cavalier, impassible, ne baissa pas les yeux. Quelles sortes de machines étaient ces hommes pour ignorer jusqu'à la colère du plus puissant nécromant des terres du Nord ? N'avait-il pas vu, ce gamin au visage de marbre, les écorchés vifs qui n'en finissaient pas de mourir dans des cages aux remparts ?

- Où est le maître des cavaliers ? demanda Edkharen, plus calme.

- Au port de Woltan, seigneur. À moins qu'ils n'aient bougé depuis.

- Ils sont à la recherche d'Enseth ?

- Je crois.

Abasourdi, le vieil homme encaissa le coup. « Je crois » voulait dire non. Il connaissait son fils et savait que, s'il avait voulu traquer le diplomate, il aurait remué ciel et terre.

- Retrouve-les, siffla-t-il, menaçant. Dis à Njorad qu'il est hors de question que l'Albinos disparaisse dans la nature. Si *les autres* le retrouvent avant nous, s'il parle, tout sera terminé. Tu comprends ça ?

- Oui, seigneur.

- Je veux qu'on me le ramène, mort ou vif.

Le jeune homme s'inclina.

- Oui, seigneur.

Pendant un court instant, le seigneur Edkharen l'observa, tentant de lire dans son regard, mais il n'y vit rien, comme s'il regardait deux globes de verre. Avec un fond de nostalgie, il pensa que cette machine parfaite était l'œuvre d'Aeldrynn. Njorad serait-il capable un jour de former des hommes comme celui-ci ? C'était un combattant d'exception, doté d'une volonté inébranlable, mais ses facultés de

commandement n'étaient pas l'ombre de celles de son prédécesseur. Son goût du sang l'égarait. Peut-être était-il trop jeune, trop impulsif, trop impatient de faire ses preuves. Lui « donner » Enseth avait été une terrible erreur, une erreur qui pouvait bien changer le destin de la famille.

- Quel est ton nom ?

- Ednar, seigneur.

- Tu es officier, n'est-ce pas ?

- Oui, seigneur.

- Alors tu es assez intelligent pour comprendre ce que je vais te dire.

Le jeune homme ne bougea pas un cil.

- Écoute bien, cavalier. C'est vous qui avez voulu la tête d'Enseth – il diluait dans le pluriel les responsabilités de son fils – maintenant il va falloir assumer. S'il le faut, faites courir le bruit que je n'ai pas ordonné son assassinat, que je le recherche pour le rétablir dans ses fonctions. Il est bien renseigné, il a ses réseaux, il l'apprendra.

- Et ensuite, on le laisse venir à vous...

- Tu as tout compris, sourit le nécromant.

Il s'étonnait qu'un guerrier envisage une autre méthode qu'un grand coup d'épée dans les dents. De nouveau, il pensait à Aeldrynn, si doué pour fabriquer des surhommes.

- En attendant, ne tentez pas de l'approcher. Quoi qu'il arrive, il se méfiera des cavaliers de cristal. Et il est plus malin que vous tous réunis.

- Oui, seigneur.

Edkharen recoiffa d'un geste son épaisse chevelure blanche, récemment renforcée par l'énergie vitale d'un paysan dont il avait bu le sang. Rares étaient les nécromants qui maîtrisaient ce pouvoir ; une jeunesse sans cesse renouvelée. Deux à trois fois par an, il offrait une belle somme aux plus pauvres de ses laboureurs en échange d'esclaves qui n'en portaient pas le nom. Les familles touchaient quelques milliers d'écus, les volontaires se présentaient au château et personne n'entendait plus parler d'eux. Certains curaient les fosses ou nourrissaient les brasiers éternels, d'autres mouraient pour que le maître des lieux reste vert comme un jeune homme.

- Va. Et dis à Njorad de prendre patience : je promets qu'il aura la tête d'Enseth.

Le père soutiendrait donc le fils, jusqu'à la fin des temps.

D'un pas vif, Ednar remonta le couloir sans fin qui menait à l'air libre. Indifférent aux fresques grimaçantes, aux torchères qui perçaient les ténèbres, il ruminait ses doutes. Que s'était-il passé pour que lui, brillant officier de la seigneurie, en vienne à manœuvrer dans l'ombre comme le plus abject des espions ? Lui qui avait toujours méprisé les petits arrangements et les demi-

mesures... Il avait fait en sorte qu'Enseth échappe à la mort. Il avait tenté de nuire à son chef, en révélant à son père qu'il avait voulu tuer l'Albinos. « Va dire au seigneur qu'Enseth s'est échappé en nous voyant arriver », avait dit le maître. La nuance était de taille.

Le cavalier monta en selle, coiffa son casque, ajusta ses gantelets. Les valets baissaient les yeux devant lui ; comme tout Woltan, ils le craignaient.

- Ouvrez les portes !

Devant lui, le lourd portail de la cour intérieure s'ouvrit, révélant au passage ses sculptures atroces : des femmes pendues par les pieds, des hommes écartelés sur des croix. Un décor gai et champêtre qui en disait long sur le propriétaire des lieux. Ednar traversa au trot la cour extérieure enneigée, passa la poterne sans ralentir et s'engagea sur le pont-levis, dont les chaînes grinçaient.

- Bon voyage, cavalier, lui lança le sergent de garde.

Sans répondre, Ednar se lança au galop sur la route. D'un coup de poignet, il referma sa visière, réduisant son champ de vision à une mince bande horizontale. Il n'y avait personne à impressionner aux alentours – en cette saison, même les loups hibernaient – mais chevaucher face au vent dans les Terres de cristal pouvait coûter cher. De nombreux imprudents y avaient laissé leur nez, brisé comme du verre au premier éternuement.

Derrière lui, la lourde forteresse se perdait dans un voile de brume. Cet endroit avait abrité jadis les plus braves des hommes du Nord. Aujourd'hui ce n'était plus qu'un nid de comploteurs, un repaire d'assassins. On y prêtait encore le serment de fidélité, on y jurait encore de se battre pour Woltan, tout cela pour envoyer les meilleurs combattants du monde traquer des fugitifs et torturer des civils. Quel gâchis...

Olen ouvrit les yeux. À travers les rideaux se glissait un rayon de soleil, scintillant sur la garde de son épée. Le ciel était bleu, signe des dieux pour marquer ce grand jour... Près de lui, Oranie dormait, pelotonnée comme un petit animal dans un amoncellement de couvertures. Il la regarda longuement – ou du moins il l'imagina, car seule une mèche de cheveux dépassait de son nid. Combien de fois avait-il rêvé ce moment ? Il était plus beau, plus parfait que dans ses rêves.

Les retrouvailles, plutôt étranges, s'étaient déroulées dans le plus grand silence. Les deux incorrigibles bavards, ne s'étaient même pas salués. Oranie était entrée dans la chambre, le héraut avait refermé la porte derrière elle, Olen s'était avancé. Pendant un long moment, ils s'étaient dévorés des yeux, sans savoir que dire. Puis le regard d'Oranie s'était empli de larmes, il l'avait prise dans ses bras, ils s'étaient embrassés, déshabillés comme si leurs vêtements avaient été en feu et jetés sur le lit, presque violemment. Ils avaient fait l'amour toute la nuit, sans un mot. Comme à Helion, comme au temps où Olen n'était qu'un soldat, ils s'étaient regardés avec vénération, l'œil humide et le sourire béat, oubliant jusqu'au sens du ridicule. Ils s'étaient endormis collés l'un à l'autre, et Olen s'était surpris à remercier la Grande Déesse.

Oranie émergea lentement de son terrier, la mine chiffonnée et les cheveux en étoile.

- Il fait un froid dans ton pays !

Olen trouva la remarque délicieuse, car il était amoureux. Ce n'était pourtant pas la plus éblouissante des entrées en matière.

- Tu n'as rien vu, répondit-il. C'est une chambre de seigneur, il fait plus chaud que partout à Woltan.

- Bonjour mon prince, fit-elle en l'embrassant.

- Bonjour ma princesse.

Pour la première fois, elle le revoyait en plein jour.

- Tu as drôlement maigri... et tu es tout pâle !

- J'ai été empoisonné, ça n'aide pas à avoir bonne mine.

Elle éclata de rire, avant de s'apercevoir qu'il ne plaisantait pas.

- Vraiment ?

- On en parlera plus tard, éluda-t-il en balayant la question d'un geste. Je vais très bien maintenant.

De nouveau ils se sourirent, mais une espèce de gêne commençait à planer. Certaines choses devaient être dites.

- Olen, j'ai deux trois choses à te dire...

- Moi d'abord.

- Non, moi. J'ai failli rebrousser chemin, tu sais ? D'ailleurs, je ne sais même pas pourquoi j'ai...

- Laisse-moi t'expliquer.

Ils trouvèrent moyen de se bécoter dans un moment pareil. Puis ils relâchèrent leur étreinte pour reprendre le fil de la conversation.

- Tu ne m'as pas dit qui tu étais.

- Je n'en savais rien.

- Olen, je suis sérieuse.

- Et moi donc.

Il ne savait pas par quel bout commencer.

- Tu sais combien j'ai sacrifié pour toi, reprocha-t-elle. Ça ne t'a pas empêché de me mentir, de t'en aller sans un mot. On m'a mise au ban, comme une lèpreuse... Les Woltaniens sont venus m'interroger...

- Ils ne t'ont pas fait de mal, j'espère ?

- Qui, ils ? Les gens qui te recherchaient – toi, un prince ! – pour avoir tué le roi de Woltan ?

- C'est une histoire un peu compliquée.

- J'ai tout mon temps, lança-t-elle d'un air de défi.

L'avenir de leur relation dépendait de la réponse d'Olen. Il connaissait assez la jeune femme pour savoir qu'elle était capable de reprendre dans l'heure le chemin des Terres communes.

- Je te demande simplement de me croire. Ce que je vais te raconter peut paraître... incroyable.

- En gros, tu me demandes de payer sans voir, dit-elle avec malice.

- Quand tu verras la marchandise, tu ne demanderas pas à être remboursée.

Et Olen déballa son sac comme on étale des légumes sur un marché : il n'oublia rien, ne cacha rien, pas même son aventure – c'était ainsi qu'il la résumait – avec la pauvre Ena, qu'il avait d'abord décidé de passer sous silence. Il raconta son long voyage, la route de montagne, le village de Henig, Dreda, Sarys, la Haie des sources, les nécromants, les mercenaires, le Pirate, l'Albinos. Il détailla la fuite, les petits sauts de port en port, la grande traversée, puis Woltan, les Narvals, la grande bibliothèque, le château de Yel, le Conseil, le poison.

Lorsqu'il se tut enfin, Oranie mit quelques instants à rompre le silence.

- C'est tellement délirant que ça doit être vrai.

- Tout est vrai.

Adossée à son oreiller, elle remonta les couvertures jusqu'à son menton.

- J'ai l'air de quoi, maintenant, se plaignit-elle, avec mon petit discours ? Je peux te le résumer vite fait : j'ai abandonné ma place de dame de compagnie pour toi, les gens se sont moqués de moi, je t'ai pris pour un goujat, voilà.

- Je suis vraiment désolé. Si j'avais pu t'épargner ça...

- Arrête, mon seul privilège au château d'Helion était de me faire insulter par une folle et humilier par des idiots. Aujourd'hui je dors dans le lit d'un prince, il y a pire !

Comme s'ils ne s'étaient pas touchés depuis dix ans, ils se jetèrent de nouveau l'un sur l'autre. Mais alors qu'Olen dénudait sa poitrine en lui mordillant l'oreille, elle le repoussa soudain.

- J'ai encore une chose à te dire, prince Nowik.

- Plus tard, non ? protesta Olen.

- Non, pas plus tard. Parce que tu risques de me jeter dehors quand tu l'entendras.

Olen fronça les sourcils.

- Je suis mariée, Olen.

- Moi aussi.

Après un court silence, les deux amants éclatèrent de rire.

- Je n'avais pas le choix... Je te raconterai, promit-elle.

- Moi, je l'ai appris par hasard, juste avant qu'elle ne s'en aille en claquant la porte. Pour te dire la vérité, j'ai mis des semaines à retenir son nom.

- Et c'est quoi, son nom ?

- Myrian.

- C'est moche.

Cette sentence, prononcée avec une fierté de guerrière, fit sourire Olen. Il ne réalisait qu'à cet instant combien Oranie lui avait manqué.

- Le devoir m'appelle, fit-il en se levant.

- Déjà ?

- C'est vrai qu'on s'est à peine entrevus depuis hier soir, plaisanta-t-il.

Un bel habit bleu pâle l'attendait, bien repassé, sur un mannequin d'osier. Il enfila le pantalon et les chausses, ajusta le pourpoint, la ceinture, le collier. Oranie, toujours blottie dans ses couvertures, en sortit un morceau de jambe et pointa son pied vers la place vide d'Olen.

- Reviens un peu, on a encore des choses à se dire...

Il se pencha sur elle et déposa un baiser au creux de son cou.

- J'arrive. Laisse-moi juste le temps d'un petit coup d'État.

Devant la grande salle des banquets, les courtisans de Nowik faisaient les cent pas. Les plus titrés, les hauts conseillers et la famille allaient assister au conseil, les autres attendraient dehors, pariant sur les conclusions de la séance. Chacun avait revêtu ses plus beaux atours, car la journée promettait d'être historique.

- Lilyan, c'est ton grand jour ! s'écria le conseiller Wahrel, un ancien opposant au prince, réputé pour avoir retourné sa veste.

L'oncle eut un sourire aimable face à ce petit homme dégarni qu'il méprisait depuis toujours.

- Loin de là, mon ami. Le sort de ce pauvre Arvid me désole.

- Je suis sûr qu'au fond tu vois les choses du bon côté ! Ingvar a toujours été un meilleur prince, non ?

Ainsi ce renard de Wahrel, sentant tourner le vent, redevenait l'opposant qu'il avait été.

- C'est ce qu'on dit, répondit prudemment Lilyan. Moi je ne peux me résoudre à choisir : les deux sont mes neveux et je les aime comme un père.

Le trésorier Teneran les rejoignit, ainsi que le général Perth. Il y eut un échange de politesses et d'amers regrets quant à la triste situation du jour, mais aucun d'eux ne parvenait à cacher sa satisfaction.

- Messires, déclara Teneran, peut-être que ce soir Nowik redeviendra Nowik.

- Erwoch t'entende, acquiesça le général.

Lorsque le frère du prince fit son apparition, les conversations cessèrent et certains s'inclinèrent avec respect, comme s'il avait déjà coiffé la couronne. Lilyan parcourut l'assemblée du regard – c'était à cet instant, en apparence anodin, que se révélaient les choix politiques. Il fut surpris de voir de timides courbettes parmi ceux qui encensaient Arvid... Ces courtisans avaient applaudi la nouvelle personnalité du prince, mais à présent, au bord de la destitution, ils préféraient jouer la prudence.

Ingvar portait un habit rouge éclatant, rehaussé de passementeries dorées. Presque une tenue de couronnement, sur les recommandations de son oncle. Étouffant dans son pourpoint trop ajusté, attirant tous les regards, il était visiblement mal à l'aise.

On fit également un accueil théâtral à la princesse Myrian, dont la robe noire de deuil fit murmurer l'assemblée. Elle salua les nobles, ignorant les autres, et se tint à l'écart, comme drapée dans sa dignité. Un gros conseiller aux joues rouges lui serra même les deux mains, sans un mot, en signe de soutien. Elle faisait une admirable victime, courageuse et meurtrie. Reviendrait-elle à Yel ? Chacun savait qu'elle

vivait désormais comme une simple bourgeoise à Oster. Et chacun s'indignait – même dans le camp du prince – de son exil volontaire, car après tout, elle était la mère de l'héritier de Nowik !

Lilyan adressa un petit signe à sa fille, mais elle se détourna. Ys avait toujours adoré Arvid – un peu trop peut-être – et n'entendait pas pardonner à son père ce coup de poignard dans le dos du prince. Comment pouvait-il lui faire ça, après cet horrible empoisonnement qui avait entaché son mariage ? Elle était

tellement furieuse qu'elle avait juré de quitter le château si par malheur le prince était jeté à bas de son trône. Collé à ses basques, son blondinet de mari – ce jeune arriviste de Rhen – paraissait embarrassé. S'il avait épousé la fille de Lilyan, ce n'était certainement pas pour se retrouver coupé de son beau-père...

À l'écart, impressionnés par cette noble assemblée, le recteur de la grande bibliothèque, le bourgmestre de Yel et les richissimes maîtres de guilde de négociants se faisaient tout petits. Quelques conseillers vinrent les saluer, car ils représentaient, sous leurs dehors modestes, une force considérable de la seigneurie. Il ne manquait que les banquiers – pourtant plus respectés que des rois – car leur statut ne les autorisait pas à franchir la deuxième enceinte du château de Yel.

Une minute à peine avant l'ouverture des portes apparut Kelhorn, le champion, dans son ample manteau noir, sa crinière blonde nouée en chignon. Quelques femmes lui lancèrent des regards en coin. Nombre d'entre elles auraient volontiers goûté à la force brute pour pimenter leur quotidien – et, à ce que l'on racontait, nombre d'entre elles l'avaient fait. Les hommes, pour leur part, s'étonnèrent de le voir porter sa grande épée au mépris du protocole, dans un bâtiment sacré où les armes étaient interdites depuis le règne d'Inheredan.

Enfin, le chambellan Vharon, solennel, frappa trois fois le sol de son bâton. Toutes les têtes se tournèrent.

- Messires, mes dames, le prince !

- Siégez, messires.

Dans un murmure étouffé, la noblesse de Yel prit place sur les bancs que l'on avait disposés tout autour de la salle, comme pour un spectacle de cracheurs de feu. Il y eut un dernier échange de regards avec ceux qui, au-dehors, allaient devoir attendre, puis les portes claquèrent. Le chambellan vérifia qu'elles étaient bien fermées, avant de s'éclipser pour s'asseoir sur un tabouret, non loin de l'entrée. À la fin de la séance, ce serait à lui de proclamer au-dehors la décision du conseil des sages.

La grande salle des banquets était si vaste que, malgré le nombre respectable de spectateurs, elle paraissait vide et glaciale. Malgré les flambeaux et la lumière du jour qui filtrait à travers les vitraux de couleur, on distinguait mal les traits des huit sages, installés à leur table au milieu de la salle. Face à eux, sur sa cathèdre surmontée du faucon de Nowik, Arvid III était assis, jambes croisées. Il paraissait nerveux, mais arborait un petit sourire. Légèrement surélevé par rapport à ses « juges », il était placé de sorte à être vu de tous. C'était une position étrange, qui lui donnait à la fois des airs de prince et des airs d'accusé.

Un chuchotement continu, entrecoupé de toussotements, résonnait sous les hautes voûtes.

- Monseigneur, comme vous le savez, nous sommes réunis aujourd'hui pour juger de votre aptitude à régner sur Nowik, annonça Inarhoan. Et ce en vertu de la loi ancestrale, décrétée au sixième règne...

- Par le roi Daemen, je sais.

Il y eut un murmure dans la salle, mi-approbateur, mi-reprobateur. Olen eut l'impression que les gens s'étaient assis par affinités : les bancs à sa droite paraissaient hostiles.

- Il a été porté à l'attention des sages que vous, Monseigneur, auriez perdu la mémoire. Sans atteindre à votre respect, pourriez-vous, je vous prie, clarifier cette question en nommant un à un les membres du conseil ici présent ?

Même parmi les opposants, les yeux s'écarquillèrent. Une telle entrée en matière, presque insultante, montrait que les sages avaient choisi l'attaque.

- Non, fit Olen, sans perdre son sourire.

Il espérait que personne ne remarque que sa voix chevrotait légèrement. Il fallait être Nils pour rester de glace devant tant de monde.

- Monseigneur, comprenez que le conseil...

- J'ai dit non, je ne peux pas nommer les sages ici présents. Je pourrais très bien vous rappeler qu'un prince n'a pas d'ordres à recevoir, mais je suis venu avec l'intention de jouer franc jeu.

- Cela vous honore, répondit le vieillard, surpris.

Olen se leva, pensant qu'il serait moins opprimé en faisant quelques pas dans la salle. À voir les sourcils froncés des vieux singes du conseil, il comprit que cela ne se faisait pas... Mais ce n'était qu'un préambule, ces gens allaient devoir s'habituer à plier, sous peine d'être brisés.

- Oui, je suis amnésique ! clama Olen, déclenchant des « oh » et des « ah » dans la salle.

Il croisa le regard d'Ingvar, qui baissa les yeux. Jusque-là, l'obèse était – en théorie – le seul à savoir.

- J'ai été victime d'un complot, poursuivit le prince. Non, je n'ai pas quitté Nowik pour échapper à une révolte paysanne ! J'ai été enlevé, acheminé dans les Terres communes, ma mémoire a été magiquement effacée par un sortilège nécromantique.

Il y avait de l'incrédulité, de l'amusement même, dans les regards des bancs de droite. Même à gauche, parmi ses sympathisants, les spectateurs échangeaient des regards interrogateurs. C'était un paradoxe : la seule fois qu'il racontait la vérité, personne ne croyait à son histoire.

- Au royaume d'Helion, je me suis évadé avant d'arriver à destination : la demeure d'un nécromant, capable de faire habiter un corps par l'esprit d'un autre. J'aurais dû finir comme une marionnette, dans le corps que vous voyez – il posa une main sur sa poitrine – mais habité par quelqu'un qui vous aurait tous manipulés !

Il y eut des rires à sa droite, vite étouffés par un geste impérieux du premier des sages.

- Poursuivez, Monseigneur.

- Je n'ai pas – encore – de preuves de ce complot. Mais vous savez tous qu'un Narval a tenté de m'empoisonner, et qu'au mariage de ma cousine j'ai été victime d'un attentat. Si mon histoire n'était qu'élucubration, vous admettez que personne n'aurait essayé de me tuer.

Les visages se firent plus graves. Olen, lancé, ne tremblait plus. Il sentait basculer son auditoire, commençant à croire que peut-être il pourrait se dispenser de la force. Furtivement, il pensa que c'était aussi pour Oranie qu'il se battait ce matin, pour lui assurer le destin de princesse qu'elle avait cent fois mérité.

- L'essentiel, déclama-t-il en jetant un regard appuyé à Ingvar, ce n'est pas le passé, ni le complot qui a failli me coûter la vie, c'est l'avenir. Je suis toujours votre prince, et même si je ne suis plus l'homme que j'étais avant mon enlèvement, je suis plus que jamais

apte à diriger ma seigneurie.

- L'amnésie, Monseigneur, est une forme de folie, protesta Inarhoan. Le conseil des sages a statué sur ce point. Or la folie, en vertu de...

- La loi ancestrale, oui, oui, on sait.

Des clameurs fusèrent dans la salle, tandis que le vieux sage se levait, offusqué.

- Cessez de vous cacher derrière des édits promulgués il y a mille ans ! s'écria Olen. J'ai combattu à la guerre, j'ai connu les privations, la misère, j'ai survécu à des poursuivants cent fois plus nombreux et cent fois plus puissants que moi... J'ai tué des hommes, j'ai sauvé des hommes. J'ai appris à juger vite, à réagir vite. C'est ça, un vrai prince, pas un gamin sans cervelle qui ne connaît rien à la vie !

Le silence qui s'ensuivit fut si intense que le chuintement des étoffes et les grincements des bottes de cuir paraissaient un vacarme. Olen, conscient d'avoir marqué les esprits, remonta tranquillement s'asseoir sur sa cathèdre.

- Notez, dit-il en rompant le silence, que le roi Oderic partage cette opinion, puisqu'il vient de trancher en ma faveur après avoir demandé ma destitution.

Il y eut des chuchotements et des hochements de tête affirmatifs. Sur les bancs des opposants, les mines s'allongeaient.

- J'ai une ou deux questions à poser à mon neveu, déclara soudain Lilyan.

Olen, surpris, se tourna vers son oncle. Jusque-là, il ne l'avait pas vu comme un adversaire... Sa présence auprès d'Ingvar le frappa soudain.

- Je ne sais pas si c'est vraiment l'endroit, mon oncle, ironisa Olen.

- C'est l'usage, glapit Inarhoan. Vous ne pouvez pas les nier tous, Monseigneur !

- Très bien, j'écoute.

Lilyan se leva et vint se placer entre les sages et le trône. Quelque chose dans son regard qui contredisait son air affable mit Olen mal à l'aise.

- Arvid, tu sais combien je t'aime.

- Venons-en au fait, mon oncle.

- Et j'ai trouvé ton discours très beau et très émouvant.

Olen tapota ostensiblement ses accoudoirs, pour bien montrer son impatience.

- Mais vois-tu, même si le fait d'avoir combattu l'arme à la main fait de toi un autre homme, je crains que l'essentiel – comme tu dis – ne se trouve ailleurs.

- Chez Ingvar ? railla Olen.

Des rires étouffés se firent entendre, et le prince en profita pour adresser des regards complices à l'assemblée, qui basculait en sa faveur.

- Non, Arvid. L'essentiel, c'est ta succession. C'est ça, l'avenir de Nowik ! Je sais que, pour toi qui n'as plus de mémoire, ce n'est pas très important, mais pour nous autres, pauvres courtisans qui n'avons pas fait la guerre, c'est vital.

Dans sa robe noire de deuil, Myrian prit une pose d'accablement.

- Or tu as renvoyé ton seul héritier, martela Lilyan. Le petit Heredan, la chair de ta chair, le futur prince Nowik, cet enfant vit aujourd'hui comme un moins que rien – des murmures soulignèrent ces derniers mots – dans une autre seigneurie.

- Ma femme a décidé de me quitter, rétorqua Olen en désignant la veuve éplorée. Je n'allais pas la séquestrer contre son gré !

- Arvid, ce n'est pas ta faute, mais tu n'as plus idée de ce qui compte dans une seigneurie de Woltan. Et ce n'est pas seulement une question d'amnésie ! Tu as eu des mois pour redresser la barre... Répudier ta femme, tourner le dos à ton fils, c'est tout bonnement la preuve que tu ne sais pas ce que tu fais.

Il y eut des clameurs d'approbation, que le premier des sages eut le plus grand mal à faire cesser. Laisant s'écouler une seconde, Lilyan crut bon d'adoucir son attaque par une petite coulée de miel.

- Crois-moi, mon neveu, c'est un déchirement de te dire ces choses. Tout le monde ici sait à quel point tu as toujours été mon préféré.

Olen se leva, blanc de colère. Il était temps de mater ces serpents par la force.

- J'en ai assez de me justifier devant toi ! gronda-t-il.

Il frappa dans ses mains, deux fois, et attendit. Rien. Tous les regards étaient fixés sur lui ; qu'est-ce qui lui prenait, tout d'un coup ? De nouveau, il frappa dans ses mains, et le claquement résonna sous les voûtes. Cette fois, Kelhorn avait dû l'entendre. Mais les portes ne s'ouvrirent pas.

- Tu m'applaudis, mon neveu ?

Éclats de rire. Même à gauche, les gens s'esclaffaient.

- C'est de la magie ! s'écria un courtisan.

- Il se transforme en marionnette, fit un autre.

La scène tournait au cauchemar. Descendant les marches de sa cathèdre, Olen se planta devant son oncle. Ils faisaient la même taille, leurs yeux étaient de la même couleur.

- Si c'est ça que tu veux, interrogeons ma femme ! Tous les courtisans de Yel te diront que, depuis mon retour, elle n'a pas accepté de me recevoir une seule fois ! On s'est suffisamment moqué de moi avec ça... Si quelqu'un est irresponsable, ici, c'est elle !

- On la comprend, répondit Lilyan avec un sourire frondeur. Quand on voit que son époux fait venir des prostituées des Terres communes par la galère amirale de Nowik...

La gifle partit toute seule. À l'instant où elle résonna dans la grande

salle, lorsque toutes les bouches s'ouvrirent pour pousser une exclamation de surprise, il était trop tard pour la regretter. Lilyan, une main sur sa joue, secoua la tête comme pour reprendre ses esprits. Il prit les sages à témoin, pendant que les courtisans hurlaient au scandale.

- S'il fallait une preuve que le prince a perdu la raison...

Frapper un courtisan – son oncle ! – en pleine séance du conseil des sages, Olen ne savait pas quelle mouche l'avait piqué. Les visages désormais étaient tous hostiles. Même sa cousine Ys, ce laideron qui l'aimait depuis toujours, le regardait comme un fou. Le vase avait débordé au mauvais moment.

Quelques secondes durant, les vieux singes palabrerent à voix basse.

- Monseigneur, déclama gravement Inarhoan, le conseil des sages décrète, en vertu de la loi ancestrale...

- C'est bon, coupa Olen. Pas la peine d'enrober : en vertu de la loi de machin premier, je passe ma couronne à mon sale traître de frère, à qui je souhaite bien du plaisir dans ce panier de crabes.

Il tourna les talons, ignora le sourire provocateur de son oncle, passa devant les courtisans sans leur jeter le moindre regard et claqua des doigts à l'adresse du chambellan.

- Ouvre cette porte, s'écria-t-il, si tu ne veux pas te retrouver avec ton bâton dans le cul !

Le chambellan, qui attendait le traditionnel coup de gong, estima prudent de laisser passer le prince sortant.

- Monseigneur.

- Il n'y a plus de Monseigneur ! cria Olen en passant la porte. Monseigneur, c'est la grosse larve en rouge, là-bas.

Devant la salle, une centaine de personnes attendaient le verdict. Cette phrase assassine, pas vraiment protocolaire, venait de le leur apprendre.

- Poussez-vous, c'est fini, grogna Olen, et les curieux s'écartèrent en silence.

À l'écart, négligemment appuyé contre un pilier, Kelhorn enfilait ses gants. Olen s'immobilisa devant lui et le regarda droit dans les yeux. Il attendait une explication, des regrets, des excuses. Nulle part on n'apercevait le moindre homme en armes.

- J'ai perdu ma couronne, Kelhorn. C'est ce que tu voulais ?

- Désolé, Arvid, répondit le champion.

Une colère froide serrait la gorge d'Olen. Personne ne saurait jamais si la manière forte aurait pu sauver son trône, car son soi-disant champion avait choisi la sécurité. Il était insupportable de penser qu'un maillon aussi insignifiant de la chaîne pouvait briser un destin de prince.

- Tout ça pour conserver ta solde, ta petite chambre minable et le privilège de protéger Ingvar, qui ne met pas le nez dehors ! Tu me dégoûtes.

L'œil bleu marine ne se détourna pas.

- Et tu n'as même pas honte ! s'indigna Olen.

Désespérant de tirer la moindre émotion de l'ancien cavalier de cristal, il fendit la foule qui peu à peu se massait devant la salle : officiers, intendants, palefreniers, domestiques, tout le monde voulait voir le prince déchu.

- C'est ça, rincez-vous l'œil ! cria-t-il à la ronde. Arvid tire sa révérence, et je peux vous dire que vous n'allez pas lui manquer !

Il quitta les lieux dans un silence funéraire. Sur son passage, les regards se détournaient. La dernière chose qu'il entendit, lorsque les courtisans le crurent hors de portée, fut la voix triomphante de son oncle.

- Eh bien, messires, vous voyez que tout finit bien !

Une petite chambre crasseuse, aux volets branlants. Un vieux matelas défoncé d'où sortaient des brins de paille, une couverture tachée, rongée par l'humidité. Un pot de chambre, encore plein. L'Albinos se pinça le nez, ouvrant en grand la fenêtre malgré le froid glacial de cette soirée d'hiver. En se penchant, on pouvait apercevoir, sur le seuil de l'auberge, deux prostituées – des hommes, peut-être – se passant un cruchon de vin en riant aux éclats. Gamins des rues, coupeurs de bourses, ivrognes, diseuses de bonne aventure, tout le petit monde des bas-fonds s'ébattait sous ses yeux. Certes, il avait longtemps fréquenté ces quartiers de misère, mais c'était pour y embaucher des tueurs bon marché, ou pour y glaner des renseignements. Qui aurait pu prévoir que l'homme qui avait dirigé la plus grande opération occulte de l'histoire de Woltan allait finir par s'y installer ?

Il vida le contenu du pot de chambre par la fenêtre, faisant hurler les deux « filles ».

- Ça va pas, non ? Gros porc !

L'Albinos referma la fenêtre, écarta la couverture véreuse du bout du pied et s'assit sur ce qui faisait office de lit. Dix écus pour cette chambre ! Elle en valait deux au mieux, mais l'aubergiste avait l'œil : les vêtements de cuir souple, les bottes sur mesure, les gants fourrés en peau de lapin... Le client était manifestement à la recherche d'une planque discrète, et cela se payait.

Enseth passa une main fatiguée dans ses cheveux sales. Il aurait donné cher pour un bain aux aromates. En passant dans la grande salle, il avait vu son reflet dans un plat de cuivre et s'était à peine reconnu. Ces cernes, cette barbe de trois jours, c'était le visage d'un fugitif.

Il fallait dormir, prendre des forces. Mais l'auberge du Prince – bien mal nommée – n'était pas un havre de paix comme celles des beaux quartiers, avec leurs lourdes serrures et leurs veilleurs de nuit. La porte fermait mal, le loquet jouait dans ses gonds. N'importe qui pouvait passer par la fenêtre en prenant appui sur la gouttière. En un mot, c'était le genre d'endroit où l'on se réveillait mort.

- Au voleur ! fit une voix dans la rue, suivie de cris et de coups.

L'Albinos vida le contenu de sa bourse dans le pot de chambre : c'était le seul endroit que personne ne songerait à visiter. Les gemmes roulèrent sur l'étain : il y en avait assez pour lui payer deux ans de pension dans une auberge de luxe – si seulement il n'avait pas été en fuite. Glissant un verre dans sa bourse vide, il la posa au sol et la martela du talon, réduisant le verre en miettes. Puis il la laissa en

évidence sur la table de nuit. C'était une vieille ruse de soldat, qu'il tenait d'un bicolore : quiconque tenterait de lui faire les poches s'ouvrirait les doigts sur le verre pilé. Un brigand blessé valait mieux qu'un brigand valide.

Il souffla la chandelle. Par les volets mal ajustés, les lumières de la rue passaient, dansant sur les murs de bois humide.

- Je suis le roi de Woltan, chanta une voix avinée.

- File-moi de l'or ! beugla une autre.

Se forçant à fermer les yeux, Enseth passa en revue les stratégies qui s'offraient à lui. Aucune n'était bonne. Quitter Woltan par bateau, c'était s'exposer aux espions du port – qu'il avait lui-même mis en place. Quitter Woltan par la route, c'était affronter les contrôles au passage du pont du Gundland. Quant à traverser le fleuve qui s'ouvrait sur les seigneuries voisines, c'était du suicide... Des criminels en fuite s'y risquaient parfois, en été, et la plupart se noyaient. Changer de nom, d'identité, il savait très bien le faire, mais son physique particulier ne s'y prêtait guère, sans compter les centaines de gens qu'il connaissait à Woltan. Se cacher, se faire oublier, changer incessamment de seigneurie, de ville, de quartier... C'était usant et dangereux. Quels moyens ses anciens employeurs avaient-ils engagés pour le retrouver ? Sa décision dépendait de cette question, à laquelle il n'avait aucun moyen de répondre.

Il somnait dans un sommeil agité quand un chuchotement dans le couloir lui fit ouvrir les yeux. Un autre aurait ronflé sans y prêter attention, mais l'Albinos avait toujours vécu dans l'ombre des complots. Il se leva sans bruit, marcha sur la pointe des pieds sur les lattes de parquet – repérées à l'avance – qui ne grinçaient pas. À la porte, il colla son oreille en retenant son souffle.

- Le type dans la chambre jaune... Je suis sûr que c'est lui !

- Non, ils ont dit « cheveux longs », il n'a pas les cheveux longs.

- Je te dis que c'est lui.

Les chuchotements se firent plus étouffés, on n'entendait plus que des bribes, décousues mais inquiétantes. « Cavalier », « prime », « va chercher ».

Enseth suivit son tracé sur le parquet en sens inverse. Il se rhabilla en silence, prenant les plus grandes précautions pour ne pas faire rouler ses gemmes dans le pot de chambre en étain. En moins de deux minutes, il ouvrait la fenêtre, enjambait le parapet, sautait dans la neige et s'éloignait dans la ruelle. Il y eut bien des témoins pour le voir faire le mur en pleine nuit, mais la règle d'or de tous les bas-fonds du monde tenait en un mot : silence.

Dans la peau d'un fugitif, il s'appliqua à faire tout ce qu'en poursuivant il avait redouté qu'on lui fasse. Pénétrant dans cinq auberges, il prit un lit dans chacune et, dans la dernière, il offrit dix

écus à son voisin pour changer de chambre. Alors seulement, dans la nuit bien avancée, il s'autorisa à souffler. Son dos lui faisait mal. Chaque bruit lui paraissait suspect. Et ce n'était que le début d'une vie d'enfer.

Deux jours et une nuit après le conseil des sages, Olen décidait de quitter Nowik. Depuis sa destitution, il ne mettait plus le nez dehors, se faisant servir ses repas par le seul valet dont il tolérait encore la présence. On se serait cru au temps de ses premiers jours au château... La jeune femme, qui n'avait pas quitté ses appartements, y campait comme une bohémienne, ses malles ouvertes au beau milieu de la chambre. Ce couple improbable, prince déchu et inconnue venue des Communes, faisait sûrement jaser tout le château, mais Olen s'en moquait. S'il n'avait pas quitté les lieux sur-le-champ, c'était – à l'entendre – pour permettre à Oranie de se reposer de son long voyage avant de reprendre la route. Jamais il n'aurait osé avouer à quiconque la véritable raison pour laquelle il se trouvait encore à Nowik : il espérait encore. Naïvement. Le roi l'avait soutenu, Ingvar n'était pas aimé de tous, une régence n'était jamais exempte de risques... Autant d'arguments qui

faisaient espérer à Olen un retournement spectaculaire. Il imagina même, un soir avant de sombrer dans le sommeil, que Kelhorn, pris de remords, lancerait un coup d'État militaire pour lui rendre son trône. Rien de tout cela ne se produisit.

La seule visite qu'il reçut fut celle du chambellan, mielleux, venu lui demander s'il souhaitait qu'on fasse aménager à son goût les anciens appartements d'Ingvar. Car le régent entendait reprendre possession de ses quartiers.

- Rien ne presse, messire, avait dit le chambellan. Monseigneur vous laisse tout le temps dont vous aurez besoin.

- Trop aimable.

Olen, que personne n'avait jamais appelé messire et qui avait vendu des poireaux, souffrait à présent de ne plus être Monseigneur. Il se maudit de son immodestie – peut-être était-ce la nature profonde d'Arvid qui perçait sous le Puits des mémoires.

Il avait refusé avec mépris les appartements d'Ingvar, trop durement blessé dans sa fierté pour s'imaginer vivre au château. Dans un premier temps, il avait même pensé refuser le moindre « cadeau » de sa famille pour s'en aller, fier, sans argent, sans chevaux, sans bagages, et sans se retourner. Seulement il y avait Oranie. La jeune femme avait tout abandonné pour une promesse de devenir princesse. La moindre des choses était de lui assurer un minimum de confort.

- Je vous ferai parvenir la liste de ce dont j'ai besoin, avait-il lancé au chambellan avant de lui claquer la porte au nez.

Sous le coup de la colère, il avait rédigé sa liste en cassant trois plumes et en raturant rageusement le parchemin. Sans réfléchir, il

avait demandé le strict minimum, un chariot, des vivres, une tente, des couvertures... Non, il n'emporterait pas sa colossale garde-robe, ni sa collection d'épées, ni ses pur-sang samorréens, ni ses bijoux, ni ses tapisseries précieuses. Non, il ne voulait pas de l'escorte aux couleurs de Nowik, mise à sa disposition par ce scorpion de général Perth. Il ne voulait rien devoir à la seigneurie. N'y avait-il pas un certain panache à partir comme on part à la guerre ?

Le matin du grand jour, il descendit au bras d'Oranie le grand escalier des faucons. C'était la dernière fois, sans doute. Vêtu de son habit de voyage, il aurait pu être n'importe qui – du reste il était n'importe qui. Quant à Oranie, elle avait sorti ses beaux atours et arborait un sourire énigmatique qui parut étonner les courtisans venus les voir partir. Ils ignoraient qu'elle avait déjà connu l'exil, la chute et l'humiliation.

- Je t'admire, lui glissa-t-il à l'oreille. Tu donnes tellement bien le change, on dirait que tu es la plus heureuse des femmes !

- J'ai du métier, répondit-elle avec un clin d'œil.

Dans la cour d'honneur, leur attelage les attendait. À peine l'eut-il aperçu qu'Olen regretta amèrement son coup de « panache », qui se transformait par sa faute en une nouvelle humiliation. Le cortège du prince Nowik se résumait à un lourd chariot de marchandises, dans lequel on avait chargé les malles d'Oranie. Deux chevaux pie, courts sur pieds – naturellement, on n'avait pas attelé des étalons à une carriole –, piétinaient dans la neige. Et les valets se retiraient après avoir bâché le chariot, car Olen avait refusé d'emmener du personnel. Le plus modeste des marchands de Yel n'aurait pas circulé dans cet équipage.

- Je vois qu'ils nous ont donné un carrosse ! plaisanta Oranie.

Elle n'avait pas lu la liste qu'Olen avait jetée à la figure du chambellan. Honteux, il préféra la laisser croire que sa famille avait choisi de l'humilier en le dotant comme un paysan. Quel idiot il avait été !

Quelques curieux, par petits groupes, étaient venus assister au départ. Olen, qui avait imaginé la cour entière massée aux remparts, fut déçu de n'y voir que deux ou trois têtes connues. Les mines contrites masquaient difficilement l'amusement de le voir partir en carriole... Dans quelques heures, toute la ville de Yel hurlerait de rire.

- Ma dame, dit Olen en aidant Oranie à monter à bord.

- Monseigneur, répondit-elle en riant.

Devant la bonne humeur de sa compagne, Olen se maudissait davantage. Ne pouvait-il pas se résoudre, lui aussi, à prendre les choses comme elles venaient ? Si quelqu'un avait dû afficher des airs de martyr, c'était bien elle !

Ingvar accourait, essoufflé, dans sa robe de chambre brodée de

faucons noirs. Il avait dû être pris de court, puisqu'il portait encore ses mules de velours dans la neige.

- Arvid !

Olen ne se retourna pas.

- Arvid, je t'en supplie ! Ne sois pas ridicule, ne pars pas comme ça... Pas avec ce chariot !

Se hissant à la place du cocher, le prince déchu souleva la bâche pour laisser Oranie s'installer à l'arrière.

- Arvid, tu es mon frère, tu as du sang princier dans les veines, tu ne peux pas partir comme un pouilleux... Tu as droit à des égards... à une escorte... Prends au moins un peu d'argent !

Il tendait une bourse pleine à craquer, dans laquelle il avait sans doute fourré tout le contenu de sa cassette. Comme Olen feignait de démêler ses rênes, il pataugea dans la neige boueuse, se hissa maladroitement et posa la bourse sur les genoux de son frère.

- Dis seulement un mot, Arvid, et je te fais préparer une vraie escorte, des hommes, des valets, des chevaux, des servantes pour... ta dame.

Olen se saisit de la bourse et la jeta au visage du régent. L'obèse leva le bras pour se protéger, la bourse mal lacée s'ouvrit et une pluie de gemmes retomba dans la neige. N'ayant pas toujours été prince, Olen ne put s'empêcher d'estimer le montant du cadeau : entre les grosses gemmes sombres de dix mille écus, la pierre verte qui en valait cinquante mille et les « petites » gemmes de mille, il y avait peut-être cent cinquante mille écus dans la neige. Cent cinquante mille jours de travail sur les docks. Cent cinquante mille soupes au lard.

- Si je ne te crache pas à la gueule, lança Olen, c'est parce que je n'ai pas envie de me baisser.

Les yeux d'Ingvar s'emplirent de larmes, on aurait cru un gamin grondé par son père. Avec ses mules trempées, grelottant dans le vent, il faisait presque pitié. Son attitude confirmait – s'il le fallait encore – qu'il n'était que le jouet de Lilyan. Mais Olen n'allait pas lui offrir le soulagement d'alléger ses remords.

D'un claquement de rênes, il fit partir l'attelage.

- Écarte-toi, je ne voudrais pas écraser un cafard.

Le prince régent essuya une larme, suivit le chariot pendant quelques mètres, puis mit ses mains en porte-voix.

- Arvid, tu seras toujours le bienvenu ici ! Ce qui est à moi est à toi !

Sans se retourner, Olen décida de l'achever.

- Tu as tué mon chien ! cria-t-il.

À ces mots, la bâche s'entrouvrit, laissant passer le visage étonné d'Oranie.

- Quel chien ?

- Je te raconterai, répondit Olen, souriant malgré lui.

Quelques instants plus tard, celui qui avait été l'un des plus puissants princes du monde quittait son château dans une carriole de marchandises. Il refusa de regarder en arrière, et ce fut Oranie qui, songeuse, vit s'éloigner les neufs tours de Yel.

Tous les soirs avant le souper, le Doyen des mages se livrait à un étrange rituel. Il s'enfermait dans ses appartements en compagnie de son champion, et l'on entendait – longtemps – des tintements métalliques. Les valets du manoir, curieux, élaborèrent d'étranges théories, mais celle qui l'emporta fut celle de l'épée enchantée. Il fut décidé, presque d'un commun accord, que Son Excellence – après toutes ces tentatives de meurtre – avait décidé de doter messire Nils d'un artefact terrible, une épée magique. Une de ces lames habitées par le feu ou la glace, capables de vider un homme de son sang à la première estafilade. Une arme forgée pour affronter les dieux. Combien en existait-il dans le monde ? Les armes enchantées devaient se compter sur les doigts d'une main – certains pensaient même qu'elles n'existaient pas. Mais le Doyen avait la connaissance, les moyens, et les meilleures raisons du monde. C'était sûr, c'était certain : l'épée du champion allait bientôt devenir l'une des lames les plus terribles de l'histoire de Woltan.

Ce soir-là – encore – le champion monta se présenter chez le Doyen. Comme toujours, il portait son épée, et maintenant on savait pourquoi. Lorsqu'il pénétra dans la chambre, le valet de service tenta d'y jeter un coup d'œil avide, mais n'y vit rien de spécial. Ni forge, ni creuset, ni figure magique au sol. Tout juste quelques grimoires ouverts... Naturellement, le Doyen était le plus grand mage de Woltan, il n'avait besoin que de ses mains pour dompter le métal.

- Je les trouve bizarres, les domestiques, en ce moment, dit Nils en jetant son épée sur le lit.

- Tu trouves toujours les gens bizarres, Nils.

- Non, vraiment.

Karib sourit à l'idée que lui aussi s'était méfié de ses valets, au point d'en assommer un à coups de broc.

- Bon, tu me dois combien, déjà ? reprit Nils.

- Cent soixante-deux écus. Mais je vais te les reprendre au centuple !

Il prit la coupe en or massif dans laquelle tous les matins un valet venait disposer des fruits frais pour la placer sur le sol, à l'autre bout de la pièce. Pendant ce temps, Nils vidait sa bourse sur le lit.

- C'est mon jour, je le sens, fit Karib en puisant quelques pièces son coffret.

Côte à côte, le bout de leurs semelles aligné sur les franges du tapis, le Fils de la lune et le Doyen des mages se mirent à jeter des pièces dans la coupe. Dès que l'une atterrissait dans le récipient, celui qui l'avait lancée se livrait à une danse de victoire, pendant que l'autre ruminait. Ce jeu idiot était l'un des préférés des mercenaires des

Communes. Il n'y avait qu'une règle : toute pièce tombée hors de la coupe revenait à l'adversaire. Du temps d'Helion, les fugitifs ne s'y étaient pas risqués, pas plus qu'aux dés ou aux osselets, car un écu était un écu. Mais, à Westerwald, le Doyen des mages pouvait lancer des gemmes de mille sans mettre sa trésorerie en danger... Alors on trompait l'ennui des longues soirées hivernales en jouant au jeu des écus. Et le tintement des pièces avait fait naître une légende.

Une fois encore, Nils raflait la mise. Karib haussa les épaules.

- Je ne sais pas pourquoi je m'entête à jouer avec un type qui passe sa vie à lancer des pierres, des couteaux et je ne sais quoi !

La victoire modeste, Nils empochait le fruit de sa nouvelle victoire : vingt-cinq écus.

- Une autre ? proposa le Doyen des mages. Je sens que je vais me refaire.

À cet instant, un hennissement se fit entendre. Il faisait déjà nuit, un peu tard pour une visite... Nils attrapa son épée et courut à la porte.

- Ne bouge pas d'ici.

Dans ces moments, il redevenait Aeldrynn, au point que son regard se vidait de toute espèce d'humanité. Karib plaignait l'inconscient qui lui ferait face... Mais alors qu'il risquait un œil à travers les carreaux enneigés, il aperçut une carriole dont descendait Olen. Seul, sans escorte, vêtu d'une cape de cocher.

- Qu'on prépare la chambre samorréenne ! cria-t-il en se pressant dans les escaliers.

- Oui, Excellence.

C'était la plus belle chambre du manoir – à l'exception de celle du Doyen –, une pièce lambrissée dont les meubles et les tentures venaient du lointain sultanat d'Azman.

- Arvid, cher ami ! lança-t-il.

- Oublie, vieux, répondit Olen, qui donnait l'accolade à Nils. Il n'y a plus de prince.

- Quoi ?

- C'est fini, j'ai perdu mon trône.

- Mais... Le roi...

Se rappelant que les valets s'affairaient autour de la carriole, il préféra poursuivre cette conversation en privé.

- Viens, tu dois mourir de faim, dit-il en entraînant Olen.

Mais celui-ci semblait très attaché à sa charrette.

- Laisse les valets monter tes affaires !

À ce moment apparut Oranie. Emmitouflée dans une peau d'ours, portant un épais bonnet de laine, elle ne laissait entrevoir qu'un petit visage fatigué et rouge de froid.

- Tu n'es pas seul, s'étonna Karib. Mes respects, ma dame.

- Je vous présente Oranie.

Nils et Karib, pétrifiés, ouvrirent de grands yeux. Ils savaient fort bien qui était Oranie, pour en avoir entendu parler, nuit et jour, pendant des mois. Elle était « la femme de ma vie », « la fille de mes rêves », « la seule femme au monde », « la dernière femme que j'aimerai », et plus encore. Elle était celle pour qui Olen avait tenu à rester à Helion, celle au nom de qui il avait parlé cent fois de se jeter à la mer.

- Oranie, enchaîna-t-il, voici mes vieux amis – les seuls, pour tout dire : Karib et Nils.

Dans le hall, on débarrassa les visiteurs de leurs manteaux, un commis de cuisine leur présenta des verres de vin chaud à la cannelle. Ils s'installèrent dans les sofas du grand salon, savourant la chaleur, humant les parfums d'encens et d'épices. Lorsqu'ils furent enfin seuls, Olen et Karib se mirent à parler en même temps. Une cacophonie telle que Nils s'en détourna pour s'intéresser aux gâteaux secs. Il en avala deux, vit qu'Oranie se tenait poliment à l'écart et poussa le plat vers elle.

- Figues, noisettes.

- Merci, dit-elle avec un charmant sourire. Alors c'est toi, Nils ?

- Oui.

- Ça me fait un drôle d'effet ! Olen m'a tellement parlé de vous deux... On s'imagine les gens, on se fait une image...

- On s'est déjà vus, dit-il en engloutissant un autre gâteau.

- Vraiment ?

Elle plissa les yeux... Non, elle ne connaissait pas ce visage, et elle était de ceux qui ne les oublient pas.

- Sarys. Devant une échoppe – un tailleur, je crois. Olen t'escortait, tu marchais loin devant lui.

Impressionnée, Oranie hocha la tête. Olen n'avait pas exagéré les capacités de son camarade peut-être même que Nils se souvenait du temps qu'il faisait ce jour-là.

- Et donc tu es le Fils de la lune.

- Tu connais ça, toi ? s'étonna Nils.

- Je viens d'Helion... On nous a bassinés pendant des mois avec le Fils de la lune.

- Ah oui, j'oubliais.

- Tu es devenu un mythe, chez nous ! Tout juste s'ils ne t'ont pas construit un temple à Sarys pour concurrencer la Grande Déesse.

Nils haussa les sourcils, il n'accordait aucune importance à ce que pensaient les braves gens.

- C'est vrai que tu manges des petits enfants ?

- Non, mais je bois le sang des chatons.

Oranie éclata de rire. Elle était heureuse de retrouver un peu d'Olen chez ses complices. La légèreté, même dans les pires moments de crise.

Ces hommes s'étaient construits ensemble, comme des frères, ils avaient un peu la même façon de penser aujourd'hui.

- Tu devrais te méfier du Fils de la lune, lui lança Olen. Tu sais ce qu'il fait aux filles ?

- Non, mais je sais ce qu'il fait aux chatons.

Karib et Olen se détournèrent de ces obscures références félines pour reprendre leur conciliabule. Ils n'en étaient plus à parler en même temps, et leurs expressions s'étaient faites plus graves.

- Qui sont tes soutiens à Nowik ? demanda le mage. Il doit être possible de faire jouer les fameuses lois ancestrales pour invalider ta destitution. J'ai de l'argent, s'il faut acheter les bonnes grâces d'un sage de Nowik, on le fera.

- C'est gentil, mais non.

- Tu as un meilleur plan ?

- Non. S'ils la veulent tellement, cette foutue seigneurie, qu'ils se la gardent.

- Comme ça, tu renonces à ton trône ? Il y a quelques jours encore, tu disais qu'il n'était pas question d'abandonner !

- On peut changer d'avis.

Il paraissait triste, fatigué, écoeuré. Comment pouvait-il en être autrement ? Des trois, Olen avait été le plus exposé, mais aussi le plus seul. Sans personne à qui se fier, il avait affronté une seigneurie entière, fait face à l'hostilité, aux moqueries, aux menaces. Il s'était vu reprocher sans cesse les erreurs de sa vie passée. Il avait dû affronter la colère du roi et se défendre devant le Conseil, ignorant jusqu'au nom de ceux qui l'accablaient. Il avait été empoisonné, cloué dans un cercueil, et, à peine ressuscité, sa famille de traîtres lui infligeait une humiliante destitution. Personne – même pas Olen – ne pouvait traverser pareilles épreuves sans y perdre son appétit de vivre. Karib lui servit un long discours sur le découragement et l'ambition, mais le cœur n'y était pas. Olen l'écoutait à peine. Émiettant distraitemment un gâteau sec entre ses doigts, il était perdu dans ses pensées.

Nils, qui n'avait pas suivi la conversation, lui lança sur le ton de la plaisanterie :

- Alors, tu vas faire quoi, maintenant ? Vendre des légumes ?

- Exactement.

Sa réponse, cinglante, fit retomber l'atmosphère joueuse qui régnait encore de l'autre côté de la pièce. Oranie fit mine de se resservir un peu de vin. Nils adressa à Karib un regard interrogateur, tandis qu'Olen achevait de massacrer les dernières miettes au creux de sa paume. Karib eut une moue négative qui résumait à elle seule sa conversation avec le prince déchu. Les fugitifs n'avaient plus besoin de longs discours, ils étaient des frères, ils se comprenaient à demi-mot.

Oranie mit quelques instants à comprendre que son prince ne plaisantait plus. Elle eut d'abord un petit rire, puis regarda les trois hommes, l'un après l'autre, avant de se rembrunir. Que se passait-il, soudain ? Tout au long du trajet, Olen s'était montré fidèle à lui-même : drôle, attentif, optimiste. Comme si le drame ne l'atteignait pas. C'était cela qu'elle aimait chez lui – avec sa fossette. Le voir soudain lâcher prise était un choc inattendu.

- Tout va bien ? demanda-t-elle.

- Très bien, répondit Olen sur un ton d'enterrement.

Karib lui adressa un sourire rassurant qui la réconforta. Avec son gabarit de bûcheron, il paraissait indestructible. Et il connaissait Olen : ce n'était qu'un moment de faiblesse, un passage à vide. Dans quelques heures, tout serait oublié.

Kendral était le nouvel intendant du manoir de Westerwald. L'ombre de son prédécesseur était parfois lourde à porter, même s'il était heureux et fier d'assurer la relève. Ghail n'avait pas eu le temps, pensait-il naïvement, de le former aux ruses de la politique. La vérité était moins flatteuse : Kendral n'était qu'un exécutant appliqué, un bon élève capable de reproduire, jour après jour, ce qu'on lui avait appris à faire. Il menait les domestiques sans la moindre anicroche, tenait impeccablement les livres de comptes. Au manoir, il ne manquait jamais un drap, jamais un cordon de rideau. Les lessives se succédaient, été comme hiver. Chaque taie d'oreiller était soigneusement repassée, une fois à l'endroit, une fois à l'envers. Les cuisines étaient approvisionnées en produits de saison, les chambres vides chauffées un jour sur sept, pour ne pas prendre l'humidité. Les greniers regorgeaient d'avoine pour les chevaux, les outils étaient graissés tout l'hiver. Ni plus ni moins qu'au temps de Ghail, à une nuance près : Kendral ne se mêlait pas de politique. Et au fond de lui, il en était bien satisfait, car le domaine était une poudrière qu'une mauvaise décision pouvait enflammer.

La charrette était attelée. L'intendant grimpa sur le banc près du cocher, vérifiant d'un coup d'œil expert qu'il n'avait rien oublié. Paniers vides, cageots, tonnelets, tout était prêt pour le marché. Alors il fit signe au cocher et l'attelage s'engagea dans le parc, faisant détalier les renards. Fermant les yeux, il s'imagina – comme chaque fois qu'il prenait la charrette – qu'il était le Doyen dans sa litière, en route pour le palais royal.

Les gardes de faction, qui avaient troqué leurs casques contre des bonnets de laine, se recoiffèrent précipitamment. En le reconnaissant, ils s'interrompirent, soulagés, car il n'était pas Nils, ce tyran qui les brusquait comme s'ils étaient une troupe de guerre.

- C'est jour de marché ?

- Tu nous rapportes un saucisson ?

- D'accord, mais vous le prendrez aux cuisines après votre service. Je n'ai pas envie d'avoir des ennuis avec le champion.

- Fayot ! lança l'un d'eux avec un clin d'œil, mais lui non plus ne voulait pas d'ennuis avec le champion.

L'attelage roula prudemment sur la poudreuse, plus lent qu'un homme à pied. Lorsqu'il fut en ville, Kendral distribua sourires et signes de tête : de l'aubergiste au maître de guilde, chacun eut droit à son salut. Il appliquait fidèlement les leçons de Ghail, selon lesquelles un homme que l'on ignore prendra toujours l'indifférence pour du mépris.

Au coin d'une ruelle, un groupe de braves marchands passait à tabac un vagabond aux cris de « À mort l'assassin ! ». Kendral les salua aussi, sans se soucier du malheureux qui saignait dans la neige. Roulé en boule, il se protégeait tant bien que mal des volées de coups de bâton. Les gardes arriveraient bien assez tôt, et après tout le gars pouvait bien être un assassin ; on disait qu'ils fourmillaient en ville.

Place du marché, on s'écarta pour laisser passer l'attelage de Son Excellence, donnant à l'intendant l'impression délicieuse d'être quelqu'un d'important. Le manoir était l'un des plus gros clients du marché, dévalisant des étals entiers... Il avait priorité sur tous, même l'hiver où les denrées étaient plus rares, et l'usage voulait que bouchers, poissonniers et charcutiers ne commencent leurs ventes qu'une fois l'intendant passé. Le cuisinier allait être ravi : c'était jour de poisson, de beaux homards venaient d'arriver du port.

- Je prends tous les homards, annonça Kendral, qui adorait parler à la première personne. « Je », c'était un peu le Doyen.

Le cocher se mit à charger la carriole, croulant sous le poids des paniers. C'est alors que l'intendant fut confronté à l'impossible.

- Elles sont belles, mes salades, elles sont belles !

C'était le prince Nowik.

- Voyez-les, ma dame ! Bien vertes, bien fraîches, cueillies de ce matin !

Kendral se frotta les yeux ; aucun doute, c'était lui. Arvid III Nowik, prince de Woltan, sanglé dans un tablier de grosse toile, présentait des salades aux commères de Westerwald.

- Et deux belles salades pour la noble dame ! Quel est votre nom, ma belle ?

- Jania, mon mignon, minauda la quinquagénaire à qui le prince faisait des ronds de jambe.

- Ah, si je n'étais pas marié...

- Oh, mais moi aussi, je suis mariée !

- Pas possible ! Vous êtes trop jeune...

Les mimiques de séducteur faisaient merveille, toutes les femmes du marché se pressaient devant l'étal du maraîcher. Ce dernier, un gros moustachu haut comme une botte de paille, se frottait les mains avec un sourire ravi. Il ignorait sans aucun doute que son nouveau commis avait siégé au Conseil de Woltan.

Laissant ses homards en plan, l'intendant estomaqué fila au manoir. Il ne connaissait peut-être rien à la politique, mais un prince de Woltan sur un étal de marché ne lui disait rien qui vaille. Monseigneur Arvid était l'hôte du Doyen, un hôte de marque, un prince, un seigneur du royaume ! Était-il possible que ce noble parmi les nobles se soit levé à cinq heures du matin pour aller se faire embaucher par un vendeur de

salades ?

Tiré de son lit, le Doyen confirma ses doutes.

- Quoi ?

- Je vous jure, Excellence. Monseigneur Arvid est en train de vendre des salades sur la place.

- Ma litière, tout de suite !

Laissant le Doyen s'habiller, Kendral l'attendit devant l'entrée du manoir. Quelque chose dans cette drôle d'histoire le flattait, lui donnant l'illusion que la complicité entre Ghail et son maître renaissait de ses cendres. Il avait relayé une information importante, il avait réveillé Son Excellence sans se faire houspiller, il était dans le secret des dieux.

- En route ! s'écria le Doyen en bondissant dans sa litière.

Une nouvelle fois Kendral s'installa près du cocher et, pour cimenter cette complicité toute neuve, se crut obligé de répéter la même chose sous une autre forme.

- Dès que j'ai vu Monseigneur sur la place du marché, j'ai pensé que je devais vous réveiller au plus vite...

- Tu as bien fait, répondit distraitements Son Excellence.

Sur la place, les braves gens s'ébahirent de voir arriver le Doyen des mages, ignorant que l'homme qui emballait les poireaux dans de vieux chiffons était le prince Nowik. Il y eut des murmures : s'il était venu en personne, c'était peut-être pour faire honneur à un commerçant ?

Devant l'étal du maraîcher, Arianrhod se força à rire à gorge déployée.

- Sacré Arvid ! s'écria-t-il. Tu as gagné ton pari, personne ne t'a reconnu !

Le maraîcher et ses clients, étonnés, dévisageaient le nouveau commis. Ce dernier leva distraitements les yeux avant de se remettre à emballer des poireaux pour la soupe de l'auberge.

- Désolé, pas le temps de parler, j'ai du boulot.

De nouveau, Arianrhod éclata de rire, mais Kendral, qui le pratiquait au quotidien, voyait dans ses yeux poindre la colère. De toute sa masse, le Doyen saisit le prince par les épaules et l'entraîna à l'écart. Il y avait un côté ferme, très ferme même dans la façon dont il le poussait. L'intendant, frustré de ne rien entendre de leur conversation, se mit en devoir d'assouvir la curiosité des badauds. Oui, c'était bien Arvid III, oui, ils étaient de sacrés naïfs, oui, à cause d'eux, Son Excellence avait perdu son pari.

Pendant ce temps, Karib fulminait.

- Mais qu'est-ce que tu fous ?

- Ce que je sais faire. Je vends des salades.

- Olen, bordel de merde ! s'exclama le mage, qui n'avait guère habitué son ami à la vulgarité. Tu tiens à te donner en spectacle ou

quoi ?

- Il faut bien que je gagne ma vie, non ?

- Arrête de faire l'enfant, c'est insupportable !

- Je ne fais pas l'enfant – et je ne suis plus prince, je fais ce que je veux.

Face à lui, Olen arborait le même air d'adolescent renfrogné qu'à l'époque où Karib le sermonnait sur ses frasques amoureuses d'Helion. Il y avait quelque chose de Jad dans cette moue, et ce n'était pas un compliment.

- Olen, j'ai mis des mois à prendre ce domaine en main. Je suis respecté, je tiens mon rang... De quoi j'ai l'air, ce matin ?

- Il ne s'agit pas de toi.

- Ah non ?

Karib blêmissait de colère.

- J'accueille un prince, rugit-il, un ancien prince, un frère de prince, appelle-le comme tu veux – et voilà que mon invité se met à vendre des poireaux sur la place du marché ! Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Que je te loge aux écuries pour un écu par jour ?

Olen fit la moue, creusant du bout du pied un petit trou dans la neige.

- Je sais que c'est difficile, reprit Karib. Mais ne mets pas en danger ce que moi, j'ai construit, sinon il n'y aura plus d'abri pour nous où que ce soit.

- Comme tu veux.

- Non, pas comme je veux ! C'est effrayant, on dirait mon fils !

La comparaison fit sourire Olen presque malgré lui.

- Olen, plaida le mage, pense à Oranie. Tu l'as ramenée du bout du monde, déjà qu'elle n'est plus princesse, ne lui inflige pas tes échecs ! J'ai de quoi faire vivre tout le monde, profitons-en.

- C'est facile pour toi, grogna Olen. Moi, j'ai tout perdu. J'ai échoué, je me suis ridiculisé.

- Ta partie était plus dure à jouer que la mienne.

Les deux compagnons se turent, plongés dans leurs réflexions. Un peu plus loin, une foule avide de curiosité les observait. Kendral, sentant l'attention lui échapper, enchaîna alors sur une série de « confidences », enjoignant les trente personnes présentes de ne les répéter à personne. Le prince était arrivé seul, en carriole, accompagné d'une femme qui n'était pas la sienne...

- Allez, viens, Olen. Enlève ce tablier et rentrons au manoir.

Le prince déchu hésita encore une longue minute avant de dénouer son tablier et de le laisser tomber dans la neige. Ignorant la foule qui le dévisageait avec amusement, ainsi que son nouvel employeur – qui tenait là une extraordinaire histoire à raconter au coin du feu –, il monta à bord de la litière et tira le rideau d'un geste sec.

Kendral regarda l'attelage s'éloigner, avant de rejoindre les badauds qui le pressèrent de questions indiscretes. Qu'il était jouissif d'être l'homme du jour ! Les seigneurs ne connaissaient pas leur chance, ils étaient nés comme cela.

- Je ne peux pas trop en dire, s'excusa-t-il avec un air de mystère qui ne fit qu'attiser le feu des questions.

Le maraîcher, gêné, lui fit signe de s'approcher.

- Un instant, mes amis, lança-t-il à la foule.

À l'oreille, le gros homme lui chuchota :

- Intendant, je dois quatre écus de commission au prince. Tu crois qu'il faut les lui faire porter au manoir ?

- Quatre écus ?

- Ben oui, il a vendu six cageots de poireaux et huit salades, ce qui nous fait...

- Garde-les, mon brave. Tu en as plus besoin que lui !

Le maraîcher s'inclina. Non, il n'avait pas besoin de quatre écus, en cette saison les affaires étaient florissantes. Les légumes, cultivés dans les grandes serres d'Edholm, coûtaient dix fois plus cher qu'en été. Il aurait surtout voulu revoir le sympathique jeune homme qui lui avait proposé ses services, et peut-être lui présenter sa femme. Après tout, ils s'étaient tutoyés, ils avaient reluqué ensemble les fesses des passantes... C'était un homme comme un autre ! Et puis sans cela, jamais sa femme ne croirait qu'Arvid Nowik, troisième du nom, avait charrié ses cageots.

Il rempocha ses quatre écus, se tourna vers la clientèle encore massée devant son étal et cria :

- Qui veut de belles salades touchées par le prince Nowik ?

La route avait été longue. En mettant pied à terre devant la taverne où luisait un bon feu, le cavalier à l'armure couverte de givre pensa qu'il avait bien mérité un bol de soupe. Il poussa la porte et pénétra dans la grande salle, où étaient attablés les hommes de la dernière escouade encore en activité sur le sol woltanien. Il n'avait guère eu de peine à les retrouver ; il suffisait de suivre la trace sanglante qu'ils laissaient derrière eux. Une longue traînée de macchabées, de veuves, de chaumières en feu. C'était la troupe du maître, qui, après s'être livrée aux pires exactions sur les traces des fugitifs, traquait à présent l'Albinos avec les mêmes méthodes aveugles. Eux-mêmes ne savaient plus très bien qui ils recherchaient et pourquoi ce qui comptait, c'était de satisfaire le maître.

Ce soir-là, ils étaient cantonnés dans une taverne isolée, au nord du bourg de Kwein, à une dizaine de lieues de la frontière d'Oster. Qu'y faisaient-ils ? D'après la sentinelle à l'extérieur, un des espions du port avait assuré qu'Enseth séjournait à Kwein. Mais ils n'y avaient rien trouvé, et le maître était d'une humeur noire.

- Ednar... Pas trop tôt !

- J'ai fait un crochet par le port, maître. Je ne savais pas où vous trouver.

Comme toujours, le maître avait fait évacuer la salle, car un cavalier de cristal ne fraye pas avec le peuple. Les deux hommes s'isolèrent donc à une table en retrait, où un aubergiste tremblotant leur porta un pichet de sirop de mûre. Ednar vida son verre d'un trait. Faute de soupe, le sucre le réconforta, après plus de huit heures de chevauchée à jeun.

Loin de l'âtre dont les flammes se reflétaient sur ses épaulières, le visage blafard du grand maître était zébré de zones d'ombre. Il ressemblait à un cadavre animé.

- Que dit le seigneur ?

- Il dit qu'il faut laisser croire à Enseth qu'on abandonne la poursuite. Il pense qu'il ira tout droit au château.

- Foutaises, grinça le maître. Il n'ira nulle part, il passera la frontière et personne n'en entendra plus parler.

Ednar résista à l'envie de lui dire que, dans ce cas, il était inutile de se donner tout ce mal.

- Toi qui es bien introduit chez les assassins, tu vas retourner les voir et leur confier une nouvelle mission : retrouver Enseth et me rapporter sa tête.

Voilà pourquoi Njorad, d'ordinaire si sec avec ses officiers, se montrait presque aimable ce soir. Sa haine incontrôlée s'était retournée contre l'albinos, il ne voulait plus que lui, mais il savait fort bien que son père, le seigneur Edkharen, n'apprécierait pas qu'on lui désobéisse.

- Ils ont déjà déployé les grands moyens pour éliminer *les autres*. Une tête de plus risque de coûter très cher...

- Depuis quand tu te soucies de ça ? cingla le maître. Fais ce que je te dis et n'échoue pas une nouvelle fois.

Ednar fronça les sourcils ; il n'avait jamais échoué en rien.

- C'est ta faute si Enseth nous a échappé à la Feuille d'or. Tu t'es stupidement fié à la parole d'un soldat.

Le jeune officier approuva d'un signe de tête. Njorad n'était pas toujours maître de ses instincts, et s'il s'avisait de répondre sa tête se détacherait sans doute de ses épaules avant même qu'il ne pose la main sur la garde de son épée. Njorad était un fou, mais un fou dangereux.

- Tiens, paie-les, ordonna le maître en posant une bourse sur la table.

Ednar empoigna la bourse et se leva, saluant du poing sur la poitrine. Ce n'était pas encore à cette heure qu'il pourrait dormir dans un lit ; le temps de changer de cheval et il repartirait pour les bas quartiers d'Oster. Il traversa la salle, ignora les saluts respectueux des cavaliers et claqua la porte derrière lui. Officier ? Plutôt garçon de courses ! Ce genre de mission n'aurait jamais été confiée à un officier, ni même à ses hommes, du temps du Fils de la lune... Dans sa main, la bourse pesait lourd, prouvant que cette tête brûlée de Njorad y avait englouti ses dernières ressources.

Il chevaucha droit sur Oster, somnolant en selle, s'accordant rarement une ou deux heures pour dormir dans une grange. C'était une seconde nature, il ne savait pas s'économiser. En paix comme à la guerre, un cavalier de cristal était tenu de garder le rythme, sous peine de s'affaiblir – et la faiblesse, c'était la mort.

L'Alchimiste – maître assassin au nom trompeur – ne parut pas surpris de voir Ednar dans son armure de cavalier. La seule fois qu'il avait rencontré le jeune homme, il avait décelé sous son habit de citadin la sourde violence des hommes de guerre. À peine s'étonna-t-il qu'un guerrier du Grand Nord vienne louer ses services : en vingt ans d'ombre, il avait tout vu.

Dans sa petite boulangerie de la capitale, surveillant du coin de l'œil un mitron en toque blanche qui empilait les miches de pain, le maître assassin tenait à merveille son rôle de citoyen comme les autres.

- Je sais ce qui t'amène, annonça-t-il avec un sourire.

- Non, tu ne sais pas.

L'assassin guetta sur le visage de son interlocuteur les signes d'une anxiété dissimulée, comme il savait si bien le faire. Un clignement de paupières trop rapide, une veine qui palpite, un rien pouvait trahir la peur. Mais le cavalier semblait parfaitement sûr de lui.

- Tes échecs répétés ont lassé mes employeurs.

- Ils me demandent de tuer deux seigneurs du Conseil, ils se doutent bien que ça ne se fait pas en un clin d'œil. Sans compter que j'ai perdu des hommes – des hommes qui coûtent une fortune à former.

- C'est ton problème. Je veux que tu me rendes mon argent.

- Tu rêves !

Ednar fit sonner sa cuirasse du bout de son gantelet.

- Tu sais ce que je suis, non ?

- Oui, oui, un cavalier de cristal, la belle affaire. Il en faut plus pour m'impressionner, jeune homme.

- Bien. Si tu es de taille à nous tenir tête, je n'insiste pas.

L'Alchimiste caressa sa barbe. Soit le jeune officier bluffait, soit les têtes brûlées des Terres de cristal avaient vraiment l'intention de lui déclarer la guerre. Combien étaient-ils ? Des centaines, à ce que l'on disait. Des hommes comme celui-ci, sans peur et sans cervelle, prêts à mourir sur commande. Le poison et la dague terrorisaient les notables, beaucoup moins les machines de guerre du Nord. Il était peut-être plus sage de négocier.

- Doucement, cavalier. Ne t'emporte pas... Je ne dis pas que mes gars ont été exemplaires, mais ils sont déjà allés très loin. Encore un peu de patience et vous en aurez pour votre or.

- Ne cherche pas à me convaincre, je suis là pour mettre fin au contrat.

Sentant monter la tension, le boulanger qui les épiait du coin de l'œil glissa la main sous sa blouse. Lentement, il en retira une dague de lancer. Mais le cavalier avait des yeux dans le dos. Dégainant son épée à pommeau de lune, il l'abattit avec une telle force que le crâne du boulanger s'ouvrit en deux comme une noix. Le sang jaillit en cascade, le corps roula au sol, les paniers se renversèrent, déversant des miches de pain sanglantes jusque dans la rue.

- Restons calmes ! s'écria l'Alchimiste.

Ednar eut un haussement d'épaules en rengainant sa lame.

- Un homme seul avec un couteau, tu me sous-estimes, lâcha-t-il.

- Il voulait juste garantir ma sécurité. Jamais il n'aurait attaqué sans mon ordre.

- On ne le saura jamais.

Cette fois, le maître assassin était fixé sur son interlocuteur. Assez fou pour massacrer un homme en pleine ville, assez rapide pour prendre de court un tueur bien entraîné. L'argent ne valait pas le risque.

- Je vais te rendre ce que je peux, promit-il. Mais dis à tes employeurs qu'ils ne s'attendent pas à récupérer toute la somme, j'ai engagé de gros frais.

- Donne ce qui reste.

L'Alchimiste descendit au sous-sol, s'étonnant de ne pas être suivi. Ce jeune écervelé ne craignait ni les coups fourrés ni la fuite par la porte de derrière. Qu'importe, mieux valait en finir... Il compta ses gemmes, enfouit une bonne moitié de la somme dans une bourse et remonta les escaliers. On voyait à l'extérieur le visage tétanisé des passants, scrutant la boutique.

- Voilà. Erwoch m'est témoin qu'il ne reste pas un écu de plus.

Ednar soupesa la bourse, jugeant qu'elle était décemment remplie. Il se moquait éperdument de la somme qu'elle contenait, mais il fallait être crédible.

- Bien sûr, si tu veux tenir tes engagements par conscience professionnelle, mes maîtres apprécieront sûrement le geste, lança-t-il avec le plus grand sérieux.

- Tu te fous de moi ! s'indigna l'Alchimiste. Tu viens ici pour reprendre mon dû, tu tues un de mes hommes dans ma boutique, et tu crois que je vais finir ton contrat pour tes beaux yeux ?

- Fais comme tu veux, assassin.

- Sors d'ici et ne reviens jamais.

Le cavalier écarta les curieux et s'éloigna tranquillement. Dans l'heure, l'Alchimiste allait rappeler ses assassins, portant sans le savoir un coup terrible à l'un des plus dangereux complots de l'histoire du royaume. Ednar se sentait allégé. L'obéissance était peut-être la première qualité d'un cavalier de cristal, mais elle ne passerait plus par la lâcheté, le poison, la torture. Somme toute, il ne faisait qu'appliquer les règles de l'ordre... Si le grand maître voulait la peau des fugitifs ou celle d'Enseth, il n'avait qu'à la prendre en homme, l'épée au poing.

En plein milieu de la rue, il glissa la bourse de l'assassin dans celle que lui avait donnée Njorad. Il y avait une véritable fortune au creux de sa paume, une somme pour laquelle de petits seigneurs n'auraient pas hésité à se faire la guerre. Mais il ne prit pas la peine de compter. Ce dont il avait besoin, il l'avait : un cheval, une épée, une armure ; le reste était bon pour les marchands de drap.

Assis sur les marches d'un temple, un faux aveugle mendiait, grelottant sous ses haillons. Ednar laissa tomber la bourse sur ses genoux et poursuivit sa route sans se retourner. Il était loin déjà lorsque l'homme, se demandant ce qu'on lui avait jeté, dénoua les cordons de cuir. S'il avait regardé en arrière, il aurait vu le mendiant devenir blême, porter la main à son cœur et tomber raide mort.

Une nouvelle vie commençait à Westerwald. Une vie presque normale, insouciante, familiale. Olen et Oranie s'étaient définitivement installés dans la chambre samorrénne, débarrassée pour l'occasion de ses encombrantes sculptures guerrières en bois d'Azman. Les farouches guerriers du Sud, avec leurs socles de pierre, avaient été descendus dans le parc, où ils servaient de cible à Nils. Inlassablement, il leur lançait des couteaux de cuisine, prenant soin d'améliorer les performances de sa main gauche. Dans une autre vie, le Doyen des mages aurait crié au sacrilège : ces statues lui avaient coûté un bras. Mais aujourd'hui, il ne ressentait que de l'amusement à voir le Fils de la lune massacrer ses bibelots.

Le soir, tout ce petit monde se rassemblait dans la salle à manger et Karib, sur son fauteuil seigneurial, ressemblait à un père de famille. On retrouvait un peu l'ambiance des auberges d'Helion, où chacun pouvait parler librement, rire de tout, roter à table... Nuance : on évitait de roter à table, car il y avait une dame désormais, et même si elle en avait vu d'autres, les fugitifs voulaient lui épargner l'ambiance de salle de garde. Quant à Jad, dont l'aversion pour les amis de son père grandissait de jour en jour, il dînait le plus souvent dans son coin, répondant par des grognements aux questions qu'on lui posait, filant dans sa chambre dès la dernière bouchée. Les soirées s'achevaient alors devant la cheminée du petit salon, où l'on trinquait – plutôt deux fois qu'une – à coups de gnôle des montagnes. Un alcool à décorner un bœuf, distribué en guise de réconfort aux mercenaires du Grand Nord, et dont une gorgée vous nettoyait le corps et l'âme.

Nils s'enfonça dans une mer de coussins, croisant ses bottes sur la table basse. Il faisait bon près de la cheminée, même s'il n'y restait plus que des braises. Au train où allait la nuit, tout le monde allait la finir là, sur les sofas du petit salon. Karib ronflait, bras et jambes écartées, un sourire idiot aux lèvres. Il riait encore, sans doute, de la plaisanterie incompréhensible qu'il avait répétée dix fois avant de sombrer. Oranie, blottie contre un traversin de soie qu'elle prenait sans doute pour Olen, ne ronflait pas moins fort. À eux deux, ils couvraient le craquement des braises, le sifflement du vent, le hurlement lancinant des loups.

Cherchant Olen du regard, Nils dut se redresser pour l'apercevoir. Il s'était endormi, lui aussi, mais à l'écart, sur un fauteuil, tourné vers la fenêtre. Endormi en regardant les étoiles... Le genre de chose que lui, Nils, avait toujours fait, mais qui ne ressemblait guère à Olen. Où était passé le beau parleur, le séducteur, le boute-en-train ? Le prince déchu ne s'était pas remis. Il faisait de son mieux pour dissimuler son

malaise, mais seuls les étrangers s'y laissaient prendre. Une mélancolie profonde s'était emparée de lui.

Nils se leva. Il était le seul à ne pas ressentir l'ivresse – et pour cause, il ne buvait pas. Peu. Tout juste un petit verre de gnôle, dont il avait laissé un fond. Il détestait sentir ses facultés lui échapper, c'était comme s'offrir à la lame de ses ennemis. Sombrier dans l'ivresse, c'était dire « viens » à ceux qui veillaient dans l'ombre.

Il y avait autre chose : Nils, tout Fils de la lune qu'il était, tenait moins bien l'alcool qu'une gamine de huit ans, comme disait Karib. C'était une chose étrange pour ce guerrier sec et vif, aux muscles durs comme de la pierre, que de voir le monde tourner sur lui-même au deuxième verre de vin. C'était normal, sans doute. Les cavaliers de cristal ne buvaient pas. Et les cavaliers de cristal, c'était lui qui les avait faits.

Jetant sa cape sur ses épaules, il sortit en silence, sans réveiller personne. Dans le corridor, le tapis étouffait le bruit de ses pas, et le froid de la nuit s'infiltrait au ras du sol. La sensation du vent dans ses jambes, loin de le pousser vers la chaleur de sa chambre, lui donna envie de sortir. Il était sans doute le seul homme du royaume à qui le froid donnait des envies d'air libre.

- Tu as besoin de quelque chose ? demanda le valet de nuit qui somnolait dans le hall.

- Non, rien.

Le domestique le regarda déverrouiller la porte avec une moue d'incompréhension. Décidément, le champion n'était pas comme tout le monde.

À l'extérieur, le froid était mordant mais la nuit dégagée, avec un ciel constellé d'étoiles. Les torches dans l'allée faisaient briller la neige et, au loin, le casque du garde de faction renvoyait des éclats de lune. Nils respira profondément. Ses pas crissèrent dans la neige durcie, comme s'il marchait sur du verre. S'il avait fait un peu moins froid, il aurait dormi là, sur le porche, devant les cyprès lourds de neige.

Un petit renard à fourrure fauve pointa un museau curieux entre deux arbres. Nils l'observa avant de s'accroupir : c'était le seul moyen de ne pas voir l'animal s'enfuir ventre à terre. On les disait domestiques, ces petits renards, cependant ils étaient plus craintifs qu'un soldat d'Helion. En journée, ils se méfiaient de Karib – le chien – mais, le soir venu, ils se rapprochaient du manoir, attendant comme le messie les restes de repas que leur jetait le cuisinier. À cette heure tardive, ils chassaient. Nils s'amusait parfois à les voir rapporter des mulots, ou des poules volées dans les dépendances. Mais il était très rare que l'un d'entre eux s'approche d'aussi près.

Nils s'agenouilla dans la neige.

- Viens, chuchota-t-il au renard.

L'animal ne vint pas. Campé sur ses petites pattes, il semblait prêt à détalier. La curiosité, pourtant, l'empêchait de s'enfuir. Nils fouilla ses poches, n'y trouva qu'un caramel et le jeta à tout hasard. Le renard eut un mouvement de recul, revint à la charge, le dos rond, la queue basse, pour renifler le présent. Non, cela ne lui disait rien. De nouveau, il observa Nils, et Nils l'observa. Difficile de croire à cet instant qu'il était le grand exécuteur du Nord, le faiseur de veuves, le Fils de la lune. Peut-être avait-il vaincu cette rage froide qui l'habitait, pour devenir Nils à jamais ?

- Viens.

Sans appât, sans caramel, le renard s'approchait. Lentement. Pouce par pouce, laissant dans la neige de petites empreintes griffues. Lorsqu'il fut à portée, Nils tendit la main vers lui, si doucement que l'animal ne fit que reculer. Il hésitait.

- Viens, je te dis.

Le renard fit encore un pas. La main de Nils effleura sa tête, déclenchant un mouvement brusque, un coup de dents dans le vide, un coup de semonce. La main toujours tendue, immobile, Nils attendait. Presque malgré lui, le renard revint, se frotta à la main, recula, se frotta de nouveau. Il chercha le regard de Nils, comme pour y lire ses intentions. Puis il abandonna sa tête à la caresse, méfiant mais presque amical. C'était une victoire extraordinaire, qui valait tous les combats d'arène.

Ce moment suspendu ne dura pas trois secondes, puisque la porte du manoir s'ouvrit, faisant fuir l'animal entre les arbres. C'était Olen, un peu pâle, enroulé dans une couverture aux armes du Doyen.

- C'est quoi, ce chien ?

- Un renard.

- Ah.

En d'autres temps, Olen aurait accablé son ami d'histoires – réelles ou inventées – sur les renards, les loups, les ours et les chiens. Au lieu de cela, il vint s'asseoir sur le porche, près de Nils.

- Ça va, Olen ?

- Mouais.

Il avait besoin de parler. Pour cela – Nils ne le savait que trop – il suffisait de ne rien dire. Il avait souvent remarqué ce paradoxe : un homme que l'on supplie de se confier ne décroche pas un mot, alors que celui à qui l'on ne demande rien s'épanche pendant des heures. Le plus souvent, il avait prié pour ne pas se faire abreuver de confidences, mais ce soir, il espérait qu'Olen vide son sac.

- Je ne vais pas rester ici longtemps, dit Olen, confirmant la théorie de son compagnon. Je vais quitter le domaine.

- La chambre est trop moche ?

Olen eut un sourire. Il était vrai que la chambre samorréenne, l'une

des plus luxueuses du manoir, était aussi la plus chargée. Ses miroirs d'or et d'ambre donnaient presque la nausée, sans parler des statues de taille humaine que l'on avait descendues dans le parc pour éviter à Oranie de faire des cauchemars.

- Je ne suis rien, ici. Une pièce rapportée, un pique-assiette, un invité à plein temps... Je déteste ça.

- Ça te gêne de dépenser l'argent de Karib, si durement gagné ?

De nouveau, le prince déchu eut un sourire. Ce n'était pas tous les jours.

- Si j'étais tout seul, passe encore. Mais là, avec Oranie... Tu connais son histoire aussi bien que moi : elle a quitté son pays, son mari, son père, pour devenir princesse, et regarde où elle est.

- Bah, elle ne fait pas des passes sur les docks non plus...

- Je voudrais bien te voir à ma place ! Imagine-toi annoncer à une future princesse : petit imprévu, on va vivre aux crochets d'un ami pour ne pas se retrouver à la rue...

- Je vis à ses crochets aussi, s'amusa Nils. Et moi je m'en fous.

- C'est pas pareil ! Tu as un statut, tu es son champion. Moi, je suis quoi ? Un ami. Un ami à qui on fait la charité.

- Tu ne seras pas le premier, fit Nils en pensant à Loreth, le « meilleur ami » que Karib avait mis à la porte.

Il regretta aussitôt cette phrase, qui avait assombri davantage le visage d'Olen. Remonter le moral était un talent qu'il n'avait pas.

- Je suis un raté, lâcha sombrement Olen.

- Pas plus que moi.

Olen parut réfléchir un instant et répondit très sérieusement.

- Non, pas plus que toi.

Le vent se levait. Une torche s'éteignit avec un chuintement, laissant échapper une fumée noire. Les deux hommes se regardèrent, longuement, et le sourire de Nils finit par gagner Olen. Qu'est-ce qui avait bien pu mener un seigneur et un guerrier de légende à se traiter de ratés sous ce porche, après une soirée trop arrosée ? Un jour peut-être, ils l'apprendraient. À cette heure, il s'agissait seulement de lutter contre le froid, et à ce jeu, l'ex-prince Nowik n'était pas de taille. Il se leva, salua Nils d'un petit signe et retourna à la douce chaleur du manoir.

Resté seul, le Fils de la lune s'interrogea encore, pendant quelques secondes, sur les zones d'ombre de son destin. Puis il s'enfonça dans le parc, à la recherche de son renard.

D'auberge borgne en auberge borgne, l'Albinos aurait pu vivre cent ans. L'escouade sanguinaire qui le traquait faisait tant de bruit qu'il la voyait venir plusieurs heures à l'avance. Le temps de plier bagage et de brouiller ses traces, il ne leur laissait que de faux indices. Njorad, en bon guerrier, était sourd et aveugle aux évidences ; il fonçait tête baissée sur ses fausses pistes, déchaînant sa rage sur ceux qu'il prenait pour des complices. Enseth prenait un certain plaisir à le renvoyer de ville en ville, alors qu'il n'avait pas bougé des bas-fonds du port. Quant aux espions lancés à ses trousses, il connaissait leurs méthodes pour les avoir dirigés lui-même.

Jusqu'au jour où il se heurta au plus inattendu des écueils : la monnaie. Il lui fallait de la monnaie. Dans sa bourse pleine à craquer, la plus petite gemme valait mille écus... Il avait écoulé toutes ses pièces, et échangé sans trop de mal de petites gemmes de cent écus. À présent, il ne lui restait plus que de grosses pierres, impossibles à refourguer dans les bas quartiers où il se terrait. Aucun tavernier n'aurait accepté une gemme de mille écus pour une nuit et trois bols de soupe – neuf cent de monnaie ! – et, quand bien même, sortir une pierre de cette valeur dans un bouge était l'assurance de se faire couper la gorge.

S'aventurer dans les beaux quartiers n'était pas moins risqué. Oster grouillait de banquiers, mais aussi d'indicateurs et de bons citoyens désireux de se faire bien voir des autorités. Il ignorait à quel point le seigneur Edkharen tenait à sa capture ; s'il y avait mis les moyens, toutes les grandes villes de Woltan pouvaient se trouver en alerte. Il connaissait, pour l'avoir organisée lui-même, la fièvre des mises à prix : pour une prime de dix mille écus, cent mille personnes vous traquaient nuit et jour.

Cette impasse absurde le poussa à vivre pendant quelques jours comme un vagabond, faisant les yeux doux à des prostituées en fin de service, échangeant une boucle de ceinturon contre une nuit dans une grange. Puis il dut se résoudre à se mettre en danger, car il serait bientôt contraint – un comble – de se faire embaucher comme garçon de salle. Trimer pour un écu par jour avec une bourse débordant de gemmes, c'était au-dessus de ses forces.

N'ayant d'autre choix que de se faire remarquer, il interrogea les tauliers, les petites frappes, les souteneurs, à la recherche d'un *honnête* financier dans le quartier. Car les bas-fonds, hauts lieux de la misère, ne manquaient pas de gens riches ; il fallait seulement les trouver. Si une bonne âme, moyennant commission, voulait bien le fournir en

pièces... « Pour un ami », bien entendu. Lui, pauvre vagabond, n'était qu'un intermédiaire ! Il espérait que ses traits tendus et ses vêtements sales le mettraient à l'abri d'un coup de poignard. Mais comme on n'est jamais trop prudent, il dissimula sa bourse sous le parquet d'une vieille maison en ruine, où seuls les rats avaient encore à faire.

Au bout de quelques jours, un informateur plus confiant que les autres accepta de lui fournir un renseignement à crédit.

- Essaie le grand-père. C'est un prêteur sur gages dans la rue des tanneurs... Il est dur en affaires mais il a les moyens.

Enseth fila aussitôt vers le quartier des tanneurs, non sans se retourner à chaque coin de ruelle. Les chances que l'informateur le fasse suivre – ou égorger par un acolyte – n'étaient pas négligeables. Il pouvait également être en cheville avec ceux qui offraient une belle prime pour un grand maigrichon aux faux airs d'albinos. Que n'était-il pas né châtain...

- Le grand-père ? fit un apprenti tanneur, feignant de réfléchir. Je ne vois pas.

- Ne perds pas ton temps, je n'ai pas un sou. Mais si tu me dis où il est, je te donnerai dix écus ce soir. J'ai une affaire à lui proposer.

- Bah. Il loge au premier étage de la taverne, là-bas. Dis-lui que Morod t'envoie, s'il est content de ton affaire, il me donnera un pourboire.

- Merci.

L'Albinos se pressa vers la taverne, devant laquelle un groupe de marins se disputait les faveurs d'une fille. Mais son instinct le cloua sur place. Là-bas, au coin de la rue, le barbu vêtu de fourrure grise n'était pas un simple passant. Il le regardait trop fixement. Il avait une main dans le dos. Déjà, pensa-t-il. Il n'avait pourtant mis qu'une dizaine de minutes à trouver l'usurier.

- C'est lui ! cria le barbu en le voyant prendre ses jambes à son cou.

Il y eut un sifflet, une porte qui claque, un bruit de course dans la neige boueuse.

- Par-derrière !

Les dents serrées, l'Albinos s'engouffra dans la première ruelle, où il se heurta à une prostituée. La ruelle était si étroite que les murs semblaient attirés l'un vers l'autre, les toits se touchant presque. Il bouscula la fille avec un juron.

- Tire-toi !

Derrière lui, les appels de ses poursuivants se rapprochaient. Comme la fille refusait de bouger, il l'empoigna, et fut frappé par ses traits fins et ses grands yeux noirs. Étrange physique pour une travailleuse des rues...

- Prends-moi dans tes bras si tu veux vivre, lui dit-elle doucement.

Que croyait-elle, cette idiote ? Qu'on le prendrait pour un client ?

Mais il était trop tard pour forcer son passage dans la ruelle. En une seconde, le barbu et les autres seraient sur lui... Alors il joua le tout pour le tout et saisit la fille par la taille, mimant un baiser enflammé dans son cou. Il fut surpris de la voir murmurer, sans quitter des yeux l'entrée de la ruelle, une espèce d'incantation gutturale.

- Par là ! meugla une voix rauque.

Le barbu aux vêtements de fourrure, un poignard à la main, déboula dans la ruelle, suivi de trois traîne-savates aux crânes rasés. Il n'osait plus bouger. Il respirait son odeur de laine et de lavande. Tant qu'à mourir, autant mourir dans les bras d'une femme.

- Où il est ? s'étonna l'un des chauves.

C'était impossible. À deux mètres de lui, les quatre hommes ne semblaient pas le voir.

- Hé, vous deux ! lança le barbu. Il est passé où, le grand maigre ?

- J'en sais rien, mon gros, répondit la fille sans se démonter. Il est arrivé en courant, mais quand il nous a vues, il a fait demi-tour.

Quand ils *nous* a vues ? Enseth déglutit péniblement. Les hommes le dévisageaient avec lubricité, l'un d'eux passa même sa langue sur ses grosses lèvres gercées en lui adressant un clin d'œil.

- Soyez sages, mes poulettes, on reviendra !

- Vous nous faites un prix si on vous prend toutes les deux ?

Ils le voyaient comme une femme.

- Plus tard, brailla le barbu. On ne va pas laisser échapper trois mille écus !

- Pour deux belles poules comme ça, moi, j'hésite ! ricana un autre.

Ils repartirent avec des sourires entendus à la suite du barbu qui ouvrait la route. Un instant plus tard, ils avaient disparu.

- Merci, fit Enseth, abasourdi.

- C'est toi qu'on appelle l'Albinos, n'est-ce pas ?

Il fronça les sourcils, vérifiant que de l'autre côté de la ruelle, n'arrivait pas un groupe concurrent.

- Qu'est-ce que tu me veux ?

- Je t'offre une chance de vivre. Ça t'intéresse ?

Elle lui fit signe de la suivre dans une arrière-cour, pour le cas où les quatre hommes reviendraient les chercher, elle et son *amie*. Docilement, il suivit. Si cette fille avait voulu le tuer, ce serait chose faite, et son incantation le troublait énormément. Il ne connaissait rien à la magie, sauf une chose : les mages étaient rares, chers, souvent entretenus par les puissants du royaume.

- Je travaille pour le Doyen des mages, annonça-t-elle d'emblée.

Pétrifié, l'Albinos ouvrit la bouche comme une carpe.

- Et je te propose de me suivre à Westerwald, pour te mettre sous sa protection.

- Sa protection ? s'esclaffa Enseth. C'est la meilleure que j'aurai

entendue avant de mourir ! Allez, appelle tes hommes et qu'on en finisse.

Elle parut surprise. Elle ne savait pas. Elle travaillait pour Arianrhod, mais elle ne savait pas.

- Je suis seule, regarde par toi-même !

Dans l'arrière-cour, il n'y avait que deux chats occupés à se battre pour un squelette de poisson.

- Le Doyen des mages, donc, t'a envoyée pour m'offrir sa *protection* ?

- Non, il m'a envoyée pour te trouver, je t'ai trouvée.

Elle désigna la ruelle, à présent masquée par un tas de poubelles.

- Mais je ne pense pas que tu vivras très longtemps ici, dit-elle avec un sourire narquois. Trop de gens te recherchent... Le temps de rentrer à Westerwald prévenir le Doyen, tu seras déjà mort.

- Alors tu prends l'initiative de m'offrir ce marché...

- Tout à fait. Tu viens avec moi, tu échappes à la mort. Tu refuses, je te dénonce au premier couillon venu, qui ira vendre ta peau pour trois mille écus.

Enseth eut un grand sourire qui sembla étonner la jeune femme. Elle s'attendait sûrement à un chapelet d'insultes.

- J'espère qu'il te paie cher, fit-il. Tu es douée.

Elle lui rendit son sourire. Combien le payait-on, lui, diplomate chevronné ? Elle préférerait sans doute ne pas le savoir.

- Qu'est-ce qui me garantit que j'aurai la vie sauve ?

- Ma parole, pour ce qu'elle vaut, répondit la fille. Je ne sais pas ce que le Doyen te veut... Mais je connais quelqu'un qui pourra intercéder en ta faveur, s'il veut ta peau comme les autres.

L'Albinos hésitait.

- Si tu aimes mieux crever ici, dans ce quartier pourri, fais comme chez toi ! Je peux très bien rentrer à Westerwald et raconter au Doyen que je t'ai raté de peu... Ça ne m'empêchera pas de dormir, moi.

- Tu es assez forte, admit-il.

Il hésita encore une minute, pour la forme, mais la jeune femme le tenait. S'il refusait, elle rameuterait tous les soudards du quartier et, contrairement à eux, elle pourrait le retrouver. Elle était manifestement entraînée pour cela. Et s'il la tuait – une illusionniste n'avait sûrement pas les moyens de se défendre –, il se retrouverait de nouveau seul, traqué, sans argent, dans un quartier hostile.

- Eh bien allons-y, femme. Le temps de récupérer mon argent...

- Je ne m'appelle pas femme, Albinos. Je m'appelle Norah.

- Et moi Enseth. Ce surnom d'Albinos m'exaspère !

Présentations faites, ils quittèrent la petite cour et prirent la ruelle en sens inverse. L'Albinos ne put réprimer un pincement au cœur à l'idée qu'il allait, de son plein gré, se jeter dans les bras des hommes qui le haïssaient le plus au monde – et pourtant, nombreux étaient

ceux qui le haïssaient. C'était un choix suicide, mais en avait-il d'autres ?

Lorsqu'ils parvinrent à l'auberge tranquille où la jeune femme s'était installée, Enseth remarqua avec admiration qu'elle avait prévu pour lui un cheval et une selle. Son plan était mûri d'avance... Elle n'était tombée dans aucun des pièges qu'il avait semés à l'attention de ses poursuivants. Elle avait remonté sa trace comme un chien de chasse, ne se laissant berner ni par ses quinze chambres d'auberge, ni par les faux bruits qu'il avait fait courir. Elle maîtrisait l'art de l'illusion. Elle était assez belle pour séduire un haut noble. Un élément de premier ordre, comme on en trouvait peu à Woltan.

Ils sortirent du port au coucher du soleil, pour emprunter une route déserte, balayée par le givre. Là encore, elle avait vu juste, évitant la grande route et son pont à péage.

- Qu'est-ce que tu lui as fait, au Doyen, pour avoir peur qu'il te tue ? demanda Norah.

- Rien.

- Ça m'étonne.

Rien... ou presque. L'Albinos revit en un instant ce qu'il avait fait au Doyen, et cette vision lui donna le vertige. Il l'avait promené, en haillons, dans une prison roulante... Il l'avait traqué, mis à prix comme un brigand... Il avait lâché sur ses traces un molosse démoniaque et une armée de cavaliers de cristal... Il avait fait torturer, assassiner les gens qui l'avaient approché... Il l'avait contraint à charrier des gravats pour survivre, à se battre parmi les brutes... Et payé pour le tuer les pires assassins du royaume. Il avait transformé sa vie en enfer.

Pour la première fois depuis la mort du roi Harald, le Conseil de Woltan tint séance dans la grande salle d'audience du palais d'Oster. Car la salle du Conseil, au sommet de sa tour, était en travaux. Des marbriers, des maçons, des architectes venaient y prendre des mesures, quelque peu terrifiés à l'idée de modifier ce que personne n'avait touché au cours des siècles. C'était un endroit sacré, où s'était tenue l'assemblée des dieux, où Erwoch avait pris son envol. Sous les statues colossales avaient siégé des générations de seigneurs. On y avait bien ajouté les trônes noirs du Doyen et du Premier Général, cinq ou six cents ans plus tôt, mais depuis, la salle était restée inchangée. Et lorsque, à la fin du règne d'Heredan, quelqu'un avait parlé de garnir les trônes glacés d'un capiton de cuir, l'indignation des sages avait mis en péril la stabilité de la cour. Non, on ne touchait pas au cœur du sacré.

En ce début de règne, pourtant, une véritable révolution était en marche. Non seulement on touchait au saint des saints, mais on y installait un nouveau trône, celui du huitième seigneur de Woltan ! Les sages, naturellement, avaient hurlé à l'hérésie. Mais Oderic n'était pas son prédécesseur. Ignorant les protestations et les prophéties de malheur, il avait ordonné que l'on cimente un huitième trône au sommet de la tour. Une magnifique pièce de marbre massif, acheminée en un bloc des carrières du Grand Sud, sculptée par les meilleurs artisans aux armes du nouveau seigneur. C'était l'un des événements les plus importants de l'histoire du royaume.

- Le roi et les hauts seigneurs !

Dans la grande salle d'audience, où l'on avait ressorti les cathèdres du temps d'Harald, plus de cent flambeaux éblouissaient comme un soleil d'été. Au-dessus de chacun des sièges – auxquels s'ajoutait une cathèdre toute neuve – était suspendu un dais aux couleurs des seigneurs. Hodenwald, Oster, Nowik, Edholm et le Gundland accueillaient un nouveau venu aux armes étonnamment sobres : un simple drapeau violet et noir. Pas de marque, pas de symbole.

À l'appel du héraut, les membres du Conseil, en grande tenue de cour, pénétrèrent solennellement dans la salle. Oderic entra le premier, son long manteau de fourrure au damier de Woltan traînant sur le sol. Suivaient Hel Hjorn du Gundland, plutôt songeur, et Irenia d'Oster, impassible dans sa robe sertie de pierres précieuses. Venaient ensuite Klars Edholm, que tout ce faste n'empêchait pas de se ronger les ongles, et enfin Nowik, le prince régent obèse, écrasé de timidité. Exceptionnellement, on n'avait pas convoqué les seigneurs sans terre, Premier Général et Doyen des mages, car l'usage voulait que « seul un

roi accueille un roi ». Il n'y avait plus qu'un roi à Woltan, les autres n'étaient que des seigneurs, mais les sages avaient tranché : comme aux temps anciens où le haut roi régnait sur cinq royaumes, seuls les tenants des terres seraient présents ce soir.

Oderic siégea, imité par ses pairs.

- Salut à vous, lança-t-il, aussi brutal qu'à l'accoutumée.

Il jeta un œil circulaire à l'assistance, s'attarda un moment sur Ingvar – qui détourna les yeux – avant de se lever.

- Comme vous le savez, nous sommes ici pour introniser le huitième seigneur de Woltan. Et comme l'exige la loi, je vais demander à chacun de vous s'il y voit un inconvénient.

De ses petits yeux menaçants, il regarda Ingvar, comme on regarde un cerf avant le coup de grâce. Il y avait une ironie à la fois déplacée et blessante dans le ton de sa voix.

- Notre ami Nowik ?

- Pas d'inconvénient, fit l'obèse d'une petite voix.

Le roi se détourna de lui avec un petit sourire.

- Edholm ?

- Pour moi, il est le bienvenu.

Klars avait répondu de sa voix monocorde, indifférente, prouvant qu'il ne s'était déplacé que pour le protocole.

- Le Gundland ?

- Pareil.

- Tu n'as pas l'air très enthousiaste...

- Je ne l'aime pas, je ne l'ai jamais aimé, cingla Hel Hjorn en croisant les jambes. Mais il est riche.

- Exactement, triompha le roi. Et il tient les mines de fer.

Lorsque vint son tour, la princesse Irenia fit mine de réfléchir, pour se donner de l'importance. Mais le roi semblait sûr de sa réponse.

- Oster ?

- Aucun inconvénient, finit-elle par dire.

Oderic se rassit, le menton haut, et se frotta les mains comme un commerçant qui aurait conclu une belle affaire.

- Et moi, dit-il, vous connaissez mon avis... Sinon pourquoi est-ce que je vous aurais convoqués ce soir ? Pour une partie de dés ?

Il éclata de rire et, même si la plaisanterie n'était pas bonne, les seigneurs sourirent poliment. Ils savaient que la séance était parfaitement symbolique... Les alliances s'étaient conclues au cours de longues négociations, pendant les derniers mois. Des dizaines de missives avaient été acheminées de capitale à capitale. Des rendez-vous avaient eu lieu en secret, dans des relais de chasse isolés, parfois même dans des tavernes. Rallier une nouvelle seigneurie au plus grand royaume du monde, cela ne se faisait pas en dix minutes de simagrées.

Seul Nowik avait dû prendre sa décision *in extremis*, car son domaine avait été laissé à l'écart des négociations. À son arrivée le matin même, on lui avait expliqué que l'ancien prince Arvid, considéré comme instable, n'avait pas été consulté. Pour la forme, on avait ajouté que les choses auraient été différentes si c'était lui qui avait régné.

- Bon, allez, on ne va pas y passer notre vie, lança le roi.

Il fit signe au héraut, qui fit signe au chambellan, qui fit signe aux valets d'ouvrir en grand la porte monumentale à deux battants. Le long d'un tapis éclairé par des photophores dorés s'avancait le nouveau seigneur.

Hel Hjorn posa son menton au creux de sa main, dissimulant mal une certaine hostilité. Irenia eut un sourire diplomatique, Klars Edholm cessa de se ronger les ongles et Ingvar Nowik plissa les yeux. C'était la première fois qu'il voyait cet homme, qui paraissait étonnamment dynamique pour ses soixante-dix ans.

Le nouveau seigneur n'avait pas fait de frais d'élégance, arborant un habit noir d'une parfaite sobriété. Ni gants, ni bagues, ni colliers, ni broderies, pas même une paire de hautes bottes à la mode. Ses cheveux d'un blanc lumineux contrastaient avec le noir de sa tenue. Et son sourire en coin était comme un défi.

- Le seigneur Edkharen ! clama le héraut.

Le roi montra le siège vide avec un large sourire.

- Prends place, mon ami ! Bienvenue parmi nous.

Le vieil homme s'installa, très à l'aise, distribuant des saluts à la ronde. Il fut accueilli par les politesses d'usage, plus ou moins chaleureuses selon celui qui les prononçait.

- Il était grand temps que les Terres de cristal se joignent au royaume, fit remarquer Irenia.

Le seigneur noir lui rendit la politesse en lui disant qu'elle lui rappelait son père, le bon roi Harald, qu'il tenait en haute estime.

- Avec tout le sang que tes soldats ont versé pour le royaume, rappela Oderic, tu aurais pu siéger ici depuis longtemps.

Personne ne crut bon de rappeler que, faute d'être intégré à Woltan, le seigneur des Terres de cristal s'y était immensément enrichi. Certes, ses soldats faisaient merveille au Nord, mais il vendait son fer à des prix astronomiques.

- Je vous remercie de ne m'avoir pas tenu rigueur de mon... statut, fit Edkharen. Je sais que beaucoup de gens se sont farouchement opposés à mon intronisation pour cette raison. Mais, au final, seul compte l'avis du Conseil, n'est-ce pas ?

Son statut, une façon enrobée de dire : nécromant. En englobant les Terres de cristal dans le royaume de Woltan, le roi faisait plus que distinguer un vassal : il introduisait un mage noir au Conseil. Un

homme dont on disait qu'il se nourrissait de sang humain.

- Parle-nous un peu de ton art, demanda Irenia avec une pointe de curiosité.

- Le mieux serait de venir passer quelques jours sur mes terres. Vous y êtes tous les bienvenus, et vous verrez que la magie des morts n'est pas aussi néfaste qu'on veut bien le dire.

Hel Hjorn eut un sourire froid.

- À voir ta forme physique, elle n'est pas néfaste pour tout le monde.

- Tu pourrais en profiter aussi, rétorqua le vieil homme.

- J'ai quarante-cinq ans et onze enfants, Edkharen. Pour le moment, je n'ai pas besoin de tes artifices.

- Pas pour toi... Mais le père de ta femme, à ce qu'on m'a dit, est sur son lit de mort.

Le seigneur du Gundland perdit son air ironique, sentant poindre son intérêt.

- Tu pourrais faire quelque chose ?

- Pas un miracle, bien sûr, sourit le seigneur nécromant. Mais je peux – peut-être – lui faire gagner quelques années de vie.

- Intéressant.

- Ce genre de service est généralement réservé aux membres de ma caste, mais pour un ami seigneur...

Oderic adressa à Hel Hjorn un coup d'œil entendu, comme pour marquer une victoire. La nécromancie était un art étrange : cristallisant toutes les haines, elle devenait tout à coup fréquentable lorsqu'on la mettait à son service.

On donna au seigneur Edkharen, devenu *haut* seigneur, les marques de son élévation : le sceau de Woltan et la clé – symbolique – de la salle du Conseil. On lui remit une douzaine de parchemins qui détaillaient son fief, ses frontières, ses droits et ses devoirs, ainsi que le manteau seigneurial, une affreuse cape tissée que personne ne portait plus depuis trois règnes au moins. Hel Hjorn, soudain aimable, précisa en riant que la sienne servait de tapis à ses chiens.

Les seigneurs se quittèrent devant la salle d'audience, devisant comme de vieux amis à la sortie d'une taverne. Ils parlèrent du temps de chien qui retardait la chasse, et du magnifique ragoût de chevreuil que l'on avait servi à midi. Délicieux ! Cuisson parfaite. Et ces oignons caramélisés... Edkharen était comme un poisson dans l'eau, comme s'il avait depuis toujours siégé parmi les seigneurs. Qui pouvait se douter que cet homme affable, souriant, éduqué, était l'un de ces mages noirs qui terrorisaient tant le bas peuple ?

Au moment de se séparer, le nouveau seigneur s'adressa au prince régent de Nowik, qui n'avait guère participé à la conversation.

- Ingvar, c'est bien ça ?

- Oui.

- Je croyais que tu avais rendu le trône à ton frère... Il est peut-être souffrant ?

- Non, non, il va très bien. Mais il a été... comment dire ? Destitué. Depuis son retour, il n'est plus dans son état normal. Il a des problèmes de mémoire... de personnalité... des réactions incontrôlables... Les sages m'ont confié la régence jusqu'à la majorité de son fils.

- Tu veux dire que ce sont les gens de Nowik qui ont destitué le prince ?

Il n'en revenait pas.

- C'est ça. Et pourtant j'ai tout fait pour le sortir de là.

- Quelle triste histoire, opina Edkharen, avec une moue si contrite qu'on aurait pu le croire véritablement affecté.

Le roi eut un rire sonore, un gros rire de soldat.

- Triste, triste, c'est vite dit... Si tu connaissais le frère, tu préférerais encore celui-là !

Ingvar encaissa l'insulte en pâlisant.

- Je connais le frère, répondit le vieil homme, dont le sourire était aussi chaleureux qu'un coup de rasoir. Et, honnêtement, je ne pensais pas qu'il en arriverait là.

Le roi coupa court à la conversation, qui n'avait que trop tourné autour des frères Nowik ces derniers temps. Il entraîna ses vassaux vers le buffet vertigineux dressé dans la salle des piliers. Cinquante valets en livrée les y attendaient comme une garde d'honneur.

Il était temps de trinquer à l'événement du jour, si ce n'était du siècle : l'entrée des Terres de cristal au royaume de Woltan.

- Alors ?

Tout le monde attendait, le souffle court. Sourcils froncés, Karib décryptait la longue lettre rédigée à l'encre violette, en hochant régulièrement la tête. À ses pieds roulait le tube de métal qui avait contenu le parchemin, et la porte, qu'il n'avait pas pris la peine de refermer, battait dans le vent. En tendant l'oreille, on pouvait encore entendre le pas étouffé du cheval du héraut royal qui s'éloignait dans l'allée.

- Il s'agit d'Olen ?

- Une seconde, s'il vous plaît.

Sa lecture achevée, Karib roula le parchemin et se tourna vers les autres. Nils faisait craquer ses doigts, Oranie piétinait sur place. S'agissait-il de Nowik ? Le roi avait-il pris la décision d'invalidier la destitution ? Lui demandait-il, au contraire, de cesser d'héberger le prince déchu ?

Olen se détourna ostensiblement. Il n'avait cure de cette lettre, il n'espérait plus rien. À voir ses amis frétiller devant le courrier d'Oderic, il eut envie de se saisir du parchemin pour le jeter au feu. L'immense découragement dans lequel il se laissait couler grandissait chaque jour un peu plus. De nuit comme de jour, il ressassait, revivait la scène de la gifle, regrettait, ruminait. Sans répit, il réécrivait l'histoire – et si l'oncle s'était tu ? Et si Kelhorn avait déployé ses hommes ? Il était passé près, très près, trop près peut-être d'un triomphe spectaculaire. Sans cette gifle, il serait réellement devenu prince.

Il savait bien, malgré tout, que son exil sur la terre des mages n'avait rien d'un enfer... Oranie était là, ses amis aussi, le domaine était sûr, le manoir gardé comme une forteresse. Rien ne manquait, et surtout pas l'argent, permettant à tout ce petit groupe de vivre une vie de seigneur sans s'inquiéter du lendemain. Le moral – des autres – était bon, la nourriture exquise, le confort digne d'un palais... Nils lui avait réservé le meilleur cheval des écuries, pour le consoler des vieilles carnes qu'il avait ramenées de Nowik. Karib avait fait installer l'ancien lit de sa femme – large comme une arène – pour abriter les tourtereaux... Et on lui avait présenté mille façons de se reconvertir à Westerwald : diplomate, conseiller, pourquoi pas général, pour peu que l'on mette sur pied un vrai bataillon de professionnels ? Il avait tout refusé. Il était prince. Du moins il avait été prince, touchant du doigt les plus hautes sphères du royaume, avant de retomber dans l'anonymat, avant de courir les routes dans un chariot de marchandises. Non, il ne voulait pas d'un poste, si honorable fût-il. Un

chef de guerre n'acceptait pas une solde de sergent.

- Bizarre, cette lettre, déclara Karib.

- Accouche ! pressa Nils.

- Le roi m'informe que les Terres de cristal ne sont plus un vassal, mais une seigneurie de Woltan.

Nils eut l'air déçu.

- On s'en fout, non ?

- Pas tant que ça. C'est tout de même de là que viennent les cavaliers de cristal. Ce n'est peut-être pas un hasard si aujourd'hui le seigneur Edko... – il déroula le parchemin – Edkharen se retrouve au Conseil.

- Le Conseil..., observa Oranie. Arrête-moi si je me trompe, Karib, mais en tant que membre du Conseil, tu n'aurais pas dû être consulté ?

- C'est ce que dit la lettre, répondit le mage en agitant le parchemin. Il paraît que, selon la loi, seule la voix des seigneurs possédant un fief est prise en compte. C'est une exception.

Oranie se plaqua la main sur le front, mimant une migraine.

- C'est d'un compliqué... Olen a essayé de m'expliquer : le roi, les princes, les seigneurs, les sages, les vassaux, les enclaves...

Woltan était comme une pelote déroulée dont on ne sait jamais où se trouve le bout : dès qu'elle croyait maîtriser les grands principes du royaume, elle s'y perdait inmanquablement.

Tous se tournèrent vers Olen, qui n'avait toujours pas laissé entendre sa voix. Il fut surpris de n'en ressentir qu'une profonde irritation – lui qui adorait donner son avis, même lorsqu'on ne le lui demandait pas.

- Que ça nous plaise ou pas, dit-il, c'est comme ça.

- Le sage a parlé, fit Nils avec un clin d'œil.

Olen voyait bien que ses sautes d'humeur pesaient sur le moral des troupes, même si on l'épargnait comme jamais auparavant. Il se détestait. Prince déchu, prince raté, il n'était même pas capable de se remettre de ses échecs, imposant aux autres ses aigreurs et son découragement.

Le regard inquiet d'Oranie pesait sur lui lorsqu'il quitta la pièce sous prétexte de prendre l'air. Elle ne comprenait pas ses longs silences ni ses éclats de colère. Elle était restée sans voix en apprenant que, sur un coup de tête, il s'était fait embaucher au marché. Elle ne le reconnaissait plus. En terre inconnue, à des milliers de lieues de chez elle, c'était quelque chose de terrible.

Au pied des marches, il interpella un valet.

- Fais seller mon cheval.

Le valet approuva d'un signe de tête respectueux, mais, au lieu de courir aux écuries, il grimpa l'escalier en hâte. Bien sûr. Il allait demander à l'intendant l'autorisation de sortir un cheval... Olen était au manoir comme un coq en pâte, mais il n'avait plus autorité sur personne.

Il faisait les cent pas dans le hall quand résonna la cloche du portail. Machinalement, il ouvrit la porte, et le vent glacé s'engouffra à l'intérieur. À travers un rideau de flocons, deux silhouettes encapuchonnées s'avançaient dans l'allée, tenant leurs chevaux par la bride. Des visiteurs. Connus, sans doute, puisque les gardes les avaient laissés entrer.

Le premier visiteur était une femme. Elle laissa tomber sa capuche et s'ébroua, faisant tomber les paquets de neige accumulés sur ses épaules. Olen ne l'avait jamais vue – c'était le genre de femme dont il se serait souvenu. Même si désormais il n'y avait plus qu'Oranie dans son cœur, il restait lui-même, et son besoin de plaire lui fit perdre son air renfrogné.

- Bonjour, lança-t-il à la belle brune.

- Bonjour, répondit-elle sans manières, lui rappelant qu'elle pouvait bien le prendre pour un domestique. Je dois parler au Doyen, tout de suite.

Il se préparait à répondre lorsque le second visiteur se débarrassa à son tour de sa capuche trempée. Aussitôt il comprit. La fille, c'était l'espionne, la lingère de Nils – et lui, ce visage osseux rongé par la barbe, c'était l'Albinos. L'erreur était impossible. Il ne l'avait jamais vu que de loin, mais cette vision était restée dans son souvenir comme une marque au fer sur la croupe d'un cheval.

Le souffle coupé, il le regarda, fantôme sorti d'un cauchemar.

Il avait bien changé depuis son apparition en maître absolu au balcon de l'hôtel de ville de Sarys. Amaigri, les cheveux collés, dégoulinants, un sac de toile sur l'épaule, il avait l'air d'un vagabond. Mais dans son regard brillait encore une insupportable ironie.

- Monseigneur.

Olen serra les dents en le voyant esquisser un petit sourire. Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé la *capture* de l'Albinos. Comme les autres, il avait espéré que l'espionne réussisse, et comme les autres il s'était vu chevaucher à la tête d'une petite troupe, venir à bout des bicolores – s'il en restait – et traîner l'Albinos derrière son cheval pour le jeter dans une cave du manoir. On l'aurait mis entre les mains de Nils, qui à grands coups de poing, lui aurait tiré les vers du nez. Au lieu de cela, l'albinos arrivait en visiteur, tout sourire, et lui donnait du Monseigneur.

Depuis sa résurrection, il avait peur de cet homme... Il en avait même cauchemardé, l'imaginant plus albinos qu'il ne l'était vraiment, avec des cheveux laiteux et des yeux rouges de souris. C'était fini. Il était là, et la peur s'évanouissait. Comme un enfant battu devenu assez grand pour se venger de son père, Olen le saisit par le col et le secoua violemment.

- Qu'est-ce qui te fait sourire ? lui cria-t-il en pleine face.

L'Albinos ouvrit les mains, comme pour montrer qu'il ne portait pas d'arme.

- Monseigneur, je suis ici en paix.

À cet instant, son sac glissa de son épaule et, par un réflexe malheureux, Enseth fit un mouvement brusque pour le rattraper. Olen, dont les nerfs étaient comme une blessure ouverte, perdit subitement ce qui lui restait de jugement. Il crut que l'Albinos cherchait à dégainer une arme. Toujours cramponné à son col, il le poussa violemment contre un buffet et, de sa main libre, saisit un chandelier.

- Laisse-le ! hurla la fille, mais il était trop tard.

Le chandelier s'abattit sur le crâne de l'Albinos, dont les yeux s'arrondirent. Aussitôt le sang se mit à jaillir, ruisselant sur sa figure blanche. La fille le soutint pour lui éviter de tomber comme une pierre.

- Espèce de malade !

Nils apparut si vite qu'Olen se demanda d'où il sortait. Une fraction de seconde, ses yeux argentés se portèrent sur l'Albinos, puis il saisit Olen par le bras et le rejeta en arrière, si sèchement qu'il trébucha et s'étala de tout son long. Karib accourut à son tour, se précipitant vers l'homme que la fille couchait doucement sur le sol.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il, livide.

Il n'était pas besoin de répondre. Olen se relevait ; à ses pieds, un chandelier ensanglanté gouttait sur le précieux tapis.

- Mais tu es fou ou quoi ?

- Il faut l'enfermer, cet abruti ! s'écria Norah, ignorant qu'elle avait affaire à un prince.

Olen, la gorge serrée, observait les quelques objets qui avaient roulé hors du sac de l'Albinos. Pas de dague, pas de couteau, seulement un petit miroir, une flasque, un gant. Il venait de tuer le dernier homme susceptible de leur apprendre la vérité.

Karib, penché sur l'albinos, lui soutenait la tête.

- Nils ! Va chercher le guérisseur !

En un clin d'œil, le lanceur de couteaux était à la porte. Olen, dont la tête tournait comme au jour de son empoisonnement, lui posa la main sur l'épaule.

- Je suis tellement désolé, je...

- Ça va, lâche-moi, cracha Nils en le repoussant.

La porte claqua si fort qu'Olen sentit le souffle dans ses mèches. Il n'osa pas se retourner, alors que dans son dos résonnaient des voix inquiètes et le bruit sinistre des talons de l'Albinos qui tressautaient sur les dalles. Enfouissant sa tête dans ses mains, Olen espéra que ce n'était qu'un cauchemar, encore un cauchemar, et qu'il allait se réveiller.

Alnach le Jeune s'attablait tranquillement pour déjeuner, humant avec appétit le fumet de poisson grillé qui montait des cuisines, lorsqu'un fracas terrible le fit bondir. Les piailllements des servantes, un pas décidé, une porte qui s'ouvre, et le champion du Doyen fit irruption dans sa salle à manger.

- J'ai compris, grogna le vieillard en dénouant sa serviette. C'est urgent, c'est tout de suite.

Nils, qui n'avait pas eu le temps de dire un mot, pensa qu'il était plus facile de dresser un maître de guilde qu'un petit renard. Alnach ne rechigna même pas à se hisser en selle, tandis qu'une servante couvrait ses épaules d'un épais manteau de fourrure.

- Galope jusqu'au manoir, ordonna Nils.

Il espérait que son cheval, plutôt nerveux pour un mauvais cavalier de quatre-vingts ans, ne tuerait pas le guérisseur en route. Mais chaque seconde était vitale. Quant à le prendre en croupe, mieux valait éviter : c'était le meilleur moyen de réduire en poudre ses vieilles articulations. Tandis que la monture s'éloignait, soulevant une traînée de neige, Nils parcourut au pas de course le kilomètre qui le séparait du manoir. Ce n'était qu'une affaire de minutes, mais le temps lui paraissait suspendu... Là-bas, dans le hall de la grande demeure où désormais il se sentait chez lui, l'Albinos était en train de mourir.

C'était la faute d'Olen. Une faute lourde comme une enclume. L'Albinos mort, il ne restait plus que le grand maître des cavaliers de cristal, et celui-là ne suivrait pas docilement Norah jusqu'à Westerwald. Le secret serait enterré à jamais, avec l'espoir de dormir un jour sans barricader sa porte.

- Le guérisseur, il est bien arrivé ? lança-t-il sans ralentir aux gardes du portail.

- Oui, messire.

Dans l'allée, le lourd rideau de neige avait presque recouvert les traces toutes fraîches. L'empreinte des sabots, comme floue, disparaissait sous les flocons. Mais le cheval était bien là, ses rênes à l'abandon. Nils risqua un coup d'œil à l'intérieur, où le guérisseur était penché sur le corps ensanglanté. Karib lui parlait d'un air inquiet. L'Albinos n'était pas encore mort.

Alors il prit les rênes et, flattant l'encolure de son cheval, il le mena aux écuries. « C'est bien », lui dit-il doucement. La bête renâcla et lui donna un petit coup de tête complice. Nils vérifia au passage que les autres chevaux avaient bien de l'avoine, que leurs boxes étaient propres et leur robe bien étrillée. Personne ne se souciait d'eux, si ce n'était les palefreniers – et encore, combien de fois avait-il menacé ces

bons à rien d'une volée de bois vert ?

Il resta un moment assis dans la paille, après avoir curé les sabots de son cheval, graissé sa selle, regarni sa mangeoire. Au manoir, le sort de l'Albinos était probablement scellé. L'enjeu était tel que Nils repoussait le moment de remonter l'allée pour entendre le verdict. Il pensait à Norah, qui avait risqué sa vie pour voir tous ses efforts réduits à néant par un coup de chandelier. Enfin, il se résolut à affronter le jugement des dieux ; la vie et la mort étaient comme un coup de dés.

Au sourire de Karib, il comprit que l'Albinos avait survécu. C'était l'heure de la vérité.

- Alnach a fait des merveilles !

- C'est tout naturel, Excellence, minauda le vieil homme.

Nils adressa un signe – le pouce levé – à son guérisseur apprivoisé. Ce vieux râleur les avait tirés, deux fois plutôt qu'une, du fond de l'abîme... Et, au grand étonnement de Karib, Alnach le Jeune répondit par un franc sourire à celui qu'il avait rêvé de faire bastonner. Une guérison de plus et ces deux-là finiraient par jouer aux dés ensemble !

Dans le hall, on avait allongé l'Albinos sur un lit de coussins. On lui avait donné du sirop de sucre et des fruits, car il avait perdu beaucoup de sang et paraissait très faible. Son visage, que Nils voyait pour la première fois de près, était creusé comme celui d'un macchabée – maigre de nature, il devenait squelettique. Mais en dépit de sa maigreur et de sa pâleur mortelle, l'ancien chef des bicolores gardait quelque chose de puissant, d'autoritaire dans le regard. On sentait qu'il avait l'habitude d'être obéi. Le luxe et le pouvoir donnaient à ce genre d'homme une assurance qui survivait aux pires épreuves.

Avec plus de curiosité que de ressentiment, Nils vint s'accroupir près de lui.

- La roue tourne...

- Aeldrynn, répondit simplement l'Albinos. C'est la première fois qu'on se rencontre face à face.

Nils s'aperçut alors qu'ils n'étaient pas seuls. Après le départ du vieux guérisseur, Norah s'était tenue dans un coin, silencieuse, pendant qu'un valet à quatre pattes nettoyait les traces de sang. Le valet, trop occupé avec sa serpillière, ne cilla pas, mais la jeune femme fronça les sourcils. Aeldrynn ? Ce nom lui disait quelque chose...

- Laissez-nous, ordonna Karib.

Le valet déguerpit sans demander son reste, Norah s'inclina. Avant d'être la maîtresse de Nils, c'était une espionne du Doyen ; elle avait appris à ne pas poser de questions.

- Merci, Norah, lui lança Karib. Je te verrai plus tard.

À cet instant, Oranie apparut en haut des escaliers, visiblement hébétée par ce qu'elle voyait. Du sang sur les dalles, un inconnu

allongé sur des coussins... Il s'était passé quelque chose de grave, pendant qu'elle méditait à l'étage sur la lettre du roi.

- Olen n'est pas là ? Il va bien ?

- Oui, oui, répondit Karib, s'apercevant en même temps qu'Olen avait disparu.

Le mage interrogea Nils du regard.

- Pas vu, fit ce dernier.

Où était encore passé ce gamin d'Olen ? Parti boudier dans sa chambre ?

- Je vais voir dehors, dit-il. Pendant ce temps, Karib – il en oubliait de l'appeler Excellence –, installe notre *ami* dans un endroit plus discret.

Oranie dévala les escaliers, la gorge serrée par l'inquiétude.

- Je viens avec toi !

- Non, va plutôt voir s'il n'est pas à l'étage.

- Je suis sûre qu'il est sorti.

Sans répondre, Nils passa la porte, la jeune fille sur ses talons.

- Tu vas attraper froid, lui dit-il, car il n'avait pas envie de la traîner à ses basques pendant qu'il cherchait Olen.

- Peu importe. Je suis morte d'inquiétude.

Il neigeait si dru qu'on distinguait mal les sapins à dix pas. Nils retira sa cape et la tendit à Oranie, comme un homme de guerre donne son manteau à un camarade. Ce geste était à mille lieues des belles manières d'Olen, qui lui aurait délicatement posé le vêtement sur les épaules... Il était le Fils de la lune, il n'allait pas fondre sous la neige.

Un palefrenier, courbé sous un ballot d'avoine, remontait l'allée.

- Hé, toi ! Tu n'as pas vu passer messire Arvid ?

- Vers le lavoir.

Nils se mit à courir. Une voix mauvaise, dans un coin de son esprit, murmurait qu'il était trop tard, qu'Olen était allé se noyer dans l'étang.

- Attends-moi ! cria Oranie, mais il n'attendit pas.

Sorti de l'allée dont les torchères soulignaient le tracé, il était impossible de suivre le chemin. Il fallut s'enfoncer dans la poudreuse, et bientôt la neige vint crisser sur ses genoux. Mais le parc n'était pas une forêt, et le chemin de l'étang, il le connaissait par cœur. Lorsqu'il fut assez près pour distinguer le lavoir à travers les flocons, un soulagement intense lui dénoua l'estomac. Olen était assis, tête nue, sans manteau, sous l'auvent.

Rassuré, il prit le temps d'attendre Oranie, craignant qu'elle ne se casse une jambe en courant après lui.

- Tu peux rentrer au manoir, dit-il. Je ramènerai Olen.

- Non.

Surpris, il dévisagea la jeune femme, dont le visage rougi par le froid et la course luisait de neige fondue.

- Quoi non ?

- Laisse-moi faire. Je vais lui parler.

- Oranie, sans vouloir être désagréable, ce n'est pas de petits câlins dont il a besoin.

Il admirait le courage de cette petite boulotte qui refusait à tout prix de perdre son optimisme, mais cette fois il devait mettre les choses au point avec Olen. Se faire embaucher sur un étal de marché, cela passait encore, c'était une façon infantile de marquer sa colère. Manquer de tuer l'Albinos, c'était injustifiable.

- J'ai l'air d'être d'humeur à lui faire des petits câlins ? protesta Oranie.

Il était vrai que la jeune femme, toute grelottante qu'elle pouvait être, arborait un visage de guerrière.

- Non, avoua-t-il.

- Alors laisse-moi lui parler.

Nils hésita. C'était le moment ou jamais de secouer Olen, de le sortir de sa léthargie. De lui montrer que ses états d'âme mettaient tout le monde en danger. De lui rappeler qu'il avait très bien vécu sans être prince, et qu'il n'avait jamais été aussi malheureux que dans son château aux neuf tours.

- Nils, je ne veux pas non plus être désagréable, reprit Oranie d'un air malicieux, mais je ne suis pas certaine que tu trouves les mots justes pour lui redonner envie de vivre. C'est parfois plus compliqué que de dire « maintenant ça suffit »...

Elle souffla dans ses mains rougies.

- Chacun son métier ! Le tien, c'est de mener des cavaliers au combat, le mien c'est de consoler leurs veuves.

- D'accord, concéda Nils. Je te laisse la main.

Oranie lui adressa un petit sourire un peu triste avant de presser le pas vers l'étang. Il resta un moment immobile sous la bourrasque, le temps qu'elle atteigne le lavoir. Elle paraissait minuscule dans sa cape trop grande qui traînait sur la neige. Sans se lever, Olen lui tendit les bras. Puis ils se blottirent l'un contre l'autre, au point de ne plus faire qu'un.

Une minute de silence. La minute la plus longue depuis l'accident sur la montagne. Dans la petite chambre mansardée, meublée d'un lit tout simple et d'un coffre à vêtements, un feu de cheminée naissant chassait peu à peu l'humidité. Sur le lit était assis l'Albinos, et, face à lui, on avait installé trois chaises. Nils était venu s'asseoir, retirant son baudrier et posant son épée contre sa cuisse. Un geste anodin mais quelque peu menaçant, qui n'avait pas échappé à l'œil acéré du diplomate. Karib s'était assis à son tour, engoncé dans sa luxueuse robe d'intérieur. La dernière chaise était restée vide. Et une minute durant, personne n'avait parlé.

Face à face, l'Albinos et les fugitifs s'étaient observés. Le gibier et le chasseur, enfin réunis... Chacun pensait à cette longue année de violence, à tous les morts, à tous les sacrifices qui les avaient menés là, dans cette petite chambre. Tout ce sang pour ça.

Enfin on entendit craquer les marches de l'escalier, et la porte s'ouvrit sur un Olen aux traits tendus. La honte se lisait sur son visage, mais aussi une immense impatience. C'était le bout d'un interminable tunnel.

- Si tu le touches, lui jeta froidement Nils, je te tue.

Blessé, Olen ne répondit que par un hochement de tête. Karib, le prenant en pitié, lui lança un regard amical, espérant qu'il en comprendrait le message : une dispute entre frères n'est jamais qu'un passage.

- Et toi, poursuivit le lanceur de couteaux à l'attention d'Enseth, ta vie dépend de ce que tu vas dire.

- Je m'en doute.

Olen s'aligna aux côtés de ses compagnons, oubliant la tension qui régnait entre lui et Nils. Malgré ses vêtements trempés et le froid qui lui crispait encore les muscles, il n'avait plus qu'une chose en tête – la vérité. Dans le secret de cette chambre isolée sous les combles, leur pire ennemi allait parler.

- On t'écoute, déclara Karib. Tu as entendu Nils : si tu passes quoi que ce soit sous silence, si tu fais mine de nous embobiner, si tu as seulement *l'air* de nous mentir, il s'occupera de toi.

- Tout ce que je sais, je vous le dirai, Excellence. Je n'ai rien à gagner à vous mentir.

- Arrête de m'appeler Excellence, tu veux ! Venant de toi, les courbettes, c'est pire qu'une insulte.

- Je sais beaucoup de choses, mais pas tout, risqua l'Albinos.

Trois paires d'yeux le pénétraient comme une volée de flèches, à la recherche d'une trace d'hésitation. Il paraissait sincère. Mais comment

se fier à l'Albinos ?

- La nuit des flambeaux, je n'étais pas là.

- La nuit de quoi ?

- Vous ne vous souvenez vraiment de rien ! s'étonna Enseth.

La nuit des flambeaux était une grande fête woltanienne, célébrant la fin de l'été. Une nuit entière et jusqu'à l'aube, le royaume s'illuminait comme un temple, une torche brûlant à chaque fenêtre. On chantait, on dansait dans les rues, autour de grands feux de joie. Les prêtres défilaient aux flambeaux, dédiant la fumée de leurs torches aux dieux. Dans les petits villages, c'était simplement festif, mais les villes scintillantes irradiaient comme un incendie.

Tout avait commencé cette nuit-là.

- Je n'y étais pas, répéta l'Albinos. J'étais déjà au port, pour être sûr que le navire était prêt à partir. J'assurais aussi l'embarquement de l'escorte – vous savez, les cavaliers royaux.

- On sait, merci, railla Karib.

- Ce qui s'est passé cette nuit-là, je l'ignore. Je sais juste que le voyage était prévu pour trois et que je me suis retrouvé avec un *client* de plus.

Le quatrième homme de la montagne. Le colosse de deux mètres, dont l'œil avait été transpercé par un éclat de bois.

- Le grand chauve, c'est ça ?

- Non, pas lui. Lui, c'était le trésorier de la Couronne. L'invité de dernière minute, c'était toi – il montrait Nils. Je n'ai jamais su pourquoi, tout d'un coup, tu faisais partie du voyage.

Il y avait donc trois hommes destinés au Puits des mémoires : le prince Nowik, le Doyen des mages, le trésorier du roi. À quelques heures de l'embarquement, le Fils de la lune s'était ajouté à la liste. Pourquoi ? Ce n'était qu'une question de plus.

- Commençons par ce que tu sais, l'interrompt Karib. Nous avons eu largement notre dose de questions sans réponses.

- Qui est derrière le complot ? demanda gravement Olen, brisant son mutisme.

L'Albinos compta sur ses doigts, lentement, comme un écolier. Il vivait peut-être ses dernières heures, il le savait, mais ne pouvait s'empêcher de faire languir son auditoire. Un jour, cette histoire serait une légende, dont il était l'un des principaux acteurs.

- Edkharen, Irenia... et le roi.

Les fugitifs échangèrent un regard interrogateur. Quel pouvait être le lien entre ces trois-là ? Edkharen, maître des Terres de cristal, venait de décrocher sa couronne de haut seigneur. Oderic régnait en maître absolu. Irenia siégeait sur le trône d'Oster, jouissant des revenus énormes de la capitale du royaume. Qu'avaient-ils à gagner dans cette machination ?

- Tout est parti de la mort du roi Harald. Pour être plus précis, tout est parti du moment où la princesse Irenia a commencé à empoisonner son père.

- Comment toi, tu peux savoir qu'Irenia a tué son père ? demanda Olen. Je doute qu'elle ait claironné ce genre de chose sur la place publique.

- C'est moi qui étais chargé de lui fournir le poison.

Ainsi, c'était elle, la régicide, la fille unique du roi Harald IV. Et l'homme qui avait fourni le venin de scorpion avait traqué les fugitifs pour son propre crime.

- Tu travailles pour elle ? interrogea Karib.

- Non. Je suis au service du seigneur Edkharen depuis plus de vingt ans. Mais dans cette affaire ils étaient tous étroitement liés.

- Et ton rôle, donc...

- ...était de vous transporter à Helion, puis de vous ramener à Woltan.

- Ce n'était pourtant pas compliqué, fit Nils avec ironie.

- Je ne pouvais pas prévoir l'éboulement sur la montagne... Un accident stupide ! On ne sait jamais ce que les dieux nous réservent.

- À qui le dis-tu.

Le roi Harald, en dépit de son âge avancé, s'était toujours porté comme un charme. Erwoch, disait-on, le protégeait du haut des cieux, au point qu'il échappait aux rhumes quand la moitié de la cour éternuait dans les couloirs. Mais, l'année de sa mort, sa santé avait soudain commencé à décliner. Le spectre de la succession se profilait, et avec lui les interminables palabres entre seigneurs. Qui allait siéger sur le trône de Woltan à la mort du haut roi ? Sa fille, Irenia ? N'étant pas encore princesse, elle manquait d'expérience du pouvoir. Sûrement pas Nowik, trop jeune, trop inexpérimenté. Encore moins Klars Edholm, dont l'ambition n'avait jamais dépassé les frontières de son domaine. Hel Hjorn du Gundland, peut-être ? Il était considéré comme un homme de poigne. Ou Oderic, prince Hodenwald ? Ce dernier était fort de ses succès militaires au Nord... Avant même que le roi ne meure, la succession s'annonçait houleuse. Les seigneurs sans terre, Doyen et Premier Général, pouvaient basculer en faveur de l'un ou de l'autre, mais rien ne garantissait leur fidélité. Il y eut des promesses, des mensonges, des retournements de veste.

- C'est dans ce moment un peu flou que le seigneur Edkharen a entamé sa tournée des seigneurs pour forcer le destin.

- Mais il n'était qu'un vassal ! s'étonna Olen.

- Un vassal ambitieux et bien renseigné. En sentant que le Conseil se cherchait un maître, il a décidé de prendre les choses en main.

Devant les mines dubitatives des fugitifs, l'Albinos ajouta :

- Edkharen n'est pas *seulement* un seigneur. C'est un nécromant,

peut-être le meilleur au monde... Il n'a rien d'un vassal, c'est un homme habitué à manipuler les puissants comme des pantins.

- Les deux autres sont ses « jouets », donc ?

- Irenia, sans doute – il l'a utilisée en jouant sur son ambition, dont elle n'a pas les moyens. Mais pas le roi. Oderic est beaucoup plus roué qu'il n'en a l'air.

Le seigneur noir s'était mis en quête d'un poulain. Toute sa vie il avait attendu d'avoir un allié sur le trône, et ce moment se rapprochait. Car le statut de vassal – sur sa terre stérile de glaces éternelles – ne lui suffisait plus. Il voulait siéger au Conseil, il se voulait haut seigneur de Woltan, un projet complètement insensé, car le monde entier se défiait de la magie noire. Les nécromants n'étaient-ils pas relégués hors des villes, comme des lépreux ? Edkharen voulait l'impossible.

- Pourquoi choisir Oderic ? demanda Karib.

- Je ne sais pas. Peut-être parce qu'il lui proposait les meilleurs arrangements, ou parce qu'il pensait avoir affaire à un homme de guerre sans cervelle...

Edkharen avait exposé son plan à son futur allié. Plutôt que d'attendre patiemment la mort du roi, ils allaient prendre de court le Conseil en précipitant la succession. En d'autres termes, se débarrasser d'Harald IV et faire en sorte de hisser Oderic sur le trône... Là encore, leur plan frisait l'impossible : sur les sept voix du Conseil, le prince Hodenwald n'aurait jamais la majorité. Le Doyen des mages, pacifiste convaincu, le haïssait. Irenia d'Oster, sachant qu'elle ne serait jamais élue, avait déjà donné sa préférence à Hel Hjorn. Arvid Nowik, jeune coq, voulait le trône pour lui-même.

- Ça ne m'étonne pas de moi, murmura Olen en haussant les épaules.

Karib éclata de rire, mais Nils feignit de n'avoir rien entendu. Réprimant un sourire, car un coup de chandelier était vite arrivé, l'Albinos reprit son récit.

- La solution, c'est le seigneur Edkharen qui l'apportait, sur un plateau d'argent.

- Le Puits des mémoires.

- Le quoi ?

L'Albinos ignorait le nom du « sort des marionnettes », mais il en connaissait le principe. On l'avait chargé d'acheminer à Helion quatre nécromants de haut rang venus des Terres de cristal, formés des mois durant à tenir l'un des rôles les plus difficiles qui soient : habiter le corps d'un autre. L'un d'eux savait à peine ce qu'il faisait là – celui qui allait vivre dans le corps de Nils –, mais comme les autres il offrait sa vie pour servir son maître.

Restait à faire assassiner le roi Harald. Méfiant, craintif, le vieux souverain était intouchable... On goûtait ses plats, on gardait sa porte,

des soldats en armes l'accompagnaient à la chasse. Alors Edkharen aborda la princesse, lui promettant la couronne dans un premier temps, puis tous les avantages du monde lorsqu'elle comprit qu'il soutenait Oderic. Ce qui la fit céder, ce ne fut ni l'argent ni les terres, mais l'assurance de rester jeune. Elle scella – à trente ans – un pacte avec le vieux nécromant, qui lui promit de ne jamais la laisser vieillir. Par son biais, il fut facile de faire empoisonner le roi, car il avait pour elle un amour presque aveugle.

- Elle a tué son père pour éviter les rides, s'amusa Nils. Il y a des baumes pour ça, non ?

- N'importe qui le ferait, répondit Enseth. Les hommes y viennent plus tard, puisque ce n'est pas la beauté mais la vigueur qui les préoccupe. Mais j'en ai vu vendre des châteaux pour un peu de jeunesse.

Pour lever tout soupçon, on accusa du meurtre un groupe de bras cassés : Hroald, Giver, Ajnar et Jeroam, qui pourrissaient dans les geôles de la forteresse. Ces régicides à la petite semaine, qui avaient jadis voulu assassiner le roi sans même réussir à pénétrer au château, passèrent soudain pour de redoutables assassins.

- Ils ne sont jamais sortis de prison, mais ça, vous le savez déjà.

- Quand ils ont été tués, remarqua Nils, méfiant, le roi Harald était toujours vivant ! En tout cas, c'est ce que le geôlier m'a dit.

- Et il avait raison.

Une ombre de sourire passa sur les lèvres de l'Albinos. C'était encore un de ses coups de maître.

- Hroald et les autres ont été *éliminés* et enterrés deux ou trois jours avant la mort du roi, dans le plus grand secret. On a aussitôt signalé leur évasion...

- Et, deux jours plus tard, le roi mourait assassiné, poursuivit Olen, admiratif malgré lui.

- C'est ça.

- Qui les a tués ? insista Nils. D'après le geôlier, c'était un groupe de cavaliers royaux, qui portaient un ordre scellé par le roi.

- On voit mal pourquoi Harald aurait signé cet ordre, approuva Karib.

- Harald n'a rien signé du tout, coupa l'Albinos. Sa fille avait accès à tout : son sceau, son encre... Elle a fabriqué un faux, et sa garde rapprochée s'est chargée du sale boulot. Le risque d'être démasquée était minime : de toute manière, le roi allait mourir dans les heures qui suivaient.

Olen fronça les sourcils.

- Tu veux dire que l'avis de recherche n'avait rien à voir avec nous ?

- Oui et non. Dans un premier temps, c'était juste un leurre : tout Woltan recherchait les assassins... Irenia – inconsolable, bien sûr –

offrait une prime énorme pour leur tête.

- Quelle vipère...

- Par la suite, Hroald et les autres ont été un prétexte idéal pour vous traquer sans éveiller les soupçons.

- Les soupçons de...

- De tout le monde. Faire traverser la mer à deux cents cavaliers de cristal... Il fallait une bonne raison ! Donner la chasse aux assassins du roi Harald en était une excellente.

Karib, d'un geste impatient, mit fin à cet épanchement de fierté. Certes, le complot était superbement huilé, mais voir l'Albinos s'envoyer à demi-mot commençait à lui porter sur les nerfs.

- Bref, vous massacrez – il insista sur le mot – Hroald, Giver et les autres dans leur prison, vous tenez vos faux coupables. Et ensuite ?

- Ensuite ? La nuit des flambeaux. L'enlèvement, le « sort des marionnettes »... Là-dessus, je ne sais pas grand-chose, encore une fois je n'y étais pas.

- Je suppose qu'on nous a menés dans un endroit sûr, où Edkharen a accompli son rituel ?

- Sûrement.

C'était le moment où Enseth entra en scène : il devait acheminer ses quatre *clients* jusqu'à Helion, les confier aux bons soins du maître nécromant des Communes et assurer leur retour à Woltan. Les corps du prince Nowik, du Doyen des mages, du trésorier et du Fils de la lune, habités par des marionnettistes, auraient alors repris leur place dans la société. Le Conseil aurait siégé pour nommer le nouveau roi, et – ô surprise – Oderic aurait été élu.

L'Albinos, exalté par son récit, en oubliait presque à qui il parlait.

- C'était imparable ! Aucun des autres seigneurs ne s'attendant à ce que Nowik, Irenia et le Doyen se prononcent pour Oderic, ils auraient été mis devant le fait accompli. Et même s'ils avaient tenté de nouer des alliances de dernière minute, ils n'auraient eu en face d'eux que les marionnettes d'Edkharen...

- Le but était seulement d'obtenir la majorité des voix ? s'indigna Karib. Combien d'innocents sont morts pour ça !

- « Seulement », si on veut... La majorité au Conseil, c'est le trône de Woltan. Pour être assis plus haut, il faut être à la table des dieux.

C'était atroce, mais il avait raison. Si la machination ne s'était pas brisée par hasard sur un rocher des montagnes d'Helion, les maîtres du complot auraient régné avec à leur botte un prince fantoche et un Doyen soumis.

- Et le trésorier ? interrogea Karib. Il n'avait pas voix au Conseil... Pour quelle raison est-ce qu'on lui a infligé le Puits des mémoires ?

- C'était un personnage important, qui gérât les finances du royaume, et que le nouveau roi ne pouvait pas révoquer. Ce sont les

sages qui désignent le trésorier. Or Felden – c'était son nom – était d'une honnêteté scrupuleuse... Tant qu'à faire, Oderic a voulu qu'il fasse partie du voyage.

- La majorité au Conseil assurée à vie et un trésorier qui ne pose pas de questions, résuma Olen, tiraillé entre le dégoût et l'admiration.

- Voilà. Le pouvoir absolu.

Le reste coulait de source. L'Albinos et son convoi avaient débarqué au port d'Ythem et, pour ne pas risquer l'incident diplomatique dans le petit royaume d'Helion, on avait embauché un mercenaire local – le Pirate – afin d'escorter le chariot pénitentiaire jusqu'à destination. Et puis soudain, l'accident. Les fugitifs s'étaient évaporés et, faute de les retrouver, l'Albinos s'était résolu à demander du renfort. Edkharen lui avait envoyé la crème de la crème : deux cents cavaliers de cristal, dirigés par le grand maître en personne. L'Albinos le regrettait encore. S'il avait pu savoir à quel point ils allaient envenimer les choses, il n'aurait jamais fait appel à eux.

- Et c'est qui, ce grand maître ? demanda Nils, se remémorant son face-à-face avec l'inconnu sur une plage d'Helion.

- Le fils du seigneur Edkharen. Il s'appelle Njorad.

Nils eut un mouvement de surprise.

- C'était un de mes hommes ?

- Je n'en sais rien. Personne ne met son nez dans les affaires des cavaliers de cristal.

L'Albinos n'avait jamais croisé auparavant ce jeune homme de trente ans à peine, propulsé à la tête de la plus prestigieuse unité de Woltan. Ils s'étaient rencontrés à Helion. Fils de nanti ou véritable guerrier, Njorad était sans nul doute le plus instable, le plus imprévisible des chefs de guerre.

- Et après ? demanda soudain Karib. Qu'est-ce qui s'est passé quand ils se sont aperçus que le complot avait échoué ? Oderic est bien devenu roi !

- Comme quoi, ils auraient pu faire des économies, remarqua Nils.

Enseth, éberlué d'entendre plaisanter le Fils de la lune, mit quelques instants à répondre.

- Contre toute attente, Oderic a su réagir, et vite. Il s'est servi de votre disparition pour se positionner en sauveur du royaume.

Disparition... La nuit des flambeaux avait été un succès : pas une âme à Woltan n'aurait pu dire que de hauts seigneurs avaient été enlevés. Profitant de la liesse qui déferlait sur le pays, on avait opéré sans témoins, au milieu de la nuit la plus agitée de l'année... Arvid Nowik, selon la rumeur, avait fui son domaine par lâcheté, de peur d'affronter une révolte paysanne. Le Doyen des mages, en voyage comme toujours, était sans doute occupé à rechercher des artefacts au bout du monde. Qui aurait pu dire le contraire ? Ghail, cet obscur

intendant qui avait envoyé partout des courriers alarmistes ? Comme si un seigneur de Woltan était tenu d'informer son intendant avant de partir en voyage...

- Pourquoi est-ce que vous avez tué Ghail ? rugit Karib. Et sa famille, et tous ceux de son village... À quoi est-ce que ça vous servait ?

- Je n'y suis pour rien, répondit l'Albinos, évitant cette fois de s'approprier les exactions de son rival. Les cavaliers de cristal sont incontrôlables ; sous prétexte de remplir leur mission, ils ont massacré un nombre invraisemblable de gens.

Bien sûr, il chargeait les absents. C'était pourtant lui qui avait semé le chaos au royaume d'Helion, en appelant à s'entretuer pour cent mille écus.

- Je reviens à ce qui s'est passé, reprit-il, pressé de changer de sujet. Après la « disparition », Oderic a sommé Nowik de nommer immédiatement un régent sous peine de risquer l'anarchie... Comme s'il était déjà roi !

Et personne ne s'en était offusqué. Woltan, à la dérive, avait besoin d'un capitaine. Grâce aux louables efforts de ce prince qui se consacrait corps et âme à la stabilité du royaume, le Conseil put se réunir – seul manquait le Doyen. Il fut décrété que l'urgence excluait l'attente, et le vote se fit à six. Six voix pour élire le haut roi. Hel Hjorn et Klars Edholm votèrent pour eux-mêmes, tout comme Oderic. Irenia épaula son complice, Ingvar Nowik l'imita – probablement impressionné par l'influence grandissante d'Oderic – et le tour fut joué. Le Premier Général se prononça pour Hel Hjorn, mais l'affaire était dans le sac : avec trois voix, le prince Hodenwald devenait Oderic I^{er}.

Soudain, il n'y eut plus que le bruit mat des flocons qui s'écrasaient sur les vitres. L'Albinos avait achevé son long récit. Le feu désormais montait haut dans la hotte, répandant une odeur âcre de bois humide.

- C'est tout ce que tu as à dire ? demanda Karib.

- Oui.

- C'est déjà pas mal, admit Nils.

C'était mieux que « pas mal », et chacun le savait. Ils connaissaient enfin leurs ennemis, et possédaient un atout majeur :

l'Albinos, bien vivant, un homme sans noblesse et sans importance, mais dont le témoignage pouvait faire s'effondrer le royaume.

- Tu témoigneras devant le Conseil, n'est-ce pas ? s'assura Olen.

- S'il le faut. Je n'ai aucun intérêt à défendre mes anciens maîtres aujourd'hui.

- Tu as des preuves ?

- J'ai brûlé mes comptes mais j'ai des noms, des dates, et des témoins par dizaines. Même s'ils voulaient les tuer tous, ils n'en retrouveraient pas la moitié.

Il avait un talent, presque un fluide pour inspirer confiance, lui, le pire des serpents. Assis devant ses juges, il se posait en exécutant, innocent ou presque de toutes les horreurs commises sous ses ordres. Le regard franc, la voix assurée, il donnait l'impression très perturbante d'être soudain devenu le plus fidèle des alliés.

Les fugitifs se concertèrent à voix basse. Il était hors de question de toucher à un cheveu de l'Albinos, même s'il méritait cent fois d'être jugé et pendu. On le laissa là, dans cette confortable mansarde, avec pour seule consigne de n'adresser la parole à personne. Nils lui porterait ses repas, interdisant à quiconque de monter à l'étage. L'escalier, gardé nuit et jour, deviendrait le point névralgique du manoir. Car Enseth – à qui personne n'avait demandé son nom – était l'arrêt de mort du roi de Woltan.

Un coup de glaive. Deux. Trois, quatre, cinq coups, rapprochés, nerveux, violents. La cuirasse de fer fixée sur un poteau se tordait à vue d'œil. À l'entrée de la salle d'entraînement, le sergent de faction se bouchait les oreilles : le vacarme finissait par user ses nerfs. Difficile de croire que l'enragé qui massacrait ce mannequin d'entraînement depuis bientôt une heure était le roi de Woltan... Avec son plastron de cuir, ses bottes et ses gants renforcés, il aurait pu être n'importe quel troufion du palais. Sa respiration lourde résonnait sous les hautes voûtes. La sueur giclait à chaque coup sur son adversaire imaginaire. Rugissant, infatigable, il paraissait insensible au froid mordant de l'aube.

Redoublant de violence, il mit ses dernières forces dans une volée de coups avant de se courber, cherchant son souffle. Il n'avait plus vingt ans.

- Très impressionnant, fit une voix derrière lui. Tu ferais un bon garde du corps !

Il fit volte-face comme un fauve, la main crispée sur la garde de son glaive. Par Erwoch, s'il s'agissait d'un soldat, il lui fracasserait la mâchoire et lui trancherait les deux mains pour avoir osé lui manquer de respect ! Mais ce n'était pas un soldat. C'était le Doyen des mages.

- Arianrhod ?

- Bonjour Oderic.

Le souverain fronça les sourcils.

- Qu'est-ce que tu viens faire ici ? On ne m'a pas prévenu de ton arrivée.

- Je suis passé à l'improviste. Ça ne te fait pas plaisir ?

Quelque chose d'irrespectueux pointait derrière l'apparente politesse du mage. Cela ne s'accordait guère au personnage...

- Ça doit être important, grogna le roi. Pour que tu te bouges le cul jusqu'ici par un temps pareil...

- C'est important.

- Eh bien je t'écoute.

Le protocole, l'éternel protocole, imposait de recevoir un seigneur dans la plus belle salle du palais. Ou au moins de lui proposer une collation dans les grands appartements – c'était aussi une simple question de savoir-vivre. Mais Oderic n'avait pas de temps à perdre en chichis, il n'aimait ni les simagrées ni le Doyen des mages. Tant qu'à parler, on pouvait bien le faire dans une salle de combat ouverte aux quatre vents.

- Tu ne te doutes pas de la raison de ma visite ?

- Non.

- Même pas un peu ?

- Je ne sais pas ce qui t'amène, Doyen, mais tu es en train d'oublier à qui tu parles.

Le ton devenait acide.

- Oh non, répondit Karib, qui semblait savourer ce moment. Je n'ai pas assez de souvenirs pour oublier le peu que je sais.

Oderic planta son glaive dans le sable gelé, sans parvenir à dissimuler sa crispation. Arianrhod, dans son manteau de fourrure claire, croisait les bras avec un sourire. Il le provoquait.

- Qu'est-ce que tu veux, à la fin ? gronda le roi.

Ce qu'il voulait, Karib ne le savait pas très bien. « Improvise », lui avaient dit les autres. L'essentiel, dans un premier temps, était d'enrayer la menace qui pesait sur leurs vies : sachant l'Albinos entre leurs mains, le roi n'aurait d'autre choix que de retenir ses tueurs.

- Nous avons l'Albinos.

- Qui, nous ? Quel albinos ? De quoi tu me parles ?

Il paraissait véritablement surpris. Se pouvait-il qu'Enseth ait menti ?

- Le « diplomate » d'Edkharen. Celui que tu as chargé de nous transporter à Helion.

Enseth n'avait pas menti. Car aussitôt le visage buriné du haut roi de Woltan perdit ses couleurs. Et comme il n'était pas homme à simuler l'innocence, il encaissa le coup sans un mot. D'un geste nerveux, il fit crisser sa barbe.

- Il a tout : les noms, les dates, les livres de comptes... Tout.

- Qu'est-ce qui me le prouve ?

- Allons, Oderic ! Tu penses que je serais venu – seul – si je n'avais pas de preuves de ce que j'avance ? Tout ça est en lieu sûr... Et comme tu sais, il y a de quoi faire tomber des têtes : l'empoisonnement du roi Harald, la nuit des flambeaux, les marionnettes, les faux régicides enterrés dans la cour de la forteresse...

Pris de court, le roi hésitait. Voyant son regard s'arrêter sur le glaive planté à ses pieds, Karib devança ses instincts.

- Si j'étais toi, je n'y ajouterais pas le meurtre du Doyen des mages en plein palais.

- Ne dis pas n'importe quoi, grinça le roi. Qu'est-ce que tu veux ?

- Que tu renonces à ta couronne.

Oderic I^{er} éclata d'un rire tonitruant.

- Tu m'as pris pour une mauviette, Arianrhod ! Tu t'imagines qu'un prince Hodenwald va descendre de son trône en te demandant pardon ? Tes preuves valent ce qu'elles valent, mais aujourd'hui je suis roi !

Il fallait réagir vite. Bien sûr, l'ancien chef de guerre qui siégeait sur

le haut trône n'allait pas en descendre à la première menace. Si seulement Olen ne s'était pas mis au ban du royaume, il aurait été bien plus à son aise dans ce face-à-face périlleux... Hélas, seul Karib pouvait à cette heure affronter le souverain.

- Quand le Conseil apprendra ce qui s'est passé..., commença le mage.

- Si le Conseil l'apprend, coupa Oderic, ce sera la guerre. C'est ce que tu veux ? Toi, le pacifiste ? Hel Hjorn et Klars Edholm réclameront la couronne...

- Et pas Irenia ? demanda ingénument Karib.

- Très drôle.

Le temps d'un silence, les deux hommes s'observèrent, comme deux duellistes se jaugent avant l'assaut. La guerre ! Karib n'avait pas envisagé cela. Il avait espéré – naïvement – que sous la menace de voir le complot exposé au grand jour, Oderic abdiquerait.

- Je ne céderai jamais le trône, Arianrhod, déclara le roi d'une voix rauque. S'il faut faire la guerre, je la ferai ! Ce ne sera pas la première fois, et c'est ce que je fais de mieux.

- La guerre contre tous les seigneurs de Woltan ?

- Irenia me soutiendra, Hel Hjorn et Edholm s'allieront, et cette flotte de Nowik restera neutre. Ça reste équilibré.

Devant l'air atterré de Karib, il ajouta avec un sourire mauvais :

- Il y aura des milliers, des dizaines de milliers de morts. À toi de voir, moi je suis prêt.

Il fallait changer de tactique. Dans les contes, les méchants étaient toujours punis, mais la vie n'était pas un conte.

- Mettons que je ne veuille pas être responsable d'un bain de sang, dit Karib après un long silence.

- À la bonne heure. Dis-moi ce que tu veux, Doyen, et on conviendra de quelque chose de raisonnable, entre hommes de parole.

- D'abord, je ne veux plus que la Couronne mette son nez dans les affaires de Westerwald. Ni le roi, ni le Conseil, ni les sages, je veux gérer les mages comme je l'entends.

- Accordé.

Le souverain savait que cela signifiait la fin de la suprématie des mages de guerre. Arianrhod allait tout miser sur ses guérisseurs et ses illusionnistes, comme il l'avait toujours fait, et s'enrichir aux frais de la Couronne au lieu d'apporter son soutien à l'effort de guerre. C'était une catastrophe pour l'expansion au nord. Mais il n'avait pas le choix.

- Ensuite, je réclame justice pour mes amis. De nous trois, je suis le seul à m'en être plus ou moins sorti... Ils ont tout perdu, il va falloir réparer.

- Mais encore ? risqua Oderic, méfiant.

- Tu vas nommer Nils – Aeldrynn, si tu préfères – au poste de

Premier Général du royaume.

À voir le visage du roi s'allonger de dix pieds, Karib pensa qu'il aurait donné un empire pour que ses compères puissent le voir. Bien sûr qu'il n'allait pas faire de Nils un seigneur ! Mais en exigeant le plus haut rang du royaume, il se donnait les meilleures chances de lui obtenir une belle charge. Général ou chef de guerre, Nils méritait mieux que son piètre statut de champion du Doyen.

- Tu es complètement fou ! beugla Oderic. Au nom de quoi est-ce que je révoquerais Mendean ?

- Au nom du fait qu'il a soixante-dix ans et qu'il est temps pour lui de passer la main.

Oderic se racla la gorge et cracha par terre, sans plus de manières qu'un garde des remparts.

- Ben voyons. Et je présente ça comment, au Conseil ?

Karib n'en croyait pas ses oreilles. La question signifiait que c'était possible.

- Comme tu voudras. Tu sais au moins que moi, je voterai pour !

Voyant le roi dévoré par le doute, il crut bon d'ajouter un argument militaire dans la balance qui penchait déjà de son côté.

- C'est le Fils de la lune ! Même s'il a perdu *un peu* de mémoire, c'est tout de même autre chose qu'un vieux général décrépît incapable de monter un escalier, non ?

- Peut-être, admit le roi.

D'un hochement de tête, il offrait à Nils, l'ami des chevaux, le lanceur de couteaux, un trône dans la salle où avaient siégé les dieux.

- Ce n'est pas fini, fit Karib, emporté par son enthousiasme.

- Quoi encore ? Tu veux la moitié de mes terres pour faire paître tes putains de moutons ?

- Non. Je veux qu'Arvid reprenne sa place.

Oderic lui répondit par un sourire carnassier.

- Ah ça ! Même si j'en avais le pouvoir, je le laisserais crever dans le ruisseau, cet eunuque ! S'il y en a un que je déteste...

- Je ne te demande pas de l'aimer, mais de le rétablir sur son trône.

- Comment veux-tu que je revienne sur une décision que je n'ai pas prise ? Ce n'est pas moi qui l'ai destitué, tu dois le savoir. C'est sa propre famille.

Il disait vrai – Olen lui-même savait que l'artisan de sa perte n'était autre que son oncle.

- Il suffira de faire pression... Tu es le roi, non ?

- Si j'interviens dans les affaires de Nowik, ce sera de l'ingérence... Cette fiotte d'Ingvar est parfaitement légitime ! Décréter qu'il ne l'est pas, c'est nier l'autorité des sages de Nowik et risquer la guerre civile.

- Il doit bien y avoir un moyen... Ne serait-ce que dans l'intérêt du royaume, Arvid est aujourd'hui dix fois plus qualifié que son frère

pour régner.

- Vraiment ? ironisa Oderic. Il a renoncé à vendre des légumes au marché ?

Karib soupira. Les espions, les informateurs et même les bavards étaient trop nombreux... En quatre jours, ce qui se passait à Westerwald était connu au palais. Olen, qu'il avait cru sauver facilement, était une cause perdue... Restait à espérer qu'il accepte de s'installer définitivement au manoir, où, en dehors de sa fierté, il avait tout à gagner. Une vie de seigneur sans la moindre contrainte, avec Oranie et leurs futurs enfants, s'ils en avaient un jour.

- Une dernière chose, fit Karib.

- Je suis au bout de mes faveurs, Doyen.

- Je veux – j'exige – que les nécromants de Woltan dépendent de moi. Ce sont des mages comme les autres, rien ne justifie leur indépendance. Ils devront se réunir en guilde, payer l'impôt à Westerwald et suivre mes directives dans l'intérêt du royaume.

- Impossible.

- Pourquoi ? Je suis sûr qu'il n'existe pas le moindre texte à ce sujet.

- Impossible, je te dis.

Karib eut un sourire ingénu.

- Ce n'est pas un argument.

- C'est impossible, s'écria Oderic, parce qu'Edkharen, le nouveau seigneur de Woltan, est un nécromant ! De par la loi ancestrale, il ne peut accepter d'ordres que du roi.

- En tant que seigneur. Mais en tant que mage, il devra obéissance à son Doyen.

Les yeux du roi irradiaient de fureur. Le Doyen, par une manœuvre aussi perverse qu'habile, le mettait dans une position horriblement délicate... Il savait fort bien que, si Arianrhod portait l'affaire devant les sages, on lui accorderait le droit de régner sur les mages noirs. Les rares nécromants exerçant dans le royaume s'y soumettraient sans rechigner – et Edkharen, devenu woltanien depuis peu, y serait soumis de fait.

- Il n'acceptera jamais.

- Et pourtant il le faudra bien.

- C'est complètement irresponsable ! s'indigna le souverain. Tu ne mesures pas les conséquences de tes caprices sur le royaume...

- Venant de toi, s'amusa Karib, ce reproche est assez drôle.

Le mage vit monter la rage dans les yeux d'Oderic, au point qu'il jugea bon de reculer d'un pas. L'homme était un sanguin, capable de lui bondir à la gorge.

- Si j'avais su, gronda-t-il, je ne t'aurais jamais fait recoudre !

Il montrait le torse de Karib, qui sous ses quatre couches de vêtements dissimulait une énorme cicatrice.

- Recoudre ? Qu'est-ce qui s'est passé cette nuit-là ?

- Tu n'as qu'à le demander à Edkharen, ricana le roi. Vu qu'il va devenir ton vassal...

Oderic ramassa son glaive et le pointa entre les deux yeux de Karib.

- Avec moi, tu peux négocier, Doyen, exiger des faveurs et des avantages, mais avec lui...

Sans terminer sa phrase, il tourna le dos et s'éloigna. Chaque muscle de son corps paraissait dur et noué comme du bois. Si une flèche l'avait frappé à cet instant, elle se serait brisée en deux.

Karib passa un doigt distrait sur la cuirasse cabossée qui avait servi de souffre-douleur au roi de Woltan. Sereinement, il jouissait de son triomphe... Certes, il n'avait pu sauver le trône d'Olen, mais il offrait à Nils un titre de seigneur, un château, une terre, et le pouvoir de diriger la plus grande armée du monde. Il allégeait Westerwald de ses devoirs guerriers envers la Couronne, un exploit que Ghail aurait applaudi des deux mains. Il épargnait Oderic et Irenia, pour épargner des milliers d'innocents. Et surtout, il frappait au cœur l'homme qui les avait à jamais privés de leur mémoire.

L'annonce de la guerre frappa les esprits comme un coup de tonnerre. Dans un royaume qui n'avait connu que la paix depuis des générations et dont le seul front se situait aux confins des monts du Nord, les armées mobilisaient leurs troupes. Au toit des châteaux claquaient les étendards de guerre, tandis que les hérauts chevauchaient à travers les campagnes, portant la nouvelle jusqu'aux villages les plus reculés. L'intendance déjà battait le rappel, stockant les provisions, mobilisant les forgerons, les palefreniers, les armuriers. Woltan partait en guerre.

- J'ai rien compris, moi ! On se bat contre qui ?

Au milieu des éclats de rire, le petit sergent bedonnant tenta d'imposer le silence. Il venait de rejoindre – avec son bataillon de fantassins, la forteresse où depuis plusieurs jours se rassemblaient les troupes. Son sac encore sur l'épaule, il s'était précipité vers l'immense camp de tentes qui s'étendait à perte de vue afin de savoir qui était l'ennemi. Mais il n'était pas près de l'apprendre.

- Contre le reste du monde !

- Contre les barbares, ils ont enfoncé la frontière au nord !

- Contre Nowik !

- Contre ma mère !

Agacé, le petit sergent laissa hurler les loups et alla poser son bagage dans l'une des vastes tentes destinées aux fantassins de son unité. Il se nommait Ewind, pesait un peu trop lourd pour sa taille, et revendiquait fièrement ses origines : né à Edholm dans un village de laboureurs, il économisait écu après écu pour s'acheter un jour une ferme. Soldat de métier, il n'en était pas à son premier conflit – Woltan engageait chaque année son armée dans des guerres féodales dont le royaume sortait toujours gagnant, grignotant des terres ou des ressources sur la part de leurs alliés. Mais c'était bien la première fois qu'il partait au combat contre un adversaire inconnu.

Machinalement, il fit l'inventaire de son paquetage de guerre : une pierre à aiguiser, une gourde de peau, dix bâtonnets de poisson séché, un bonnet de laine, une paire de gants, un pot de graisse de baleine pour entretenir ses armes... Et bien sûr le plastron de mailles renforcé de cuir, les jambières molletonnées, le casque doublé de laine pour l'hiver, le glaive et le petit bouclier. En cette saison, on autorisait aussi les capes de fourrure, mêmes si elles dissimulaient le tabard au damier noir et blanc de Woltan. Une troupe dépareillée valait mieux qu'une troupe gelée.

Ewind laissa le gros de son matériel dans la tente et sortit se mêler à la masse des soldats, sous les murailles de la forteresse. Sur les

remparts, aux côtés des drapeaux de Woltan, on avait déployé les bannières des seigneuries : Oster, Hodenwald, Nowik, Edholm et le Gundland. Il n'en manquait pas une, preuve s'il en fallait que la menace de guerre civile n'était qu'une rumeur. Une rumeur étrangement tenace, qui voulait que le roi ait appelé à la guerre contre un haut seigneur de Woltan.

Un capitaine de lanciers se frayait un passage à travers les tentes, toisant les soldats du haut de son destrier de guerre. N'y tenant plus, Ewind le héla au passage, d'un ton aussi respectueux que le permettait le vacarme ambiant.

- Pardonnez-moi, capitaine...

L'officier jeta sur lui le même regard que s'il avait été un rat sur un tas de poubelles. C'était classique, c'était Woltan.

- Je m'excuse de vous importuner, mais mon unité vient de s'installer au camp et personne ne peut nous dire contre qui on part en guerre.

- Les Terres de cristal, répondit froidement l'officier.

- Ah ? Je croyais que c'était notre plus fidèle vassal !

- Ce n'est plus un vassal, c'est une haute seigneurie de Woltan.

Estimant avoir perdu assez de temps, l'officier fit avancer sa monture, laissant derrière lui un sergent éberlué. Les Terres de cristal, une haute seigneurie de Woltan ? Chaque citoyen du royaume était tenu de connaître le nom des hauts seigneurs et, jusqu'à preuve du contraire, il n'y en avait que cinq.

- Alors c'est bien une guerre civile, murmura un grand archer osseux qui avait assisté à la conversation.

- Si on veut, répondit Ewind. Je ne savais pas que les Terres de cristal faisaient partie de Woltan.

- Moi non plus.

- En tout cas, j'ai combattu avec eux et c'est pas des rigolos, intervint un fantassin, inquiet.

Un attroupement se formait, armes, grades et origines mêlés. Des « non ! » et des « si ! » s'élevèrent, épaississant le groupe.

- Alors, on va où ?

- Terres de cristal !

- Terres de cristal... T'as prévu ta petite laine ?

On s'étonnait d'un tel rassemblement de troupes : le petit vassal, du fond de ses terres glacées, ne disposait que d'une minuscule armée. Surentraînée, certes, mais ridicule face au géant woltanien.

Ewind s'éclipsa, tandis qu'une colonne de cavaliers lourds pénétrait dans le camp. Leurs chevaux armurés, hérissés de pointes, ressemblaient à des dragons de métal. Le menton haut, l'œil perdu à l'horizon, ces soldats d'élite jouaient les surhommes ; peut-être ignoraient-ils contre qui ils allaient se battre. Ewind le savait

désormais. Là-bas, au nord, les attendaient d'autres cavaliers, des guerriers de légende, qui n'hésiteraient pas à mourir pour un pouce de terrain.

Au manoir, on comptait les heures. Deux bonnes semaines s'étaient écoulées depuis le départ de Karib pour Oster et, même en comptant le trajet sous la neige, le temps devenait long. Nils se maudissait de n'avoir pas insisté pour l'escorter jusqu'au palais... On l'avait étourdi d'arguments : l'Albinos était le meilleur des sauf-conduits, pour impressionner le roi il fallait afficher une tranquille assurance... Au fil des jours, tout cela avait laissé place à une profonde inquiétude. Le dément qui commandait les cavaliers de cristal n'en était pas à un cadavre près.

Dans une atmosphère lourde de non-dits, Olen et lui s'évitaient. En dépit des efforts désespérés d'Oranie, dont la bonne humeur paraissait inaltérable, ils ne dînaient plus aux mêmes heures, ne se retrouvaient plus au coin de la cheminée, s'adressaient à peine la parole. On ne savait plus très bien lequel était plus remonté que l'autre : Olen, d'abord penaud, avait fini par se vexer. Il avait aigrement rappelé à Nils que, du temps d'Helion, leur destin avait reposé sur ses épaules... Sans l'argent qu'il avait dérobé à une courtisane, les fugitifs auraient été contraints de traverser l'océan à la nage ! Et Nils avait rétorqué que, sans l'intervention miraculeuse du maître guérisseur, ses sautes d'humeur d'enfant gâté auraient ruiné un an d'efforts.

Faute de réconcilier les frères ennemis, Oranie avait tenté de nouer des liens avec le jeune fils de Karib, usant pour l'amadouer de toutes les ruses de cour, qu'elle maîtrisait à merveille. Malheureusement pour elle, l'adolescent, dont les états d'âme n'intéressaient plus personne, avait de la hargne à revendre. Il lui avait aboyé au visage, l'avait traitée de croqueuse de fortune et, pour lui porter le coup de grâce, l'avait appelée « bouboule ». Cet affreux gamin avait réussi à réveiller en elle de vieux complexes enfouis : le charme ne faisait pas tout, elle se savait petite et grasse, elle détestait ses mains, elle détestait ses fesses.

Lorsque Karib revint enfin, le manoir était plus sinistre qu'un cimetière.

- Qu'est-ce qui se passe ici ?

N'obtenant que des haussements d'épaules et des soupirs désabusés, il comprit que rien de grave ne s'était produit.

- Eh bien moi, j'ai de bonnes nouvelles ! Kendral, fais préparer un repas de fête pour ce soir. Du gibier, du poisson...

Il prit ses compères par les épaules et les entraîna vers le petit salon.

- Vous allez être fiers de moi, exulta-t-il. Comme prévu Oderic et Irenia s'en tirent bien, tout en étant obligés de faire nos quatre volontés ; mais le nécromant, je lui ai définitivement bousillé la vie !

Olen en oublia sa bouderie.

- Comment tu as fait ça ?

- À la woltanienne ! À force de lois et de règles, en réfléchissant un peu, tu peux retourner le système contre eux...

- Raconte !

Karib raconta. Sans omettre le plus petit détail, car il n'était pas peu fier de sa manœuvre... Il raconta comment le roi, acculé, avait été contraint de lâcher son complice. Comment on avait expédié au haut seigneur Edkharen une lettre de son nouveau maître, le Doyen des mages, lui enjoignant de se présenter à Westerwald pour y entendre ses droits et ses devoirs.

- C'est tout simplement génial ! s'écria Olen. Et il a répondu ?

- Oh, pour répondre, il a répondu. Une lettre de trois lignes, qui disait en substance : je ne suis le valet de personne et, si vous insistez, ce sera la guerre.

- Et ?

- C'est la guerre.

Olen resta bouche bée.

- Le roi a lâché Edkharen ? demanda Nils, incrédule. Comme ça ?

- Il a trop peur de voir le complot exposé au grand jour, répondit Karib. L'Albinos avait raison : Oderic n'est pas seulement un arriviste, c'est un malin... Au début, on aurait dit qu'il allait m'égorger sur place, trois jours plus tard c'était mon meilleur ami.

- Je ne comprends pas comment tu as pu accepter ça, s'étonna Olen. Toi, avec tes grands principes...

Karib eut un sourire malicieux.

- Il faut croire qu'on change.

- Karib a bien joué le coup, confirma Nils. Notre histoire ne vaut pas une guerre civile de dix ans à Woltan.

- Je suis bien d'accord, répondit Olen, brisant le long silence qui s'était installé entre eux. Je dis juste que ça m'étonne de lui !

Nils donna à Karib l'une de ces bourrades amicales qu'il détestait.

- Notre Karib est en train de devenir un vrai Woltanien ! Encore quelques mois et il nous empoisonnera lui-même...

- Tu ne crois pas si bien dire, s'exclama le mage.

Il extirpa de ses malles une boîte de cuivre pleine à ras bord de tuiles au gingembre dont raffolait Nils. Des friandises rares que l'on ne trouvait qu'à Oster, dans une petite échoppe très courue où le moindre gâteau se vendait dix écus.

- Tu es un frère, fit Nils en engloutissant un biscuit. Même s'ils sont empoisonnés, ce sera une belle mort.

On en oubliait le complot, la guerre et les nouvelles voies qui s'ouvraient, taillées à coup de hache dans leur destin.

- Je n'ai rien pu faire pour ton trône, Olen. Le roi refuse d'interférer

dans la souveraineté de Nowik... Et cette malheureuse histoire de légumes est arrivée jusqu'à la cour.

- J'ai honte, fit Olen.

- Tu peux ! Sans ça, j'aurais peut-être réussi à forcer la main du roi.

- Comme quoi, une salade peut changer le monde, remarqua Nils, la bouche pleine.

Il fut encore question de la chute d'Edkharen, dont on disait dans l'entourage du roi qu'il ne tiendrait pas une semaine face à la colossale armée woltanienne. Sa terre, une petite enclave envahie par les glaces, ne vivait que du profit de ses mines de fer ; faute de terres cultivables, il achetait ses provisions à Woltan. D'ores et déjà, le roi avait ordonné de couper les routes d'approvisionnement et de saisir ses avoirs dans les banques de la capitale. Et si Edkharen ne rendait pas les armes, on l'écraserait comme un cancrelat. À un contre mille, son armée – certes légendaire – serait taillée en pièces.

Le nécromant, qui s'était rêvé haut seigneur, n'avait pas siégé un mois sur son trône tout neuf. Déchu de ses titres, présenté comme un traître à ceux qui n'avaient pas fait partie du complot, il n'était plus qu'un mage noir. Un petit vassal, négligeable. Ceux qui avaient applaudi son intronisation mobilisaient leurs troupes, oubliant jusqu'au souvenir de leur amitié éphémère.

On offrait dix mille écus au soldat qui rapporterait la tête du nécromant.

- J'aimerais bien assister à ça, fit Nils.

- Ça tombe bien !

Avec un petit air de mystère, Karib extirpa un tube de métal scellé des plis de sa robe pour le tendre à Nils. Le tube contenait un parchemin enluminé, rédigé à l'encre violette dans une langue si alambiquée que le lanceur de couteaux grimaça.

- Quel jargon invraisemblable !

- Ce n'est pas du jargon, ignare, c'est la langue ancienne des documents seigneuriaux de Woltan.

Nils renonça à déchiffrer le parchemin.

- Et ça dit quoi ?

- Ça dit que tu es le Premier Général du royaume.

Olen écarquilla les yeux tandis que Nils s'étouffait avec son biscuit. Pris d'une quinte de toux, il aspergea le tapis d'un nuage de miettes avant de saisir le verre que lui tendait Karib et de boire à grandes gorgées. Jamais, depuis le réveil sur la montagne, on n'avait vu Nils perdre ses moyens.

- J'ai exigé gros, expliqua Karib. J'ai obtenu gros.

- Ce n'est pas gros, balbutia Nils, c'est... énorme !

Il avait vu de ses yeux la forteresse de Woltan. Il avait traversé le domaine du Premier Général, une terre comparable à celle des mages,

avec sa petite ville, ses villages, ses tours de guet. Il savait que Mendean siégeait au Conseil, qu'il élisait les rois, qu'il menait au combat la plus grande armée du monde.

Olen, abasourdi, le dévisageait comme s'il ne l'avait jamais vu.

- Ne me regarde pas comme ça, fit Nils. Je n'y suis pour rien.

- Félicitations, vieux !

Mais Nils n'avait pas encore apprivoisé la nouvelle.

- C'est ridicule. Vous me voyez seigneur ?

- Oui, répondirent les deux autres en chœur, en pensant « non » si fort qu'on pouvait l'entendre.

Nils au Conseil, l'idée était presque comique.

- Il y a juste une condition, précisa Karib. Oderic te demande de ne prendre tes fonctions qu'à la fin de la guerre contre les Terres de cristal. Ce sera l'occasion idéale de remercier le vieux Mendean sur une note héroïque... Un défilé de triomphe à Oster et il te laissera la place.

- Ça m'arrange, murmura Nils. Fils de la lune ou pas, je ne me vois pas diriger ce genre de campagne...

- Il faudra bien !

Karib se fit rassurant.

- D'après les officiers royaux, tu es le chef de guerre idéal. Figure-toi qu'il m'ont presque porté en triomphe en apprenant que Mendean allait te laisser sa place.

- C'est Aeldrynn, le chef idéal. Moi, je suis bon à m'occuper des chevaux...

- Et à lancer des couteaux, on sait, coupa Olen. Tu verras, tu te débrouilleras très bien.

- Ça se fête, non ? lança Karib en s'emparant d'un cruchon d'eau-de-vie.

L'alcool coula dans de petits verres d'étain et les fugitifs burent à la chute d'Edkharen. Envolées, les tensions, les questions, les angoisses... L'idée d'avoir fait tomber le nécromant de son trône au moment où il réalisait le rêve de sa vie, cette idée était simplement jouissive.

Après un somptueux dîner « en famille », Nils passa la nuit avec Norah, Olen passa la nuit avec Oranie et Karib passa la nuit à lire un grimoire. Dans le calme feutré du manoir, ces heures de sérénité étaient d'autant plus précieuses qu'elles précédaient un nouvel orage. Demain, ce serait la guerre.

Une fois encore, Oranie se réveilla seule. Par les rideaux entrouverts, on voyait la neige tomber à gros flocons. Près d'elle, la place déjà froide d'Olen portait encore la marque de son corps... Les plis aux épaules, l'oreiller enfoncé. Comme s'il venait de se lever, comme s'il allait revenir se glisser sous l'édredon et se coller contre elle en l'embrassant dans le cou. Mais il était parti avant l'aube. Pour longtemps. Elle passa doucement la main sur le drap, imaginant Olen à cheval, harnaché dans sa tenue de combat, son manteau de fourrure jeté sur les épaules. C'était la deuxième fois qu'il lui disait adieu dans un lit, la deuxième fois qu'il partait pour la guerre. À Helion, il n'avait été qu'un simple *volontaire*, aujourd'hui il chevauchait en compagnie des chefs de guerre. Tout cela menait à la même boucherie.

Elle s'habilla sans fantaisie, une robe d'intérieur toute simple sur laquelle elle jeta un châle de laine. Le manoir désert n'était plus habité que par des domestiques ; jusqu'au retour des hommes, elle n'aurait personne à qui parler. L'intendant, un brave homme, n'avait guère de conversation, Jad était un garnement insupportable, et l'Albinos – ce diplomate pédant dont elle avait gardé un souvenir épouvantable – avait été emmené en lieu sûr.

Lorsqu'elle descendit se faire servir un bol de bouillon aux cuisines, la porte du hall était ouverte et une jeune femme en manteau noir, d'apparence modeste, conversait avec un valet. À y regarder de plus près, la conversation paraissait houleuse, la femme insistant pour remettre au valet un gâteau qu'elle tenait à la main et dont il ne voulait pas. Oranie s'approcha. Elle avait déjà entrevu cette fille aux longs cheveux noirs, le jour où elle avait accompagné l'Albinos au manoir. C'était donc elle, la fameuse maîtresse de Nils... Une beauté insolente, comme ses anciennes rivales d'Helion, mais avec la retenue qui s'imposait à une lingère. Olen – prudent – l'avait qualifiée de « pas mal » ; force était d'avouer qu'elle était beaucoup plus que cela.

- Que se passe-t-il ? demanda Oranie au valet.

- Ma dame, j'essaie d'expliquer à cette lingère que je ne sais pas quand messire Nils sera de retour.

- Je m'en occupe, répondit-elle en maîtresse de maison.

Le domestique s'éclipsa, laissant les deux femmes face à face.

- Entre, je t'en prie. Je suis Oranie, la... fiancée d'Arvid.

- Mes respects, ma dame.

La lingère fit une révérence. Elle se croyait manifestement en présence d'une future princesse, d'une ancienne princesse, en un mot d'une noble de haute volée à qui l'on devait un respect formel.

- Non, non, pas « ma dame », je ne suis qu'une ancienne dame de

compagnie d'un petit royaume des Terres communes, tu peux me traiter en égale.

- Je vous remercie.

- Ne me remercie pas, ne me vouvoie pas, je suis ravie de faire ta connaissance ! Et accompagne-moi aux cuisines, j'allais prendre quelque chose pour le petit-déjeuner.

La fille lui tendit son gâteau, une espèce de tourte dont le dessus était noir comme du charbon.

- Je venais juste porter ce gâteau à Nils, le garde du corps du Doyen. Si tu pouvais le lui donner avant son départ...

- Il est parti. Ils sont partis.

Un nuage passa dans les grands yeux sombres de la lingère.

- Tu ne le savais pas ? s'étonna Oranie. Ils ont pris la route à l'aube.

Il y eut un moment de silence.

- Je ne savais pas qu'il s'en irait si tôt. Je lui ai cuisiné ce gâteau – c'est une tradition woltanienne. Il est brûlé parce que je ne suis pas foutue de réussir un gâteau, mais le cœur y était.

- Une tradition ?

- Oui, répondit la fille, un peu gênée. Quand un homme s'en va en guerre, s'il mange un gâteau préparé par une femme, ce gâteau lui porte bonheur et lui assure de revenir pour remercier la cuisinière.

Oranie eut un sourire : elle se retrouvait dans l'embarras de cette fille, qui semblait se trouver ridicule dans le rôle peu enviable de la femme amoureuse.

- En général, ça ne les empêche pas de se faire tuer, reprit la fille, sur le ton léger qu'Oranie utilisait souvent pour masquer ses sentiments.

- Tu l'aimes ?

La question fit sourire la lingère.

- Je n'irai pas jusque-là.

- Tu ne sais pas faire de pâtisserie et tu passes deux heures à cuisiner un gâteau brûlé pour un homme que tu n'aimes pas ?

- Disons que j'ai beaucoup réfléchi cette nuit... J'en ai conclu que Nils était quelqu'un d'important pour moi.

- Il faut que les hommes partent à la guerre pour que ces choses-là nous frappent tout d'un coup. Je le sais, je l'ai vécu il y a longtemps avec Olen.

- Olen ?

- Arvid. C'est... comme ça que je l'appelle en privé.

La lingère fronça les sourcils. Ainsi, contrairement à Olen, qui disait tout à sa belle, Nils n'avait rien révélé de leur secret.

- Tu ne veux vraiment pas partager mon petit-déjeuner ?

- Pourquoi pas, après tout.

Oranie aida la lingère à retirer son manteau trempé, avant de

l'accompagner aux cuisines. La fille connaissait la maison aussi bien qu'elle ; bien sûr, elle repassait les draps du Doyen... Allait-elle lui avouer qu'elle était une espionne ? Ou allaient-elles jouer toutes les deux une comédie de façade ? La forme importait peu. Oranie était heureuse de rencontrer la maîtresse fantôme de Nils, de trouver une compagnie féminine dans cet univers d'hommes, et d'oublier un peu cet hiver sans fin.

Le manoir n'était pas un château. Son mur d'enceinte, haut de deux mètres, s'écroulait par endroits, ouvrant quelques failles au fond du parc, là où personne n'allait jamais. À l'abri des sapins, l'Albinos avait suivi le mur jusqu'à découvrir un passage, un morceau écroulé à peine dissimulé par la neige. En prenant appui sur le tas de gravats, on pouvait facilement se glisser de l'autre côté.

Fausser compagnie aux gardes n'avait pas été plus compliqué que de dénicher des armes improvisées dans une réserve d'outils de jardin. Il s'était constitué un petit sac de voyage, avec des morceaux de pain économisés sur ses derniers repas ainsi que des petites choses récupérées ici et là pour lui permettre d'affronter le froid. Enseth avait trompé les égorgeurs des bas-fonds et les cavaliers de cristal... Prendre à revers deux plantons en tabard pourpre occupés à se disputer un morceau de saucisson, c'était un jeu d'enfant. Quant au chien d'Arianrhod, il avait joyeusement gambadé à ses côtés jusqu'à ce que la cloche du déjeuner retentisse... Du reste, l'Albinos avait si bien convaincu les ex-

fugitifs de ses bonnes intentions qu'on n'avait même pas renforcé la garde. Le Doyen et les autres étaient partis pour la guerre, le laissant seul ou presque dans une dépendance du manoir.

Il n'y aurait pas meilleur moment pour disparaître.

De l'autre côté du mur, une plaine blanche, coupée par un ruisseau gelé, s'étendait loin à l'horizon. Quelque part sur la droite, les cheminées de Westerwald fumaient, cachant presque les dômes et les clochers des temples. C'était presque trop facile : en marchant droit vers le bosquet, là-bas, puis en bifurquant vers l'est, il tomberait sur la route sans avoir à traverser la ville.

Très vite, ses pieds s'enfoncèrent dans la neige, rendant la marche pénible. Il n'avait pas parcouru cent mètres qu'il s'arrêtait déjà, essoufflé, rajustant son sac. Il se retourna sur la longue trace qu'il avait laissée depuis le mur d'enceinte d'où dépassait la pointe des sapins. Une terrible lassitude, soudain, s'abattit sur ses épaules. Où allait-il ? Il n'en savait rien. Privé de sa précieuse bourse, il n'avait pas un écu en poche. Seulement quelques morceaux de pain, une outre pleine d'eau et des bricoles, un vrai sac de vagabond. Devant lui, à plusieurs jours de marche, il y avait Nowik. Ou Oster. De grandes villes hostiles où de nouveau il devrait se cacher. Et survivre. Sans argent, sans soutiens, sans personne sur qui compter, car les meilleurs amis du monde – s'il en avait eu – lui auraient fermé leur porte. Quant à s'embarquer pour des terres lointaines... Un voyage coûtait plusieurs centaines d'écus, pour peu qu'il parvienne à tromper les espions du

port.

Marcher, contourner la ville... C'était absurde. Il n'avait nulle part où aller. Toute sa vie, il resterait un homme traqué : le roi et la princesse d'Oster, dont il connaissait mieux que personne l'acharnement et les moyens, le traqueraient jusqu'au bout du monde pour se libérer de la laisse que les fugitifs leur avaient accrochée au cou.

Le mur d'enceinte, derrière lui, semblait le narguer. Non, le manoir de Westerwald n'était pas sa prison, la prison était en lui. Que se passerait-il quand le Doyen et les autres reviendraient de la guerre ? Ils le tueraient, sans doute, après l'avoir fait témoigner au Conseil. Avec toute sa diplomatie, il n'échapperait pas à l'exécution. Arianrhod était un doux, Arvid influençable, mais le Fils de la lune... La machine de mort d'Edkharen... Même sans mémoire, ce loup enragé ne le laisserait jamais vivre.

En avant, une vie de misère. En arrière, l'attente de la mort. Il posa son sac dans la neige et se mit à réfléchir.

Le vent. Un vent glacial, coupant comme un rasoir, crissant sur les aiguilles givrées des sapins de montagne. Sur cette route d'altitude rongée par le verglas, ouverte sur un à-pic de cinq cents mètres, une bourrasque était aussi meurtrière qu'un coup de poignard. On avait vu des hommes montés sur des chevaux de guerre, chargés d'armes et de ballots, balayés par le souffle comme des feuilles d'automne. Il fallait connaître chaque courbe du sentier, savoir à quel moment et à quel endroit le vent de glace pouvait se lever. Calmer sa monture, choisir son abri. Si l'on survivait à l'ascension – en échappant aux blessures du vent –, on débouchait sur un petit promontoire abrité par une couronne de rochers. C'était là, au sommet de nulle part, que s'élevait la tour de guet des Terres de cristal.

Ednar sauta à bas de sa monture. Il retira son casque et passa son doigt sur les griffures que le vent abrasif y avait tracées. De ces fines cicatrices de métal, il pouvait déduire que le vent soufflait du nord vers l'est, annonçant sans doute une tempête sur l'autre versant de la montagne. En habitué du domaine, il savait dompter l'hiver. Mais tous les soldats n'avaient pas son aisance... Quel étrange moment pour faire la guerre ! Les glaces allaient faire plus de victimes que les hommes.

Au sommet de la tour l'attendait un autre officier, un solide gaillard de cinquante ans portant une cape, des gants et une toque de fourrure. Il se nommait Unwahr, commandait les troupes du domaine et, dans sa tenue d'hiver, ressemblait à un ours. En voyant monter Ednar, il eut un hochement de tête désabusé.

- Ils arrivent, dit-il, laconique.

Le jeune officier vint le rejoindre aux créneaux, passant son gantelet de fer dans ses cheveux où se déposait une épaisse couche de neige.

- Mets ton casque, malheureux, conseilla Unwahr. Tu vas geler ! Vous, les cavaliers, à force de jouer les surhommes, vous finirez par vous balader à poil sous la tempête.

Ednar ne répondit pas, fasciné par l'énorme tache noire qui grossissait à l'horizon. L'armée de Woltan en marche...

- Difficile de chiffrer, hein ? fit l'ours brun en plissant les yeux.

- Deux, trois mille, estima Ednar. À vue de nez.

- Quand même.

- Ce n'est que l'avant-garde. Je ne vois ni cavalerie, ni lanciers, ni archers.

Unwahr lui jeta un regard de biais, piqué par l'aiguillon de la jalousie. Comment ces maudits cavaliers de cristal pouvaient-ils avoir toutes les qualités ? Combattants d'exception, machines de guerre,

cavaliers émérites, fallait-il aussi qu'ils aient des yeux de rapace !

Ils observèrent attentivement le mouvement de la vague humaine qui manœuvrait au loin. À hauteur d'un bois, non loin d'un massif rocheux, elle avait cessé d'avancer pour s'étendre à l'horizontale. Les Woltaniens allaient établir leur camp de tête.

Le chef de guerre croisa les bras.

- C'est ce que je pensais. Ils s'installent au bois de Tinker...

Il n'y avait rien d'étonnant à cela ; le bois était le dernier morceau de terre woltanienne avant l'entrée du domaine. Il offrirait – pour les tentes des officiers – un abri relatif face au déchaînement des tempêtes, et un point de vue idéal aux sentinelles. Du haut des rochers, la surveillance serait facile, d'autant que l'entrée des Terres de cristal ressemblait à un portail naturel : deux immenses pics de glace s'ouvrant sur une plaine. Un passage suffisamment étroit pour être surveillé jour et nuit.

Vétéran des guerres du Nord, Unwahr savait qu'il disposait de quelques heures pour déterminer sa stratégie, et de moins d'une journée pour faire manœuvrer ses troupes. Les Woltaniens venaient de mettre pied à terre après une longue route, leurs troupes n'étaient pas au complet, ils n'attaqueraient pas avant un ou deux jours. Il fallait prendre la première décision de la guerre : défendre l'entrée du domaine ou laisser l'ennemi s'engager dans les Terres de cristal.

- Les bloquer ici, fit-il, c'est suicidaire. Ils viendront se faire tuer par centaines, mais à l'usure ils passeront. Et nous, on aura laissé la moitié de notre armée sur le carreau.

- Laisse-les entrer. Vu le nombre, notre meilleure tactique, c'est l'embuscade.

Le chef de guerre parut soudain frappé par une révélation.

- J'ai une idée ! C'est risqué, mais ça peut faire basculer la guerre : faire charger les cavaliers pendant qu'ils s'installent.

- Dans leur camp ?

- Dans leur camp. Vous manœuvrez cette nuit, et demain à l'aube, vous attaquez ! Ils ne s'attendent jamais à ça, ils y laisseront toute l'avant-garde, et avec de la chance une bonne partie de leurs chefs.

- J'en référerai à Njorad, mais n'y compte pas trop.

Unwahr eut une moue de contrariété. Rien n'était plus agaçant que l'autonomie des cavaliers de cristal, dont le seul commandant restait leur grand maître. Lui, le chef de guerre du domaine, n'avait autorité que sur les soldats du rang et sur les assassins volants, l'autre corps d'élite des Terres de cristal.

De son côté, Ednar remerciait les dieux d'avoir été envoyé en éclaireur à la place de son chef. Si Njorad était venu en personne, il aurait frénétiquement approuvé la charge suicidaire que proposait Unwahr et sacrifié sans réfléchir la meilleure unité du monde pour

égratigner l'avant-garde ennemie... Non, il n'en parlerait pas au grand maître. Il se contenterait de lui faire un rapport, froid et précis, des forces en présence. Le domaine n'avait pas besoin de héros, il avait besoin de tacticiens.

Le chef de guerre s'engagea dans l'escalier en colimaçon qui menait au pied de la tour. Il en avait assez vu.

- Viens ! cria-t-il à Ednar. Il y a un tonnelet en bas, je te paie un verre, ce sera peut-être le dernier...

- Jamais d'alcool, répondit le jeune cavalier en lui emboîtant le pas. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer.

Unwahr avala seul une lampée de prune qui lui brûla le gosier. Puis il déroula une carte du domaine, sur laquelle il marqua les points stratégiques à l'aide d'un morceau de charbon.

- Je vais faire placer un bataillon là, et deux autres là et là.

- Ce ne sera pas suffisant.

- Ah oui ? ricana le chef de guerre. Tu crois ? Je fais avec ce que j'ai ! Notre armée n'a jamais été faite pour défendre les Terres de cristal... Je n'ai pas assez d'hommes, presque pas d'archers, et les cavaliers de cristal ne seront à l'aise qu'en plaine.

Il n'y avait pas de plaines. Ou plutôt si, une seule, immense, qui entourait le château du seigneur Edkharen, à l'autre bout du domaine. Si les Woltaniens arrivaient là, ce serait déjà trop tard.

- Les cavaliers seront déployés partout, répondit le jeune officier, en plaine comme ailleurs.

- Oh, je sais, ce n'est pas votre courage que je mets en doute. Mais tu connais le domaine aussi bien que moi : des montagnes, des montagnes et encore des montagnes ! Des routes minuscules plus casse-gueule qu'une plaque de verglas, des ponts suspendus, des forêts... Vous n'êtes pas faits pour vous battre ici !

- On fera avec.

Le chef de guerre se resservit un verre de prune, qu'il renversa d'un geste brusque avant de le porter à ses lèvres. Ce n'était pas le moment de boire.

- Si seulement Aeldrynn était encore là...

Lui non plus n'aimait pas Njorad. Il fallait être son père pour aimer Njorad.

- Arrête de te lamenter, coupa Ednar. Ce domaine est déjà hostile pour nous, il sera un enfer pour les Woltaniens... Et rappelle-toi, le seigneur n'est pas seulement un seigneur.

- Tu as raison.

Unwahr en oubliait ce qu'on disait d'Edkharen : quiconque porterait la main sur lui verrait se lever l'armée des morts.

Dans le camp woltanien, les tentes s'élevaient dans un fracas de marteaux. Les cordes tendues étaient enduites de graisse, pour ne pas casser sous le gel, tandis que les piquets s'ancraient profondément dans la terre glacée. Une nuée de serviteurs, tout juste arrivés de l'arrière, s'affairait à garnir les tentes de commandement – les seules à bénéficier du plus grand confort : braseros, peaux de bête, coffres à vêtements... Celles des soldats, plus sommaires, étaient tout de même suffisamment étanches pour offrir à cinquante hommes la possibilité de dormir au chaud. Seuls les chariots, où logeaient les hommes de l'intendance, étaient indignes de la grande armée de Woltan : on y dormait en rang de sardines, protégé du vent par une simple bâche. La chaleur humaine y était la seule garantie de se prévenir des gelures, poussant de gros barbus à se blottir les uns contre les autres, comme des chatons dans un panier.

On hissa les bannières, bientôt blanches de neige. Le camp s'étendait peu à peu jusqu'à la lisière du bois. On allumait des feux, sur lesquels les cuistots – s'ils arrivaient avant la nuit – disposeraient leurs grandes marmites. En attendant, les soldats transis par le trajet venaient s'y réchauffer les mains. Et les chariots dégorgeaient leur chargement d'armes, d'armures, de coffres, de tonneaux, de graisse et de rations séchées.

Une véritable petite ville de tentes, d'enclos et de brasiers.

Monté sur un magnifique destrier noir, Nils parcourait le camp avec l'impression inattendue d'évoluer en terrain conquis. S'il avait fallu monter une tente, ou même déterminer un bon endroit pour camper, il se serait probablement couvert de ridicule, mais une fois le camp installé, tout avait du sens : l'emplacement de l'état-major en plein centre, pour pallier une éventuelle attaque surprise... Les chariots de ravitaillement à l'abri du vent du nord... Les bannières en croix pour être vues de partout... Dans ces pays de neige, une bannière peu visible pouvait conduire à de dramatiques erreurs de jugement.

Sur son passage, les yeux se levaient, les conversations s'interrompaient. Son destrier de guerre n'y était pas étranger, pas moins que l'armure jaspée, faite sur mesure, que le bon roi Oderic avait tenu à lui offrir. Une pièce magnifique, hors de prix, qui avait nécessité le déplacement d'un maître armurier, assisté d'une horde d'artisans. En moins de trois jours, tout ce beau monde avait investi la forge de Westerswald, assemblé l'armure, ajusté les jointures, graissé les articulations. Nils, comme la reine d'Helion – c'était ainsi que l'avait surnommé Oranie –, avait enchaîné les essayages : trop serré aux épaules, pas assez à la taille... Jusqu'à ce qu'enfin il se sente à son

aise dans cette coque de métal.

Mais cette débauche de luxe n'était pas la principale raison du silence qui s'abattait à son approche. Tout le monde savait désormais que le *général* Aeldrynn, passé dans le camp woltanien par fidélité à son roi, avait rejoint l'état-major. On ne parlait plus que de cela : le Fils de la lune, en chair et en os ! Non seulement il existait, mais il allait participer à la guerre contre son ancien maître, aux côtés des soldats de Woltan. Dans son dos résonnaient des murmures qu'il faisait semblant de ne pas entendre :

- Je crois que c'est lui...

- Non... Impossible ! Il est tout petit, celui-là !

Un respect obséquieux, du simple soldat au capitaine d'armes, lui valait d'être traité en seigneur, alors qu'il ne l'était pas encore. Il n'osait imaginer ce qui se passerait le jour où sa nomination au poste de Premier Général serait connue des soldats ; peut-être se prosternerait-on devant lui en scandant des chants à sa gloire ? Pour l'heure, toute cette obséquiosité l'épuisait ; il aurait donné cher pour n'être que Nils, garde du corps du Doyen, à qui l'on avait toujours foutu la paix.

Il mit pied à terre devant sa tente, et aussitôt un homme se précipita pour prendre la bride de son cheval.

- Mon général, vous permettez...

L'idiot le dévorait des yeux, comme s'il demandait la fille de ses rêves en mariage.

- Oui, oui. Soigne-le bien.

- Comme mon propre fils, mon général.

Nils soupira. Soit cet homme étrillait son fils, soit il était le dernier des ânes.

Il pénétra dans sa tente, où un brasero répandait une agréable chaleur. Là, assis sur la couchette dans son énorme manteau de fourrure blanche, l'attendait le Doyen des mages. Un Karib bien morose en vérité, lissant nerveusement sa barbiche et tapant du pied sur le tapis...

- Toujours pas montée, ta tente ? s'amusa Nils.

- Si, mais ces idiots ont oublié de la chauffer. Il y gèle !

- Mais quelle chochette – il tenta une fois de plus d'imiter la voix de Karib : « La guerre sans chauffage ? On se moque de qui ? »

Karib ne se dérida pas, il n'était pas d'humeur à goûter la plaisanterie. Nils le trouvait assez comique dans son bel habit et sa cape de renard, avec ses bottes de peau souple plus adaptées à une promenade dans le parc qu'aux rudes intempéries du front. Il avait même poussé l'élégance jusqu'à porter une chevalière sur son gant, comme le faisaient les hauts seigneurs.

- Rentre à Westerwald, vieux ! Ça ne fait que commencer et déjà tu

te plains.

- Je ne me plains pas... Enfin si, je me plains. Ce n'est tout de même pas compliqué d'installer un brasero dans une tente ! Regarde, ici, il fait très bon.

Il faisait même un peu chaud au gré de Nils, qui n'avait jamais beaucoup aimé les chambres surchauffées. La chaleur engourdissait les sens.

- Tu deviens délicat, s'amusa Nils.

- C'est toi, la bête de guerre ! Moi, je suis juste là pour observer.

- Je t'aurais raconté.

- Toi, raconter ? Autant demander à un caillou de chanter des ballades !

Le ton était léger, mais, avant de quitter la terre des mages, il avait été plus âpre. Karib tenait à voir de ses yeux la chute de leur pire ennemi. Il s'était laissé embobiner par les discours de matamore du roi de Woltan, pour qui le conflit ne durerait pas une semaine. À un contre mille, face à la plus grande armée du monde, le pauvre Edkharen allait implorer son pardon et se traîner à genoux devant les vainqueurs ! Nils, plus réservé, lui avait déconseillé de s'aventurer en zone de guerre. Tout pouvait arriver, même le pire... Mais Karib ne voulait pas, ne pouvait pas s'imaginer seul à Westerwald, tournant comme un fauve en cage dans l'attente de nouvelles du front. C'était la fin d'une incroyable aventure, et il voulait en être.

En ce premier jour, rien ne venait contredire la promenade de santé annoncée par les stratèges, mais il faisait déjà affreusement froid et l'on disait que les Terres de cristal étaient plus glaciales encore que les régions barbares du Grand Nord. Au milieu de cette armée colossale, Karib ne risquait qu'une chose : succomber au vent des glaces.

- La tente de Son Excellence est prête, vint annoncer le soldat qui étrillait son fils.

- Pas trop tôt, grogna Karib.

Nils l'accompagna à travers le camp, profitant de l'odeur de feu de bois et des dernières lueurs du jour à travers les nuages. Il était peut-être le seul, au milieu de ces milliers d'hommes, à se sentir mieux en plein vent qu'au coin de la cheminée.

Devant la tente du Doyen, au-dessus de laquelle claquait la bannière de Westerwald, Olen aiguisait son épée. Il s'inclina à leur passage, comme s'il n'était qu'un simple soldat, puis s'engouffra dans la tente.

- Ça y est, lança-t-il à Karib. Ils t'ont enfin apporté ton petit chauffage !

- Une heure dans le froid, renchérit Nils. C'est inhumain.

Avec un air de profond soulagement, Karib colla ses fesses au métal du brasero, roussissant le poil de son manteau blanc.

- C'est ça, jouez les durs ! Moi, je ne suis pas un guerrier, j'aime mon

petit confort, et non, je n'en ai pas honte.

Nils remarqua qu'Olen s'était procuré un tabard au damier de Woltan qu'il avait enfilé sur sa tenue de cuir. Il ressemblait ainsi à tous les soldats du camp, au point que personne – si ce n'était certains soldats de Nowik – n'aurait pu se douter de ses origines. Il avait aussi insisté pour ne plus être appelé qu'Olen ; le prince Nowik, disait-il, était mort à ses yeux. Ses compagnons avaient fait de leur mieux pour l'en dissuader car, à Woltan comme ailleurs, un nom princier ouvrait toutes les portes. Hélas, Olen était plus têtu que Jad et Karib – le chien – réunis. Il refusa d'entendre l'évidence, clama qu'il était temps pour lui d'assumer ses échecs, et parla même de quitter Woltan pour recommencer une nouvelle vie ailleurs. Sans Oranie, il aurait sans doute plié bagage et disparu sur les routes...

Paradoxalement, il n'avait jamais été plus Arvid que dans ces moments où il se voulait Olen. Il doutait de tout et de tous, en voulait au monde entier de ses propres échecs, et se donnait en spectacle lorsque l'aigreur l'emportait sur le reste. En somme, il était comme Nils, mais chez lui ce n'était pas la violence qui perçait sous le Puits des mémoires, c'était l'immaturité.

- Je me demande si je ne vais pas m'engager dans l'infanterie, déclara-t-il soudain.

- Mais enfin, s'indigna Karib, tu es de sang princier, que tu le veuilles ou non... Beaucoup de gens te reconnaîtront...

- Et alors ? Le roi lui-même a mené ses troupes au combat quand il était jeune, non ?

Nils eut un soupir de lassitude.

- Si tu veux mener des troupes au combat, je te donne un bataillon, ce n'est pas plus difficile que ça.

Il en avait le pouvoir. Mais Olen ne voulait pas de bataillon. Ni de faveurs, ni de passe-droits. Il voulait précisément ce qu'il avait détesté du plus profond de son être : son trône de prince. Faute de quoi il était prêt à tous les excès, comme un gosse devant un rêve inaccessible.

- Je dois faire mes preuves, repartir de rien.

- Tes preuves sont faites et refaites.

- Ne serait-ce que pour Oranie, elle ne me respectera jamais sans ça.

- Elle te respecte assez pour avoir tout lâché pour toi ! Qu'est-ce qu'il te faut de mieux ?

Le débat allait reprendre pour la quinzième fois lorsqu'une sentinelle vint annoncer une visite... pour Monseigneur Arvid. Nils eut un petit rire tandis qu'Olen se détournait avec humeur.

- Dis à ce visiteur que *Monseigneur Arvid* – il détachait chaque syllabe – va le recevoir.

Il fit un clin d'œil à Olen, qui l'ignora.

- Tu attends quelqu'un ? demanda Karib.

- Non.

L'homme qui se glissa dans la tente était le dernier homme au monde qu'Olen aurait pu attendre. C'était Kelhorn.

Sous son long manteau à capuche couvert de neige, l'ancien cavalier de cristal portait une armure légère. Dans son dos, ruisselante, pendait sa grande épée bâtarde. Il salua d'abord Nils, militairement.

- Maître.

Puis il se tourna vers les autres.

- Bonsoir, Arvid. Bonsoir Excellence.

Un silence glacial lui répondit. Olen, sortant de ses gonds, le saisit d'un coup sec par le pan de son manteau.

- Tu oses te montrer devant moi, espèce de traître !

Kelhorn n'était pas l'Albinos. Il ne bougea pas d'un pouce sous la poigne de son ancien prince, qui fut contraint de lâcher le vêtement.

- Je viens offrir mes services, répondit calmement le cavalier.

- Tu peux te les garder ! Retourne servir Ingvar, vous vous méritez l'un l'autre !

Nils eut un geste d'apaisement.

- Attends... Ton ami va nous expliquer ce qu'il propose pour racheter ses erreurs passées.

Et, sans laisser à ses compères le temps de s'étonner de le voir si diplomate, il ajouta :

- S'il n'est pas convaincant, je le tuerai moi-même.

Le prince déchu eut un hochement de tête, laissant à son ancien champion l'opportunité de défendre sa cause. Kelhorn n'était pas un imbécile : s'il osait se présenter au camp après ce qu'il avait fait, il avait certainement quelque chose à mettre sur la balance. De fait, le poids qu'il y posa fit aussitôt retomber la colère du prince déchu.

- Je connais les Terres de cristal, dit-il. Je n'y suis pas retourné depuis dix ans mais c'est mon pays, j'y suis né. Nous ne sommes que deux ici à le connaître sur le bout des doigts – bien sûr, il parlait de Nils – et à savoir qu'il est plus dangereux que les territoires barbares du Grand Nord.

- Il doit y avoir vingt éclaireurs dans ce camp qui connaissent le domaine, trancha Olen.

- J'en doute.

Olen interrogea Nils du regard et fut surpris de le voir approuver : personne dans l'avant-garde de l'armée woltanienne ne s'était porté volontaire pour ouvrir la voie. Certains avaient voyagé par la route jusqu'au château d'Edkharen, mais le reste du domaine leur était inconnu. On savait seulement qu'il était composé de neiges éternelles, de crêtes vertigineuses, de gouffres, de failles et de crevasses. Un enfer de glace, infesté d'ours et de loups.

- On ne sera pas trop de deux pour guider l'armée dans les Terres de cristal, poursuivit Kelhorn.

Il cherchait du regard l'approbation de Nils.

- C'est vrai, répondit ce dernier. Mais la décision appartient à Arvid.

- Je m'incline devant l'intérêt général, fit Olen. Mais – il pointait un doigt menaçant sur Kelhorn – n'espère pas en tirer une position, des terres ou un titre !

- Je ne suis là que pour me racheter, Arvid.

- C'est un peu tard pour ça, le mal est fait !

Karib, resté silencieux dans cette discussion de guerriers qui ne le concernait guère, intervint avec toute la diplomatie qui le caractérisait. À l'entendre, Nils pensa qu'Arianrhod avait dû être en son temps un redoutable négociateur.

- Ne jurons de rien, dit-il avec douceur. Si notre ami Kelhorn apporte une vraie contribution à l'effort de guerre, il n'est pas impossible que tu lui pardonnes sa trahison passée... et qu'il y trouve une juste récompense.

- Pourquoi pas, admit Olen.

Nils resta de marbre lorsque Kelhorn s'inclina pour prendre congé, mais derrière son masque le soulagement jaillissait comme une source dans le désert. Combien d'officiers étaient déjà venus lui demander des instructions ? C'était à lui et non au vieux Mendeau que l'on venait s'adresser, même si le Premier Général trônait au milieu du camp dans sa tente blanche brodée de noir. Tout le monde voyait en Nils l'homme providentiel qui dirigerait l'armée les yeux fermés dans ce domaine dont il ne connaissait que le nom. Jusque-là, sa réputation de croque-mitaine lui avait permis d'éluder, mais tôt ou tard on s'apercevrait de sa méconnaissance totale du pays qui l'avait vu naître.

- Quel miracle ! s'écria Karib après le départ du cavalier.

- Ça me tue, admit Olen, mais tu as raison.

- Il t'a peut-être coûté ton trône, mais il va nous être drôlement précieux dans cette guerre !

Olen eut une moue dubitative.

- Je me demande pourquoi, après m'avoir trahi au profit de cette saleté d'Ingvar, il vient m'offrir son aide...

- Il ne vient pas *t'offrir* son aide. Il vient proposer ses services à l'armée de Woltan ! Il sait qu'il y a gros à gagner, que tous les seigneurs sont de la partie... Je présume qu'il n'a pas envie de passer sa vie à servir de champion à ton frère.

Croquant dans une tuile au gingembre, Nils conclut avec un sourire :

- En ce qui me concerne, il tombe à pic.

L'ancien champion alla donc se présenter au capitaine des éclaireurs, qui fut sans doute heureux et soulagé de compter parmi ses troupes un homme – et un seul – capable de s'y retrouver en territoire ennemi.

Sur la carte de Woltan, les Terres de cristal n'étaient qu'une petite bande de glace étirée entre Oster et Hodenwald, mais chacun savait qu'elles étaient dangereuses, inhospitalières et habitées par des forces noires.

Au son rauque des cors de chasse, les soldats de Woltan s'alignèrent. Des centaines de lances, de piques, de hallebardes dépassaient de la mer de métal qui lentement s'animait. Les casques luisaient sous la neige. Les bottes s'enfonçaient dans la boue durcie. Les regards se fixaient, les mâchoires se contractaient, et les plus jeunes, perdus dans le flot, sentaient battre leur cœur comme un tambour de guerre.

Trois jours durant, les troupes arrivées des quatre coins du royaume avaient grossi à vue d'œil le camp du bois de Tinker. Simples soldats et lanciers constituaient le gros de l'armée, auquel venaient s'ajouter les archers, les piquiers, la cavalerie légère, les éclaireurs, ainsi que les colosses de l'infanterie lourde, traînant derrière eux leurs marteaux de guerre. Un flot continu de bétail humain, bardé de fer... Après les derniers arrivages, il avait fallu coordonner les officiers, déterminer un ordre de marche, renforcer l'arrière et assurer la défense du camp. Quatre jours interminables au cours desquels l'ennemi avait eu tout le temps d'organiser sa défense... L'armée de Woltan était comme un géant de pierre : implacable, invincible, mais lente à se mettre en branle.

Olen parcourut du regard la mer de soldats qui s'étendait si loin derrière lui que l'horizon n'était plus que métal. Il en oubliait ses frustrations et sa colère : cette énorme vague, prête à déferler, allait briser les reins du vieil Edkharen. Quelle vengeance ! Le nécromant ne s'en relèverait pas. Le Puits des mémoires lui revenait en pleine face et ne lui laisserait pas une dent.

Le Premier Général paraissait en tête, brandissant une épée haute comme un homme, trop lourde pour ses vieux poignets. Ce geste ancestral, la bénédiction des armes, était un puissant symbole pour les guerriers du royaume. Il appelait sur eux la protection des dieux, la force des Punisseurs. Hordan, dieu de la guerre, maître de la foudre, allait toucher de son doigt la lame de Woltan, lui insufflant le souffle de la victoire.

- Soldats, marchez tranquilles, car Hordan vous protège ! cria Mendean de sa voix cassée.

Là s'arrêtait son rôle. Car il n'allait pas marcher, lui, vers l'immense portail de glace où se dissipait la brume de l'aube. Il allait saluer ses hommes, regarder l'armée disparaître, puis regagner sa tente où, penché sur une carte, il ferait mine de réfléchir en attendant les nouvelles du front. En vérité, il ne lui resterait qu'à boire, manger et dormir, à l'abri du froid. Derrière son sourire de triomphe transpirait l'aigreur.

Détachant son regard de Mendean, Olen observa Nils, dont l'énorme

destrier de guerre piaffait d'impatience. Qu'il avait changé, le lanceur de couteaux, le petit palefrenier taciturne... Sous sa visière relevée, son visage impassible paraissait taillé dans un bloc de glace. Des milliers d'hommes qui piétinaient là, il était le seul à ne montrer aucune émotion, ni exaltation ni colère, un masque pâle illuminé par ses yeux de métal. À cet instant, plus que jamais, il était le Fils de la lune.

À ses côtés se tenaient quatre généraux, presque transparents malgré leurs armures rutilantes et leurs panaches de plumes. Chacun d'eux commandait plusieurs milliers d'hommes, et pourtant ils n'existaient pas, éclipsés par la légende d'un homme sans mémoire. À quoi pensait-il, le grand exécuteur du Nord, devant qui les hommes baissaient craintivement les yeux ? Peut-être aux friandises dont il avait bourré son sac avant de quitter sa tente... Sa plus grande crainte était de manquer de tuiles au gingembre.

Un nuage de neige s'éleva soudain à l'arrière de l'armée immobile. Un cavalier. Un cavalier aux couleurs de Westerwald remontait le flanc de l'armée au petit trot, tandis que les têtes se tournaient. L'instant avait quelque chose de surréaliste : des milliers d'hommes figés, dévorant du regard ce messager arrivé quelques secondes avant l'ordre de marche.

- Un message pour le Doyen des mages ! cria le cavalier, intimidé.

Rien n'avait préparé ce petit sergent de Westerwald à être, ne serait-ce qu'un instant, le centre des regards de la plus grande armée du monde.

- Un message pour le Doyen ! relaya le héraut de guerre de Woltan.

Étonné, Karib jeta à Olen un coup d'œil interrogateur. Jusque-là, le mage s'était tenu à l'écart, conformément aux instructions des officiers : pour sa propre sécurité, on lui avait assigné un emplacement sur le flanc arrière, encadré par une solide escorte de cavaliers légers, protégé par trois mages de combat.

Le messager lui remit un paquet soigneusement ficelé, lui glissa quelques mots que personne n'entendit, et Karib écarquilla les yeux de surprise. Olen frétila sur sa selle. Certes, il chevauchait aux côtés des officiers, mais rien ne l'autorisait à s'avancer dans un moment pareil. Que n'était-il encore prince ? Il aurait donné son trône, s'il le possédait encore, pour savoir ce que contenait le mystérieux paquet.

Le Doyen chercha à faire avancer sa monture, mais le cheval piétinait. L'aisance en selle n'étant pas son meilleur atout, il tendit alors le paquet au héraut de Woltan, qui le porta solennellement, comme on porte une couronne. L'avant-garde tout entière était suspendue à chacun de ses pas. Dans un silence de mort, il passa sous le nez des généraux, s'immobilisa devant le Fils de la lune et lui tendit le paquet en s'inclinant. « Ouvre », pensa Olen, mais Nils prenait son

temps. Avec son insupportable indifférence, il tourna et retourna le paquet, levant un sourcil interrogateur.

Enfin, il dénoua la ficelle et écarta les pans de toile : c'était un gâteau.

Un murmure d'incrédulité passa dans les rangs tandis que Nils, impassible, observait la tourte brûlée. Olen fut pris d'une irrésistible envie de rire, comme des milliers de soldats anonymes, mais comme eux, il s'abstint. D'où sortait cet invraisemblable cadeau ?

- C'est quoi ? murmura une voix étouffée, quelque part à l'arrière.

- Une tarte, répondit une autre.

Il y eut des rires étouffés, suivis d'un aboiement de sergent : « Silence ! »

Nils échangea quelques mots avec les généraux qui l'entouraient. Ils avaient l'air de savoir, eux, ce que représentait cet étrange gâteau, car ils parlaient tous en même temps, arborant de larges sourires. L'un d'eux montra le gâteau du doigt, puis le ciel. Olen remarqua alors que les officiers, les hommes des premiers rangs, les éclaireurs à cheval, tous ceux qui pouvaient voir la tourte souriaient peu à peu.

Ce qui se passa alors laissa Olen sans voix. Devant des milliers d'hommes sur le pied de guerre, le Fils de la lune mordit à pleines dents dans une tourte brûlée.

Une femme. Une mère. Une maison sur une colline, un champ de blé au soleil d'été. À l'heure où les glaives sortent des fourreaux, tous les soldats du monde ont une dernière pensée.

- Boucliers !

Un rang de boucliers ronds, marqués du damier noir et blanc, se leva en un instant, comme un long drapeau woltanien serpentant en première ligne. Derrière ce rempart dérisoire, les fantassins pénétraient au pas cadencé en territoire ennemi. Crispés sur la garde de leur glaive, bouclier tendu vers l'avant, ils attendaient la volée de flèches qui ne manquerait pas de s'abattre.

- En cadence !

L'ordre se perdit en écho sur les hautes parois des pics de glace, les portes naturelles des Terres de cristal. Les hommes respiraient : si l'on ordonnait de marcher en cadence, cela signifiait que, peut-être, il n'y avait pas d'archers. Pas encore.

Ewind jeta un coup d'œil entre les boucliers, espérant apercevoir – enfin – l'ennemi en chair et en os. Le petit sergent n'en était pas à sa première guerre, mais jamais il n'avait campé aussi longtemps en face d'un adversaire invisible. C'était usant. Et comme c'était le jour des grandes premières, il marchait au premier rang de l'avant-garde. Dix ans plus tôt, il aurait sans doute remercié Erwoch de cet immense honneur ; à quarante ans passés, il aurait volontiers rejoint l'arrière, laissant aux jeunes le privilège de mourir en héros.

- Resserrez les rangs ! ordonna-t-il à ses hommes d'une voix suffisamment forte pour couvrir le martèlement des pas dans la neige.

À sa gauche, un grand échalas de vingt ans, dont il oubliait le nom. À sa droite, Grenz, un bon soldat, un père de famille, qui servait sous ses ordres depuis longtemps. Plus loin, d'autres visages connus, Udmar le forgeron, Word, Kabern, Linden... Dix hommes dont il avait la responsabilité, dix hommes qu'il entendait bien ramener vivants. Qu'avaient-ils en tête ? Une femme, une mère, une maison sur une colline, un champ de blé au soleil ? Ewind pensait à tout cela en même temps, imaginant si fort son avenir que les dieux l'entendraient.

Enfin l'ennemi apparut. Un petit groupe ridicule, une douzaine d'archers dissimulés dans un creux en bordure de route.

- Là-bas ! cria-t-il en pointant son glaive.

Les cavaliers chevauchant sur les flancs éperonnèrent leurs montures. Deux groupes de dix hommes, galvanisés par leurs sergents, se détachèrent du troupeau pour courir sur l'ennemi. Un soupir de soulagement général courut dans l'avant-garde ; c'était inouï, c'était absurde, mais il n'y avait là que le petit corps de garde qui contrôlait

en temps de paix l'accès au domaine. Une poignée d'archers, ignorant peut-être que l'on était en guerre ! Leurs tabards violets se détachaient sur le blanc aveuglant de la neige, comme pour bien marquer leur sacrifice. Ils étaient l'offrande macabre du seigneur Edkharen à l'immense armée qui pénétrait sur ses terres.

Les sacrifiés eurent à peine le temps de lâcher une volée de flèches, six pauvres traits ajustés au hasard, avant que les cavaliers ne les fauchent à la charge. Ewind baissa la tête, comptant les impacts dans les boucliers – cinq coups sourds, rapprochés comme un seul. Il se redressa, eut à peine le temps de voir un dernier archer lâcher sa flèche et, sans comprendre, fut secoué par l'impact sur son casque. « Merde », pensa-t-il alors que le sang coulait le long de son nez. Il s'essuya du revers de la main, la vit rouge et dégoulinante, pensa « merde » de nouveau et s'écroula. L'espace d'un souffle, une forêt de bottes pilonna le sol autour de lui, quelqu'un marcha sur sa cuisse, un coup de sifflet déchira le vacarme. La femme, la mère, la maison disparurent et le champ de blé devint rouge comme l'automne.

Un mort. C'était le prix à payer pour entrer dans les Terres de cristal.

- Un seul ?

- Pas un de plus.

Tandis que l'armée se déversait en un flot continu, les officiers alignés devisaient tranquillement. À l'exception de Nils, ils arboraient tous de larges sourires, soulagés d'avoir posé le pied en terre ennemie sans payer le prix du sang. Les prévisions de l'état-major, qui tablaient sur trois ou quatre cents cadavres dans la première percée de la guerre, avaient été pour le moins pessimistes...

Restait un détail : prendre la tour de guet, là-haut sur l'un des pics.

- Dix hommes pour nettoyer la tour ! cria le général au panache blanc qui commandait l'infanterie de première ligne.

Une foule de sergents sortit des rangs, il fallut en choisir un.

- Monte à la tour, ordonna le général, neutralise les guetteurs et hisse le drapeau de Woltan à la place de cette sale bannière.

La *sale* bannière qui avait si longtemps flotté en tête des armées du royaume... Nils sourit intérieurement à l'idée que la politique était un vaste jeu de dupes.

- À vos ordres, mon général !

Le sergent rassembla ses hommes, vérifia leur équipement, leur ordonna de se couvrir de peaux de bête, car la crête se confondait presque avec les nuages. Il devait faire au sommet un froid à tuer un ours.

- Maître ?

Nils se retourna. Un seul homme l'appelait autrement que « général ».

- Kelhorn. Qu'est-ce que tu veux ?

- Vous les laissez partir là-haut ? demanda l'ancien cavalier.

Le sergent et son escouade prenaient déjà la route des crêtes.

- Attendez ! ordonna Nils.

Les hommes et les officiers se tournèrent vers Kelhorn, et Nils espéra qu'il se montrerait assez clair. Il n'avait naturellement aucune idée de ce qui pouvait leur arriver sur cette route de montagne.

- Le vent a tourné, fit Kelhorn. Ils seront déchiquetés avant d'être arrivés en haut.

Par bonheur, les généraux se mirent à piailler, évitant au soi-disant Fils de la lune de prétendre maîtriser les vents. Déchiquetés ? Le terme était épouvantable.

- Explique-toi, éclaireur !

- Comment ça, déchiquetés ?

- Il y a des pièges sur la route ?

Indifférent aux grades – seul Nils l'impressionnait –, Kelhorn attendit le silence.

- C'est le vent de glace, dit-il. Il porte des particules de glace, comme du verre pilé. Selon la direction et la force du vent, il peut vous arracher la peau du visage et râper une armure de cuir jusqu'à la trame.

Les mines se firent graves.

- Pour monter en cette saison, mieux vaut porter une armure lourde. À moins de connaître la route et de réagir vite...

- Et les chevaux ? demanda le panache blanc.

- Un cheval comme celui-là – il montrait le destrier de Nils, protégé par une épaisse armure de cuir clouté – s'en tirera sans problème, pour peu qu'on lui protège les yeux et les jambes.

Les généraux s'interrogèrent du regard. Nils remarqua au passage qu'il était incapable de retenir leurs noms ; ils étaient Panache rouge, Panache blanc, Panache bleu et Panache noir.

- Eh bien, envoyons une escouade de cavalerie lourde, trancha Panache noir.

- Non, dit Nils. Je vais y aller.

Il était temps de se montrer à la hauteur de sa réputation. À voir la route escarpée balayée par le fameux vent des glaces, il ne donnait pas cher d'une escouade de cavalerie, fût-elle expérimentée en montagne. Rien n'était moins sûr, du reste, puisque les meilleures troupes de montagne de Woltan étaient précisément celles des Terres de cristal.

- Voulez-vous que je vous accompagne, maître ?

La question était ambiguë, tout comme le regard perçant de l'ancien champion de Nowik. Kelhorn venait-il de comprendre que Nils, comme Olen, avait perdu la mémoire ?

- Non. Aide plutôt les officiers à établir une route à l'intérieur des terres.

- Bien, maître.

Aucun des panaches de couleur ne fit mine de discuter les ordres de celui qui n'était pas encore leur chef. Ils n'avaient aucune raison de savoir que la légende vivante qui chevauchait à leurs côtés avait jadis glissé des feuilles de tisane dans la raie de ses fesses de peur d'être confronté aux soldats d'Edkharen.

- Tu montes là-haut sans escorte ? demanda Panache rouge.

- Je n'ai pas besoin de dix hommes pour nettoyer une tour de guet, se vanta Nils en croisant les doigts sous son gantelet pour ne pas tomber sur un bataillon complet.

Il s'éloigna au petit trot, les soldats s'écartant sur son passage. Du bout des doigts, il s'assura que son épée était bien fixée à sa selle et que le froid n'avait pas grippé le métal à la naissance du fourreau. Ce

geste instinctif le rassura : il était chez lui, cet enfer, c'était son pays, cette route de montagne ne serait pas sa dernière.

La solitude, après un long bain de foule, était une bénédiction des dieux. Peu importait le vent qui tourbillonnait en altitude, la route verglacée, les bas-côtés qui s'éboulaient à son passage dans un bruit de verre brisé. Enfin débarrassé des conversations incessantes, libéré des singeries militaires, il se détendait. Par endroits, il fallut mettre pied à terre, rassurer sa monture en lui parlant doucement... C'était un cheval de guerre, lourd et brutal, pas une monture d'éclaireur – il détestait les à-pics et les ponts branlants.

- Avance, vieux, lui glissait Nils en le guidant d'une main ferme.

À mi-chemin, les choses se compliquèrent. Le chemin se rétrécissait, le vent hurlait à la mort, les premières particules de glace ricochaient sur son armure. Instinctivement, Nils détermina la direction du vent.

- Ça va souffler, dit-il au cheval, qui trouva le moyen de répondre en renâclant.

Il ajusta les protections de cuir, rabattit sa visière et guida calmement sa monture en lui cachant les yeux à l'aide de sa cape. Le vent les enveloppa, d'abord en douceur puis soudain furieusement, grinçant sur sa cuirasse comme de longs coups de griffes. Bientôt la poussière de glace accumulée sur son casque lui obstrua la vue. Un autre se serait recroquevillé en attendant une accalmie, mais Nils poursuivit sa route à l'aveugle, essuyant d'un revers de poignet l'étroite fente de sa visière. Étrange impression de progresser dans un nuage, un nuage agressif qui se serait réveillé du mauvais pied.

La route bifurqua, laissant derrière elle le front rageur du vent des glaces. Nils remonta en selle après avoir longuement inspecté sa monture : pas la moindre blessure. Mais le cuir avait souffert... Sans les conseils de Kelhorn, jamais un Woltanien ne serait parvenu au sommet du pic.

Sur le plateau enneigé, à l'abri derrière sa couronne de rochers, la tour de guet s'élevait à une quinzaine de mètres. Un point de vue saisissant s'ouvrait sur la vallée : l'armée en contrebas ressemblait à une colonie de fourmis.

- Qui va là ?

Une silhouette trapue apparut aux créneaux, une sentinelle couverte de fourrures, son bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils.

- À ton avis ? fit Nils.

- Raenwar ?

- Non, pas Raenwar.

Du haut de sa tour, l'homme avait une vue imprenable sur l'entrée du domaine, mais un cavalier en armure sur le perron pouvait être à peu près n'importe qui. La réponse de Nils lui parut inquiétante, tout comme les reflets jaspés de son armure – non, ce n'était pas une

armure de cavalier de cristal.

Nils pénétra dans la tour, traversa la petite pièce de garde où brûlait un feu de cheminée et grimpa l'escalier en colimaçon aussi prestement que le permettait son armure lourde. Et comme il était Aeldrynn, l'homme qui dormait en armure, il parvint au sommet sans la moindre trace d'essoufflement. Là, campé sur ses jambes, l'attendait la sentinelle.

- Crève ! hurla le bonhomme en levant une hache à deux têtes.

Mais Nils n'eut pas besoin de parer le coup. Sous le bonnet de laine, les yeux s'agrandirent : le soldat venait de reconnaître le Fils de la lune.

- Par Erwoch, balbutia-t-il en reculant.

On aurait cru qu'il avait vu un démon.

- Que les dieux me protègent...

- Quand tu auras fini de geindre ! lui lança Nils en levant sa lame.

L'homme laissa tomber sa hache, poussa un hurlement de terreur et courut aux créneaux, d'où il sauta sans la moindre hésitation. On l'entendit encore hurler pendant une seconde, puis vint le bruit creux de son corps qui s'écrasait sur les pavés du perron. Quinze mètres de chute libre pour ne pas croiser le fer avec le grand exécuté du Nord.

- Quel con, observa Nils à voix basse en se penchant pour vérifier que l'homme était bien mort.

Il l'était, à n'en pas douter, désarticulé au pied de la tour comme un pantin de foire.

Alors Nils rengaina, presque frustré de cette piètre victoire, et hissa au sommet de la tour la bannière de Woltan. Et, pour fêter ça, il grignota une tuile au gingembre.

Les premiers jours furent une promenade. Méthodiquement, le géant woltanien progressait, sécurisant routes, ponts et villages, balayant la résistance ennemie d'une simple pichenette. L'adversaire était rare, si rare que les premières lignes piétinaient d'impatience, se faisant les dents sur des groupes isolés. De modestes bataillons de trente, quarante fantassins, tenant aussi longtemps que possible un village ou un carrefour... Encore des sacrifiés ! Où se terraient donc les fameux surhommes du Grand Nord, les assassins volants, les cavaliers de cristal ? Le nécromant les avait sans doute massés autour de sa forteresse – une lourde erreur stratégique qui prédisait sa perte. L'héroïsme des cavaliers de cristal ne suffirait jamais à contenir l'envahisseur... Quant aux assassins volants, qui n'étaient ni assassins ni volants, c'était une troupe redoutable de guerriers légers, pour la plupart d'anciens barbares, spécialisés dans les frappes éclair. Ils s'étaient hautement distingués dans le Grand Nord. Sans armures, vêtus de cuir et de fourrures, ces égorgeurs maniant deux lames fondaient sur l'arrière-garde et les camps ennemis, semant la mort et disparaissant aussi vite qu'ils étaient apparus. On les avait vus tomber comme des nuées de moustiques sur des officiers d'état-major... On les savait assez agiles pour grimper sur le dos d'un homme en armure pour l'égorger... Où étaient-ils ? Depuis que l'armée avait pénétré dans le domaine, ils étaient restés invisibles.

Un à un, les villages passaient à Woltan. La population, ni hostile ni coopérative, semblait amorphe. Les paysans des Terres de cristal étaient grisâtres comme leurs vêtements, comme la pierre de leurs chaumières. Leurs visages, semblait-il, n'avaient jamais vu le soleil. Crasseux, mal nourris, sans éducation, écrasés de corvées et de taxes, ils se montraient indifférents au cataclysme qui s'abattait sur leur pays. Les soldats de Woltan, qui s'attendaient à une farouche résistance, regardaient avec étonnement ces automates inexpressifs, les prenant même en pitié : dans de nombreux villages, on distribuait des vivres aux paysans, qui se les arrachèrent comme des chiens devant un os.

Le moral des hommes touchait à l'euphorie. Une vieille chanson woltanienne, détournée en « Edkharen nous voilà », faisait fureur dans les colonnes en marche. Et la peur des forces noires du domaine s'estompait devant l'absence de résistance... Après tout, la nécromancie n'était pas une magie de guerre, elle ne pouvait rien contre une armée.

Panache rouge, Panache blanc, Panache bleu et Panache noir s'accordaient sur une tactique laborieuse mais méthodique : sécuriser

un à un les axes routiers avant de poursuivre la progression. C'était la stratégie de Woltan : ne rien laisser au hasard. Nils, d'instinct, aurait préféré aller droit à la forteresse, mais il préféra s'en remettre à l'avis des généraux. Une erreur pouvait coûter la vie à des milliers d'hommes...

L'armée de Woltan déferla donc lentement mais sûrement, laissant derrière elle une longue ligne de bannières noires et blanches, comme un chien marque son territoire en pissant sur les arbres. Chaque village, chaque carrefour se voyait piqué d'un drapeau. L'indispensable Kelhorn guidait les éclaireurs dans cet enfer de glace. Dix fois il les sauva d'une mort certaine, dix fois il évita à l'armée de s'engager sur la mauvaise route. Car les glaces envahissaient le paysage, fondant les reliefs, les crevasses, les rochers en blocs informes et translucides. On progressait dans un vaste champ de glace où, en hiver, un étranger ne pouvait reconnaître ni route ni pont. Un décor irréel, aux reflets mouvants. Un monde minéral, lumineux, changeant selon les heures – le matin la glace était d'un bleu intense, au soleil elle tournait à l'émeraude et, à la tombée du jour, le paysage tout entier n'était qu'une forêt de pics argentés...

Karib observait avec intérêt le déroulement de cette guerre qui n'en était pas vraiment une. Choyé par les soldats de l'arrière, qui admiraient son courage, il bénéficiait de passionnantes explications sur la stratégie militaire, et bien sûr des meilleurs morceaux lorsque venait l'heure de la soupe. Dans ce conflit dont les mages étaient absents, il n'avait absolument rien à faire, si ce n'était – et c'était déjà énorme – assister à la chute inexorable d'Edkharen. Dès que l'avant-garde avait sécurisé un nouveau périmètre, il rejoignait Nils et Olen pour dîner au feu de camp avec les généraux, donnait longuement son avis ; en un mot, il se posait en acteur alors qu'il n'était que spectateur. Il répugnait à l'admettre, lui qui haïssait la guerre, mais il s'amusait. Le froid lui-même n'était pas si terrible quand on était encadré par des vétérans du Grand Nord... De plus, l'avancée woltanienne ressemblait à une libération : les paysans des Terres de cristal ne seraient jamais aussi misérables une fois intégrés au royaume.

- Un peu de soupe, Excellence ?

Il accepta le bol que lui tendait le soldat d'intendance et rejoignit les officiers sur le seuil d'une maison à deux étages dont ils avaient fait leur quartier général pour la nuit. Le village à flanc de coteau qu'ils venaient de prendre n'avait pas opposé la moindre résistance et, à en croire les paysans, c'était le dernier avant la croisée des chemins du domaine. De là partait la route sinueuse qui menait au château d'Edkharen.

Le mage vint s'asseoir entre Nils et Olen sur un abreuvoir gelé. Son

manteau de fourrure, assorti d'une toque, de gants et de bottes de la même matière, lui donnait l'air d'une énorme bête velue. Entre sa carrure imposante et l'épaisseur du manteau, il prit tant de place en s'asseyant que les deux autres durent se cramponner à l'abreuvoir.

- Où tu as trouvé cette tenue ? s'étonna Nils.

- C'est celle des éclaireurs de haute montagne ! On m'en a donné une hier, parce que je gelais dans mes bottes.

- On dirait une marmotte géante, observa Olen.

- Pas du tout, on dirait un éclaireur de haute montagne.

- Qui aurait pris quarante kilos, ajouta Nils.

De fait, les éclaireurs étaient de petits gabarits, légers, rapides, tout le contraire du Doyen des mages. Karib dut bien admettre qu'il avait été difficile de dénicher une tenue à sa taille.

- Eh bien oui, j'ai des réserves pour l'hiver.

- Pour deux hivers !

Le mage s'apprêtait à répondre sur le même ton lorsqu'il vit s'approcher la silhouette familière de Kelhorn, sa cape noire claquant au vent. Les sourires firent aussitôt place à une gravité plus appropriée. L'ancien cavalier salua comme à son habitude, d'abord Nils puis les autres.

- Qu'est-ce qui t'amène ? demanda Nils, aimable.

Kelhorn s'était révélé si précieux pour l'avancée de l'armée qu'il jouissait à présent d'un statut privilégié. Seul Olen le regardait encore avec une pointe de rancœur.

- J'ai une question, fit-il. Demain, on sera à la croisée. Le plus simple, bien sûr, est de prendre la grand-route pour la forteresse... Pourquoi ne pas contourner par la vallée du Crépuscule ?

- Je ne vois pas ce qu'on y gagne, répondit Nils, avec l'air de celui qui connaissait parfaitement la vallée en question.

- L'effet de surprise ! Toutes les forces du seigneur – c'était ainsi qu'il appelait encore Edkharen – nous attendront sur la grand-route... Jamais ils ne s'imagineront qu'une armée comme la nôtre passera par la vallée.

Nils, qui commençait à maîtriser cet exercice, trouva moyen d'en savoir plus sans avouer son ignorance.

- C'est une idée... Explique le principe à Arvid et à Arianrhod, je vais en parler avec les généraux.

Avec un clin d'œil à Karib, le lanceur de couteaux s'éclipsa, laissant Kelhorn exposer son plan.

- La vallée du Crépuscule est un moyen détourné d'arriver à la forteresse. Simplement, elle n'est desservie par aucune route... Pour y accéder, il faut suivre le lit d'un ruisseau entre deux parois rocheuses. Le chemin est si étroit qu'on n'y tient pas à trois de front ! Facile pour un petit groupe de voyageurs, mais pour une armée...

- Tu veux dire qu'en passant par là...

- ... on accédera au château en contournant le comité d'accueil.

Karib hocha la tête, guettant chez Olen un signe d'approbation qui ne vint pas. Le prince déchu, décidément, gardait une dent contre son ancien champion, même lorsque celui-ci proposait de tromper le gros des forces ennemies pour prendre la forteresse à revers.

- Il est probable, ajouta Kelhorn, que les cavaliers nous attendent sur la route, à l'entrée de la plaine. Si notre armée les contourne en passant par la vallée, ils nous attendront longtemps, et la bataille pour la forteresse se fera sans eux.

La bataille finale sans cavaliers de cristal, c'était une chance inespérée.

- Et s'ils ont des guetteurs ? interrogea Olen, dubitatif. Ils verront bien que l'armée prend la route de ta vallée...

- Pour ça, coupa Nils, qui faisait mine de revenir – il ne s'était éloigné que de dix pas – on peut engager un ou deux bataillons sur la grand-route. Ça suffira à tromper l'ennemi.

Il prit Kelhorn par l'épaule et pénétra dans la maison où les généraux prenaient leur dîner.

- Viens, tu vas exposer ton plan aux officiers.

Resté seul avec Olen, Karib le regarda casser nerveusement de petites stalactites au bord de l'abreuvoir. Il comprenait l'aigreur de son ami devant le nouveau statut de Kelhorn : loin d'être puni, celui qui lui avait coûté son trône était devenu l'homme providentiel de la campagne. Nils le caressait dans le sens du poil, les généraux le consultaient à tout-va et, à chaque avancée au cœur des Terres de cristal, on le félicitait pour l'excellence de ses services.

- Je sais, et je te comprends, tu n'as qu'une envie : lui tordre le cou.

- Penses-tu, grinça Olen. Kelhorn est mon *ami*.

- Il est ce qu'il est, mais il fait beaucoup pour cette campagne...

- Ce sale arriviste ne voit que son intérêt ! À Nowik, il a jugé plus opportun de jouer mon frère contre moi... Aujourd'hui il veut être le héros du jour, parce qu'il sait qu'il y a gros à gagner.

Un silence amer suivit ces derniers mots. Olen n'avait jamais vraiment trouvé son rôle dans cette armée où chacun, du général à la piétaille, avait une place sur l'échiquier. Ni soldat, ni officier, ni champion, ni stratège, il était un peu de tout cela, chevauchant avec les chefs sans jamais donner d'ordres. Il assistait aux conseils de l'état-major, mais en retrait, sans un mot. Il était partout mais n'était personne. Karib le voyait bien serrer les dents chaque fois que Kelhorn prenait la parole, chaque fois qu'il déroulait la carte du domaine pour contredire la stratégie de son auditoire. Pour tous les autres, l'ancien cavalier était une aubaine, qui valait bien qu'on le laisse jouer au chef de guerre ; pour Olen, sa présence était une humiliation quotidienne.

- Je suis désolé, reprit Olen. Je ne devrais pas faire passer ma rancune avant l'intérêt commun.

- Tu auras ta revanche à la fin de la guerre ! Nils sera Premier Général, il aura le pouvoir de renvoyer Kelhorn sans lui accorder ni terres ni pension...

- Non. Je sais que, sans lui, cette campagne ferait cent fois plus de victimes. Il s'est largement racheté... C'est à moi de me faire une raison.

- Tu es un sage, sourit Karib.

Olen lui donna un coup de poing dans l'épaule, amorti par son épaisse fourrure.

- Ne me parle pas de sages ! Je préfère encore Kelhorn...

Les deux hommes vidèrent leur soupe en souriant, de nouveau complices, comme si Arvid s'effaçait enfin pour laisser place à Olen. Karib repensait au chaos qu'ils avaient traversé, aux mille vies qu'ils avaient vécues, aux tempêtes intérieures que le Puits des mémoires avait levées chez Nils et Olen. Pour sa part, il n'avait guère à se plaindre : quand Arianrhod pointait sous Karib, c'était en douceur, en diplomatie, en manipulation.

- C'est vendu ! s'écria Nils, sortant triomphalement de la maison. Demain, deux bataillons prendront la route, et nous, la vallée.

- Excellent, fit Olen à la surprise générale, car c'était la première fois qu'il approuvait une suggestion de Kelhorn.

Nils revint s'asseoir sur l'abreuvoir.

- Si tout va bien, tout sera fini demain soir, dit-il.

Olen leva les yeux au ciel, comme le faisaient les Woltaniens lorsqu'ils évoquaient les dieux.

- Difficile à croire !

- Il fallait bien que ça finisse un jour, ajouta Karib.

Oui, il fallait que cela finisse. Le voyage avait été long, mouvementé, épuisant. Et même si la perspective d'en voir le bout ressemblait à une utopie, elle n'avait jamais été aussi proche. Assis côte à côte sur cet abreuvoir gelé, les trois hommes virent apparaître les étoiles, les dernières peut-être avant la chute d'Edkharen, avant la fin de leur histoire.

Ce soir-là, pour tromper l'angoisse, Oranie décida de se rendre en ville. L'idée de rendre visite à une amie, parfaitement banale à Helion, prenait soudain des airs de fête... Car elle n'avait jamais été aussi seule que dans l'immense manoir déserté par ses habitants. Une amie, le terme était exagéré, mais Norah et Oranie avaient sympathisé, au point de se quitter en se promettant de se revoir. L'espionne était restée sur la défensive, mais avait tout de même avoué son petit penchant pour *messire Nils*... Comment aurait-elle pu le nier ? Elle lui avait cuisiné une tarte brûlée en guise de porte-bonheur.

Après avoir trottiné jusqu'au bourg avec deux gardes sur les talons, Oranie congédia son escorte et s'empressa de frapper à la porte de la maison où logeait Norah. Elle se sentait comme une petite fille que ses parents amènent voir une amie, une impression accentuée par le petit panier dans lequel elle apportait de petits gâteaux pour le thé. Surprise de voir une vieille mégère lui ouvrir, elle fut encore plus surprise de se voir expédier à l'étage dans un torrent d'imprécations ; elle n'était rien moins qu'une « impolie » et une « petite écervelée » pour déranger les gens à l'heure où une femme aurait dû se trouver aux cuisines, à concocter un ragoût pour son petit mari.

Norah lui ouvrit en riant.

- Sois la bienvenue. Ne fais pas attention à cette vieille pie, elle déteste tout le monde.

- Tu es bien installée ! mentit Oranie, forçant un peu son air admiratif devant la modeste chambre de la lingère.

- Ça te plaît ? Si tu veux échanger, je veux bien ta chambre au manoir.

- Non, c'est gentil, j'aurais peur de me faire découper en morceaux par ta logeuse.

S'ensuivirent quelques politesses. Norah servit deux tasses d'un thé presque noir qui chauffait dans une grande bouilloire de cuivre, tandis qu'Oranie débarrassait ses petits gâteaux. N'y tenant plus, elle aborda le sujet qui lui brûlait les lèvres.

- J'ai fait envoyer ton gâteau à Nils.

- Sur le front ? s'écria la lingère, ébahie.

- Absolument. J'ai dépêché un sergent de la garde.

- Mais tu es folle ! Si le Doyen l'apprend...

Ainsi, même après la dernière nuit qu'ils avaient passée ensemble, Norah croyait encore que Nils n'était que le champion de Son Excellence.

- Ne crains rien. S'il l'apprend, il ne dira rien. Il a autant intérêt que toi à ce que Nils mange de ton gâteau pour revenir vivant de la

guerre...

- Ce sont de vieilles superstitions !
- Et pourtant, tu l'as cuisiné, ce gâteau.
- C'était symbolique !

À court d'arguments, les deux femmes finirent par éclater de rire. Et encore, elles n'imaginaient pas combien la tourte carbonisée avait pu faire parler les soldats de Woltan.

- Ça rigole bien, ici ! brailla une voix masculine, éraillée par l'alcool.

Un lourdaud en tablier de cuir, les bras chargés de bûches, venait d'ouvrir la porte d'un coup de pied. Norah l'aida à décharger son bois près de la cheminée et lui glissa deux écus.

- Merci, Dorn.

- Tu ne me présentes pas ta copine ? demanda le dénommé Dorn en se léchant les babines. C'est que je suis bon à marier, moi !

- Tire-toi, ordonna la lingère en le poussant gentiment dehors. C'est une femme mariée, et de toute façon personne ne voudra de toi, sale comme tu es.

Le bonhomme disparut en riant aux éclats, on l'entendit renifler dans les escaliers, déclenchant la fureur de la vieille logeuse.

- Désolée, Oranie, il ne pouvait pas deviner à qui il a affaire.

- Oh, j'ai entendu bien pire !

- Il est gentil, mais il ne sait pas tenir sa langue... Il faut l'excuser, il n'a pas été éduqué, ce n'est qu'un fils de la lune.

Ce dernier mot claqua dans l'esprit d'Oranie comme un coup de fouet.

- La lune... Elle a plusieurs enfants, donc !

- De quoi tu parles ? s'amusa Norah.

- Du Fils de la lune. *Le* Fils de la lune.

- Ah, lui ! Le grand exécuter du Nord, le faiseur de veuves ? C'est différent, c'est une légende vivante.

- Je sais. Mais où est le rapport avec la lune ?

Norah eut un sourire candide.

- Ne me dis pas que tu as cru qu'il était vraiment le fils de... Vous, les gens des Communes, vous êtes tellement superstitieux !

- Tu peux parler avec ta tarte ! s'esclaffa Oranie.

Reprenant son sérieux, la lingère lui tendit une tasse de thé.

- Les enfants de la lune, expliqua-t-elle, sont des gamins abandonnés de nuit devant la porte des mages. Parfois, au lieu de les laisser mourir ou de les donner à un orphelinat, les mages les gardent. Ils les confient à des nourrices, puis en font des domestiques, des apprentis, voire des clercs.

- Mais pourquoi les mages ? Pourquoi pas des familles aisées ?

- C'est une tradition. Les mages ont des moyens et, comme les apprentis coûtent cher, un enfant de la lune leur assure un service

gratuit à vie.

Étonnée de voir Oranie passionnée par le sujet, Norah se montra plus précise. Bien sûr, Westerwald fourmillait d'enfants de la lune – on venait même de loin pour abandonner son gosse au hasard des rues. Une belle maison, un beau portail, une couverture pour éviter au bébé de trépasser avant d'être découvert... et on priaient les dieux avant de s'éclipser en rasant les murs. Les familles trop pauvres pour élever leur nombreuse progéniture tentaient souvent ce dernier recours : soit l'enfant était adopté, s'assurant une belle vie, soit il mourait de froid sous la lune. Une nuit fatale valait mieux qu'une vie de misère...

- C'est horrible ! s'indigna Oranie.

- Peut-être. Mais quand tu vois les mères, tu te dis qu'elles font bien de jouer le destin de leur gosse sur un jet de dés.

Les familles pauvres n'étaient qu'une minorité. Le plus souvent, il s'agissait de prostituées, qui dans leur misère n'avaient aucun moyen d'élever un enfant. Le cœur brisé, elles déposaient leurs petits sur les marches d'une maison inconnue et priaient pour qu'une bonne âme les accueille au chaud, dans une belle maison bourgeoise.

- Et donc *le Fils de la lune*...

- ... est sûrement un enfant de la lune comme tous les autres ! D'où son surnom. S'il avait été borgne, on l'aurait appelé le Borgne, et ça n'aurait pas voulu dire qu'il n'y a qu'un borgne à Woltan !

Ainsi Nils n'était pas le fils d'un astre, mais probablement d'une prostituée. Somme toute, on aurait aussi bien pu le surnommer l'Orphelin, épargnant à la population du royaume d'Helion la certitude qu'un démon descendu du ciel avait séjourné en son sein.

Oranie hésita. Ce n'était pas à elle d'annoncer à Norah que son amant était *le Fils de la lune*, mais il était impensable qu'elle soit la dernière woltanienne à l'apprendre. Des milliers de soldats le savaient désormais, ils le raconteraient à leurs milliers de familles. Norah devait savoir. Tant pis si Nils n'était pas fichu de lui faire confiance.

- Norah, Nils ne s'appelle pas Nils. Il s'appelle Aeldrynn, et c'est le Fils de la lune.

- Et moi je suis la princesse d'Oster, rétorqua la lingère en riant.

Devant l'air grave d'Oranie, elle se mit à douter.

- C'est quoi, cette histoire ?

- La vérité. Ça me gêne beaucoup de te l'annoncer moi-même, mais il faut bien avouer qu'il n'est pas très doué pour formuler les choses.

Norah paraissait sonnée, comme si elle avait reçu un coup sur la tête.

- Le Fils de la lune, tu es sûre et certaine ?

- Oui.

- Je savais bien que Nils me cachait quelque chose, mais ça...

S'ensuivit une volée de questions : qu'est-ce que ce chef de guerre de

légende faisait au manoir ? Qu'avait-il à faire avec le Doyen des mages ? Peut-être le protéger contre une terrible menace ? Oui, bien sûr, c'était cela, le Conseil avait désigné le meilleur guerrier du royaume pour protéger Son Excellence des assassins qui voulaient sa peau ! Mais non, c'était absurde, on ne dépêchait pas un chef de guerre pour jouer les gardes du corps...

- Je ne peux pas t'en dire plus, s'excusa Oranie. D'abord parce que je ne suis pas bien renseignée, et surtout parce que ce n'est pas à moi de le faire. Nils te parlera lui-même.

- J'en doute, répondit Norah avec amertume.

- Mais si ! Ne lui en veux pas... Jusque-là, il avait de graves raisons de garder le silence, mais à son retour...

- Il ne reviendra pas.

Oranie l'interrogea du regard.

- Je le sais, je le sens. Mes pressentiments ne me trompent jamais... C'est pour ça que je lui ai cuisiné ce fichu gâteau.

- Et c'est moi que tu traites de superstitieuse ! plaisanta Oranie, forçant sa bonne humeur alors qu'elle n'avait plus aucune envie de rire.

La lingère reposa sans y toucher le gâteau qu'elle avait trempé dans son thé.

- Il ne reviendra pas. Il va mourir. Et c'est un peu ma faute, parce que je n'ai pas su le retenir.

Dans les restes de brume d'une aube aux reflets roses, l'armée se mit en marche. Le froid était plus vif que la veille, mais la journée promettait d'être belle. Une chance inespérée qui ne manquerait pas de faciliter la manœuvre... Les éclaireurs étaient partis avant le jour, avec pour mission de poster des hommes aux points les plus élevés de l'étroit défilé dans lequel la troupe allait s'engager. Car la plus grande crainte était de se voir piégé dans une gorge de cent mètres de profondeur : depuis les sommets, une poignée de défenseurs pouvait surgir et bombarder l'armée de pierres et de flèches, faisant un carnage.

Tandis que l'armée se mettait en branle, un éclaireur à cheval vint rassurer les officiers : les sommets, recouverts de glace, étaient si escarpés qu'une embuscade était simplement impossible. Au pire, une poignée de courageux risquerait sa vie pour lancer quelques pierres.

- En cadence ! cria un capitaine, et des dizaines de sergents enchaînèrent en aboyant « une, deux ! ».

Au rythme des tambours de guerre, le flot noir et blanc s'engagea dans le défilé, interminable couloir de glace dont les courbes s'enfonçaient à travers la montagne. Le passage était moins étroit que ne l'avait annoncé Kelhorn, et l'on fit marcher les hommes par rangs de cinq, mais l'impression de ne plus voir la lumière était terriblement oppressante. Par endroits, on apercevait deux ou trois éclaireurs perchés dans la roche, et cette présence rassurante apaisait les esprits : si ces hommes étaient passés, tout le monde pouvait passer.

Nils leva la tête vers la mince bande de ciel qui se découpait cent mètres plus haut. Aux premiers rayons de soleil, les crêtes translucides luisaient d'un éclat bleuté.

- Moi, je ne regarde pas en haut ! s'exclama Panache blanc. Ça me fout un de ces vertiges...

Avoir le vertige au ras du sol, cela frisait l'imbécillité, et Nils se retint de le lui dire. Karib lui avait fait jurer de ne vexer personne, du moins sans raison valable.

- Il fait presque nuit là-dedans, renchérit Panache noir.

Les généraux chevauchaient en tête – ou presque, puisqu'un escadron de cavaliers légers ouvrait la route. Si une pluie de pierres s'abattait des sommets, elle serait pour eux.

En se retournant et en se dressant sur ses étriers, Nils pouvait voir, derrière les rangs de l'avant-garde, une forêt de lances qui luisait dans le défilé. Il savait que derrière les lanciers venaient les piquiers, les archers, la cavalerie, l'infanterie lourde et enfin le reste de la piétaille. Sous le poids des hommes et des montures, le petit ruisseau gelé était

devenu une rivière de boue. Combien de lieues encore pour qu'il débouche enfin dans la vallée ? La route semblait interminable.

Olen éperonna sa monture pour remonter à la hauteur de Nils. Il en avait assez de sentir le pas des fantassins dans son dos et de les voir scruter les sommets avec inquiétude.

- Les hommes sont nerveux, fit-il. Vivement qu'on arrive dans cette foutue vallée !

- Ils ont tort, répondit Nils. Dans cette faille, on ne risque rien... C'est une fois à découvert qu'on sera en danger.

- Tu crois qu'on nous attend dans la vallée ?

- Non, je ne pense pas. Mais avec notre rythme d'escargot, le temps que tout le monde passe, peut-être que les cavaliers de cristal auront le temps de rappliquer.

Olen se mit à parler à voix basse, craignant d'être entendu par les généraux.

- Tu as vu la tête de Karib quand on est entrés dans la passe ?

- Oui, je crois qu'il commence à regretter d'être venu.

Les deux hommes se sourirent, pensant à ce pauvre Karib que l'on avait coincé entre l'avant-garde et les lanciers, avec son escorte de mages aussi terrifiés que lui. En scrutant le flot des soldats, on pouvait l'apercevoir, avec sa tenue d'ours et sa toque aux « oreilles » rabattues. Pourquoi avait-il tant insisté pour participer à la campagne ? Il aurait été plus judicieux de le laisser au camp avec le vieux Mendean, quitte à envoyer une escouade de cavaliers le chercher pour qu'il puisse assister au combat final...

Près d'une heure durant, les Woltaniens remontèrent le cours du petit ruisseau. Le soleil parfois illuminait la passe, mais la majeure partie de la progression se fit dans une demi-obscurité étouffante. Enfin, au détour d'une dernière courbe, apparut la vallée du Crépuscule.

- Par Erwoch, nous y sommes ! cria Panache blanc.

Des clameurs lui répondirent. Au bout de l'interminable défilé s'ouvrait une vallée blanche de neige, dont l'éclat éblouissant forçait les hommes à plisser les yeux.

- Ouvrez les rangs ! cria le premier capitaine à déboucher dans la vallée. Alignez les hommes par dix !

Les officiers se rangèrent pour laisser passer le flot des soldats.

- Quelle lumière, grinça Olen en se protégeant les yeux de l'avant-bras. Je ne vois plus rien !

- Tu as passé une heure à te plaindre qu'il faisait trop sombre dans la passe, plaisanta Nils.

Kelhorn arrivait au galop, de l'autre bout de la vallée. Nils quitta des yeux la manœuvre des soldats pour admirer un paysage à couper le souffle : la vallée, entourée de pics de glace acérés, était un cratère de

cristal. On n'apercevait pas l'ombre d'un nuage. Un soleil éclatant faisait scintiller le givre, comme une gemme à mille facettes. La glace prenait par endroits les couleurs de l'arc-en-ciel.

- Maître, la voie est libre.

De sa main gantée, l'ancien cavalier de cristal montrait une autre passe, ouverte dans la roche à l'autre bout de la vallée. C'était sans doute le lit du même ruisseau qui, après avoir traversé la vallée, reprenait sa route à travers les montagnes. Derrière ces dernières parois se trouvait la plaine où Edkharen avait construit son château.

- Je vais prendre un ou deux éclaireurs pour ouvrir la voie, reprit Kelhorn. De l'autre côté il y a un village, avec un corps de garde...

Il regarda Nils droit dans les yeux.

- ...mais vous le savez, maître.

Nils eut un petit sourire. Il était clair à présent que l'ancien cavalier avait compris... Il n'était pas un idiot, il savait qu'Olen avait perdu la mémoire par un artifice nécromantique, et il voyait bien que le Fils de la lune était un étranger sur sa propre terre.

- Prends vingt hommes avec toi, ordonna Nils. S'il y a un corps de garde à nettoyer, autant y aller sans risque.

- Trop de monde attirera l'attention. Et ce ne sont pas dix trouffions qui nous poseront grand problème, répondit Kelhorn.

Il disait « nous » pour y mettre un peu de modestie, mais chacun savait que des éclaireurs n'allaient pas nettoyer un corps de garde de dix hommes. Kelhorn voulait manifestement se poser en héros. Il mesurait certainement les risques, connaissant le nombre et la qualité des défenseurs ; après avoir guidé l'armée avec succès jusqu'au château, il voulait entrer dans la légende en lui ouvrant la voie à coups d'épée. Nils décida qu'il avait mérité cet honneur.

- Va.

Kelhorn jeta un regard furtif à Olen, qui détourna les yeux, puis salua Nils du poing sur la poitrine.

- Ce type est un héros, fit Panache noir en le regardant partir au galop.

- C'est un cavalier de cristal, renchérit Panache rouge, qui s'était fait un devoir de flatter le Fils de la lune au moins une fois par jour.

Olen fit craquer ses doigts sous ses gants fourrés.

- Tant qu'on y est, on pourrait sculpter une statue de lui dans la glace, grogna-t-il. Comme ça, on pourrait l'adorer même en son absence !

Nils eut un petit rire.

- Les cavaliers devant ! ordonna Panache blanc, et son ordre déclencha une impressionnante manœuvre.

La cavalerie remonta la piétaille pour se positionner à l'avant-garde ; en cas de bataille, le terrain ouvert était son domaine. Une fois

parvenue de l'autre côté, elle laisserait de nouveau l'infanterie s'engager dans le défilé, mais pour l'heure, les hommes espéraient en découdre avec leurs légendaires adversaires – une charge dans ce décor grandiose, cavaliers contre cavaliers, l'idée était tellement exaltante...

Karib débouchait à son tour de la passe, soufflant et grommelant.

- Mais quel enfer !

Il souffla dans ses mains, comme si, à travers le cuir et la fourrure, il avait le pouvoir de les réchauffer.

- Ça va, Doyen ? demanda Nils.

- Mouais.

L'armée s'écoulait déjà dans la vallée, longue chenille de métal. Nils fit un clin d'œil à Karib et se lança au trot pour rejoindre l'avant-garde. Olen, dans son sillage, lui adressa un signe enthousiaste – le pouce levé. Le pas lourd des fantassins sonnait creux dans la neige, les tambours accompagnaient la marche, les yeux pétillaient d'impatience sous les casques. On sentait venir la bataille finale, et le grand soleil de montagne réchauffait les cœurs.

Kelhorn n'était plus qu'un point à l'horizon lorsqu'une longue plainte aiguë résonna dans la vallée. Les hommes s'interrogèrent du regard. Puis une autre plainte s'éleva, plus sourde, plus lointaine, suivie d'un rugissement rocailleux.

- Qu'est-ce que c'était ? demanda Panache noir.

- Je n'en sais rien, trancha Nils, qui n'en pouvait plus d'être consulté à chaque coup de vent.

- Ça ressemblait à un grognement de bête, non ?

- Je n'en sais rien, répéta Nils.

Les regards scrutaient les cimes au loin, sans y voir autre chose qu'une gigantesque couronne de glace. Quant à la vallée, elle n'était qu'une étendue déserte, blanche et aveuglante. De toute manière, aucune bête au monde ne pouvait produire un rugissement de cette force.

- C'est sûrement une ruse pour nous impressionner, fit l'un des généraux, avant de sursauter.

Un nouveau grognement, rauque et guttural, avait fait trembler le sol à leurs pieds.

- Ça vient de sous la terre ! hurla une voix paniquée.

Le bel ordre de marche de l'armée woltanienne se brisa soudain, et les rangs se mêlèrent dans un cliquetis de métal.

- Un dragon, c'est un dragon !

- Il est là, sous nos pieds !

Nils dut maîtriser sa monture qui se cabrait.

- Calmez vos hommes ! ordonna-t-il aux généraux, qui se mirent à aboyer des ordres.

Mais de nouveau, un épouvantable rugissement s'éleva des profondeurs, suivi d'un grincement sinistre. Le mot de « dragon » passa de bouche en bouche, allumant un incendie de panique que les officiers ne parvinrent pas à éteindre. On cria même au réveil de la légendaire armée des morts, avec ses guerriers anthropophages. La plus puissante armée du monde, qui avait écrasé les hordes barbares, pacifié les frontières, asservi tous les peuples du Nord, n'était pas préparée à affronter ses propres fantômes, ses peurs d'enfance... Les Terres de cristal n'étaient pas un champ de bataille comme les autres, c'était une terre de magie noire, dont les forces macabres étaient en train de se réveiller.

- Reformez les rangs ! brailla un sergent avant d'être désarçonné et piétiné par sa propre monture.

À cet instant, la terre s'ouvrit. Une fente énorme sépara en deux les rangs de l'avant-garde, engloutissant un groupe de cavaliers dans un vacarme de fin du monde. Nils, arc-bouté sur ses étriers, écarquilla les yeux. Ce n'était pas un dragon. Ce n'était pas une vallée. C'était un lac, et la glace venait de céder sous le poids des hommes en armes.

- Ne restez pas au milieu ! hurla-t-il en éperonnant son cheval.

Dans un grincement assourdissant, d'autres failles s'ouvraient dans la glace, révélant une eau vert sombre aux reflets d'émeraude. Les chevaux hennissaient, jetant au sol leurs cavaliers lourdement armurés. Des dizaines d'hommes, happés par les flots, coulaient si vite que l'éclat de leurs armures disparaissait en un instant.

Nils parcourut du regard la foule des soldats hurlant de terreur, et son œil entraîné repéra aussitôt Olen. Resté en selle, le prince déchu tentait de se frayer un passage entre les plaques mouvantes. Il paraissait calme et déterminé.

- Olen ! Galope vers la paroi ! lui cria Nils en lui montrant les pics rocheux qui entouraient la vallée.

Excellent cavalier, Olen avait une chance – une petite chance – de s'en tirer. Karib, en revanche...

- Erwoch nous protège ! fit une voix étranglée.

Non, Erwoch ne protégeait personne. Des bataillons entiers, engloutis par le flot bouillonnant, coulaient à pic. Des malheureux à moitié gelés s'agrippaient à des blocs de glace avant de lâcher prise, tétanisés par le froid. Une crevasse, ouverte à l'entrée de la passe, se mit à courir sur le lac, aussi vite qu'un cheval au galop. Sur son passage, les hommes étaient balayés les uns après les autres, comme des quilles de bois sur une place de foire.

Nils respira profondément. Dans moins d'une minute, il n'y aurait plus un morceau de glace intact au milieu du lac. Dans moins d'une minute, il serait mort. Mais il ne partirait pas sans Karib. Sans bouger, sans paniquer, tenant fermement les rênes, il cherchait le mage du

regard. « C'est facile », pensa-t-il, « il est gros, et on dirait un ours. » Le destrier piétinait en renâclant.

- Aidez-moi ! glapit un lancier, broyé entre deux blocs de glace.

Coupé en deux, il coula dans un bouillonnement de sang.

- Attention, mon général ! cria un soldat, mais Nils l'ignora.

Il venait de repérer Karib. Ce gros balourd, jeté à bas de sa monture – on lui avait pourtant donné la plus paisible des carnes –, courait en arrière, sans voir qu'il n'y avait plus d'arrière, mais des blocs de glace dansant furieusement dans l'eau agitée. Nils lança son cheval, repoussa d'un coup de pied un fantassin qui tentait de se hisser derrière lui en selle et partit au galop sur la trace de Karib. Quelque part à gauche, la glace éclata, levant un morceau haut comme une maison qui retomba en se brisant, jetant en l'air une dizaine d'hommes.

- Karib !

Le mage, terrorisé, n'entendit pas appeler son nom dans le tumulte. Peut-être ne sentit-il même pas la main de fer qui se refermait sur son col. Nils verrouilla sa prise – avec son gantelet, sa poigne était comme un étau – et orienta aussitôt son destrier vers la paroi, à peu près dans la direction qu'il avait indiquée à Olen. Karib, traîné comme un sac, serrait les dents et fermait les yeux. Ses talons tracèrent deux sillons dans la glace, par trois fois son crâne heurta la selle, mais il eut l'instinct de ne pas se débattre, et cet instinct lui sauva la vie.

À quelques mètres de la paroi rocheuse, la glace s'ouvrit sous les jambes du cheval, et Nils sentit la bête s'enfoncer dans l'eau glaciale. D'une violente poussée, il envoya Karib rouler plus loin, avant de faire un bond sur sa selle pour éviter d'être happé à son tour. Il serra les dents en entendant son cheval hennir une dernière fois, prit appui des deux pieds sur la selle et sauta sur la terre ferme. Pas si ferme, car le bloc de glace tanguait comme une barque dans une tempête. Nils glissa, perdit ses appuis, se sentit partir en arrière, et ferma les yeux. « Dommage », pensa-t-il sans perdre son calme. Si près du bord.

Une main cramponna soudain son mollet, l'empêchant de faire le grand saut dans l'eau glacée. C'était Karib, à plat ventre sur la glace, grimaçant au point de ressembler à un vieillard fripé.

- Accroche-toi ! beugla le mage.

- Si tu me lâches, je peux essayer, répondit Nils.

Les deux hommes se redressèrent, cherchèrent leur équilibre sur le bloc de glace, tandis que, sur le bord, des soldats leur tendaient la main.

- Saute, dit Nils en poussant Karib.

- Je ne peux pas, geignit le mage, mais entre la poussée et les mains qui l'agrippèrent, il se retrouva sur la berge sans comprendre.

Nils le rejoignit d'un bond, repoussant sèchement les soldats qui se

précipitaient pour l'aider. Un peu plus loin, Olen, en équilibre sur la berge glacée, tentait de les rejoindre.

- Doucement ! lui cria Nils. Colle-toi à la paroi.

C'était trop bête de glisser maintenant.

- Quel cataclysme ! s'écria Olen.

Le lac n'avait pas achevé son œuvre macabre. On le voyait encore bouillonner, engloutissant çà et là les hommes et les montures, dont les cris de souffrance se mêlaient. Là où la glace avait tenu, des groupes hébétés refluaient vers les bords, tandis que des chariots entiers finissaient de couler avec leur chargement.

- À moi ! supplia un officier, perdant pied à deux mètres du bord.

Karib se précipita en lui tendant la main, mais Nils le tira brutalement en arrière.

- Laisse-le, il est mort.

- Mais non ! hurla le mage. On ne va pas le laisser crever sous nos yeux !

- Il est mort, je te dis.

Le pauvre bougre se hissait sur la glace ; seul le bas de son corps était immergé.

- Comment veux-tu qu'il sèche ? cingla Nils. C'est fini pour lui.

- Laisse-moi l'aider, rugit Karib, mais le lanceur de couteaux le tenait fermement, l'empêchant de mettre ne serait-ce qu'une semelle dans l'eau sombre.

Ce qui se produisit alors fut si horrible que le mage en perdit la voix : en se hissant hors de l'eau, l'officier se cassa en deux, comme une brindille, et le bas de son corps, figé dans la glace, coula à pic. L'homme roula des yeux effarés, poussa un hurlement, et le haut de son corps alla retrouver le bas au fond du lac.

- Ne touchez pas l'eau ! cria Olen.

Les hommes reculèrent vers la paroi de glace. Plus personne n'entendait effleurer l'eau du lac, même du bout du pied. Impuissants, les survivants assistèrent à la mort de leurs camarades, dont certains coulèrent à un jet de pierre du bord.

Après avoir vérifié d'un coup d'œil que ses amis étaient indemnes, Nils se défit de ce qui lui restait d'armure. Son casque avait disparu depuis longtemps, ainsi qu'une épaulière et une moitié de sa cuirasse. À pied, la lourde armure jaspée devenait un handicap, particulièrement sur un terrain aussi glissant. Une à une, les jambières, les jupes, les coudières furent jetées sur les rochers. Seuls les gantelets de fer échappèrent à l'abandon : doublés de grosse laine, renforcés de cuir, ils seraient utiles en toutes circonstances.

Des groupes de survivants se formaient autour du lac, parfois tous proches, parfois à plusieurs kilomètres les uns des autres. Ils allaient

devoir se débrouiller pour rebrousser chemin ou atteindre la passe au nord du lac, car la glace brisée les empêchait de se rejoindre. Certains étaient nombreux, d'autres moins. Certains même étaient seuls, recroquevillés, la tête dans les mains. Nils compta les membres de son groupe : ils étaient neuf.

La vie est une étrange comédie. Un jour on dort dans des draps kyréniens à mille écus la paire, le lendemain chaque bâtonnet de viande séchée devient un trésor. Ce matin-là, autour du lac du Crépuscule, sous un soleil ironiquement radieux, c'était l'heure des bâtonnets.

- Videz vos sacs ! On va faire un inventaire.

Olen ressentit une certaine satisfaction à voir les hommes s'exécuter dans la discipline, alors qu'à quelques coudées de là un autre groupe – inaccessible – en venait aux mains après une belle volée d'insultes. Autour de lui, ils n'étaient que neuf, mais la présence du Fils de la lune et du Doyen des mages assurait un moral d'acier. À tort, les hommes se croyaient invincibles : le plus grand mage du royaume et le grand exécuteur du Nord, que pouvait-on rêver de mieux ? Peut-être un feu de cheminée et la douceur de la peau d'une femme... En tout cas, dans leur malheur, ils s'estimaient chanceux.

Nils, adossé à la paroi de glace, avait l'œil perdu à l'horizon. Karib, les mains sur les hanches, surveillait l'inventaire. Quelques bâtonnets de viande séchée, un peu de poisson salé, une dizaine de tuiles au gingembre – que Nils portait au creux de sa cuirasse – ainsi que quatre gourdes d'eau mêlée de vin constituaient les seules provisions. Chaque homme portait encore son arme, à l'exception de Karib, qui n'avait plus que le fourreau incrusté de gemmes de son poignard d'apparat, et d'un lancier qui avait perdu sa lance. S'ajoutait à ce maigre inventaire six bonnets de laine, trois grandes écharpes et une haute paire de bottes récupérée sur un cadavre. Enfin, chacun disposait d'une paire de gants, d'un manteau ou d'une cape, et bien sûr de son uniforme. Trois hommes seulement avaient sauvé du désastre leur petit paquetage de campagne, avec sa pierre à aiguiser, sa pierre à feu et son petit pot de graisse de baleine. C'était avec cela qu'il faudrait survivre.

Pendant que l'on alignait le matériel sur un manteau posé au sol, Olen observa les hommes de son groupe, regrettant de ne pas s'être échoué cent mètres plus au sud, au milieu d'une bonne trentaine de durs de l'infanterie lourde. Deux hommes sortaient du lot : un grand sergent taciturne à la barbe de bûcheron, au visage marqué par une acné qui n'avait plus rien de juvénile. Il se nommait Baldaric, ou Boldaric, et lui rappelait quelque peu Sed Temon, le mercenaire d'Helion. Le second était un jeune officier d'intendance, un peu précieux, de bonne famille. Bien rasé, bien coiffé, il s'était présenté sous le nom de Sigvald, fils de Snor, et même si personne ne connaissait Snor, on pouvait le supposer riche et influent.

S'ajoutaient à ce groupe hétéroclite le lancier sans lance – qui avait réalisé l'exploit de perdre aussi son glaive – ainsi que deux troufions de l'avant-garde et un archer à la silhouette osseuse. Retenir leurs noms fut impossible, trop de choses couraient à ce moment dans l'esprit d'Olen, et en premier lieu l'angoisse de ne jamais revoir Oranie.

Naturellement, le Fils de la lune et le Doyen des mages ne se présentèrent pas, chacun sachant – ô combien – qui ils étaient. Mais lorsque les regards se tournèrent vers lui, Olen décida de se débarrasser pour de bon du prince déchu qui l'empêchait de vivre.

- Je suis Olen, dit-il. L'aide de camp du général Aeldrynn.

L'annonce fut accueillie par des hochements de tête admiratifs et des regards dubitatifs de ses compagnons. Il les rassura d'un clin d'œil. Nils et Karib le croyaient encore parti dans un caprice d'Arvid, alors qu'il venait simplement de choisir sa voie. Plus que jamais, il était temps de mettre fin aux hésitations.

Tandis que l'on distribuait les bonnets à ceux dont les manteaux n'avaient pas de capuche, Sigvald, fils de Snor, se rapprocha d'Olen.

- Aide de camp du Fils de la lune, fit-il avec un sifflement admiratif. Je t'ai vu avec les généraux, je me demandais qui tu étais...

- C'est un beau poste, répondit Olen sans ironie.

- Tu n'es pas cavalier de cristal... Ils t'ont mis à son service quand il a rejoint l'armée, c'est ça ?

- À peu près.

- Il n'est pas trop... dur ?

- Ça peut aller, fit Olen en souriant.

Le jeune officier d'intendance regarda Nils comme il aurait regardé Erwoch.

- On va s'en sortir en moins de deux ! Personne ne connaît les Terres de cristal comme lui...

- Je crois qu'il connaît mal la région du lac.

- Vraiment ? Le pays est minuscule...

- Justement. Il a passé sa vie à faire la guerre dans le Grand Nord.

- Ah, fit l'autre, pas très convaincu.

Olen pensa avec amusement qu'aujourd'hui, c'était Sigvald le planqué, le gosse de riche. Officier d'intendance, il servait à l'arrière, sans risque, assurant le ravitaillement des troupes, et pourtant... Il portait une superbe armure légère ciselée de cuivre. Il arborait une épée de haute forge à dix mille écus. Ses initiales étaient brodées sur ses gants. Tout pour éblouir sa fiancée au retour de la guerre, avant de reprendre l'affaire paternelle avec une prestigieuse image de vétéran. Le genre d'homme qui, vingt ans après, ressasse inlassablement ses histoires de guerre pour éblouir ses invités...

- Il faut se mettre en route, dit Nils, chacun buvant ses paroles

comme si elles tombaient du royaume des dieux.

Il n'avait pas tort. Pour le moment, au soleil, la température était parfaitement supportable, mais si le ciel venait à se couvrir, si le vent se levait, il n'y aurait pas un abri au bord du lac pour échapper au souffle de glace.

- Ils croient tous que tu vas nous sortir de là, murmura Olen à l'oreille du Fils de la lune.

- Ben tiens.

- Commençons par trouver une ouverture dans la montagne... Sinon il va falloir escalader.

- Escalader la glace ? glapit Karib, venu les rejoindre.

- Avec un peu de chance, une de ces ouvertures – il y en avait des dizaines dans la paroi – est une passe comme celle qui nous a amenés ici.

De fait, de nombreuses failles dans la montagne étaient des ruisseaux comme celui qu'ils avaient suivi, venant se déverser dans le lac du Crépuscule. Il fallut se coller à la paroi rocheuse pour éviter tout contact avec l'eau glaciale, et explorer une à une ces ouvertures acérées comme des poignards. Ils tentèrent d'emprunter plusieurs passages, qui se révélèrent si étroits qu'il fallut rebrousser chemin. Un autre, large comme une entrée de caverne, s'enfonçait dans la roche en une espèce de rivière souterraine. Au bout d'une heure d'efforts, le découragement commençait à planer, d'autant qu'un front nuageux se profilait à l'horizon. Au moins pourrait-on se réfugier dans la grotte de la rivière souterraine si le vent de glace se mettait à souffler...

- Il fait moins froid que je ne l'aurais cru, lança Sigvald.

Le jeune homme ne quittait plus Olen, comme s'il avait reconnu d'instinct le jeune coq de bonne famille. D'évidence, il n'était pas très à son aise en compagnie des soudards, et même si son statut d'officier le mettait à l'abri des sarcasmes, il se sentait mieux avec un aide de camp issu de son milieu.

- Les parois nous protègent du vent, répondit Olen. Ça ne durera pas. Et cette nuit, la température va tomber...

- Cette nuit, on aura rejoint les autres !

- Je ne parierais pas là-dessus.

Sigvar, fils de Snor, changea de couleur. Il croyait vraiment qu'en deux heures le petit groupe aurait rejoint l'arrière-garde. Olen le distança pour retrouver Karib et Nils, qui observaient un renforcement dans la paroi, encore un passage, peut-être le bon.

- Qu'est-ce que tu dis de ce trou ? demanda Nils – qui s'entêtait à appeler les failles « des trous ».

- Je dis qu'il est comme les autres.

- Regarde bien, intervint Karib. La glace s'assombrit là... Je suis sûr que c'est un vrai passage. D'après Nils, non.

Olen grimaçait, le soleil l'empêchait de juger.

- Je ne sais pas. Une chose est sûre : pour y arriver, il va falloir grimper ! Je ne fais pas confiance à la glace à partir de là, tout ce qui colle à la paroi menace de se détacher.

Nils était tiède – façon de parler, par un froid aussi mordant – mais l'heure avançait, bientôt le seul choix serait de se terrer dans une anfractuosité pour y attendre d'hypothétiques secours. D'où viendraient-ils ? Même si on acheminait une barque depuis le royaume des cieux – c'était bien la seule possibilité d'en amener une –, elle ne ferait pas dix mètres dans l'eau gelée.

- Très bien, admit Nils. Allons voir ton trou.

- Ce n'est pas mon trou, protesta Karib. C'est juste que je pense qu'il va quelque part... Mais je ne prends pas la responsabilité de...

- Allons-y, confirma Olen.

Une chaîne se forma pour contourner les abords de la paroi, trop friables pour soutenir un homme en armes. Baldaric passa le premier, grimpant assez haut pour assurer sa prise sur les rochers couverts de glace. À grands coups de pommeau de glaive, il brisa la couche verglacée pour créer de véritables prises dans la pierre. Puis il tendit la main aux autres et les hissa un à un. Collés à la paroi comme des araignées, désespérément cramponnés au rocher, les neuf hommes progressèrent mètre après mètre. Ils n'étaient qu'à deux mètres du sol, mais une glissade, c'était la mort.

Olen le premier se glissa dans la faille. Elle n'était pas ouverte sur le ciel comme celle qui les avait amenés là, mais le ruisseau gelé semblait s'enfoncer profondément dans la montagne. Et, en se baissant, un homme pouvait facilement le remonter. C'était la première sortie possible, même si elle pouvait se terminer en cul-de-sac cent mètres plus loin. Restait à confectionner une torche, ce que le lancier sans lance s'empessa de faire, utilisant un manche de hache ramassé au passage et un morceau d'étoffe imbibé d'huile de baleine.

- Volontaire pour ouvrir le chemin, mon général ! clama Baldaric.

- Si tu veux, répondit Nils, indifférent.

Le sergent s'enfonça dans le boyau, son ombre étirée devant lui comme un fantôme. Nils lui emboîta le pas, suivi par Karib et Olen. Les autres suivaient en silence, toussotant par moments dans l'atmosphère confinée où la glace laissait place à une roche imprégnée de mousse.

- Ça se rétrécit, fit le sergent sans ralentir le pas.

Le passage en effet devenait plus étroit, et l'on entendit la fourrure de Karib chuintier sur la roche.

- Attention les têtes...

Il fallait maintenant progresser le dos courbé, avec l'appréhension de voir le tunnel s'achever en cul-de-sac.

- Là-bas ! De la lumière !

Le mot passa d'homme en homme, et l'on se pressa pour apercevoir une ouverture sur un morceau de ciel bleu. Le boyau s'élargissait et la voûte s'ouvrait à présent sur le ciel. Dix minutes plus tard, le lit du ruisseau débouchait à l'air libre, sur un plateau piqué de rochers verglacés. Baldaric étouffa sa torche dans la neige, tandis que les soldats se congratulaient avec émotion. Ce n'était peut-être pas la fin du cauchemar, mais ils étaient sortis du piège mortel qui avait englouti assez d'hommes pour couvrir Woltan de veuves.

Olen frissonna dans le vent. À la température presque douce du tunnel succédait le froid inhumain des Terres de cristal. S'ils ne trouvaient pas un abri avant la nuit, les neuf survivants allaient mourir de froid.

Dans sa grande cape noire à capuche rabattue, Kelhorn aurait pu passer pour un mage noir. Mais la grande épée fixée à sa selle et le sang gelé sur ses bottes trahissaient l'homme de guerre. Ce sang, c'était celui des deux éclaireurs qu'il avait frappés dans la nuque, décapitant le premier, brisant les os du deuxième. Ces pauvres bougres n'avaient rien compris : à peine avaient-ils pénétré dans la passe que la mort s'était abattue sur eux.

Au petit village à l'entrée de la plaine, le corps de garde s'équipait en hâte à la vue de ce cavalier en manteau noir qui galopait vers eux. D'où sortait-il ? On attendait les Woltaniens sur la grand-route, pas ici, pas au nord, pas dans cette zone abandonnée, sans routes, sans troupeaux, sans cultures.

Kelhorn cabra sa monture sur la place du village, devant dix soldats hostiles, pointant leurs épieux crénelés. Ces armes courtes, faites pour la chasse au sanglier, avaient été adoptées par de nombreux guerriers du Nord, car elles étaient faciles à manier et vous déchiquetaient le ventre d'un simple coup de poignet.

- Baissez vos armes, bande d'idiots, je dois voir le seigneur d'urgence ! Il est au château ?

- Jette ton épée si tu veux vivre ! cria celui qui paraissait être leur sergent. Descends de cheval, décline ton identité et explique-nous ce que tu fais ici !

- Je suis un cavalier de cristal. Tu n'as pas à en savoir plus.

- Qu'est-ce qui nous le prouve ? Tu ne portes pas l'armure des cavaliers, ni l'épée des cavaliers. Tu viens de nulle part... Tu n'as pas d'ordre écrit...

Kelhorn posa l'index sur le pommeau de son épée.

- Il est là, mon ordre écrit, et si tu ne me laisses pas passer, je te l'enfoncerai dans l'œil jusqu'à la garde. Et vous – il s'adressait aux piques tendues –, je vous jure que je vous ferai cuire en brochettes, avec vos cure-dents !

- C'est un cavalier de cristal, confirma l'un des piquiers.

Le sergent hésita avant de rengainer son glaive. L'inconnu était manifestement ce qu'il prétendait être : il en avait l'arrogance, la violence, et surtout l'absence totale d'appréhension face à dix hommes armés.

- Je t'ai demandé si le seigneur était au château. Ne me force pas à reposer la question.

- Oui, oui, il y est.

- Bien. Surveillez la passe, il se peut que des Woltaniens en sortent.

Impressionné, le sergent n'osa pas demander pourquoi – et comment

– l'ennemi sortirait du lac. Déjà Kelhorn s'éloignait au galop dans un nuage de givre.

- Et si c'était un espion ? demanda un piquier.

- Ne dis pas de conneries, répondit le sergent.

Kelhorn était un espion, et peut-être le meilleur. Personne ne l'avait vu venir, ni Arvid, ni les officiers de Woltan. Pas même Aeldrynn, ce démon que les dieux eux-mêmes n'auraient pu tromper. Ce qu'il venait de faire pouvait changer le cours d'une guerre perdue d'avance...

Il mit pied à terre dans la cour du château, après avoir montré patte blanche à la porte. Par bonheur, l'un des gardes de faction – un lointain cousin du côté de son père – l'avait reconnu au premier coup d'œil. En dix ans, il n'avait guère changé.

- Le seigneur est là, fit le cousin en désignant une charrue paysanne autour de laquelle s'affairaient des valets.

L'ancien cavalier s'approcha, intrigué. La charrue, à laquelle étaient attelés deux bœufs, était couverte d'une bâche infecte. On l'avait tapissée de paille, comme le faisaient les paysans en hiver. Mais sous la paille, les valets s'appliquaient à dissimuler deux coffres. Quant aux six « paysans » qui devaient à l'écart, leur carrure ne trompait pas plus que leurs cheveux rasés et leurs nuques de taureaux. Six soldats d'élite déguisés en laboureurs, une vieille carriole emportant des coffres... Le seigneur Edkharen s'apprêtait à disparaître.

Il se montra soudain, dans une robe maronnasse, une cape de cuir fauve sur les épaules. Avec ses cheveux argentés noués en chignon et son visage presque lisse, il était le même que dix ans plus tôt... Peut-être même avait-il rajeuni de quelques années. Son regard de rapace se posa sur Kelhorn, qu'il mit un instant à reconnaître.

- Kelhorn... Tu n'as pas beaucoup changé.

- Vous non plus, seigneur, répondit le cavalier en s'inclinant.

- Drôle d'idée de revenir dans un moment pareil ! Les Woltaniens seront ici dans quelques heures... Tu ferais bien de prendre le large, toi aussi.

- Mais... vous n'avez pas moyen de...

- De quoi ? tonna le vieillard. Toi aussi, tu crois que je peux lever l'armée des morts sur l'impudent qui osera me toucher ? Vous êtes tous des ânes !

Kelhorn baissa la tête. À sa grande époque, Edkharen était capable de faire couper la langue à ceux qui disaient une bêtise.

- Je suis un nécromant, reprit Edkharen. Pas un mage de guerre, pas un prince démon ! Je ne peux rien contre une armée ! Lever les morts, c'est un rituel de haut rang qui te prive de vingt ans de vie, ça prend des semaines d'incantations, ça demande des litres de sang, des sacrifices humains, des bûchers incantatoires !

Le cavalier hocha gravement la tête.

- Non, je n'ai pas d'arme secrète ! Mon arme, c'est le pouvoir, c'est l'argent, c'est la manipulation ! Et tout le monde est là, à attendre que je sorte de mon chapeau des armées de cadavres pour écraser celle de Woltan... Si j'avais ce pouvoir, je serais déjà sur le haut trône.

Il se détourna, comme si la conversation était terminée.

- Seigneur...

- Quoi encore ?

- Les Woltaniens ne sont pas près d'arriver par la grand-route. Une partie de leur armée est au fond du lac.

Une immense surprise se peignit dans les yeux plissés du nécromant.

- Comment ça, au fond du lac ?

- Je les ai guidés jusque-là, en leur faisant croire qu'ils traverseraient une vallée. Sous le poids, la glace n'a pas tenu.

Le vieillard eut un sourire triomphant, révélant des dents de jeune homme.

- Et ils t'ont suivi ? Comme ça ?

- Personne chez eux ne connaît le domaine.

- C'est un coup de génie ! Combien y sont restés ?

- Je ne sais pas. Une grande partie de l'armée, je suppose. Et surtout les généraux, les officiers, les stratèges... Arvid, le Doyen... Aeldrynn... Avec de la chance, ils se sont tous noyés.

Edkharen parut choqué, presque amer.

- Aeldrynn est avec eux ?

- Il est à leur tête. Il était.

Le silence qui suivit tenailla Kelhorn. Il brûlait de savoir.

- Seigneur, Arvid a perdu la mémoire... Aeldrynn aussi, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Est-ce que je peux demander pourquoi ?

- Ça ne te regarde pas, cingla le nécromant.

- Pardonnez-moi.

Un nouveau silence, sur lequel planait une tension à couper au couteau, poussa Edkharen à marcher de long en large.

- Les Woltaniens sont au fond du lac, dis-tu. Pourtant, on a signalé une avancée de troupes sur la grand-route.

- Un leurre, seigneur. Deux bataillons de quarante hommes, à tout casser. Ils traînent des brancards, pour soulever la neige et faire croire à une armée en marche.

Soudain, tout changeait. Il n'était plus l'heure de fuir...

- Je vais les faire massacrer, sourit Edkharen, envoyant promener sa cape de paysan.

On fit appeler Unwahr, le nouveau chef de guerre du domaine, qui dix ans plus tôt n'était qu'un officier des troupes du Nord. Les deux hommes échangèrent un signe de tête ; aucun ne se rappelait le nom

de l'autre.

En quelques mots, Kelhorn lui fit un rapport.

- Les assassins volants s'occuperont de la grand-route, promet le chef de guerre. Ils ne feront qu'une bouchée des appâts de Woltan. Ensuite ils feront la chasse aux survivants autour du lac du Crépuscule.

- Je ne sais pas combien de Woltaniens se sont noyés, rappela Kelhorn. Il doit en rester pas mal.

- Le temps qu'ils comprennent ce qui leur arrive, des heures vont passer, peut-être des jours. Ça nous laissera le temps de frapper aux endroits stratégiques, de les couper de leurs arrières...

- À propos d'arrières, précisa Kelhorn, au camp de tête, au bois de Tinker, le Premier Général est resté avec l'intendance. Peut-être qu'il serait judicieux de l'éliminer.

Le seigneur Edkharen le pointa du doigt.

- Tu es un homme précieux, Kelhorn.

Unwahr se rembrunit. Il s'échinait à défendre le domaine contre la plus puissante armée du monde et le seul homme que l'on félicitait était – encore – un cavalier de cristal.

- Seigneur, fit l'ancien cavalier avec un sourire modeste, j'ai un aveu à vous faire : c'est moi qui ai précipité la destitution d'Arvid. Il voulait reprendre le pouvoir par la force, j'ai fait avorter son coup d'état.

- Vraiment ?

- Je n'ai pas pu vous consulter... Un messenger aurait été trop long. J'ai pris sur moi de jouer la destitution. Pardonnez-moi si j'ai mal fait. J'ai outrepassé ma mission.

- Et en plus tu es assez malin pour faire mine de t'en excuser, glissa Edkharen avec un sourire de carnassier. Kelhorn, mon ami, tu seras récompensé comme il se doit.

- Merci, seigneur.

Le maître des Terres de cristal rayonnait, après avoir paru terne et terreux dans son costume de paysan.

- C'est l'heure de la contre-attaque ! s'écria-t-il. Ces merdeux du Conseil vont payer, et ils vont payer cher ! À commencer par cette vieille carne de Mendean, que je ferai empaler sur ma bannière...

Kelhorn n'avait pas imaginé son retour sous des auspices aussi favorables. Bras croisés, tête penchée, dans sa posture de champion, il attendit les ordres, sûr et certain de réintégrer au plus haut niveau de commandement la cavalerie d'élite dont il était issu. Étrangement, le seigneur ne lui ordonna pas de se présenter au nouveau maître.

- Kelhorn, tu seconderas Unwahr dans la défense du domaine. Ta connaissance de l'ennemi a déjà fait des miracles...

- Bien, seigneur.

Abandonnant sans regret sa carriole de laboureur, le mage noir grimpa les marches de son donjon, claquant des doigts au passage

pour appeler son intendant.

Unwahr lissa sa barbe, pensif, avant de s'adresser à Kelhorn.

- Déçu, hein ?

- Un peu. Je pensais prendre le commandement d'une unité de cavaliers.

- Quand tu verras le nouveau maître des cavaliers, ricana le chef de guerre, tu remercieras Erwoch de travailler avec moi.

Il donna à Kelhorn un grand coup dans le dos, et ne parut pas surpris de se heurter à un mur. Des cavaliers, il en avait vu d'autres.

- Allez viens, héros. Allons écraser ce qui reste de Woltan.

Bientôt la nuit. La terrible nuit des Terres de cristal, si glaciale que, lorsqu'on respirait trop fort, les poumons crissaient sous le givre. La nuit, où seuls les loups de haute montagne, avec leur épaisse fourrure, sortaient sans craindre de se figer dans la glace... Personne n'y survivait sans tente, sans feu, sans un solide abri de pierre. Dans le groupe silencieux, après des heures de marche dans un paysage de verre, le moral était en berne.

- Je ne sens plus mes pieds, gémit Karib.

Il était pourtant le mieux chaussé du lot, avec ses bottes d'éclaireur de montagne, faites pour affronter les pires températures du front barbare. Mais il était aussi le seul véritable citadin, le seul homme de cour, perdu au milieu de ces porteurs de glaive. Olen, prince de Woltan, était un faux courtisan : virtuose de l'épée, cavalier émérite, formé par un cavalier de cristal, il n'avait en rien la délicatesse d'un Doyen des mages. À chaque pas – et il y en avait eu des milliers –, Karib avait versé une larme sur la douce quiétude de son petit salon.

Les autres marchaient comme des automates, économisant leur souffle, les épaules rentrées, les yeux fixés sur l'empreinte de leurs pas. Glisser, c'était risquer la fracture.

Autour d'eux, la roche succédait à la roche, et le gel qui emprisonnait le paysage lui donnait l'air d'une sculpture torturée, sans début et sans fin. Aux heures les plus chaudes du jour, la profondeur des reflets émeraude fascinait les survivants, dont l'inquiétude s'effaçait presque devant la beauté hallucinante du décor. Des ponts naturels, jetés d'un pic à l'autre, filtraient les rayons du soleil en une myriade d'éclats aveuglants. Des arbres hérissés de glace étaient comme des étoiles de verre. Routes et rivières se confondaient en plaques translucides... Mais à présent le soleil déclinait sur les crêtes et les couleurs viraient à l'argent, annonçant comme une malédiction la tombée de la nuit.

- On aurait peut-être dû rester à l'abri dans la caverne, opina Karib, dont les cils étaient lourds de givre.

- Et mourir de faim au bord du lac ? ironisa Olen.

Le prince déchu savait de quoi il parlait : improvisé « trésorier » du groupe, c'était lui qui portait et distribuait la nourriture. Faute de voir fondre la glace, il voyait fondre les provisions de bouche : après la pause de mi-journée, il ne restait déjà plus que six bâtonnets de viande séchée, un peu de poisson et les tuiles de Nils, auxquelles personne n'avait osé toucher.

Soudain, le sergent qui ouvrait la marche poussa un cri rauque :

- Village !

C'était un miracle. Les derniers rayons de soleil faisaient étinceler les crêtes et voilà qu'un toit apparaissait à l'horizon. Karib finissait par se demander s'il n'existait pas un dieu, un Punisseur, une déesse vierge, une déesse moins vierge, quelqu'un, quelque part, qui se refusait à les laisser mourir.

- Merci à toi, qui que tu sois, murmura-t-il dans sa barbiche, un peu honteux de se laisser aller à la superstition.

- Tu m'as parlé ? demanda Olen.

- À moins que tu ne sois un dieu, non.

Olen avait mieux à faire que de s'interroger sur cette réponse étrange : comme les autres, il se mit à courir vers le village. Un village qui, peu à peu, paraissait trop envahi par la neige pour être habité.

- C'est abandonné, geignit Sigvar, fils de Snor, dont le bout du nez virait au violet.

- Méfiance, fit Baldaric en tirant son glaive.

Suivi par les fantassins, il se mit en devoir de faire le tour des maisons, glaive pointé et bouclier en main. L'archer, à distance, avait encoché une flèche, mais ses doigts gourds peinaient à bander l'arc. Le lancier sans lance, cherchant à se donner un semblant d'utilité, se mit à enfoncer les portes ouvertes et les volets ballants. Une nichée d'oiseaux noirs, dérangée par le vacarme, s'envola à tire-d'aile. Les lames retrouvèrent leurs fourreaux, les hommes se regardèrent, l'archer rangea sa flèche dans son carquois. C'était un village fantôme.

- Mieux que rien, trancha Nils. On va s'installer dans la maison la moins pourrie.

Un impressionnant « oui général ! » lui répondit, faisant sourire Karib. Si Nils avait dit : « Arrêtons-nous pour pisser », ses admirateurs éperdus auraient trouvé moyen de crier au génie.

Avant que la lumière ne décline tout à fait, les neuf hommes épuisés jetèrent leurs dernières forces dans le renforcement de leur abri. La maison la moins démolie fut déblayée en un clin d'œil et, tandis que l'on redressait les volets, le sergent s'appliqua à réduire en miettes de vieilles pièces de mobilier, espérant que la cheminée tirerait encore. Dans un ancien grenier à charbon, on dénicha un brasero rouillé que l'on installa sur le seuil, espérant que le feu éloignerait les bêtes sauvages.

- De toute manière, souffla Karib, que sa carrure avait relégué au port des charges lourdes, on n'arrivera jamais à faire flamber ce bois gelé !

- Pessimiste, lui lança Nils avec un clin d'œil.

Il était tranquille, comme toujours. Et indifférent. Comme toujours. Insensible au froid, à la fatigue, à la peur, ce fichu Fils de la lune donnait à Karib la désagréable impression de n'avoir pas quarante ans mais quatre-vingts.

Les survivants s'engouffrèrent dans la maison et posèrent la porte en équilibre sur son cadre, car les gonds en avaient été arrachés. Que s'était-il passé ici ? Rien de bon, sans doute, car les taches brunes sur les murs ressemblaient à du sang séché.

Un souffle glacé passait sous la porte, entre les volets, à travers les tuiles mal ajustées. Même en se serrant les uns contre les autres, les hommes grelotaient.

- Alors, ce feu ? interrogea Olen.

Le pauvre lancier s'escrimait sur un tas de bois gelé, soufflant, frottant, actionnant cent fois son briquet de pierre.

- Je crois que c'est mort, messire.

- On va mourir gelés ! protesta Sigvald. Il *faut* faire du feu !

- Fais-le toi-même, rétorqua Olen, que l'inutilité du jeune officier commençait à irriter.

- Mais je ne sais pas faire de feu !

- Alors laisse faire les autres et ne te plains pas.

Karib songea à la nuit qu'ils avaient passée avec les Narvals, dans un relais abandonné... Là aussi, il y avait eu des tensions, des cris, des sarcasmes autour d'un feu qui ne prenait pas. Comment avait-il pu être assez fou pour se remettre de son plein gré dans une situation pareille, alors qu'il était comme un coq en pâte à Westerwald ?

Soudain, il eut une idée.

- Laisse-moi essayer.

Trop heureux, le lancier lui tendit son briquet, mais Karib l'ignora pour s'agenouiller devant la cheminée et poser ses mains sur le bois. Tous les yeux se braquèrent sur lui : de la magie ! Bien sûr ! Il suffisait d'un mage pour faire naître des flammes ! C'était autre chose qu'une étincelle sur un morceau de bois humide. De notoriété publique, c'était la première chose qu'apprenaient les débutants en matière d'arcanes : faire naître une petite flamme au creux de leurs doigts.

Seulement voilà : Karib ne se souvenait pas de la plus simple des incantations. Ce qu'il avait dû apprendre à l'âge de treize ans, la base des bases, l'équivalent d'un simple dégainage pour un guerrier, il l'avait oublié. Avec un sourire embarrassé, il tripota les morceaux de bois, respira, ferma les yeux, les rouvrit. Tout le monde attendait. Il était simplement impossible que le Doyen des mages de Woltan échoue dans l'allumage d'un feu de bois, fût-il humide.

Nils bayait aux corneilles, mais Olen comprit l'embarras du mage.

- Peut-être qu'il vaut mieux ne pas faire de feu pour éviter de se faire remarquer ? suggéra-t-il.

- C'est ce que je me disais à l'instant, répondit Karib, soulagé.

Baldaric, grattant l'acné givrée sur ses joues, osa émettre une protestation.

- Sauf votre respect, Excellence, la nuit, il n'y aura personne pour nous voir.

- Et mieux vaut se faire remarquer vivant que mourir discret, renchérit Sigvar, avec un humour inattendu.

Olen écarta les bras en signe d'impuissance. Il était à court d'arguments. Nils, qui venait de comprendre, se retint de rire.

- Bon, admit le Doyen d'une petite voix.

De nouveau il posa ses mains sur le bois glacé, maudissant le Puits des mémoires et ce vieux porc d'Edkharen. Allait-elle lui revenir, cette ridicule petite formule ? Même à Sarys, sur la place du marché, des mages de vingt ans à la petite semaine faisaient apparaître des flammes pour que les badauds leur jettent un écu.

Mais non, elle ne revenait pas.

- Excellence, reprit Olen, lui offrant encore quelques secondes de répit, je comprends votre hésitation...

Les autres la comprenaient de moins en moins. Avec leurs visages longs de dix pieds, claquant des dents, ils se demandaient sérieusement ce qui faisait tant hésiter le plus grand mage du royaume.

Soudain, Karib eut une illumination. Quitte à se brûler les mains, comme le jour où il avait carbonisé le bicolore dans la bibliothèque du nécromant, il allait lancer un sort de guerre sur ce tas de bois gelé. La survie de neuf hommes était en jeu, et aussi sa fierté. Il se concentra, sentit couler la force dans ses bras, lâcha une onde de feu qui embrasa la cheminée et recula prestement, levant les mains loin du brasier. Un tonnerre d'applaudissements et d'acclamations salua ce sort pourtant commun, tandis qu'un feu d'enfer crépitait soudain dans l'âtre.

- Magnifique, Excellence, admira Olen avec une pointe d'amusement.

- Aux grands maux les grands remèdes !

Il était temps, après cette bravade, de se reposer auprès du feu. Car un sort de guerre comme celui-ci vidait le sorcier de son énergie vitale, sans parler d'une longue journée de marche dans le froid. Pâle, chancelant, il s'assit lourdement sur son manteau plié en deux.

Les hommes se réchauffèrent, on partagea les dernières rations, et les gourdes remplies de neige fondue passèrent de main en main.

- Il faudrait faire des tours de garde, suggéra Baldaric, en bon vétéran. Avec le brasero à l'extérieur et un manteau supplémentaire, un homme peut tenir deux ou trois heures, facile.

- Je prends le premier tour, fit machinalement Nils.

Les soldats se décomposèrent. Après une seconde de silence, ils se levèrent comme un seul homme, se battant presque pour empêcher le Fils de la lune de garder la porte comme un vulgaire troufion.

- Mon général, vous plaisantez !

- J'y vais !

- Non, moi, tu prendras le deuxième !

Karib fit un petit signe à Nils : mieux valait s'asseoir et laisser faire l'ordre des choses. Le lanceur de couteaux hésita, puis haussa les épaules et s'affala près de Karib, ses bottes posées contre la grille de la cheminée.

- Quels idiots, murmura-t-il.

- Tu es général, mon ami.

- Bah. S'ils tiennent à se les geler dehors...

Olen vint s'asseoir à son tour, tandis que le lancier sans lance transvasait une pelletée de braises dans le brasero sur le seuil.

- On ne nous a pas toujours soignés comme ça, murmura-t-il.

- Ah ça... Sed Temon... Et l'autre abruti de Narval, comment il s'appelait, déjà ?

- Rolf ?

- Olf.

L'un des fantassins, dont personne n'avait retenu le nom mais qui portait une fine moustache – il était donc « le Moustachu » – avait écopé du premier tour de garde : deux heures dans un froid polaire, à la merci des loups, réputés particulièrement voraces dans ces régions reculées. En cas d'alerte, il devait siffler entre ses doigts et, si le froid était trop vif, simplement pousser un cri. On lui donna un manteau supplémentaire, un bonnet qu'il porterait sous sa capuche, et le sergent lui conseilla de s'asseoir sur son bouclier plutôt que sur la pierre du seuil. Il quitta le groupe comme s'il partait au combat, alors qu'il se trouvait à un mètre, de l'autre côté d'une porte branlante.

- Bonne nuit à tous, lança Karib, pelotonné au coin du brasier.

Un aboiement généralisé, « bonne nuit, Excellence », lui fit presque regretter de ne pas être redevenu, comme Olen, quelqu'un de normal. Mais son regret ne dura qu'une seconde : ces gens, s'ils survivaient, étaient destinés à passer leurs nuits dans des ruines comme celle-ci, alors que lui, Doyen, seigneur, se prélasserait dans des draps de soie samorréenne. Le monde était bien fait.

Karib s'endormit avec délices, bercé par les craquements des braises dans la cheminée. Qu'il avait changé ! De longs mois d'errance lui avaient donné une certaine philosophie, une faculté inattendue de profiter de l'instant. Le groupe était à court de vivres, demain s'annonçait une autre journée d'enfer, peut-être que cet abri serait le dernier, autant de constats qui jadis l'auraient fait mourir de terreur. Désormais il vivait l'instant, et l'instant, c'était un bon feu entre quatre murs. Il serait bien temps de se ronger les sangs au lever du jour...

Il ouvrit l'œil à l'aube, lorsque le froid l'emporta sur les braises. Les hommes s'étiraient, bâillaient, se frottaient les yeux.

- Bien dormi ?

- Pas mal, fit la voix étouffée d'Olen, sous son manteau.

Nils fronça les sourcils.

- Personne n'a relevé le garde ?

Se heurtant à des « euh... » hésitants, il se leva d'un bond et donna un coup sec dans la porte, que la glace avait scellée dans son cadre. Dans un bruit de verre brisé, la porte tomba sur le seuil et glissa sur les marches pour se ficher dans la neige. Le vent, aussitôt, chassa la chaleur précieusement conservée.

- Il n'y a plus grand-chose à relever, fit la voix de Nils à l'extérieur.

Karib se drapa dans son manteau avant de sortir à son tour. Pétrifié d'horreur, il s'arrêta net.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Le vent.

Le vent, le vent de glace s'était levé pendant la nuit. On en voyait les traces sur les murs, sur les volets. Mais aussi, et surtout, sur le visage du malheureux moustachu, dont il ne restait qu'une bouillie informe. Assis en position fœtale sur son bouclier, il tenait toujours son glaive à la main. Le vent avait rongé ses vêtements, râpé son armure, déchiqueté sa peau et creusé son visage jusqu'à l'os. Il n'avait plus de nez, plus d'yeux, plus de lèvres, seulement quelques touffes de cheveux et une oreille, du côté où le vent n'avait pas soufflé.

Les hommes se détournèrent les uns après les autres, hantés par cette vision d'épouvante, dévorés par la culpabilité. Certes, le pauvre moustachu était censé réveiller l'un d'entre eux pour le second tour de garde... Il ne l'avait pas fait, et personne n'y pouvait rien. Mais tous avaient entendu le vent racler la porte et les volets. Et aucun n'avait ouvert un œil, car chaque minute de sommeil était un trésor.

- Personne ne l'a entendu crier, s'étonna Olen.

- Il était sans doute déjà mort de froid quand le vent s'est mis à souffler, fit le sergent. Sans ça, croyez-moi, on l'aurait entendu !

Le corps de l'infortuné moustachu fut entreposé par ses camarades dans l'une des maisons en ruine, car personne ne supportait la vue de son absence de visage. Baldaric, qui ne perdait pas le nord, récupéra son glaive pour le donner au lancier, ainsi que ses gants et son écharpe, que l'armure avait protégée. Le bonnet, en revanche, n'était plus qu'un fil de laine.

En silence, les survivants partagèrent les dernières tuiles au gingembre, mâchant consciencieusement chaque miette, chaque amande. Puis ils quittèrent leur abri de fortune, presque à regret. Le paysage était bleu, le soleil de la veille avait fait place à un rideau de nuages. Quelque part au loin, un éboulement dans la montagne soulevait une espèce de brouillard. Il était temps de repartir. En file indienne, les hommes quittèrent le village ; ils n'étaient plus que huit.

Sur la grand-route, l'armée de pacotille avait cessé de marcher. Les ordres étaient clairs : avancer sur une dizaine de kilomètres, faire le plus de bruit possible, et attendre. Pendant ce temps, le gros des troupes, prenant l'ennemi à revers par la vallée du Crépuscule, attaquerait la forteresse. Mais lorsque vint la nuit, aucun messenger n'était encore apparu à l'horizon, seulement quelques cavaliers ennemis observant l'avancée de la fausse armée de Woltan. La dernière bataille avait peut-être été plus rude que prévu... Le château moins vulnérable que prévu... À moins que l'on ait simplement oublié les deux bataillons envoyés en leurre sur la grand-route ? Voyant venir la nuit, le capitaine donna l'ordre de camper. C'était un bon officier, un homme rassurant, de haute stature, dont le plus grand talent était de dissimuler ses doutes. À le voir, à l'entendre, les hommes se croyaient en terrain conquis, alors qu'ils n'étaient qu'une poignée face à l'ennemi.

- Au signal, clamait-il, on rejoint le gros de la troupe et on sabre dans le tas ! Pas d'inquiétude, il y en aura pour tout le monde !

Les soldats finissaient par croire que la plus grave menace qui pesait sur eux était d'être privés des lauriers de la victoire. Deux pauvres bataillons, traînant leurs brancards pour soulever des nuages de neige, portant autant de piques et de bannières qu'il y avait d'hommes, se mirent donc à débayer la neige au bord de la route pour y planter leurs tentes... en entonnant des chants de guerre. Le moral resta d'acier lorsqu'il fallut briser la glace à coups de hache pour planter les piquets dans la terre gelée : Woltan n'était pas Helion, nombre de ces hommes avaient combattu au nord.

Au moment d'organiser les tours de garde, le capitaine vit arriver – enfin – un cavalier au galop.

- Un messenger ! s'écria-t-il, euphorique.

C'était bien un messenger, mais il ne venait pas du bon côté. Une onde de surprise passa dans le petit camp en construction : au lieu des nouvelles du front venait un ordre de l'arrière...

- Capitaine, lança le messenger essoufflé en mettant pied à terre.

Il ne saluait pas. C'était mauvais signe.

- Il faut revenir au camp de tête ! L'armée n'est jamais arrivée au château ! L'ennemi est partout, ils cherchent des survivants !

Survivants ? Le terme était ridicule. Qu'était-il arrivé à la colossale armée de Woltan ? Se pouvait-il que les fameux cavaliers de cristal... Non, c'était impossible... Peut-être que les forces noires, l'armée des morts... Le capitaine roulait des yeux effarés.

- Il faut partir ! cria le messenger, lui postillonnant en plein visage.

L'officier reprenait ses esprits quand un cri strident retentit.

- Là ! Il y a quelque chose qui bouge !

Il ne faisait ni nuit ni jour, une heure trouble entre chien et loup, où le paysage se noyait sous de larges zones d'ombre. Quelque chose bougeait, en effet, sur le bas-côté. Comme une longue ligne de neige vivante.

- Aux armes ! hurla le capitaine, mais il était trop tard.

De part et d'autre de la route, le paysage mobile n'était autre qu'une nuée de soldats ennemis, vêtus de tissu blanc. Un camouflage étrange, fait de linges déchirés, de draps roulés dans la cendre – à cette heure où le paysage devenait flou, ces hommes ressemblaient à des rochers couverts de neige.

En un instant, ils jaillirent, brandissant chacun deux armes courtes. Le premier coup fut pour le capitaine, qu'un ennemi sorti de nulle part égorgea d'un coup de faucille. Puis ce fut la curée.

Le messenger, qui avait sauté en selle, hurla de terreur en voyant deux hommes bondir sur les flancs de son cheval alors qu'il partait au galop. Agrippés à ses fontes comme des singes, ils se mirent à le larder de coups de poignard, dans les cuisses, dans l'aine, dans le foie, jusqu'à ce qu'il lâche les rênes ; il n'irait nulle part.

Au camp, ces diables en haillons blancs bondissaient d'homme en homme, roulaient au sol, disparaissaient entre les tentes. Les rares Woltaniens en état de combattre se mirent en cercle, dos à dos, comme ils le faisaient contre les attaques de barbares. Mais ils n'étaient qu'une dizaine face à une horde de moustiques insaisissables, courant, sautant, se jetant en arrière après avoir frappé. De petits coups rapides, bénins, pleuvaient dans les endroits les plus incongrus : le creux du genou, la fesse, le mollet, ces endroits que l'on n'avait jamais appris à défendre, puisque tous les guerriers du monde visaient les points vitaux. À force de petites blessures insignifiantes, les soldats, l'un après l'autre, finissaient par ouvrir leur garde. Les hachettes et les faucilles s'abattaient alors en plein cœur, en plein front, et un nouveau défenseur s'écroulait.

Bientôt, il n'en resta plus qu'un. Un grand blond à la barbe tressée, qui dévia un coup, deux coups, avant de hurler à la mort quand une faucille se planta dans ses reins. Il sentit à peine les coups suivants, dans le dos, dans la nuque, priant Erwoch d'ouvrir son royaume pour y accueillir un vrai guerrier du Nord.

À deux heures du village en ruine apparut une forêt. La première qu'on ait vue sur cette terre minérale. Une étrange forêt étendue entre deux parois montagneuses, dont les arbres ne portaient pas la moindre trace de neige. Le givre en glaçait la lisière, mais au-delà, les feuilles d'un vert tendre étaient couleur de printemps.

La petite colonne s'immobilisa.

- Vous avez vu ? grogna Baldaric. Il n'y a pas un gramme de neige là-dedans.

- Ça doit être plein de gibier, de fruits, de racines, se réjouit Sigvald.

On se tourna vers Nils, qui approuva d'un signe de tête, agacé de se voir consulté à tout bout de champ. Mais le groupe n'avait pas atteint la forêt que déjà la superstition s'emparait des esprits.

- Cet endroit est néfaste, marmonna l'archer.

Il y eut des murmures, piqués de mots comme « magie noire », « folie », « forêt maudite ». Les Woltaniens, pourtant réputés pour leur courage, étaient décidément bien mal à l'aise au cœur de la toile d'araignée... Olen, renonçant à tendre l'oreille, fit signe à Nils, qui arrêta la colonne d'un geste. Karib, transi de froid, semblait n'avoir rien vu ; marchant tête baissée, il se cogna dans le dos du lancier.

Les poings sur les hanches, Olen fit face au petit groupe.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

Le sergent, l'archer, le lancier et le fantassin affichaient tous le même air méfiant, le même visage fermé. Sigvald, fils de Snor, semblait tiraillé.

- Il y a que cette forêt ne nous dit rien de bon, concéda Baldaric après un silence. Tout ici est recouvert par un mètre de glace, et voilà un bois qui bourgeonne, comme si on était au printemps.

- Eh bien ? Le coin doit être protégé du vent, ou quelque chose comme ça.

- Les feuilles sont vertes. En cette saison, c'est juste impossible.

Olen soupira. Les Terres de cristal rendaient les hommes plus nerveux que des chevaux devant un précipice.

- Écoutez, les gars : on est huit, perdus sans aucun point de repère en territoire ennemi. Il ne nous reste plus une miette de provisions. On ne peut pas se permettre le luxe de contourner une belle forêt bien grasse parce que c'est bizarre qu'elle ne soit pas gelée. Si ?

- Non, admit le sergent, penaud.

- Alors en route.

La colonne se remit en marche. Resté en arrière, Nils fit mine d'applaudir en silence, et Olen répondit par une révérence. Un manège malicieux qui ne fut remarqué que par Karib, moins amusé que ses

camarades.

- Ils n'ont pas tort, vous savez ! Une jolie forêt printanière, là, au milieu de ce domaine polaire... Je ne suis pas loin de penser, moi aussi, qu'il y a quelque chose de louche là-dedans.

- Karib, pas toi ! gémit Olen. Que veux-tu qu'il y ait dans ce bois paumé ?

- Je ne sais pas. Un sanctuaire nécromantique, que sais-je ! Je ne connais rien à la magie des morts – il se renfroigna –, ni à la magie tout court, d'ailleurs, mais je sais que les nécromants plantent des espèces de pôles censés communiquer avec les mondes démoniaques, sous la terre.

- S'il y a des fruits ou un peu d'eau claire, moi, je m'en fous des pôles démoniaques ! J'en ai marre de boire de la neige fondue.

Les cinq soldats se retournaient, inquiets.

- On arrive ! leur cria Olen.

- Je ne veux pas croire que cette forêt soit juste une forêt. Tout ici est un enfer, grinça Karib.

- Reste là si tu veux. On te rapportera ce qu'on pourra trouver.

Nils rattrapait déjà le petit groupe à la lisière. Karib s'exécuta de mauvaise grâce.

- C'est bon, je viens.

- Tu verras, promet Olen. Ça ne peut pas être pire que ce qu'on a trouvé jusqu'ici.

- Si, ça peut !

Il fallut briser un écran de branches givrées pour pénétrer dans la forêt. Une odeur de résine, de terre, de feuilles mortes montait du sol, et la température soudain devint plus clémente.

- Mince alors, s'exclama Olen. Il fait carrément bon !

À mesure que le petit groupe progressait dans le bois, on retirait les manteaux, les gants et les bonnets, devenus trop chauds pour la douceur printanière.

- Ce n'est pas normal, maugréa Karib.

Non, ce n'était pas normal, mais Olen, fasciné par les baies et les champignons, n'entendait pas rebrousser chemin. C'est alors qu'il remarqua une brume étrange qui s'étirait au loin entre les arbres.

- Tu as vu ce brouillard ? interrogea Sigvald en agrippant Olen par la manche. Par cette chaleur, c'est tout de même incroyable.

Olen se dégagea d'un geste sec. C'était plus qu'une brume, presque une fumée, qui s'élevait d'un amas de rochers. Pétrifiés, les membres du groupe avaient la main sur leurs armes. Était-ce un sanctuaire ? Un bûcher sacrificiel ?

Nils dégaina et marcha droit sur la fumée. Olen l'imita, faisant signe aux autres de rester en arrière pour protéger Son Excellence.

C'était une source d'eau chaude.

- Bienvenue dans la forêt enchantée, railla Olen. Vous êtes au royaume des morts ! Attention à ne pas vous faire mordre par un démon...

Des rires s'élevèrent. Les sacs tombèrent au sol, les manteaux furent accrochés aux branches, et certains retirèrent même leurs bottes pour un bain de pieds dans l'eau chaude. Le sol même, sous son tapis de feuilles et de mousse, irradiait une douce chaleur. Cet endroit était un paradis.

Olen trempa longuement ses mains dans la source. L'eau était si pure que les galets étincelaient au fond, renvoyant le peu de lumière qui filtrait à travers le feuillage. Ses mains devinrent rouges, presque douloureuses ; il les retira, s'assouplit les doigts, les sécha dans la doublure de son manteau. Puis il s'aperçut que, en touchant la roche brûlante, on pouvait se sécher en un instant.

Le fantassin osa faire ce que personne n'avait fait : il se déshabilla entièrement, posa ses vêtements humides sur la pierre et se laissa doucement glisser dans la source. Immergé jusqu'aux épaules, il ferma les yeux : ce bain improvisé était digne des meilleurs établissements du royaume, le parfum de résine et le gazouillis des oiseaux en plus.

- Pas bête ! s'écria le lancier en l'imitant.

Un instant plus tard, tout le monde macérait dans l'eau chaude, à l'exception du Doyen des mages – qui avait un rang à tenir – et du Fils de la lune, peu enclin à la promiscuité. Karib se contentait d'écarter les orteils dans le ruisseau, et Nils de se reposer au pied d'un arbre, dans la délicieuse tiédeur du tapis de feuilles.

Le prince déchu, lui, savourait son retour à une vie d'aventure, se laissant doucement immerger jusqu'au sommet du crâne. Il souffla, et les bulles lui chatouillèrent le nez. Puis il ressortit comme neuf, passa sa main dans ses boucles et sourit à l'image d'Oranie qui ne le quittait pas. Il aurait donné un empire pour être seul avec elle dans cette forêt, leurs corps enlacés dans l'eau chaude.

- Faites des provisions, conseilla Baldaric, dont le sens pratique prenait toujours le dessus. Des baies rouges, des champignons... Des racines de saranae, si vous savez les reconnaître.

- Les gros champignons au pied des chênes sont délicieux, ajouta le lancier. Ma mère les cuisinait en poêlée, avec du lard, de l'ail et du persil.

Olen, qui bouclait sa ceinture, saliva à l'évocation de ce plat campagnard, loin des fastes de la table de Nowik. Combien de plats princiers avait-il renvoyés sans y toucher ? Devant combien de poissons en croûte, de gigots délicatement rôtis, de viandes sautées aux épices avait-il chipoté ? Les notables ne connaissaient pas leur chance... Faute de lard, d'ail et de persil, les gros champignons à pied blanc feraient merveille dans une soupe de neige fondue agrémentée

d'un peu de sel.

Rhabillés, revigorés par leur bain, les soldats se mirent en quête de tout ce qui pouvait ressembler à de la nourriture. Baies rouges, mûres... On dénicha même un pommier sauvage, dont les fruits acides faisaient grimacer quand on mordait dedans. Les sacs et les poches se gonflaient à craquer...

Soudain, un grondement.

- Qu'est-ce que c'est ? cria Olen en lâchant une brassée de champignons qui roula à ses pieds.

La main sur la garde de son épée, il retenait sa respiration. Le groupe s'était dispersé dans la forêt, seuls Karib et le fantassin étaient encore en vue.

- Ohé !

Des cris et des sifflements lui répondirent.

- Vous avez entendu ? fit la voix de Baldaric dans un bosquet tout proche.

- C'est un loup, répondit une autre voix, peut-être celle de l'archer.

Le grondement retentit de nouveau, menaçant. Un feulement rauque et guttural, qui donnait la chair de poule.

- Revenez, chuchota Olen. Ne vous dispersez pas... Il faut rester groupés !

Ceux qui l'entendirent ne se le firent pas dire deux fois : Karib se colla à ses basques, vite rejoint par Baldaric, dont le glaive pointait d'arbre en arbre. Le sergent semblait aussi tendu qu'un jour de bataille : il savait sans doute que les bêtes sauvages étaient plus dangereuses que les hommes dans ces régions reculées.

Le grondement devint rugissement, puis soudain une plainte aiguë, comme le cri d'un chien battu. Des rires s'élevèrent aussitôt.

- Pas de danger ! cria Sigvald, quelque part sur la droite.

Méfiant, Olen ordonna au sergent de protéger le Doyen, avant de courir, l'arme à la main, vers l'endroit d'où venaient les rires. Il déboucha dans une petite clairière où un loup gris, énorme, hérissé, grondait en montrant les dents. Sur ses flancs, Sigvald et l'archer, hilares, brandissaient l'un son glaive, l'autre une flèche.

- Olen, viens voir cette bestiole ! s'extasia le fils de Snor. Il est absolument énorme !

Olen comprit vite la raison de leur bonne humeur : l'animal ne pouvait rien contre eux, sa patte arrière était prise dans un piège, un étau de métal dentelé. Sigvald le piqua au flanc, provoquant un terrible coup de dents dans le vide, et, au même instant, l'archer le frappa de sa flèche, le forçant à se retourner. À chaque coup, le loup mordait dans le vide avec un jappement de douleur.

- T'en veux encore ? gloussa Sigvald, accompagnant son sarcasme d'un nouveau coup de glaive dans le flanc de la bête.

Le loup grondait, les oreilles en arrière. L'archer, riant, approcha sa main de la gueule béante et la retira prestement, alors que Sigvald piquait de nouveau.

- T'en veux encore ?

C'est alors que Nils déboula dans la clairière. À voir la lueur effrayante qui faisait étinceler son regard de métal, Olen eut presque un frisson. Le visage du Fils de la lune, sans doute, ressemblait à cela. Un masque glacial, mortuaire, et des traits tendus comme la corde d'un arc. Il était méconnaissable.

Plus vif qu'un coup de vent, il se jeta sur l'archer, lui arracha sa flèche des mains et la lui planta froidement dans la cuisse. Pendant que le malheureux s'écroulait en hurlant, Nils attrapa Sigvald par la nuque, le retourna comme une marionnette, lui prit le glaive avec une facilité déconcertante et le frappa du pommeau à la base du nez. Olen entendit craquer l'os.

- T'en veux encore ? siffla Nils d'une voix de basse.

Il retourna de nouveau la marionnette, l'envoya promener au sol et lui porta un petit coup de pointe au flanc, suivi d'un autre, puis un autre. La cuirasse ciselée du jeune officier se cabossa et une attache lâcha sous l'aisselle. Le prochain coup allait porter dans la chair.

- Nils, non ! hurla Olen en s'interposant.

Le Fils de la lune écarta Olen avec une telle force que ce dernier alla percuter un tronc d'arbre. Sigvald, fils de Snor, reniflait et gémissait en roulant sur lui-même. Lorsqu'il vit se lever le glaive, il ferma les yeux et appela sa mère.

- Nils ! supplia Olen.

Le glaive s'abaissa et le regard argenté se tourna vers lui. De nouveau, il reconnaissait son compagnon.

- Calme-toi, vieux. Calme-toi.

- Je suis très calme, répondit Nils.

Il laissa tomber le glaive près du jeune officier au nez cassé. Celui-ci s'en saisit, le braqua vers Nils en tremblant et se mit à reculer, trébuchant sur chaque racine. Au passage, il aida l'archer à se relever et les deux hommes hébétés s'éloignèrent en boitant vers le reste du groupe.

Olen interrogea Nils du regard. Que s'était-il passé ? Il devenait fou !

Nils s'avança doucement en direction du loup, tendit la main et s'agenouilla. Centimètre par centimètre, il progressa vers la bête, dont la gueule énorme se rapprochait dangereusement. Les babines se retroussèrent sur des canines menaçantes.

- Nils, je t'en prie... Il est blessé, il est dangereux... Il peut t'arracher la tête d'un coup de dents !

Olen tira lentement son épée. Si la bête faisait mine de s'en prendre à Nils, il frapperait dans la moelle épinière, espérant être assez rapide

pour le sauver.

Une éternité s'écoula, seconde après seconde. Le loup grondait encore, sa gueule suspendue au-dessus de l'épaule de Nils. Mais il n'attaqua pas. Il eut juste un mouvement d'agressivité lorsque le Fils de la lune écarta des deux mains le piège qui l'emprisonnait. Sitôt libre, il recula. Mais sa patte brisée s'effondra sous lui et ses flancs saignaient. Alors Nils se leva, tendit une main consolatrice vers la bête, et tira son épée.

Il hésitait. Lui, le Fils de la lune, le grand exécuter du Nord, il hésitait. Le loup leva sur lui un regard étrange, un mélange de défiance et de confiance, un regard indéfinissable, presque humain. Olen sentit sa gorge se serrer. Et la lame s'abattit, nette, lourde et précise.

- Ça va ? demanda Olen.

Nils ne répondit pas. Il s'assit près du loup, dont il caressa doucement le pelage. Puis il planta son épée dans le sol, prit sa tête dans ses mains et se mit à pleurer. Olen, foudroyé, n'osait plus respirer. Nils, en sanglots ! Nils, l'insensible, le tueur, la machine ! C'était la fin du monde.

Sans faire de bruit, Olen s'avança pour venir s'asseoir près de son ami. La terre était chaude, douce et molle... Il tendit la main pour la poser sur son épaule mais n'alla pas au bout de son geste. Nils n'aimait pas le contact. Il se contenta de lui apporter sa présence, observant du coin de l'œil le corps de la bête qui avait fait craquer l'indestructible carapace du Fils de la lune. Enfin Nils leva la tête, essuya une larme, adressa à Olen un petit signe entendu et se leva. C'était fini. Il avait repris son masque, et même un semblant de sourire.

- Je suis fatigué, dit-il.

Ils rejoignirent le groupe, un groupe pétrifié, n'ayant rien compris à ce qui venait de se produire. Pour un loup, un stupide loup pris au piège, le Fils de la lune avait failli tuer deux hommes. Deux hommes sur huit. Ainsi sa réputation n'était pas une légende, il était bien une créature inhumaine, une chose incontrôlable que la vue d'une goutte de sang pouvait transformer en démon...

- Mais enfin, qu'est-ce qui s'est passé ? interrogea fébrilement Karib, accouru à leur rencontre.

Derrière lui, Baldaric pansait l'archer, pâle comme un cadavre, tandis que Sigvald, tenant à deux mains son nez cassé, leur jetait des regards de forçat évadé. Le fantassin et le lancier, incrédules, scrutaient le visage de Nils – non, ce n'était pas possible, ce n'était pas le général Aeldrynn qui avait fait ça. Jusque-là, il était si... si normal !

- Dis-leur que, s'ils veulent continuer tout seuls, ils peuvent, répondit simplement Nils.

- Vraiment ? Mais pourquoi ?

- Dis-leur.

Olen vit la lourde silhouette de Karib se planter devant les soldats. On n'entendait pas ce qu'il pouvait leur dire mais, à voir ses mains s'agiter en tous sens, on pouvait déduire qu'il leur disait que lui non plus ne comprenait pas ce qui se passait. Sans surprise, les quatre hommes se prononcèrent pour une séparation. On se partagea les gants et les bonnets, et chacun s'éloigna de son côté.

À présent il fallait quitter la forêt, reprendre la route, marcher, marcher encore, trouver un abri pour la nuit. Ils n'étaient plus que trois. Comme avant. Comme toujours.

Plus un groupe est nombreux, meilleures sont ses chances de survie. L'avantage de n'être que trois, car il y en avait un, consistait à s'affranchir de tout effort de représentation. Aux oubliettes, le Doyen des mages, le Fils de la lune et son aide de camp... Redevenus Karib, Nils et Olen, ils n'avaient pas hésité à s'accoutrer comme des amuseurs de foire, portant deux bonnets et deux paires de gants chacun, mastiquant des champignons crus en échangeant des plaisanteries idiotes. Aussitôt sortis du bois, ils étaient tombés sur une large route verglacée – rien d'étonnant au vu des pièges à loups qu'ils avaient repérés en parcourant la forêt. Si des hommes avaient piégé l'endroit, c'était pour y chasser ou récolter en toute tranquillité... Un village se trouvait certainement à proximité. Du reste, il aurait été absurde que le seul lieu idyllique de ce sinistre domaine se soit trouvé à des kilomètres de la première habitation...

Ce râleur boutonneux de Baldaric leur manquait cruellement car, en bon sergent woltanien, il se repérait plutôt bien dans ce décor de glace où chaque crête ressemblait comme une jumelle à la suivante. Il suivait le soleil, les étoiles, le sens du vent et mille autres choses qui, en théorie, convergeaient vers le camp de tête. Livrés à eux-mêmes, les fugitifs durent recourir à des méthodes moins sûres, comme sortir une pièce de leur bourse, la faire tourner et annoncer pile ou face. Face, la tête d'Harald IV. Le sort décida de suivre la route à gauche et il fit bien, car au bout d'un quart d'heure apparurent les toits d'un village, avec leurs cheminées fumantes.

- Ha ! triompha Karib, qui avait choisi face.

C'était un bourg grisâtre comme les autres, composé d'une dizaine de chaumières, d'un grenier à foin, d'une bergerie et d'une auberge devant laquelle une enseigne battait au vent. Deux coqs face à face, grossièrement découpés dans le fer forgé.

- Une auberge, s'extasia Olen. Je pensais qu'il n'y en avait pas une seule dans tout le domaine !

- C'est vrai que l'accueil des voyageurs n'est pas le point fort des Terres de cristal, approuva Karib.

- Parce qu'il y a un point fort ?

- Euh... Pas à ma connaissance.

Les trois hommes se rapprochèrent, prudemment d'abord puis au pas de charge, dès qu'ils furent sûrs de ne voir aucun soldat à l'horizon. Leur estomac gargouillait d'avance à l'idée d'une vraie soupe dans un vrai bol, prise à une vraie table devant une vraie cheminée.

Les villageois aux vêtements sans couleur les regardèrent avec méfiance, répondant à leurs sourires par une indifférence marquée.

Avec leurs barbes hirsutes et leurs cheveux en broussaille, ils ressemblaient à des vagabonds.

- On a l'air de quoi ? s'amusa Karib en voyant son propre reflet dans une fenêtre.

Deux bonnets superposés enfoncés jusqu'aux oreilles lui donnaient une allure d'idiot du village, sans compter les deux écharpes qu'il avait fourrées sous son plastron pour conserver la chaleur – un joli ventre de femme enceinte.

- On a l'air de ce qu'on est, répondit Olen. Trois paumés à la recherche de leur camp de base.

- Moi, j'ai faim, coupa Nils.

Ils grimpèrent, en se léchant les babines, les trois marches glissantes de l'auberge des deux coqs.

- Version officielle, précisa Olen avant d'entrer dans la salle. Nous sommes des éclaireurs, cinq cents lanciers nous suivent de près. Et si le village se montre coopératif, tout se passera très bien.

- Pourquoi pas, approuva Karib. Ça coupera à certains l'envie de courir nous dénoncer aux soldats d'Edkharen.

Nils eut un demi-sourire devant leur allure dépenaillée, leurs vêtements crottés et dépareillés, le fourreau vide incrusté de pierreries qui battait à la ceinture de Karib.

- C'est à peu près aussi crédible que de leur dire qu'on est membres du Conseil.

La grande salle de l'auberge des deux coqs se résumait à trois tables rondes devant une cheminée où mijotait une soupe de misère dans un chaudron cabossé. Quelques morceaux de gras flottant sur un lit de poireaux... Pour l'heure, c'était le comble du luxe, et les fugitifs s'installèrent avec des mines d'extase.

- Aubergiste ! tonna Karib. Trois belles assiettes, un cruchon de ton meilleur vin et du pain ! Vite, nous mourons de faim !

- Ça vient, messire.

Le ton était morne, comme le teint. L'aubergiste était maigre, sec, et sa calvitie lui dessinait une couronne. Le mage s'amusa du discours qu'Olen lui servit : une belle histoire à sa sauce, dans laquelle ils jouaient le rôle d'éclaireurs pour la meilleure unité de lanciers du royaume. Des hommes qui avaient vaincu toutes les tribus du Nord et d'ailleurs, des vétérans de toutes les guerres, des tueurs invincibles dont le nom faisait trembler les champs de bataille. Impressionné malgré lui, l'aubergiste jura au nom du village fidélité au glorieux royaume de Woltan – loué soit le nom de Sa Majesté le roi Oderic –, crachant copieusement sur le seigneur qui dirigeait ces terres.

- C'est bien, l'ami, encouragea le mage. Nos officiers te récompenseront.

- Merci, messire.

Quelques questions suffirent pour comprendre que le village se trouvait au bord de la grand-route, à peu près à mi-chemin du château d'Edkharen. Cela signifiait qu'ils avaient longtemps tourné en rond, mais aussi que le retour au camp de base serait facile.

- Allons voir si on peut leur acheter des chevaux, suggéra Nils.

- Bonne idée. Plus vite on sera loin d'ici...

Leurs bourses bien remplies, jusque-là inutiles dans ce désert de glace, leur permettraient sûrement de s'offrir les meilleures montures du bourg, s'il y en avait à vendre... Au pire, on doublerait la mise pour acheter des chevaux de labour : tout valait mieux qu'une autre journée de marche.

Karib n'insista pas pour accompagner ses acolytes ; ne connaissant rien aux dents des chevaux, il préférait se laisser tenter par un gros morceau de pain d'épices, servi avec son pot de miel. Il tartinait amoureusement sa deuxième tranche lorsqu'une cavalcade étouffée se fit entendre à l'extérieur. Des chevaux, encore des chevaux, assez de chevaux pour annoncer l'arrivée d'une armée. Mais laquelle ?

Le mage se leva lentement, croisa le regard vide l'aubergiste et fit de son mieux pour paraître détendu. « Fassent les dieux qu'il ne s'agisse pas des cavaliers de cristal », pensa-t-il au moment où la porte de l'auberge s'ouvrait avec fracas.

Ce n'était pas un Woltanien. C'était un petit homme râblé, bizarrement vêtu de loques blanches et grises sur une fine cotte de mailles. Son visage zébré de cicatrices révélait le vétéran, et ses deux armes acérées, une faucille et un poignard, faisaient froid dans le dos. On les avait tant décrits, tant attendus, ces assassins volants, que Karib avait fini par croire qu'ils n'étaient qu'une légende de plus. Celui-là, en tout cas, avait l'air bien réel.

- Saloperie de Woltanien, rugit-il en voyant Karib.

Le mage recula fiévreusement, tenta de rassembler son énergie pour ouvrir la terre, mais il n'était décidément qu'un piètre mage de guerre : la tension ruina ses efforts et rien ne sortit de ses mains ouvertes. Pendant ce temps, l'assassin retournait son poignard, le tenant par la lame – comme Nils l'avait tant de fois. Il allait le lancer.

- Crève !

Le poignard siffla sous le nez de Karib, qui ne dut sa survie qu'au faux pas qui le fit chuter comme un sac au pied de la cheminée. L'arme rebondit sur les dalles, trop loin pour être empoignée. Il sentit une main agripper ses cheveux. La faucille se leva. En d'autres temps peut-être, il aurait prié les dieux, mais le Doyen des mages n'était plus homme à prier les dieux. Sans réfléchir, il attrapa une bûche et, de toute sa force, frappa son agresseur au tibia. Un bruit creux, comme un coup dans un tronc d'arbre, fut suivi d'un hurlement strident. L'assassin lâcha sa faucille, tituba, vacilla, et reçut un deuxième coup

de bûche dans l'aine, qui lui arracha un nouveau cri de douleur.

- J'en ai marre des gens comme toi, lui lança Karib en levant sa bûche.

Cette fois, le rondin de bois percuta la tête. L'Assassin tourna sur lui-même, tomba sur dos et, alors qu'il tentait de se relever, encaissa un dernier coup sur le sommet du crâne. Le choc aurait tué un bœuf, il tua le soldat. Ce n'était pas plus compliqué que d'assommer un valet avec un broc.

À présent il fallait fuir. Retrouver les autres. Échapper à la horde de soldats que l'on entendait déferler dans le village. L'ivresse de cette pauvre victoire s'envola, laissant place à la peur, encore la peur, comme si Karib était condamné à ne jamais apprivoiser la violence. Il eut envie de pleurer, de vomir, de s'évanouir, mais il n'avait pas assez de temps pour ça.

- Il y en a un dans l'auberge ! cria un homme au-dehors.

À bout de souffle, abandonnant son sac et son manteau, le mage se précipita dans les escaliers et s'engouffra dans la première chambre, dont il verrouilla la porte derrière lui. Les autres avaient dû fuir. Ils avaient dû voir les cavaliers arriver. Ils l'attendaient plus loin. Du moins l'espérait-il.

Les mains tremblantes, il ouvrit la fenêtre, se contorsionna pour se glisser à l'extérieur. En bas, grâce à tous les dieux du monde, il y avait une charrette de foin. Le toit était très en pente, l'étage peu élevé, en sautant dans la charrette il avait toutes les chances de s'en sortir sans casse. Et si les cavaliers étaient suffisamment occupés ailleurs, il pourrait se glisser hors du village...

Dans l'auberge, on entendait déjà des meubles renversés. Alors le Doyen des mages se laissa glisser à plat ventre sur le toit, ralentissant sa chute des mains et des pieds, arrachant des tuiles au passage. Il s'immobilisa, haletant, au niveau de la gouttière. En bas, près de la charrette, se trouvait un cavalier. Un cavalier qui leva la tête vers lui, releva sa visière, écarquilla les yeux et s'exclama : « Excellence ? »

C'était un Woltanien.

- Il n'y en a qu'un là-dedans, et il est mort ! cria un sergent qui sortait de l'auberge.

Il parlait de l'assassin volant, bien sûr. Celui qui, paniqué, était entré se réfugier dans l'auberge en voyant arriver l'armée... Le village grouillait de Woltaniens. Partout, des cavaliers, des piquiers, des lanciers. Un homme, au sommet d'un toit, hissait la bannière aux deux couleurs.

Karib aperçut ses camarades, qui arrivaient tranquillement en devisant avec un capitaine. Il remarqua que Nils n'avait pas enlevé ses deux bonnets ridicules, et que lui-même se trouvait encore à plat ventre sur un toit. D'instinct, Nils leva les yeux, imité par Olen, puis

par le capitaine, et par une bonne centaine de soldats et de villageois confondus.

- Qu'est-ce que tu fais là-haut ? s'étonna Olen.

- Je prends l'air.

Mieux valait choisir l'humour. Du reste, personne n'osait se moquer du Doyen des mages ; on l'aida seulement à descendre de son perchoir.

- Tu as eu de la chance, fit Nils, hilare. Il y avait un ennemi dans l'auberge.

- Je n'ai pas eu de chance, c'est moi qui l'ai tué !

- Avec quoi ?

- Une bûche.

Une lueur de respect passa dans le regard du Fils de la lune.

- Quand je te dis que tu deviens un dur.

On entendait des cris sur la place du village : les soldats rassemblaient les habitants autour du puits. Cette scène avait quelque chose de tristement familier : des paysans, des femmes, des enfants, serrés les uns contre les autres, et des lames qui luisaient autour d'eux.

Les trois hommes rejoignirent la place ; Nils sentit à peine que Karib lui enlevait ses bonnets.

- Vous tombez bien, fit le capitaine avec qui ils parlaient un instant plus tôt. On va procéder aux exécutions.

Le cœur de Karib s'emballa, mais il n'eut pas le temps de protester.

- Quelles exécutions ? fit Nils.

- Depuis la trahison du lac, nous avons ordre d'exécuter tous les locaux dans les villages en représailles.

- Ordre de qui ?

- Du Premier Général.

Ainsi, le vieux Mendean, depuis sa tente du camp de tête, avait ordonné de s'en prendre aux populations pour punir la trahison de Kelhorn.

- Descends de cheval, cingla Nils.

- Oui, mon général.

Le lanceur de couteaux monta en selle, se cala dans les étriers, flatta l'encolure du cheval comme pour faire connaissance. Le capitaine, les bras ballants, tentait de dissimuler son humiliation. Cela ne se faisait pas : réquisitionner un cheval dans un village, oui, prendre celui d'un simple soldat, passe encore, mais déposséder un officier de sa monture devant ses hommes, c'était inacceptable. Il l'accepta, pourtant.

Nils se posta au milieu de la place, entre les villageois et l'armée.

- Les ordres ont changé, dit-il d'une voix forte. Il est interdit de porter la main sur un civil !

Devant les mines dubitatives – l'ordre venait du plus haut de l'état-major –, il ajouta avec un sourire froid :

- Sous peine de mort.

Un murmure de stupeur parcourut les rangs, tandis que Karib souriait béatement. Le pouvoir était une chose merveilleuse, jamais plus il ne pourrait s'en passer.

- Envoie un messenger à l'arrière, ordonna Nils au capitaine. Fais passer le mot. Qu'il prévienne Mendeau que, s'il a quelque chose à dire, qu'il vienne me le dire lui-même.

- Oui, mon général, s'étrangla l'officier.

Nils ordonna ensuite qu'on lui fasse un rapport des forces en présence, des pertes du lac, de la position des troupes dans le domaine. Il était difficile de croire que ce drôle de guerrier aux vêtements sales, aux cheveux poivre et sel, aux yeux argentés, à la barbe de quatre jours, était il y a peu le plus discret des hommes. On ne voyait que lui.

- Notre Nils s'émancipe, glissa Karib à l'oreille d'Olen, qui approuva en riant.

À cet instant, un vieil homme se détacha du groupe des villageois. Un aveugle en robe noire, appuyé sur un grand bâton, dont les vêtements paraissaient assez luxueux pour l'endroit. À son doigt brillait une bague sertie d'une pierre bleue, le genre de bijou qu'un paysan aurait mis vingt ans à s'offrir. Son visage plissé se plissa davantage, il tendit la main en direction de Nils et parut se concentrer sur le son de sa voix.

- Ael ?

Le Fils de la lune, du haut de son cheval, jeta sur lui un regard interrogateur.

- Qu'est-ce qu'il veut, lui ?

- Ael, c'est toi !

Karib s'approcha à grands pas. Quelque chose d'extraordinaire était en train de son produire.

- On se connaît ?

- Tu ne me reconnais plus ? Oh, je sais, j'ai dû bien changer... Je suis un vieil homme, maintenant... Je n'ai plus mes yeux... Mais toi, tu as la même voix, toujours la même, je la reconnaîtrais entre toutes !

Nils descendit de cheval. Ce genre de conversation gagnait à ne pas être clamé sur la place publique.

- Non, je ne te reconnais pas, dit-il à voix basse. Rafraîchis-moi la mémoire.

- Je ne peux pas croire que tu m'aies oublié ! Avec une mémoire comme la tienne... C'est moi, Ael, c'est Eogel ! Si tu ne me reconnais pas, je veux bien me couper un bras.

- Tu veux une hache ? plaisanta Nils.

Le vieil aveugle grimaça. La voix, il la reconnaissait, mais les mots étaient ceux d'un autre.

- Tu as bien changé, mon fils.

La dernière bataille de la guerre serait aussi la seule. Jusque-là, le conflit se limitait à quelques échauffourées aux points stratégiques du domaine, d'âpres combats pour un carrefour, un village ou un pont, mais ils n'impliquaient qu'une poignée de courageux, vite balayés par la vague de métal woltanienne. L'avant-garde avait été engloutie dans les abysses du lac du Crépuscule, des centaines d'hommes avaient péri dans l'eau glacée ; pour Woltan, ce n'était qu'un revers, un revers terrible, une tragique perte de temps. Les généraux morts avaient été remplacés par d'autres, tout neufs, avec les mêmes panaches de couleur. On pleurait des centaines de braves, mais le royaume en alignait des milliers, des dizaines de milliers, des vagues sans fin entraînées chaque jour à imposer l'ordre et la discipline à tous les peuples du Nord. Il n'avait fallu que trois jours pour que l'arrière-garde se transforme en fer de lance, trois jours pour que les renforts arrivent par milliers des casernements du Gundland, de Nowik, de la forteresse.

Sur la Dernière Plaine, dont le nom n'avait jamais été aussi justifié, les défenseurs s'apprêtaient à vendre chèrement leur vie. Au milieu de cette immense étendue d'herbe sèche recouverte de givre s'élevait le lourd château d'Edkharen. Une assez belle forteresse qui aurait tenu un siège, résistant longtemps sans doute aux assauts ennemis. À quoi bon ? Affamés, sans alliés, les assiégés auraient fini par rendre les armes. Quant aux terribles forces noires qui terrifiaient tant les Woltaniens, elles n'étaient pas faites pour la guerre ; semer la maladie, communiquer avec les morts, effacer les mémoires, tout cela était bien inutile face à une charge d'infanterie lourde.

On décida de se battre. Mourir pour mourir, les défenseurs d'Edkharen allaient emporter avec eux autant d'âmes que possible dans l'autre monde.

Dans les grandes écuries du château, Ednar comptait les chevaux. Rien ne manquait, ni une couverture de selle, ni un fourreau, ni une pièce d'armure. Tout était prêt pour la charge. Il allait mourir, il le savait, il avait été formé pour cela. L'odeur de foin et de bois ciré, mêlée à celle du crottin, était si familière qu'il se sentait comme chez lui. Du reste, il n'avait pas de chez lui, juste un étroit lit de fer dans un casernement sans feu. Une chambre individuelle – privilège de l'officier – aussi vide que grise, avec une meurtrière si haute qu'on n'y voyait qu'un petit morceau de ciel. Non, il ne regretterait pas sa vie bien réglée, peut-être un peu plus les chevauchées et les charges... Il allait mourir la conscience tranquille, les armes à la main, après avoir sabré autant d'ennemis que son bras pourrait en frapper. Ednar ne

détestait pas Woltan, il ne détestait personne, il allait juste se montrer à la hauteur de son devoir. Et surtout, il mourrait la tête haute, car il avait déjoué les petits complots pathétiques de ses maîtres, les coups de poignard dans le dos, le poison, les tortures...

D'autres officiers l'attendaient dans la cour, en armure de guerre. Herwald, Hagen, Odermeir, les anciens d'Helion et les autres, ces hommes avec qui il avait combattu et qui, comme lui, allaient mourir dans quelques heures. Aucun ne montrait la moindre émotion ; on aurait pu croire qu'ils échangeaient des considérations sur le mauvais temps.

- Ça va, Ednar ?

- Bien, et vous ?

- Pas mal.

Les soldats de la troupe régulière, massés au pied des remparts, les regardaient en coin. Eux, les gens normaux, avaient les tripes tordues par l'angoisse. Ils avaient dit adieu à leurs familles, là-bas, dans leurs villages, car le seigneur avait refusé d'accueillir le peuple dans l'enceinte de son château. Ils priaient pour que les Woltaniens ne s'en prennent pas à leurs parents, à leurs femmes, aux héritiers de leur maigre solde.

Plus loin, à l'entrée du pont-levis, Unwahr, le chef de guerre, donnait ses derniers ordres au capitaine des assassins volants. Les consignes étaient simples : tuer, tuer, tuer. Le plus de monde possible, le plus d'officiers possible. Attendre la charge des cavaliers, puis fondre sur les flancs ennemis, égorger, poignarder, frapper les archers avant les premières volées de flèches.

- Sache une chose, fit Unwahr de sa voix rauque. Il n'y aura pas de prisonniers. Les Woltaniens pendront tous ceux qu'ils attraperont vivants, ils ont déjà commencé dans les villages. Ne reculez pas ! Autant mourir pour quelque chose.

- Je sais, compte sur nous, répondit l'officier, un gaillard aux muscles courts, au visage déformé par un coup de glaive.

- Le seigneur a promis qu'il ressusciterait les plus braves d'entre nous.

L'assassin volant ricana.

- Tu es un naïf, Unwahr. Le seigneur va crever comme tout le monde, il finira pendu par les Woltaniens ! Il ne ressuscitera personne. Et même s'il survivait ! Tu crois qu'il donnerait dix ans de sa vie pour ranimer un assassin tombé au combat ?

- Oui, je le crois.

L'officier balafre tourna le dos pour rejoindre ses troupes, laissant le chef de guerre perplexe. Il n'était pas un cynique comme les hommes des troupes d'élite. Il croyait en son maître. Sa confiance était totale. Edkharen était le plus grand nécromant des terres du Nord, on venait

le consulter des quatre coins du monde, on le craignait partout, même au cœur du Conseil de Woltan. Personne n'oserait s'en prendre à sa personne. À la chute – inévitable – des Terres de cristal, on lui proposerait sans doute un poste doré à Westerwald ou au palais, mettant ses talents au service de la Couronne. Edkharen ne pouvait pas mourir.

Une longue file d'archers montait se poster aux remparts, puisant dans de grands paniers des poignées de flèches aux pointes dentelées. Plus chères et plus longues à fabriquer que des pointes classiques, elles pouvaient traverser un casque ou une armure, et surtout y rester – les arracher revenant à se déchirer les chairs. Leurs carquois pleins à craquer, les archers entassèrent leurs flèches aux créneaux. Ils échangeaient des regards rassurants, mais la plupart étaient pâles comme des morts. Combien de volées

pourraient-ils lâcher avant de voir céder les portes du château ? Quand les marteaux de guerre de l'infanterie ennemie se précipiteraient dans les escaliers, on en repousserait un, deux, dix, puis ce serait la fin. Certains sauteraient dans le vide pour être cueillis par les piquiers au pied des murailles, d'autres feraient face, avec leurs petits glaives, à des tueurs en armure lourde.

Au balcon des grands appartements du donjon, Kelhorn observait le fourmillement de l'armée. Toutes ces années, tous ces efforts, pour en arriver là... Dix ans durant, il avait attendu la montée en puissance du seigneur Edkharen. Dix ans durant, il avait joué son rôle de champion à Nowik, en attendant les ordres de son maître. Comme tant d'autres, il s'était infiltré à un poste clé du royaume, dans l'attente du grand jour où le nécromant prendrait le pouvoir. Seigneur de Woltan, haut roi peut-être, Edkharen était promis au plus glorieux des destins.

Tout ce qu'à Nowik on avait attribué au hasard n'avait été qu'une longue machination. La prétendue attaque de brigands sur le vieux prince Heredan... Ces hommes avaient été payés, grassement, par Kelhorn lui-même. Ils étaient venus à bout de l'escorte princière. Ils avaient attaqué – de bonne foi – le vieux prince et ses fils. Et Kelhorn, leur employeur, les avait massacrés sans regret, devenant ainsi le héros de Nowik. Il avait fait mine d'hésiter lorsqu'on lui avait proposé le poste de champion. Il était devenu le meilleur ami d'Arvid, le jeune prince héritier. Et même l'amant de sa femme, la princesse Myrian, pour pouvoir la contrôler, elle aussi. Le plus drôle, si l'on pouvait dire, était que le fils d'Arvid, ce gamin qui à sa majorité régnerait sur Nowik, était peut-être le sien. D'ailleurs, il était blond.

Kelhorn était resté en sommeil, patiemment, pendant une décennie. Enfin, un jour d'été, était arrivé l'ordre qu'il attendait depuis toujours. Il ne s'agissait ni de tuer, ni de prendre le pouvoir, mais simplement d'organiser l'enlèvement du prince Arvid, pendant la nuit des

flambeaux. C'était facile, il était son ami. Il avait suffi de lui dire : « Viens, allons en ville voir les filles. »

- Kelhorn !

- Oui, seigneur.

Le vieil Edkharen avait ressorti son accoutrement de paysan. Il n'avait pas l'intention de mourir avec le reste de ses hommes.

- J'ai une mission à te confier.

L'ancien cavalier espéra que le seigneur lui demanderait de l'escorter hors du domaine, il l'avait amplement mérité. Le coup d'état manqué d'Arvid, l'avant-garde de Woltan engloutie dans le lac, il avait fait pour les Terres de cristal plus que tous les cavaliers de cristal réunis. Même Aeldrynn, la légende, n'avait été qu'un soldat. Lui était tout à la fois : un cavalier, un espion, un manipulateur...

Mais Edkharen n'en avait cure.

- Kelhorn, voici une clé. Elle ouvre la cave sous les écuries. Là, tu trouveras une cage, et dans cette cage un chien, un très gros chien, un molosse venu des royaumes démoniaques.

- Oui, seigneur.

- Quand l'assaut sera lancé, tu descendras dans cette cave, tu ouvriras la cage et tu libéreras le chien.

Kelhorn fronça les sourcils. Il comprenait mal pourquoi lui, un guerrier, serait chargé d'une créature nécromantique que seul un invocateur de haut rang avait le pouvoir de contrôler.

- Le but n'est pas de le diriger, ricana Edkharen, qui devinait ses pensées. Il est programmé pour traquer des hommes portant une marque noire, il ira droit sur eux. Si nos trois *amis* sont encore de ce monde, il les taillera en pièces ! Et, crois-moi, ce ne sont pas quelques coups de lance qui l'arrêteront.

Ainsi, alors que son monde s'écroulait, le vieux nécromant tenait encore à se débarrasser des fugitifs. Cela prenait des airs de vengeance, une vengeance absurde contre des hommes qu'il avait persécutés et qui s'entêtaient à survivre.

- Ce sera fait, seigneur.

Le nécromant posa une main solennelle sur son épaule.

- Tu es mon élément le plus prometteur, Kelhorn.

Prometteur ? L'ancien champion de Nowik serra les dents. Il avait trente-cinq ans, dont dix passés à attendre. Il avait l'âge d'un chef de guerre, il aurait pu commander les cavaliers de cristal. Au lieu de cela, on lui tapait gentiment sur l'épaule, comme on flatte un chien.

- Où est Njorad ? demanda le nécromant, ayant épuisé ses maigres réserves de reconnaissance.

- Je ne sais pas, seigneur. Je n'ai pas été affecté à son service.

- Ah oui, c'est vrai.

L'œil de rapace parcourut avec indifférence la cour du château

grouillante de soldats. Il évaluait peut-être le temps que ces hommes allaient lui offrir... Plus ils mettraient de temps à mourir, plus ses chances de disparaître seraient grandes. Kelhorn eut l'impression d'avoir fait un mauvais choix de vie en ne devenant pas un loyal serviteur des princes Nowik.

- Que les démons te soient favorables, Kelhorn. De là où je serai, je vous assisterai dans la bataille ! Et si tu tombes au combat, sois sûr que tu seras de ceux que je ramènerai à la vie.

Dans sa tenue informe de laboureur, le maître des Terres de cristal quitta les lieux, laissant Kelhorn fulminer sur la terrasse. Le seigneur allait sans doute empaqueter ses affaires les plus précieuses, celles qui n'avaient pas déjà été envoyées à l'abri dans une banque anonyme d'Oster dès le premier jour du conflit. L'ancien cavalier observa la lourde clé que lui avait confiée son maître, sa seule et unique mission dans la bataille sanglante qui s'annonçait.

Aux portes de la forteresse, la corne résonna. C'était le grand maître des cavaliers de cristal, à la tête de l'escouade sanguinaire qui l'avait accompagné depuis le début de l'aventure. Ses épaulières en ailes de cygne, reconnaissables entre toutes, firent tourner toutes les têtes lorsqu'il pénétra dans la cour sur son superbe destrier de guerre.

- Je veux voir mes officiers, cracha-t-il en arrachant son casque.

Ses longs cheveux noirs, trempés de sueur, attestaient d'une chevauchée harassante dont il sortait plus acariâtre que jamais.

- Njorad ! lui lança Unwahr. On n'attendait plus que toi !

- Ça ne m'étonne pas. Sans moi, vous ne seriez rien.

Le chef de guerre encaissa le sarcasme devant ses hommes, tandis que le grand maître repoussait une cruche d'eau tendue vers lui par un valet obséquieux.

- Au rapport, ordonna-t-il sèchement aux officiers accourus pour l'accueillir.

L'un après l'autre, ces vétérans du Grand Nord exposèrent la tactique, le placement, la manœuvre et l'ordre de combat de leurs unités. L'œil fixe, la lèvre secouée de tremblements, leur chef les écouta sans rien dire. Il savait qu'au fond il était le moins doué d'entre eux. Il s'en moquait. Il avait le pouvoir et, quand il s'agissait de charger, l'épée au poing, il n'avait pas son pareil.

- Combien d'hommes en face ?

- Impossible à dire, répondit Herwald. Peut-être vingt mille.

Le chiffre fit rire Njorad, de son rire triste et froid. Pour venir à bout d'une insignifiante petite seigneurie, Woltan avait aligné une armée capable d'abattre un royaume.

- Combien d'hommes chez nous ?

- Neuf cent soixante.

- Je ne parle pas des *autres*, cingla le maître. Ce sont des bons à

rien ! Combien de cavaliers ?

- Six cents. Le reste est en campagne dans le Grand Nord.

De son index gainé de fer, Njorad fit grincer la garde de son épée. Il aimait ce bruit aigu, cet avant-goût du dégainage.

- Nous serons tous morts ce soir. Mais nous allons leur montrer qu'un cavalier de cristal ne meurt pas seul.

Cette promesse sinistre fut accueillie par des hochements de tête approbateurs.

- Un cavalier est réputé pouvoir tomber dix hommes, reprit-il. Aujourd'hui il faudra en abattre vingt. Trente. C'est le combat de notre vie. Je veux que Woltan pleure ses morts sur trois générations, je veux qu'il ne reste que des veuves dans leur royaume de merde ! C'est compris ?

Les poings résonnèrent sur les poitrines, cependant les regards ne reflétaient pas la flamme qu'il aurait voulu y voir. Ces hommes s'étaient toujours battus sous la bannière de Woltan, ils avaient donné leur sang et leur vie pour protéger ses frontières. Aujourd'hui, le suzerain devenait l'ennemi à abattre. Ils obéiraient car ils étaient faits pour obéir, mais ils ne brûlaient pas de haine. Pas assez.

- Mon père relèvera les plus valeureux d'entre les morts. Frappez Woltan au cœur et vous vivrez éternellement.

À ces mots, le jeune Ednar eut un sourire narquois, mais nul ne le remarqua dans la fièvre des dernières heures.

Le vieil aveugle n'était pas le père de Nils. Personne n'était le père de Nils. Mais il lui avait tout appris. Tout sauf l'essentiel, puisque le Fils de la lune était destiné aux armes... Pendant près de quinze ans, il avait été son précepteur, lui enseignant tout ce qu'un jeune noble est supposé savoir : la langue commune, la langue du Nord, le runique ancestral, l'histoire, les usages de cour et le culte. Car Edkharen n'entendait pas tolérer la moindre faille dans sa parfaite machine de guerre.

Comprenant qu'Eogel n'était pas le vieux fou qu'il avait l'air d'être, Nils, Karib et Olen s'étaient enfermés avec le vieil homme dans sa maison du village, une demeure cossue qui attestait de ses gages confortables. Il disposait de deux valets, chose étrange dans ce village grisâtre où les paysans semblaient misérables, et ses coffres cloutés sentaient bon la bourgeoisie. Pendant ce temps, à l'extérieur, l'armée de Woltan, arrivant par vagues, se préparait au dernier assaut.

- Je vais être clair avec toi, vieil homme, déclara Nils de but en blanc. J'ai perdu la mémoire, j'ai oublié beaucoup de choses et je ne me souviens pas de toi.

- Tu vas devoir aider le général Aeldrynn à se souvenir, ajouta Olen.

- Je comprends mieux, fit le vieillard, soulagé. Ael n'aurait jamais oublié son vieux Eogel.

Il expliqua d'abord qu'il était en retraite depuis près de vingt ans, vivant sur la rente que lui avait généreusement accordée le seigneur Edkharen. Il faisait vivre tout le village, l'auberge lui appartenait, ainsi que les troupeaux que les bergers faisaient paître sur les terres qu'il leur louait. Quinze ans au service d'un seigneur nécromant avaient fait de lui un homme riche.

En silence, Olen fit signe à Nils qu'il mènerait l'interrogatoire ; il savait combien son complice détestait ce genre d'exercice. Mais le vieil aveugle était doué d'un sixième sens.

- Je vous sens tendus, messires. Peu importe qui me pose des questions, j'y répondrai avec plaisir. Je suis un fidèle serviteur de Woltan.

- Tu es un homme sensé, répondit Olen.

L'aveugle eut un sourire qui sembla agrandir ses yeux blancs.

- On ne peut enseigner la sagesse sans être sage soi-même.

Sans répandre une seule goutte, il servit trois tasses de thé des montagnes, une infusion aux vertus énergisantes que l'on servait autour des feux de camp en terre barbare. Les soldats du domaine, familiers du Grand Nord, en avaient fait une boisson locale.

- Parle-nous d'Aeldrynn.

- Ael est le chef des cavaliers de cristal. On l'appelle aussi le grand exécuteur du Nord... Mais ça, vous devez le savoir.

- Tu l'as connu enfant ?

- Quand je l'ai porté dans mes bras pour la première fois, il avait quelques jours. C'est moi qu'on a chargé de lui trouver une nourrice. Ou plutôt des nourrices, parce que le seigneur ne voulait pas qu'il s'attache à une femme.

Nils eut un sourire ; il pensait à sa lingère.

- On l'a trouvé sur le pont-levis, une nuit d'hiver. Il faisait si froid que le garde de faction était mort... et ce diable de gamin avait survécu, dans sa petite couverture !

- Et après on s'étonne qu'il se promène sans manteau, plaisanta Karib.

Le seigneur Edkharen n'était pas homme à recueillir un enfant de la lune, si ce n'était pour le sacrifier aux dieux de la nuit. Mais il avait été frappé par le destin de ce nourrisson qui s'accrochait à la vie. Il avait décidé de lui donner sa chance, et d'en faire le plus grand guerrier de l'histoire.

- Les Terres de cristal étaient déjà engagées à cette époque dans les guerres du Grand Nord ?

- Oui, le seigneur fournissait des guerriers au suzerain, des montagnards habitués aux températures d'ici... Mais, à l'époque, c'était encore une activité secondaire.

Aeldrynn avait été élevé comme aucun enfant au monde. Toute forme d'attachement, toute forme d'amour étaient bannies de son univers, faisant de lui un solitaire, une mécanique capable de survivre en toutes circonstances. Avant d'avoir l'âge de tenir une épée, il avait été soumis à des épreuves inhumaines, supposées développer sa force de caractère. Réveillé en pleine nuit, on le jetait dans la cour enneigée, vêtu d'une seule cape de laine. S'il voulait survivre, il fallait qu'il bouge, qu'il coure, qu'il se blottisse dans les recoins les moins exposés au vent. On ne venait le chercher que lorsque ses forces le quittaient. À sept ou huit ans, il était déjà capable de tenir des nuits entières.

- Ce n'est pas simplement une partie de sa légende ?

- Oh non, messire. Croyez-le ou non, mais j'ai vu de mes yeux ce petit bonhomme être abandonné à dix kilomètres du château en plein vent de glace, ou frappé à coups de ceinture alors qu'il n'avait rien fait. Le seigneur voulait en faire le plus dur des hommes.

- Il a réussi...

- D'une certaine façon, oui. Mais Ael trouvait toujours le moyen de s'évader dans son monde... Dès qu'on l'a mis en selle, il s'est pris de passion pour les chevaux et, comme il était excellent cavalier, personne n'a compris qu'il les aimait comme des frères. Il passait son

temps à s'en occuper, et on disait : « C'est bien, il va au bout de ses leçons. » C'était sa faiblesse... Son petit secret. Personne ne peut vivre complètement seul.

Le précepteur avait vite compris que son petit élève, sans famille et sans amis, avait investi ailleurs ce qui lui restait d'humanité. Il n'avait pas eu le cœur de le dénoncer, même s'il avait juré au seigneur de lui révéler toutes les faiblesses du futur guerrier... Seul en forêt, Aeldrynn tentait même d'approcher les loups et les ours. Pour lui et pour lui seul, l'hostilité et le danger se trouvaient au cœur de son foyer. Un jour, il avait même caressé un mangeur d'hommes que les chasseurs de la région traquaient depuis des semaines. C'était à la fois une bravade d'adolescent et une touchante preuve de confiance. Il préférait la compagnie des bêtes à celle des hommes.

Olen et Nils se regardèrent : ils n'avaient pas besoin de mots.

- Pour vous dire la vérité, messires, Ael n'a jamais été un élève très brillant dans les matières que j'enseigne. Les langues, l'histoire, les usages, tout cela l'ennuyait à mourir. Il apprenait le minimum et, comme ce n'était pas satisfaisant, il se faisait punir. Je faisais de mon mieux pour cacher ses lacunes, mais le seigneur Edkharen voit tout.

- Et les armes ?

- Ah ça, c'est autre chose. Il est né avec une arme dans la main, vous savez. Enfant, il n'avait pas droit aux jouets, seulement des couteaux, des pierres ou des hachettes... Il s'amusait comme il pouvait ! Pendant des heures, il lançait ces maudits couteaux sur les arbres.

Les fugitifs eurent l'impression qu'on leur révélait le secret des dieux. Voilà pourquoi un chef de guerre de légende lançait des poignards comme un jongleur de foire.

- Vers dix ou douze ans, les couteaux ont été remplacés par de vraies armes. L'épée, surtout. Pendant des années, les maîtres d'armes les plus chers et les plus cotés sont venus séjourner au château. À quatorze ans, Ael tenait tête aux capitaines !

À partir de ce moment, on achemina des prisonniers depuis le front du Nord, des barbares que l'adolescent dut affronter d'abord un par un, puis en nombre. Ces combats à mort amusaient les soldats du château plus encore que les arènes, car Aeldrynn ne bénéficiait d'aucune aide, d'aucun avantage : s'il tombait, eh bien cela signifierait qu'il n'avait pas le talent pour devenir le guerrier absolu. On promettait même la liberté aux barbares qui le combattaient...

L'aveugle ne connaissait rien aux armes, il savait juste que, le jour où Aeldrynn avait vraiment su manier la lame, on avait fait venir trois grands du monde de l'escrime : un champion d'arènes pour l'expérience, un loup-garou pour le talent, un maître tchi pour la rigueur. C'était sans doute cela qui avait fait de lui un combattant de

légende.

- Tu sais quelque chose des cavaliers de cristal ?

- Non, pas plus que ça. Ael avait seize ans lorsque le seigneur a estimé qu'il n'avait plus besoin de mes services. Je lui avais appris le minimum vital pour se tenir en haute société. Il a probablement continué pendant des années son entraînement, aux armes, à cheval, en stratégie, avant de créer son unité.

- Et ses parents ? On n'a jamais su qui ils étaient ?

- Quels parents ? ricana l'aveugle. Vous savez ce qu'on dit : fils de la lune, fils de...

- C'est bon, on a compris, coupa Karib, qui n'appréciait guère la vulgarité.

Olen, fasciné, se resservit une tasse de thé.

- Et toi ? Il t'aimait comme un père, non ?

- Non. Ael n'aime personne. Il a été *fait* pour n'aimer personne.

- Je vous déteste, chuchota Nils à ses compères avec un petit sourire.

La plaisanterie frappa l'aveugle au point de faire naître un doute sur l'identité de l'homme qui était assis devant lui. Encore une fois, la voix était la même, mais les mots...

- Il ne m'aimait pas, parce que je le frappais sans raison, parce que je le punissais à la moindre hésitation, parce que je le dénonçais au seigneur quand il se trompait dans ses leçons. Tout ça faisait partie de son « éducation ». Il fallait qu'il me déteste, et surtout qu'il se méfie de moi... Le seigneur y tenait : ne se fier à personne. Jamais.

Dans le silence qui suivit ces derniers mots, Nils croqua un morceau de sucre qui traînait sur le plateau à thé. Son visage affichait sa classique indifférence, mais elle n'était qu'un rideau sur une personnalité déchirée.

- Non, il ne m'a jamais aimé, répéta le vieil homme. Mais moi, je l'aimais comme mon fils. Je me demande même si le seigneur Edkharen, au fond, ne l'aimait pas comme un fils.

- Ah bon ? J'aurais dû lui apporter un petit cadeau, dit Nils.

L'aveugle secoua lentement la tête alors que des éclats de rire résonnaient dans la pièce. Qu'était-il advenu de l'homme qui ne parlait jamais pour ne rien dire – et pour ainsi dire jamais tout court ? Soit Aeldrynn était devenu fou, soit c'était lui qui perdait la raison.

- Il est temps pour nous de partir, Eogel, fit Olen en se levant, imité par ses compagnons. Merci pour ta franchise.

Par trois fois, le cor résonna dans le village : l'armée enfin rassemblée se mettait en marche. Sans un mot pour l'homme qui lui avait plus ou moins servi de père, Nils ramassa son épée, boucla son ceinturon et sortit.

- Je n'ai pas voulu tout cela, plaida l'aveugle. J'ai obéi au seigneur Edkharen.

Olen eut un sourire.

- Comme tout le monde, vieil homme. Comme tout le monde.

L'attente était insupportable. Et broder un coussin n'aidait en rien, au contraire. Nerveusement, Oranie se mit à défaire son ouvrage avant de l'envoyer promener à travers la chambre. Ses fleurs étaient de travers, elles ressemblaient à des chardons et même à des masses d'armes, à tout sauf aux roses qu'elles étaient censées être. Elle n'avait jamais été la reine de la broderie. Au quartier des femmes du château d'Helion, l'un de ses nombreux surnoms – « Cinq », « la Grosse », « la Fille du drapier » – était « la brodeuse ». Il lui avait collé à la peau le jour où elle s'était mise en tête de broder un couvre-lit représentant une plante carnivore, allusion ô combien subtile à la reine, que tout le monde détestait. L'œuvre avait été un désastre. Elle ressemblait à un énorme sexe féminin, et ses *amies* avaient défilé dans sa chambre en hurlant de rire. Par la suite, sa main s'était un peu améliorée, mais le mal était fait.

Si Oranie s'était résolue à reprendre la broderie, c'était pour tromper le temps, qui avait décidé de s'écouler dix fois plus lentement au manoir. Les journées étaient interminables. Les repas, un supplice. Car elle dînait en tête-à-tête avec l'affreux Jad, dans un silence que seul venaient briser les valets. Pour une femme dont le plus grand plaisir était la conversation, « Désirez-vous du gigot » n'était pas à proprement parler le plus motivant des sujets.

Quant à Norah, sa seule connaissance à Woltan, elle avait décliné deux invitations à dîner, occupée sans doute par son travail ou sa famille. Bien sûr. Personne n'avait plus d'une journée par semaine à consacrer à une nouvelle amie.

Alors Oranie attendait. D'autant plus fébrile que la prophétie de la lingère avait fini par l'obséder. Si, comme elle le prétendait, Norah avait depuis son enfance le pouvoir de pressentir la mort, Nils allait mourir dans les Terres de cristal. C'était déjà douloureux, car en peu de temps Oranie s'était véritablement attachée à ce drôle de guerrier, avec son humour décalé et sa carapace un peu craquelée. Elle le préférait même à Karib, dont le profil bien lisse lui rappelait les courtisans qu'elle avait connus. Mais une peur plus profonde lui tenaillait le ventre, celle de voir Olen revenir de la guerre enveloppé dans un linceul. À force de le redouter, elle en avait rêvé, un rêve affreux de bûcher funéraire, et ce rêve à présent passait pour un pressentiment. Avait-elle aussi le pouvoir de prédire la mort ? Était-ce seulement le fruit de ses angoisses ? Elle en devenait folle.

Les mains tremblantes, elle ramassa son ouvrage, s'escrima sur les fils emmêlés et le laissa retomber au sol. Non, elle ne pouvait plus broder de roses en forme de masses d'armes. Ni dîner seule avec Jad.

Ni marcher dans le parc, par ce froid si terrible que, gelée, elle rebroussait chemin au bout de cinq minutes. Si elle avait pu, elle aurait sauté dans une litière sans attendre, pour se faire conduire sur le front. Elle aurait retrouvé Olen, l'aurait ramené ici, au chaud, dans ce grand lit où elle dormait seule. Mais elle savait que, si elle entamait ce voyage insensé, si l'ennemi ne la passait pas au fil de l'épée, Olen le ferait lui-même... Ne lui avait-il pas fait jurer sur la Grande Déesse de ne jamais se rendre à pied en ville, pour ne pas risquer d'attraper une mauvaise grippe ?

Une étrange idée lui vint alors. Une seule personne ici, au manoir, pouvait tromper l'ennui qui lui rongait les nerfs. L'Albinos. Elle se savait assez fine pour lui soustraire – peut-être – des informations qu'il avait cachées aux autres... Cela pouvait être utile, vital même. Et à supposer qu'il n'y ait plus rien à tirer du diplomate d'Edkharen, il pourrait au moins lui raconter l'envers d'Helion, ses négociations avec le roi, le général Verès, les notables de Sarys et de Dreda. Tout cela n'avait guère d'importance aujourd'hui pour Olen et ses compagnons, mais, pour elle, c'était une facette passionnante d'une affaire à laquelle elle n'avait assisté que de loin.

Elle grimpa au grenier, s'étonnant de ne plus y voir les gardes de faction. Pour cause : la chambre était vide.

- Où est *l'invité* du Doyen ? demanda-t-elle à l'intendant.

- Il a été déplacé, ma dame.

Kendral, gêné, refusa obstinément d'en dire plus, car l'Albinos était au secret. Mais il n'était pas de taille à lutter contre Oranie. Décelant rapidement sa faille – le désir d'être mis en avant –, elle le flatta tant et si bien que, d'un air seigneurial, il finit par lui chuchoter que messire Enseth avait été installé dans un petit pavillon au fond du parc, une dépendance utilisée par les jardiniers pour entreposer leurs outils à l'abri du gel. Elle remercia, félicita l'idiot pour l'excellence de ses services et jeta une cape sur ses épaules.

Le pavillon des jardiniers était plus grand que la maison de ce pauvre Perric à Sarys. Plus luxueux, aussi, en tout cas de l'extérieur. C'était un chalet de bois sculpté, haut de deux étages, avec un balcon ouvragé à la kyrénienne et une statue sur le toit, représentant une femme brandissant un éclair. Oranie ne put s'empêcher de sourire : le Doyen des mages s'était fait un devoir d'engloutir une fortune dans tout ce qu'il touchait.

Deux gardes emmitouflés de fourrure faisaient le pied de grue sur le seuil. En l'absence du champion, ils ne se donnaient pas la peine de porter leurs tabards ni leurs casques, et leurs lances étaient plantées dans la neige. L'un d'eux fumait même une pipe en terre. En voyant arriver Oranie, ils bondirent sur leurs armes, la pipe crissa dans la neige et ils se raidirent en un garde-à-vous ridicule.

- Bonjour, fit-elle. Je viens le voir.

- Désirez-vous que l'un de nous vous accompagne, ma dame ?

- Non, c'est gentil.

Ces imbéciles n'avaient-ils pas compris que le danger venait de l'extérieur ? L'albinos était ici à l'abri des assassins, il n'avait aucun intérêt à leur fausser compagnie.

- De toute façon, il ne doit pas être bien vaillant, ricana l'un d'entre eux, relevant son bonnet pour montrer ses yeux. Ca fait quelques jours qu'il ne touche plus à ses repas !

Le sang d'Oranie ne fit qu'un tour. Pénétrant en trombe dans le chalet, elle déboucha sur un plateau intact : une cruche de vin, du pain blanc, de la viande, un bol de soupe.

- Qu'est-ce que je disais ! fit la voix du soldat sur le seuil.

Oranie enjamba les caisses et les outils entreposés au rez-de-chaussée pour se précipiter dans les escaliers. À l'étage, dans une chambre dont la porte battait sous un courant d'air, on entendait un grincement sinistre, lancinant, régulier. En se glissant dans la pièce, le cœur battant, la jeune femme savait déjà ce qu'elle allait y voir. Les bottes luisantes, qui avaient arpenté jusqu'au parquet de la salle du trône d'Helion, se balançaient doucement de gauche à droite. Elle leva les yeux. L'Albinos s'était pendu.

« Qu'est-ce qui lui a pris ? », pensa-t-elle, détournant le regard du visage grisâtre. Rien ne laissait présager qu'Enseth attenterait à ses jours. Peut-être se croyait-il condamné ? Il avait imaginé, sans doute, qu'au retour de la guerre les fugitifs se vengeraient de lui de la manière la plus atroce. À moins que le remords...

Elle se souvint alors du fait que l'Albinos avait réclamé de quoi écrire lorsqu'il était installé dans les combles – du reste, on apercevait des parchemins et des plumes sur une table près de la fenêtre. Prenant sur elle pour traverser la pièce sans un regard pour le pendu, elle se rua à la table et compulsa les feuillets. La plupart de ces parchemins étaient des listes, des listes de noms et de chiffres. Enseth avait tenté de reconstituer, de mémoire, une partie de ce qu'il avait brûlé. Puis il avait commencé une lettre, dont la première phrase était : « Messires, je ne témoignerai pas au Conseil. Mais je » – le reste de la phrase était raturé, on pouvait lire les mots « preuves » et « comptes ».

Il avait également constitué un petit sac de voyage, en puisant sans doute dans les outils du rez-de-chaussée : on y trouvait deux poinçons, une outre pleine d'eau, une couverture, une paire de gants. Pourquoi ne s'était-il pas enfui ? Nul ne le saurait jamais. Il avait préféré mettre fin à ses jours...

Une terrible responsabilité pesait à présent sur les épaules de la jeune femme. Si le bruit de la mort de l'Albinos courait en ville, il remonterait inmanquablement à travers le royaume jusqu'au roi,

jusqu'à la princesse d'Oster. Ils sauraient que le seul témoin du complot était muet à jamais, et cette information leur rendrait leur liberté. Ces quelques feuillets suffiraient-ils à les tenir en laisse ? La question ne devait jamais sortir de ces quatre murs.

- Montez ! ordonna-t-elle d'une voix dure.

Les deux gardes ouvrirent grand la bouche devant le corps pendu par une ceinture à la poutre centrale. Oranie pensa, avec une certaine ironie, que l'Albinos, à sa place, aurait fait tuer ces deux idiots pour enterrer l'information avec eux.

- Si quelqu'un apprend ça, dit-elle, vous êtes morts !

- Ma dame, on ne pouvait pas deviner que...

- Tu diras ça à messire Nils.

Le garde devint plus gris que l'Albinos. Oranie savait que les hommes avaient une peur bleue de Nils et, lorsqu'ils apprendraient qui il était vraiment, leur peur se transformerait en terreur. Il fallait s'en servir.

- Écoutez, je sais que vous avez cru bien faire en ne montant pas le voir, même s'il ne touchait pas à ses repas. Il était au secret... Seulement Nils ne voudra rien entendre, et il vous mettra sa mort sur le dos. Vous serez pendus, vous aussi, à moins qu'il ne décide de vous tuer lui-même.

- Ma dame, je...

- Mais je vais essayer de sauver vos têtes. En espérant que j'y parvienne !

Presque en larmes, les deux gardes lui baisaient les mains.

- Merci, ma dame, merci ! Nous avons des familles, nous avons des enfants...

- Justement, pas un mot à quiconque. Ni à vos femmes, ni à vos supérieurs, ni à vos amis, vous entendez, à personne ! Je vous couvrirai en disant que l'invité du Doyen a été transféré ailleurs sur mon ordre. On ne me reprochera rien, à moi.

Les deux hommes buvaient ses paroles.

- Si un jour, quelqu'un apprend la vérité, vous seriez considérés comme des espions et...

- ... empalés.

Un sort peu enviable en vérité, qui ferait trembler toute leur vie ces guerriers de deuxième ordre, dont le seul rôle était de faire les cent pas à l'entrée du manoir. Ils allaient garder le silence, et ce silence garantirait pour toujours la sécurité d'Olen. S'il revenait de la guerre.

L'Albinos fut enterré derrière le pavillon, dans un bosquet au fond du parc. Alors que les deux gardes pelletaient la terre gelée, Oranie croyait à peine à ce qu'elle était en train de faire. Se débarrasser d'un corps. Manipuler des hommes par la peur, s'assurer à jamais de leur silence. Empêcher une information vitale de remonter au roi de

Woltan. C'était digne d'une espionne aussi expérimentée que Norah, et même de cet albinos dont on poussait le corps dans un trou. De près ou de loin, le Puits des mémoires transfigurait tous ceux qui l'approchaient...

On recouvrit la tombe de neige fraîche, effaçant les traces en balayant le sol avec de longues branches de sapin. On cassa même un carreau à l'arrière du chalet pour faire croire à une évasion. Tout pour faire croire à ces deux gardes qu'ils étaient désormais les dépositaires d'un terrible secret.

Oranie resta un moment pensive devant l'endroit où reposait celui qui avait ébranlé son pays natal. Là, au moins, il ne ferait plus de mal à personne...

Un rayon de soleil perçait dans un ciel d'orage quand le premier cavalier woltanien déboucha dans la plaine. C'était un éclaireur, avec sa fine armure de cuir, sa toque de fourrure et sa longue cape soulevée par le vent. Son cheval piétina, tournant sur lui-même, tandis qu'il observait, la main en visière pour se protéger de la lumière. Car la plaine étincelait de mille éclats de givre.

Au loin se découpaient les murailles du château, et plus loin encore les montagnes acérées des Terres de cristal. Les remparts grouillaient de défenseurs, des archers sans doute, mais c'était au pied des murs que le spectacle était le plus impressionnant. Une longue ligne noire, le premier rang des guerriers, agitait une forêt de lames. Lances, haches, épées, épieux, on ne les distinguait pas très bien à cette distance, mais elles semblaient n'attendre que le moment de transpercer l'ennemi. Deux fois, trois fois, on entendit un cri rauque suivi par des acclamations, et les armes se levèrent.

L'éclaireur sonna du cor, la voie était libre.

Alors lentement, faisant trembler la terre, l'armée de Woltan entra dans la Dernière Plaine. Les cavaliers déroulaient leurs formations sur les flancs de la troupe, tandis que les premières lignes, lance à l'épaule, attaquaient du talon la terre verglacée. Et cette fois le sol ne se déroba pas sous leurs pieds.

Les tambours de guerre, tradition barbare que les armées du Nord avaient reprise, se mirent soudain en action, étirant leur écho jusqu'au pied de la forteresse. Les défenseurs répondirent par la longue plainte des cors de chasse, et le pont-levis s'abassa. C'était un combat de coqs : chacun montrait ses ergots avant le massacre.

- Ils font sortir les cavaliers !

Ceux que l'on attendait depuis le premier jour sortaient lentement du château, en colonne de deux, avec leurs armures aux reflets sombres et leurs lourds destriers de guerre. Une sortie théâtrale, destinée à marquer les esprits.

L'état-major woltanien plissait les yeux dans l'espoir de repérer le grand maître, mais les épaulières en ailes de cygne n'étaient nulle part. Sans doute allait-il arriver tel Erwoch descendant du ciel, seul, au dernier instant.

Olen ne put s'empêcher d'admirer la vague colossale qui défilait sous ses yeux dans un tel fracas de métal que les officiers devaient hurler pour s'entendre. Il pensait avec amusement aux soi-disant grandes batailles d'Helion, avec leurs armées de deux cents hommes dont une moitié de mercenaires. Woltan étalait sa puissance sous une forêt de bannières, parmi lesquelles – il eut un petit pincement au cœur – celle

de Nowik, au faucon noir. Ils n'étaient guère nombreux en face, quelques centaines sans doute, face au déferlement des envahisseurs. Mais il avait vu de ses yeux dix cavaliers de cristal tuer plus de soixante-dix hommes.

Il rajusta une centième fois la boucle de sa cuirasse, qui se détachait sans cesse. Si Nils avait hérité d'une assez belle armure d'officier – confisquée sans doute à un capitaine –, lui en revanche n'avait pu se procurer qu'une armure de cavalier de mauvaise facture. Et encore, il ne la devait qu'à sa trouvaille de se présenter soudain comme l'aide de camp du général Aeldrynn.

- Ça me casse la tête, ces tambours ! cria Nils.

- Terrible ! Si encore ça servait à quelque chose... Avec ou sans, ils marchent en rythme.

Personne n'entendait un mot de leur conversation, pas même les officiers supérieurs, pourtant tout proches. Combien d'hommes, en les regardant, se figurèrent qu'ils échangeaient de hautes considérations stratégiques ?

Un général au panache rouge, la barbe tressée à la mode du Grand Nord, montrait du bout de son épée la ligne à partir de laquelle les hommes cesseraient la marche. Il connaissait son affaire : à un mètre près, c'était la distance d'un jet de flèche. On commençait à distinguer les visages sous les casques ennemis.

- Halte !

L'ordre passa de rang en rang, tandis que la première ligne de lances s'abaissait. Si les cavaliers de cristal chargeaient maintenant, leurs montures viendraient s'empaler sur une forêt de lames.

Peu à peu, le vacarme de la marche fit place à un silence angoissant. À chaque rang de soldats qui s'immobilisait, le bruit diminuait et les ordres se faisaient plus clairs. Lorsque les derniers furent en place – les marteaux de guerre de l'infanterie lourde, « nettoyeurs » du champ de bataille –, on n'entendit plus que des hennissements.

- Des archers sur le flanc ouest, ordonna Panache rouge.

- Des archers sur le flanc ouest ! cria le héraut.

- Premier groupe, flanc ouest, ordonna un capitaine, et une quarantaine d'hommes sortirent des rangs au pas cadencé.

La formation était parfaite, elle flattait l'œil par sa symétrie. Rien ni personne ne dépassait. Au bout de chaque rang, un sergent surveillait ses hommes. Tous les dix rangs, un capitaine paraissait sur un cheval armuré. Les cavaliers, alignés par escadrons, auraient pu passer pour des statues si leurs montures n'avaient pas renâclé ou tapé du pied sur la neige. À voir cette armée en ordre de bataille, on aurait juré qu'elle balaierait l'ennemi et même les murs du château sans faiblir. Mais, en face, les cavaliers de cristal s'alignaient, et ils étaient terriblement

nombreux.

- Ils sont au moins trois cents, murmura Olen.
- Six cents, rectifia Nils.
- Tu arrives à les compter à cette distance ?
- Plus ou moins.

Contre plus de vingt mille, l'issue de la bataille ne laissait aucun doute. Il fallait seulement espérer que le bain de sang ne soit pas aussi épouvantable qu'à la Haie des sources. Certes, l'armée de Woltan n'était pas le corps des volontaires d'Helion, les pertes seraient moins lourdes, mais il était horrible de penser que des centaines, des milliers d'hommes allaient expirer dans quelques minutes.

- Cavalerie, en formation de combat ! cria Panache rouge, si tendu que sa voix monta dans les aigus.

Les cavaliers s'alignèrent en deux lignes interminables. Pendant quelques secondes, Olen put voir leurs visages pâles et crispés, puis un capitaine aboya un ordre et les visières se rabattirent.

Le général se tourna vers Nils et lui montra les cavaliers.

- Quand vous voulez, général.
- Tu charges avec eux ? s'ébahit Olen, chuchotant si fort que tout le monde pouvait l'entendre.

- Je ne suis pas Mendean. Je ne vais pas les envoyer se faire hacher en restant ici le cul sur ma selle.

Il n'avait jamais été dit que Nils chargerait en tête, jamais. La tactique avait été longuement détaillée : d'abord une charge de cavalerie, en deux vagues, pour amortir le choc frontal contre les cavaliers de cristal, ensuite une levée de lances, pour les freiner, et enfin le « nettoyage » des marteaux de guerre, pour achever les survivants. Ensuite, les archers lâcheraient dix volées de flèches, et la piétaille se lancerait à l'assaut des murailles.

De la charge des cavaliers, il ne survivrait sans doute qu'une poignée de chanceux.

- Nils, tu es malade ! Tu ne peux pas charger en tête !
- Si, je peux.

Olen secoua nerveusement ses mains ; le bout de ses doigts fourmillait.

- C'est du suicide !
- Mais non.

Le général attendait, les cavaliers attendaient.

- Très bien, jeta Olen, la voix assourdie par l'émotion. Si c'est comme ça, j'y vais avec toi.

- Si tu veux.

La réponse de Nils glaça Olen, qui aurait juré que son compagnon le forcerait à rester en arrière. Le regard argenté était fixe, vide, comme fasciné par la ligne sombre des cavaliers ennemis. La parfaite machine

d'Edkharen était en marche et ne voyait plus que le sang.

Fébrilement, Olen rajusta encore cette fichue boucle de cuirasse, noua sa mentonnière, maîtrisa comme il le pouvait le tremblement de ses mains et annonça : « Je suis prêt », d'une voix inaudible.

Loin derrière le dernier rang des guerriers, aux côtés des brancardiers et des guérisseurs, le Doyen des mages se décomposait. Là-bas, à la tête de l'armée, deux cavaliers se plaçaient à l'avant-garde, et ces deux cavaliers, c'était Nils et Olen.

- Mais quels idiots ! s'écria-t-il, à la surprise générale.

Il voulut galoper vers les premières lignes, mais qu'y aurait-il fait ? S'agripper à ses amis en les suppliant de ne pas courir au suicide ? C'était inutile et ridicule.

- Tenez-vous prêts ! ordonna-t-il aux guérisseurs, sachant fort bien que ces hommes n'avanceraient qu'à la fin de la bataille, pour offrir leurs services aux blessés les moins graves.

À présent il ne pouvait plus voir ses camarades, dissimulés par des milliers de soldats. Il ne lui restait qu'à prier Erwoch et tous ses acolytes, la Grande Déesse, les dieux et les démons du monde entier. Il regrettait, ô combien, de n'être pas resté à Westerwald.

Enfin, le grand maître des cavaliers de cristal daigna faire son apparition. On entendit résonner le cri de triomphe des défenseurs, tandis qu'il s'avancait sur son destrier noir, ses longs cheveux au vent. Lentement, il coiffa son casque, des deux mains, le regard rivé sur l'armée ennemie.

- Le voilà, fit Panache rouge.

- Il est pour moi, lança Nils.

Olen lui jeta un œil inquiet. Non, il n'allait pas le laisser mourir, il allait chevaucher dans son sillage, quitte à le suivre au pire endroit de la bataille, droit sur le grand maître et ses officiers. Il n'était pas Arvid, il était Olen. Il n'avait pas peur. Enfin, pas trop peur, pas assez pour que ce maudit tremblement l'empêche de dégainer son épée.

- C'est le moment d'en finir, lui glissa Nils, très calme.

Le prince déchu eut du mal à déglutir, sa gorge était comme un vieux morceau de cuir.

- Si tu le dis.

Ils se placèrent devant, tout devant. Olen sur le flanc de Nils, et derrière eux les centaines de cavaliers qui allaient mourir.

- Qu'Erwoch guide ton bras, Aeldrynn ! clama solennellement Panache rouge.

- Erwoch n'existe pas, répondit Nils en fermant sa visière.

Il fit avancer sa monture au pas, dégainant son arme. Derrière eux, le chuintement de centaines de lames sortant de leurs fourreaux était comme un coup de vent.

Avec un temps de retard, Olen dégaina à son tour, pris d'une nausée atroce. Nils s'assouplissait le poignet, sa lame sifflant dans l'air glacé. Les cavaliers de cristal s'animèrent à leur tour, avançant au pas, et l'on vit briller leurs épées au pommeau de lune.

Lorsqu'ils furent à portée de voix, ils s'immobilisèrent. D'un côté la vague woltanienne, de l'autre l'élite de cristal. Sous sa visière encore relevée, Njorad souriait froidement. Il laissait à Nils l'honneur d'ordonner la charge.

- Respire, intima Nils à Olen sans détacher son regard de l'ennemi.

Comment pouvait-il deviner qu'Olen retenait sa respiration au point que ses poumons brûlaient ? Le prince déchu lâcha un soupir et prit une longue bouffée d'air frais. Il se sentit mieux. Mais sa main tremblait tant que la lame cliquetait contre le métal sur sa cuisse.

Nils se dressa sur ses étriers, verrouilla sa prise sur la garde de son épée. Une onde invisible passa dans le front des cavaliers, qui se crispèrent sur leurs armes, les éperons effleurant le flanc de leurs chevaux.

Pourquoi Nils ne donnait-il pas l'ordre de charge ? Le sang d'Olen battait si fort dans sa tête qu'il sentait chacun de ses organes : ses yeux, son nez, sa bouche... Tout cela vibrait au rythme du sang sur ses tempes. La tension était insupportable, il en aurait presque hurlé « Chargez ! » pour en finir.

Mais Nils hésitait.

Le grand maître des cavaliers de cristal cessa de sourire. Il adressa à son adversaire un regard étrange, à la fois interrogateur et assassin. Qu'attendait-il ?

- Cavaliers ! rugit-il soudain.

Puisque Aeldrynn se refusait à attaquer, il allait le faire lui-même. Son épée se leva, prête à retomber pour donner le signal de la charge. Mais, à cet instant, Nils releva sa visière et s'avança au pas vers l'ennemi. D'un signe de la main, il ordonna à ses hommes de ne pas le suivre.

- Toi non plus, Olen, fit-il sans se retourner.

Il était seul à présent, entre les deux lignes de cavaliers.

- Je suis Aeldrynn, grand maître des cavaliers de cristal ! clama Nils d'une voix assurée.

Njorad comprit en un instant ce qui était en train de se produire. Sa lèvre tressauta, il abaissa brutalement son épée et cria : « Charge ! » Mais les cavaliers de cristal, arc-boutés sur leurs étriers, ne chargèrent pas. Ils échangeaient d'invisibles regards derrière la fente de leurs visières. Leur chef venait de leur donner un ordre. Mais face à eux se tenait le Fils de la lune.

L'un de leurs officiers sortit des rangs, fit avancer sa monture et, d'un coup de poignet, inversa la prise de son épée, le pommeau pointé

vers l'ennemi. C'était un signe de reddition, une humiliation ultime pour un guerrier d'élite ; mais il ne se rendait pas à l'ennemi, il se rendait à son maître.

- Ednar, sale traître ! hurla Njorad, une veine palpitant à son front.

Il voulut se retourner pour frapper le traître, mais un à un, les cavaliers de cristal l'imitaient. Comme une longue chenille de métal, ils s'avançaient, pommeau en avant.

- Non, rugit Njorad. Non ! Vous ne voyez pas qu'il vous manipule ?

Cent, deux dents, six cents pommeaux se levaient en silence. Olen fut parcouru d'un frisson d'émotion – c'était un spectacle à couper le souffle.

- Battez-vous, bande de femmelettes ! beugla le grand maître.

- Viens, lui dit Nils. Finissons-en.

Olen vit s'avancer l'armure aux ailes de cygne. Il eut envie de crier : « Laisse, il sera pendu ! », c'était trop bête de mourir maintenant, mais n'osa pas briser le silence. Nils le lui aurait pardonné, pas Aeldrynn.

Une longue minute passa. Le Fils de la lune et son successeur s'observaient, longuement, intensément, comme le jour où les fugitifs avaient quitté Helion sur une barque de pêcheur. On sentait les armes parcourues d'un frémissement, prêtes à s'entrechoquer. « Ne meurs pas maintenant », implora Olen en son for intérieur. Nils n'était plus Aeldrynn, il avait des failles, il avait des faiblesses... Njorad n'en avait pas, sans doute. Il pouvait le tuer.

- Je t'attends, fit doucement Nils.

Un deuxième rayon de soleil perça le ciel orageux, puis un autre, dessinant sur le sol gelé de grands cercles de lumière. Et Njorad, lentement, abaissa son épée. Il hocha la tête avec un semblant de sourire, soupira et ferma les yeux. Il renonçait au combat... Il privait Aeldrynn de sa victoire. Olen chercha son souffle. C'était impossible. Ce monstre ivre de sang, baisser les armes devant le Fils de la lune ? C'était une ruse, il allait attaquer en traître, il allait frapper le cheval !

Njorad ne rouvrit pas les yeux. Les bras le long du corps, tenant du bout des doigts la garde de son épée, il attendait le verdict : la grâce ou la mort. Nils chercha l'approbation dans les yeux d'Olen, qui, paniqué, lui fit signe de regarder devant lui.

- Attention !

Rien ne se passa. Pas un sursaut. Sans se presser, Nils parcourut du regard la longue ligne de cavaliers au pommeau tendu, avant de se fixer de nouveau sur l'homme aux épaules de cygne. Sa lame se leva, resta un instant suspendu, puis s'abattit. Le casque se détacha presque sans bruit du reste de l'armure pour rouler sur le sol glacé. Les yeux noirs s'étaient ouverts, la lèvre palpitait.

Une clameur assourdissante accueillit la mort du grand maître, Amis et ennemis mêlés hurlaient le nom d'Aeldrynn.

La bataille de la Dernière Plaine n'eut jamais lieu. L'énorme armée woltanienne déferla, l'arme au fourreau, devant les défenseurs immobiles. La défection des cavaliers de cristal laissait le domaine sans défense, et ce qui restait de soldats n'avait pas l'intention de mourir pour rien. Unwahr, renonçant à trouver le seigneur – où se terrait-t-il ? –, ordonna de rendre les armes, et les archers aux remparts respirèrent. Vainqueurs et vaincus trinquèrent tandis qu'on éventrait des tonneaux d'eau-de-vie au milieu de la cour. C'était une étrange fin de campagne, mais ces ennemis, hier encore, luttaient ensemble aux frontières. Certains se connaissaient. Ils avaient partagé les mêmes feux, la même soupe, les mêmes espoirs et les mêmes souffrances. On les voyait se tomber dans les bras, échangeant des souvenirs de vétérans, riant aux éclats.

Seul un petit groupe d'officiers, menés par un jeune loup aux dents longues, parcourait nerveusement le château à la recherche du maître des lieux. Il avait disparu. Tout comme ses invocateurs, son intendant, ses sacrificateurs et son scribe. Ces nécromants savaient qu'ils seraient les premiers massacrés, et que personne, pas même leurs propres soldats, ne lèverait le petit doigt pour les défendre.

Karib, faussant compagnie aux guérisseurs, dut jouer des coudes à travers des centaines de soldats pour atteindre le donjon. Dans l'ivresse ambiante, on en oubliait le respect dû au Doyen des mages.

- On ne passe pas, éclaireur ! Va boire un coup avec les autres, le donjon est réservé aux officiers !

- Je ne suis pas éclaireur, je suis le Doyen des mages !

Il était vrai que, dans son costume d'ours, Karib n'était pas facilement reconnaissable.

- Pardon, Excellence. Je vous prie de...

Le mage lui passa sous le nez, retirant sa toque de fourrure et recoiffant ses cheveux noirs d'un air agacé. Il en avait assez de caracoler à l'arrière, avec les guérisseurs, l'intendance, la soupe et les forgerons. Les officiers s'inclinant sur son passage allégèrent un peu son humeur, mais il avait besoin d'un bain, d'un vrai repas, et d'un peu plus de considération.

Une belle pièce voûtée, qui avait été une bibliothèque, n'était plus qu'un amas d'étagères renversées. Sur les rayonnages vides, on voyait encore l'empreinte des grimoires dans la poussière. Ça et là, un petit livre sans valeur traînait dans les débris : une histoire de Woltan maladroitement illustrée, quelques ouvrages de magie générale... Le vieux serpent avait anticipé sa défaite, mettant à l'abri des centaines de volumes.

Enfin Karib repéra Olen et Nils. Ce dernier était pris d'assaut par les officiers de tout bord – y compris le chef des fameux assassins volants, qui lui tapait sur l'épaule –, mais Olen était accessible. Le mage joua des coudes jusqu'à lui.

- Karib ! Tu as vu ça ! C'était incroyable...

- Non, je n'ai rien vu, j'étais à l'arrière, grogna le mage. On m'a dit que le combat était extraordinaire, que Nils a fini par lui couper la tête, blabla.

Ainsi, la même scène, de chuchotement en chuchotement, pouvait devenir un combat épique en arrivant à l'arrière-garde.

- Oh, c'était beaucoup plus impressionnant qu'un combat. Tiens, prends un verre, je vais te raconter.

Assis sur une marche d'escalier au pied d'une tour, bousculés par des hommes qui montaient et descendaient sans cesse, le Doyen des mages et l'ancien prince Nowik étaient heureux de se retrouver intacts. Nils, coincé entre ses nouveaux « amis », leva son verre dans leur direction.

- À la tienne, vieux ! cria Karib, oubliant le protocole.

Avisant un valet rudoyé par trois Woltaniens qui le prenaient pour un nécromant, il pensa soudain au maître des lieux, que l'on n'avait toujours pas retrouvé. Le domaine à présent grouillait de soldats, et bientôt un avis de recherche serait placardé dans tous les villages... Edkharen n'était pas aimé de son peuple, ni de ses soldats, ni de quiconque en somme, si ce n'était de son fils, dont la tête avait roulé aux pieds de son cheval. Son fils, et...

- Kelhorn ! s'écria Olen.

- J'y pensais, justement.

Les deux hommes se levèrent. Olen arrêta un capitaine au hasard et lui confia la tâche de retrouver un cavalier de cristal nommé Kelhorn.

- Que tous les soldats s'y mettent s'il le faut, mais cet homme ne doit pas s'échapper ! Il doit répondre d'une liste de crimes longue comme ton bras : empoisonnement, trahison... Si des centaines de braves se sont noyés dans le lac du Crépuscule, c'est à cause de lui !

- Attention, ajouta Karib. Il peut facilement passer pour un simple soldat et disparaître.

On avait peut-être gracié le gros de la troupe – y compris l'escouade sanguinaire qui avait obéi aveuglément à Njorad – mais, par tous les dieux, l'ancien champion de Nowik devait se balancer au bout d'une corde ! Comme ce sacrificateur que l'on traînait dans la cour vers une potence improvisée... Étonnamment, ce n'était pas l'envahisseur mais les habitants du château qui le lynchaient ; ils l'avaient vu écorcher de ses mains les pauvres bougres qui n'en finissaient pas de mourir dans les cages d'Edkharen...

- À qui est-ce qu'ils s'en prennent ? demanda Karib à un valet qui applaudissait en riant.

Il détestait voir les gens souffrir, fussent-ils eux-mêmes des tortionnaires.

- Un sacrificateur. Une belle ordure ! Ce sont eux qui égorgent les gens pour les cérémonies... Ils enlèvent des gosses dans les villages... Ma sœur a perdu son bébé comme ça, l'année dernière.

- Je suis désolé pour elle.

- Tu as toujours envie de sauver ce pauvre innocent du lynchage ? demanda Olen avec un clin d'œil.

- Non.

Le mage détourna les yeux tout de même : il se refusait à assister à l'exécution. La foule hurlante, accablant de coups et de crachats le malheureux que l'on traînait vers la potence, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Ces enragés, la veille encore, donnaient du « bonjour messire » à l'homme qu'ils lynchaient, et pourtant c'était le même homme qui enlevait les nourrissons pour nourrir les cérémonies noires de son maître. Quel âge avait-il ? Quarante, cinquante ans ? Il aurait pu être assassiné cent fois, par n'importe qui, par le valet dont la sœur avait pleuré son enfant... Au lieu de cela, on avait attendu, pour le traiter de monstre, que vingt mille Woltaniens s'abattent sur le domaine.

Karib vit avec horreur qu'un autre homme était poussé vers la potence alors que le premier n'avait pas fini de gigoter. Écœuré, il trouva fort à propos le retour du capitaine que l'on avait chargé de retrouver Kelhorn.

- Excellence, on a retrouvé la trace de votre homme. La dernière fois qu'il a été vu au château, c'était juste avant la bataille. Enfin, la bataille... Vous voyez ce que je veux dire.

- Où est-il ? coupa Olen.

- Des valets l'ont vu descendre dans les sous-sols du donjon.

- Bien sûr. Ce cafard s'est enfui par un souterrain, c'est un professionnel de la trahison.

- D'après les gens du château, il n'y a pas de souterrain, la terre ici est impossible à creuser. En bas, ce ne sont que des caves. Mais Edkharen y entreposait ses artefacts, personne n'a envie d'aller voir.

Le prince déchu dégaina son épée sous le nez du capitaine et pressa le pas en direction du donjon. Avant de le suivre, Karib jeta à l'officier un regard de mépris.

- Sérieusement ? Vous êtes vingt mille et vous attendez qu'un membre du Conseil ait le courage d'explorer les caves d'Edkharen ?

L'officier crut mourir de honte. Il trottina derrière Karib, son armure grinçant comme un gond mal huilé, l'assommant d'excuses et de justifications. Le château n'était pas un château, c'était un sanctuaire impie... Les pièges... Les runes... Les créatures infernales... Les portes maudites qui s'ouvraient sur des mondes oubliés... Les... Derrière son

air de seigneur outré, Karib exultait. Le Puits des mémoires avait fait de lui un homme de terrain, même s'il n'était pas le plus efficace des trois, et surtout, il avait appris à apprivoiser la peur. Si une armée entière tremblait devant les forces noires de la nécromancie, ce serait lui, Doyen des mages, qui descendrait le premier dans les caves d'Edkharen.

- Laisse-moi faire, dit-il à Olen lorsqu'ils parvinrent devant une lourde porte cloutée. L'endroit doit être infesté de runes et je sais les déchiffrer.

Des dizaines d'officiers, intrigués, accouraient de partout. Le bruit courait que le Doyen des mages allait descendre dans l'ancre infernal du seigneur des lieux.

- Non, il est dangereux, c'est un cavalier de cristal. Si tu tombes sur lui, il te coupera en deux.

- Tu seras juste derrière moi !

Il montra, non sans ironie, les cent hommes en armes qui se pressaient dans le hall.

- Et eux aussi. Regarde, ils n'ont plus peur, maintenant...

Olen eut un petit rire. Karib posa la main sur la poignée de la porte et une voix puissante résonna dans la salle.

- Si j'étais vous, je n'ouvrirais pas !

Les têtes se tournèrent : c'était Unwahr, qui fendait la foule des curieux.

- Je ne sais pas qui vous êtes, lança le chef de guerre, mais si vous entrez là-dedans, vous n'en sortirez pas.

- Tu as devant toi le Doyen des...

- Ce n'est pas la question, coupa Karib, à la grande surprise d'Olen. Qu'est-ce qui se trouve dans ces caves ?

Ne sachant pas à qui il s'adressait, le chef de guerre eut un rire gras.

- Je ne suis jamais allé voir, il n'y a qu'une clé à cette porte et c'est le domaine des invocateurs. C'est là qu'ils accomplissent leurs rituels !

- Il y a surtout un fugitif derrière cette porte, et c'est lui que tu protèges.

- Kelhorn ? s'esclaffa le chef de guerre. Ce petit con prétentieux ? Par les dieux de la nuit, c'est bien la dernière personne que j'irais protéger !

- Il est bien caché ici, donc.

- Le seigneur l'a envoyé chercher quelque chose là-dessous au début de la bataille. Il n'en est pas ressorti. Mais si tu l'avais entendu gueuler, tu n'aurais pas envie de descendre le rejoindre !

Olen, soudain, ouvrit la porte que personne n'osait toucher. Il ne fut ni pétrifié ni foudroyé. L'épée haute, il était habité par un désir de vengeance que ne viendraient pas éteindre les élucubrations d'un

serviteur d'Edkharen.

- Ça suffit, j'y vais.

Il n'eut que le temps de poser un pied sur la première marche. Venu des entrailles de la terre, un aboiement rauque, guttural, résonna dans les caves. Puis un bruit de cavalcade, un grognement de basse, le crissement des griffes sur l'escalier de pierre. Olen fit un bond en arrière et claqua la porte. Le molosse était fou de rage, jamais la marque n'avait été aussi proche... La porte résonna, trembla, des dents monstrueuses s'attaquèrent au bois, produisant des grincements épouvantables.

- Je vous l'avais dit, sourit Unwahr.

- La porte va tenir ? s'inquiéta Karib devant les soubresauts qui secouaient le maigre rempart.

- Tout à l'heure, elle a tenu. Mais, cette fois, il me semble que *c'est* plus énervé.

Olen entraîna le mage hors de la salle tandis que les officiers, horrifiés, braquaient leurs épées sur une porte fermée.

- Il vaut peut-être mieux qu'on s'éloigne, dit-il.

- Tu ne veux pas t'assurer que Kelhorn est bien mort ?

- Je ne pense pas que ce soit la peine ! Viens, retrouvons Nils et allons manger un morceau.

Ce n'était pas la peine, en effet. Ce qui restait de l'ancien champion de Nowik – les parties indigestes recouvertes de métal – était éparpillé dans les caves. Mastiqué, recraché.

Kelhorn avait attendu, le cœur battant, les premiers signes de bataille pour libérer le molosse. Pourquoi lui ? Parce qu'il était le dernier homme de confiance, parce que les invocateurs, comme des rats, avaient déjà quitté le navire.

L'affreuse bête, avec son gabarit de cheval de guerre, se contentait de grogner. Durant un long moment, on n'avait rien entendu, pas de signe de bataille, seulement des voix dans le hall. Il avait pensé remonter à l'air libre. Soudain, le chien avait flairé quelque chose, la fameuse marque noire peut-être, et cette odeur l'avait rendu hystérique. Les barreaux de la cage, pourtant enfoncés d'un mètre dans la roche, s'étaient descellés sous ses coups de boutoir. Kelhorn s'était rué dans les escaliers. Ouvrir, il suffisait d'ouvrir pour laisser au monstre un passage vers sa proie. Mais, de l'autre côté de la porte, dix guerriers terrifiés pesaient de tout leur poids pour empêcher la chose de sortir. Il avait hurlé : « Ouvrez-moi ! », sans parvenir à couvrir les aboiements, et quand bien même, personne n'aurait risqué sa vie pour lui. Il avait fait volte-face. Il avait tiré son épée. Le molosse l'avait happé aux jambes.

Un invocateur de haut rang aurait eu peu de chances de survivre à l'attaque ; un ancien cavalier de cristal n'en avait aucune.

Westerwald était en fête. Malgré la neige qui tombait à gros flocons, la ville s'était parée de drapeaux et de guirlandes de fruits afin d'accueillir les héros de retour de la guerre. Les messagers avaient quelque peu enjolivé la réalité, et déjà les bardes accordaient leurs luths pour chanter la grande bataille des Terres de cristal. C'était la seule chose que le vieux Mendean avait apportée à la campagne : une désinformation suffisante pour justifier aux yeux du royaume des centaines de noyades. Des morts, certes, mais des héros.

Le Doyen chevauchait en tête du cortège, non plus affalé dans une litière aux coussins de soie, mais à cheval, comme un homme. Il souriait à la ronde, distribuait des clins d'œil en toute diplomatie, mais il tenait sa monture d'une main ferme, et non, ce n'était pas une vieille carne bien paisible. Tenir en selle sur les rochers verglacés des Terres de cristal lui avait donné une certaine aisance à cheval, maintenant que les routes étaient des routes.

À ses côtés, dans sa cuirasse de mauvaise qualité dont la boucle se desserrait encore, Olen rayonnait. Si quelqu'un ici se souvenait qu'il avait vendu des légumes – toute la ville, sans doute –, lui l'avait oublié. Adopter définitivement le nom qu'il s'était choisi, il avait suffi de cela pour se débarrasser à jamais d'Arvid III Nowik, ce gamin capricieux et indécis. Il allait répudier Myrian, qui en serait certainement ravie, pour épouser Oranie avec ses amis pour témoins. Et, pour les années à venir, il serait très heureux d'être l'aide de camp du Premier Général Aeldrynn.

Car Mendean, à cette heure, faisait ses malles. On ne lui avait rien laissé : ni la forteresse, ni les dépendances, ni même sa maison des beaux quartiers de la capitale, dont il espérait qu'Aeldrynn ne voudrait pas. Ne disait-on pas que le Fils de la lune détestait le luxe ? Aeldrynn avait voulu de tout. Jusqu'au dernier meuble. Mendean avait dû se contenter d'un défilé de triomphe, d'un banquet au palais et d'une tape sur l'épaule. L'ordre de massacrer des civils en représailles lui avait valu le mépris de son successeur, qui avait même refusé de lui serrer la main lorsqu'il lui avait remis le bâton de commandement.

Nils ne pensait guère à tout cela. Dans quelques jours, il allait être intronisé au Conseil, honneur ultime dont il se moquait éperdument. Il avait surtout envie de calme, de silence, de longues promenades dans le parc en compagnie des petits renards.

Tout le monde connaissait son identité désormais, et ceux qui l'ignoraient encore étaient saisis de le voir porter la célèbre armure aux épaulières en ailes de cygne. Ses anciens officiers avaient insisté pour la remettre à ses mesures – lui et lui seul en était digne... Avant

de quitter les Terres de cristal, il avait confié le commandement des cavaliers à un gamin, un officier de vingt ans du nom d'Ednar, que l'on disait doué, et qui, surtout, avait été le premier à se retourner contre Njorad. Peut-être que, sans cet homme, la bataille de la Dernière Plaine aurait eu lieu. Nils n'était pas encore Premier Général qu'il pensait déjà à s'assurer la fidélité de ses hommes... Woltan était plus dangereux en paix qu'en guerre, il le savait d'expérience.

- Bienvenue, messire Ni... messire Aeldrynn !

Les gardes de Westerwald, ces bons à rien, ne savaient même plus par quel nom l'appeler. Qu'importe, bientôt ils n'auraient plus à l'appeler du tout il serait installé à la forteresse, ou à Oster, ou mieux, dans les camps du Grand Nord, où le Premier Général n'avait plus mis les pieds depuis vingt ans. Nils n'était pas fait pour se gaver de sucreries dans le petit salon du manoir jusqu'à la fin de ses jours. Son univers, c'était la montagne, le ciel ouvert, la neige, le soleil.

Au pied des marches, Olen et Oranie s'enlacèrent si longtemps qu'on les crut pétrifiés. Karib babillait, donnait ses instructions à Kendral, remarquait un volet mal accroché à l'étage. Nils lui ébouriffa les cheveux au passage – il pouvait, il serait bientôt seigneur – et pénétra dans le hall en jetant son sac à un valet. Sur le seuil, Karib se recoiffait en rechignant. Jad rasait les murs, il avait sans doute fait une dépense de trop. Une bonne odeur de viande grillée montait des cuisines... Nils allait regretter le manoir, avec sa petite vie de famille, mais rien n'était éternel.

- Nils !

La voix était étonnamment autoritaire, d'autant plus étonnamment que c'était celle d'Oranie.

- Viens, dit-elle en le prenant par le bras.

Il se laissa emmener, sous le regard amusé de ses camarades, dans le petit cabinet de travail de Son Excellence.

- Je suis heureuse de te voir en vie, dit-elle.

Avec son armure aux reflets sombres, ses gantelets, ses épaulières de cygne, en dépit de sa taille moyenne, il paraissait énorme auprès d'elle.

- Ça n'a pas l'air, fit-il, amusé. J'ai fait quelque chose de mal ?

Il était drôle d'entendre le Fils de la lune poser cette question de petit garçon, à laquelle Oranie répondit par un grand coup qui sonna creux sur sa cuirasse.

- Tu n'as même pas ramené Norah ! Un jour comme celui-là ! Elle a vécu l'enfer, elle était sûre que tu ne reviendrais pas...

- Tu la connais ?

- Un peu, que je la connais ! C'est moi qui t'ai fait envoyer son gâteau. Qui a bien fonctionné, visiblement, puisque tu es là...

- Il était mauvais. Pas cuit au milieu, cramé au-dessus.

Un nouveau coup du plat de la main vint résonner sur son armure.

- Vous êtes aussi empotés l'un que l'autre ! Écoute-moi, Fils de la lune. La vie est trop courte pour perdre son temps à faire semblant qu'on ne ressent rien ! Tu as ton beau cheval, ta belle armure, ta belle épée, ton bâton de commandement ? C'est très bien. Maintenant demande-toi si c'est ça qui te rendra heureux.

Nils fut frappé par ces mots comme si une flèche avait traversé son armure. Oranie marcha résolument vers un buffet où trônait un vase dans lequel de grandes fleurs blanches – cultivées à prix d'or dans les serres du Doyen – semblaient défier l'hiver. Elle attrapa les tiges, les égoutta d'un geste et força le bouquet improvisé entre les doigts gantés de fer.

- Tu lui diras que ce sont des fleurs rares, qu'on ne trouve qu'au sommet de la plus haute montagne des Terres de cristal, et que tu les as cueillies pour elle.

- C'est ridicule.

- Peut-être, mais c'est ça qui marche avec les femmes. Et quand elle apprendra que tu lui as menti, elle t'arrachera les yeux, mais ça aussi, ça fait partie du jeu. Vous vous réconcilierez, et vous ferez l'amour comme des bêtes.

Le lanceur de couteaux tenait les fleurs du bout des doigts, comme un tison enflammé. Il paraissait troublé.

- Nils, le bonheur, c'est de dormir dans les bras de la personne que tu aimes. Rien d'autre. Rien.

Il hocha la tête.

- Au sommet de la plus haute montagne des Terres de cristal ?

- C'est ça.

- Merci, Oranie.

Ignorant les mines ébahies de ses compagnons, il traversa le hall en armure de guerre, son bouquet à la main, et remonta en selle pendant que Karib s'écriait : « Ce coup-ci, il a vraiment perdu la boule ! »

Il galopa jusqu'en ville, assailli par d'étranges visions que jamais, aux pires heures de sa vie, il n'aurait cru pouvoir assumer. Norah. Un grand lit, où chacun aurait sa place, pour des mois, des années, une vie, peut-être. Une petite maison, un feu de cheminée, un chien, non, plusieurs chiens. Se réveiller chaque jour, en sachant qu'elle est là.

La maison de la vieille logeuse apparut si vite qu'il eut l'impression qu'on l'avait rapprochée du manoir. Devant les passants fascinés, il mit pied à terre et frappa à grands coups de gantelet, faisant trembler la porte. L'ombre des ailes de cygne montait haut sur la façade. La vieille femme, impressionnée, lui donna du « messire », alors qu'elle l'avait vu vingt fois. Non, elle ne le reconnaissait pas. Il pensa à une conversation entre officiers autour du feu de camp : Panache noir racontait que son propre enfant, en le voyant harnaché, ne l'avait pas

reconnu et s'était mis à pleurer. La guerre, pensa-t-il, est un jeu de miroirs.

Devant la chambre de Norah, il fut pris d'une brusque hésitation. De quoi avait-il l'air, avec ses fleurs ? Il pensait rebrousser chemin quand les mots d'Oranie lui revinrent en mémoire : « Demande-toi si c'est ça qui te rendra heureux. » C'était stupide, mais il se sentait plus en danger à cet instant que sur la Dernière Plaine. Peut-être parce qu'ici, son armure ne lui servait à rien.

Il frappa.

Norah portait une nouvelle robe d'intérieur – comment pouvait-il remarquer des futilités pareilles ? – dont les tons rouge sombre faisaient ressortir ses longs cheveux noirs. Son cou gracile, ses grands yeux rehaussés d'un trait de charbon, le parfum de sa peau, tout cela fit envoler ce qui restait de doute. Sa présence, sa seule présence, était comme une bouffée d'air dans un univers confiné.

- Bonjour, messire, dit-elle d'un ton étonnement emprunté.

Était-ce une plaisanterie ? Ou lui faisait-elle payer quelque chose ? Non, ce n'était pas cela. Elle n'était pas naturelle, elle n'était pas seule. L'espace d'une seconde, il s'imagina un assassin dissimulé derrière la porte, une dague à la main... Mais une voix s'éleva, et il comprit.

- Qui est-ce, mon amour ? Mon bain refroidit !

- Personne, répondit Norah d'une voix étranglée, ses grands yeux plongés dans ceux de Nils.

On entendit un clapotement, des pas mouillés sur les dalles. Nils eut à peine le temps de jeter son bouquet de fleurs au bas de l'escalier.

- Dorn, c'est toi, mon vieux salaud ? reprit la voix d'homme. Encore en train de draguer ma femme !

Brun, le cheveu presque rasé, il était plutôt bel homme, avec sa barbe de trois jours et son torse de guerrier marqué de petites cicatrices. Comprenant que ce n'était pas Dorn mais un officier en armure, il se cramponna à la serviette nouée autour de sa taille.

- Oh pardon, mon... – il ouvrit la bouche comme une carpe – mon général !

Dans la pièce, on apercevait, éparpillés près de la cheminée, ses vêtements de campagne : plastron de cuir clouté, tunique de laine, courtes bottes lacées, ceinturon, glaive... C'était un soldat d'infanterie.

- Quel honneur, bredouilla-t-il. Que... Qui... Que puis-je pour vous, mon général ?

- Rien, c'est Norah que je viens voir.

- Ma femme ? Ah... Oui, bien sûr... Elle est à vous, mon général. S'il savait.

- Laisse-nous, lui demanda Norah, et le soldat s'effaça après un salut militaire, du poing fermé sur son torse trempé.

Nils ne le voyait plus, mais il connaissait la taille de la chambre : de

là où il était, le bonhomme pouvait l'entendre respirer.

- Le Doyen m'a dit que tu as bien travaillé pour la victoire, dit-il d'un ton parfaitement neutre. Les renseignements que tu nous as fournis ont été précieux.

- Merci, messire.

- Général ! rectifia le mari, d'un chuchotement fébrile.

- Merci, général.

Tout passait par le regard. Dans les yeux de Norah, il y avait du remords, de la fièvre, du désir et des larmes.

- Je suis venu te remettre une récompense, poursuivit Nils en décrochant sa bourse. Au nom du royaume, pour services rendus à la grande armée de Woltan.

Sans l'ouvrir, il retira son gantelet pour la tendre à la jeune femme, et leurs mains se joignirent. Cinq secondes, dix secondes peut-être, sans parler, les yeux dans les yeux, leurs doigts enlacés comme s'ils faisaient l'amour.

- Merci, général. Je n'ai fait que mon devoir au service du Doyen.

- Tu as fait beaucoup plus que ça.

Un regard encore, le dernier. Et un sourire, qui voulait dire tant de choses.

- Adieu, Norah.

- Au revoir, général.

Nils descendit quelques marches et s'immobilisa pour entendre une dernière fois la voix de la jeune femme.

- Tu sais à qui tu viens de parler ? chuchotait le mari, surexcité.

- Oui, je sais.

- Tu ne te rends pas compte !

- Si, je me rends compte.

- Je suis drôlement fier de toi, mon amour. Si je pouvais dire à mes potes pour qui tu travailles... Ils seraient verts de jalousie !

Nils en avait assez entendu, il ramassait ses fleurs.

- Il t'a donné combien ? fit la voix d'homme avant d'émettre un sifflement admiratif.

Au pied de l'escalier, le Fils de la lune se heurta à la vieille logeuse, à qui il jeta le bouquet. Surprise et flattée, la mégère, qui n'avait plus vingt ans, ne parvint à en attraper qu'une moitié.

- Tiens, c'est pour toi.

- Merci, messire, roucoula-t-elle.

Dans une heure, tout Westerwald saurait qu'un officier en armure était venu avec un bouquet frapper à la porte d'une lingère, et qu'il était reparti avec son bouquet. Cela n'avait guère d'importance. Dans une heure, Nils serait en route pour prendre ses quartiers à la forteresse. Il n'avait plus envie de passer du bon temps au manoir ni ailleurs.

Sur le chemin du retour, les images de lit conjugal, de maison douillette et de chiens gambadant dans les champs laissèrent place à un grand vide. Ironiquement, le Puits des mémoires venait de le frapper une dernière fois, plus profondément que jamais. La chute d'Edkharen avait mobilisé toutes les troupes du royaume et provoqué le rappel de ceux qui servaient aux frontières... Le mari de Norah, troufion anonyme, destiné à passer de longues années encore dans un camp fortifié, avait été rappelé comme les autres. Avait-il survécu au lac du Crépuscule, ou simplement fait partie de la deuxième vague ? Dans les deux cas, cette guerre inespérée avait précipité son retour, rendu plus miraculeux encore par la bourse bien remplie que son espionne de femme venait de gagner. Nils eut un sourire amer à la pensée qu'Edkharen, n'étant plus qu'un fugitif, avait encore le pouvoir de ruiner sa vie.

Sur le seuil du manoir, Oranie l'attendait, anxieuse, et derrière elle Olen et Karib, piétinant d'impatience comme deux gamins. C'était sa famille.

- Tu es seul ? s'étonna la jeune femme.

Nils approuva d'un signe de tête et les mines s'allongèrent de dix pieds. Avec un sourire réconfortant, il leur fit signe de le suivre à l'intérieur – même s'ils s'étaient habitués à d'autres froids que celui-ci, Karib était fichu d'attraper un rhume et Oranie n'avait jamais passé autant de temps hors du manoir.

- Ça s'est mal passé ? Pourquoi ? Raconte ! s'écria Olen, toujours aussi friand d'histoires de midinettes.

- Bah. C'est terminé, n'en parlons plus.

- Tu es sûr ? Elle te l'a dit clairement ? Tu n'as pas juste interprété ?

- Arrête, l'interrompit Karib. Il n'a pas envie d'en parler.

Non, il n'avait pas envie de parler. Pas plus que d'habitude, et moins encore. Il tendit machinalement la main vers une coupelle posée sur un guéridon, y puisa une poignée de caramels, mais, au moment de les engloutir, il les laissa retomber dans la coupelle. Norah lui disait : « Continue à bouffer toutes ces cochonneries, et tu deviendras énorme. » Elle plaisantait, bien sûr ; Nils n'était qu'un paquet de muscles secs. Mais à présent qu'elle n'était plus qu'un souvenir, tout ce qui touchait à elle devenait plus sacré que le nom d'Erwoch.

Dans la salle du Conseil, un trône restait vide. Un trône tout neuf, à peine cimenté dans le pavement, finement sculpté et surmonté d'un blason violet. Une œuvre d'art, de marbre massif, qui avait dû coûter plus cher qu'un navire. Des maîtres artisans, acheminés de Kyrenia et d'ailleurs, s'étaient appliqués à y graver des bas-reliefs à la gloire d'Edkharen. Aujourd'hui il était vide – une belle humiliation pour celui qui aurait dû y siéger, mais aussi pour ceux qui avaient tout fait pour le voir installé dans la salle des dieux.

Sous les statues de douze mètres dont les têtes se perdaient presque dans les nuages, les seigneurs de Woltan avaient pris place. Irenia, sur le trône d'Oster, dans sa superbe cape de renard argenté, évitait de croiser les regards. On la sentait tendue, pincée, amère.

Hel Hjorn, sur le trône du Gundland, paraissait au contraire d'excellente humeur – on disait que la Couronne avait doublé sa rente annuelle, puisque le royaume était entré en guerre et que les casernements se trouvaient sur ses terres. La guerre n'avait pas eu lieu, mais l'argent avait été versé.

Klars, sur le trône d'Edholm, affichait comme toujours une vague lassitude. Trop de voyages à son goût ; on avait rarement vu le Conseil se réunir autant que ces dernières années. L'absence du seigneur Edkharen allégeait sa contrariété ; comme tout le monde, il n'avait jamais été très à l'aise en présence des nécromants.

Ingvar, sur le trône de Nowik, compensait comme de coutume sa timidité malade par un costume voyant, orange et or, commandé au meilleur tailleur de Yel par son oncle Lilyan. Tout comme son petit discours, écrit par un autre, qui attendait son heure au fond de sa poche. Il avait encore grossi, son cou débordait de son pourpoint brodé.

Karib, sur sa cathèdre de Doyen, triomphait avec une fausse modestie qui donnait à ses ennemis – ils étaient au moins deux – l'envie de l'étrangler sur place. C'était un grand jour, que l'on fêterait dignement dans une bonne auberge de la ville plutôt qu'au palais : il avait déjà réservé la salle entière pour trois.

Le roi enfin, sur le trône d'Hodenwald, trop souriant pour être honnête. Un sourire qui devait lui coûter cher, car il intronisait en ce jour le nouveau Premier Général du royaume, le successeur de ce brave Mendean. Ce dernier se retirait – à reculons – après avoir fidèlement servi deux rois de Woltan. Oderic I^{er} allait devoir couvrir le Fils de la lune de félicitations, et espérer qu'un jour, l'ancien fugitif oublierait ses griefs pour marcher avec lui, main dans la main, dans ses projets de conquête. Ce jour n'était pas près d'arriver.

Enfin, des pas métalliques résonnèrent dans les escaliers.

- Et voilà notre ami ! s'exclama Oderic avec une jovialité exagérée.

Des flèches empoisonnées brillèrent dans les yeux d'Irenia, tandis que les autres seigneurs se contorsionnaient pour voir entrer la légende. À quoi ressemblait-il, ce Fils de la lune ? Klars Edholm en perdait presque son air apathique... Hel Hjorn, lui, souriait. Le grand exécuteur du Nord allait séjourner sur ses terres, et ses terres étaient enclavées dans le Gundland. Or Hel Hjorn n'avait jamais estimé Mendean, ce guerrier de salon au palmarès bien médiocre.

On remarqua d'abord que le Fils de la lune avait grimpé quatre cents marches sans perdre son souffle : il était frais comme une volaille du jour. Son armure, pourtant, n'était pas celle de Mendean, une jolie pièce de parade ciselée à l'or fin... C'était une armure de guerre comme en portaient les guerriers du Nord, forgée au cœur des Terres de cristal. On pouvait même se demander si les épaulières en ailes de cygne n'étaient pas un peu larges pour la cathèdre de pierre. Peut-être devrait-il s'asseoir de biais.

Le roi se leva.

- Aeldrynn, comment vas-tu ?

- Bien, ma poule, et toi ? répondit Nils en s'asseyant sur le mauvais trône.

Le roi de Woltan pâlit, serra le poing et se reprit de justesse en éclatant d'un rire forcé. Ah, les guerriers... Aucun sens des usages ! Hel Hjorn riait franchement, Klars Edholm gloussait sous cape, Karib exultait. Quant au régent de Nowik, il se demandait s'il avait bien entendu. Seule Irenia resta de pierre.

Oderic reprit la parole, avec un effort si douloureux pour garder le sourire que ses mâchoires se tendirent nerveusement.

- Tu n'es pas à ta place, guerrier, c'est le trône des Terres de cristal.

Nils se releva et, nonchalamment, alla s'asseoir près de Karib sur la cathèdre noire du Premier Général. Les épaulières, en effet, raclaient le dossier de pierre.

- On est voisins, lui glissa-t-il.

- Tu as soigné ton entrée, répondit Karib, hilare.

Ingvar n'en croyait pas ses yeux : le Fils de la lune n'était autre que le garde du corps qui collait aux basques du Doyen ! C'était à n'y rien comprendre.

- Sois le bienvenu parmi nous, Aeldrynn, lança le roi. Tu as été élu haut la main, ta réputation parle pour toi et tes exploits sont légendaires.

- Pour le moins, approuva Hel Hjorn. Je n'ai pas honte de dire que je suis très intimidé.

Nils lui répondit par un sourire de bon élève, tandis que le régent de Nowik entonnait sa petite apologie. Pour bien marquer son mépris, il

échangea quelques mots avec Karib au beau milieu du discours de l'obèse.

Ce fut ensuite le tour de Klars Edholm, qui le félicita en deux mots, et d'Irenia, dont les compliments, bien tournés, auraient pu faire croire à un semblant de sincérité. La vipère se forçait à faire bonne figure...

- J'ai une déclaration, moi aussi, annonça Nils.

Karib fronça les sourcils. Si Nils avait préparé un discours, il voulait bien se faire sergent de guet à la porte du palais royal.

Le lanceur de couteaux se leva, prit son inspiration comme pour se lancer dans une tirade, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il regarda Irenia, longuement, puis Oderic. Les nuages, soudain, couraient plus vite dans le ciel agité. Le vent, jusque-là clément, s'infiltra dans la salle, et les seigneurs devinrent nerveux comme des chevaux sous l'orage. Quelque chose n'allait pas. Derrière le sourire froid du Fils de la lune se dessinait une sourde menace, comme s'il allait tirer une épée invisible pour noyer dans le sang le Conseil de Woltan. Irenia réprima un frisson sous sa cape de fourrure.

Oderic lui-même, ce rude guerrier aux cicatrices de vétéran, déglutissait difficilement sous le regard de fer. Il savait qu'en d'autres temps le grand exécuteur du Nord l'aurait pendu avec ses propres entrailles, qu'il soit roi ou garçon d'écurie.

Nils écarta lentement les bras, paumes vers le ciel.

- Vous avez de la chance, dit-il.

Le vent, sifflant entre les statues, avait des accents de loup affamé.

- J'ai un trou de mémoire.

Il se rassit, faisant sonner ses épaulières sur le dossier de sa cathédre.

- Et en plus il est drôle ! s'enthousiasma Hel Hjorn, conquis.

Bien sûr, il prenait le petit numéro du Fils de la lune pour un clin d'œil humoristique, bien inattendu de la part d'une légende vivante.

- Bien dit, confirma Klars Edholm. Moi qui m'attendais à un traité de deux heures sur la stratégie militaire de Woltan...

- Laissez-moi d'abord prendre les choses en main, rétorqua Nils.

Il y avait encore un fond de menace dans ces mots, qui ne put échapper au roi. De bonne ou de mauvaise grâce, les seigneurs de Woltan applaudirent le « discours », ou plutôt le numéro de bateleur du Premier Général Aeldrynn. Comme le jour où Edkharen avait été intronisé, il fallait donner l'illusion d'une belle entente, car ils allaient diriger ensemble, pendant très longtemps, le plus grand royaume du monde.

L'interminable escalier en colimaçon les ramena cent mètres plus bas, dans le monde des hommes. Après les congratulations d'usage, chacun repartit de son côté, le nouveau général n'ayant pas souhaité

assister au grand banquet préparé en son honneur... Un affront de plus au roi Oderic, que l'on attribua à son rude tempérament de guerrier. C'était le prix à payer lorsque l'on choisissait comme chef de guerre suprême un homme qui ne mangeait que pour se nourrir, ne buvait que de l'eau et dormait en armure de guerre dans des chambres sans feu.

Trois verres s'entrechoquèrent dans un tintement de cristal.

- À Woltan !

- J'emmerde Woltan.

Olen avait déjà dit la même chose, dans la même auberge, quelques mois plus tôt. À l'époque, c'était lui qui siégeait au Conseil, et Nils qui attendait à la table là-bas, au fond de la salle. Cette fois, ils étaient seuls. Karib avait réservé l'auberge entière, chambres comprises, et commandé tant de plats qu'il avait fallu les entasser sur les tables voisines. Toutes les spécialités du royaume étaient représentées, ainsi que des douceurs kyréniennes, des fruits rares des monts Feher, des épices samorréennes et du vin pour trente convives.

- Bien vu, les quantités, admira Nils. J'avais peur de manquer.

- Karib n'a jamais été foutu de faire les choses simplement !

Le mage mordit dans une cuisse d'agneau mijotée aux algues marines, devant laquelle les deux autres avaient grimacé de dégoût. À force de raffinement, les plats des nantis frisaient l'absurde.

- Plaignez-vous... Je me saigne pour vous offrir un repas décent, et voilà mon salaire : l'ingratitude !

- Tu as une algue dans les dents.

Karib gratta ses incisives, vérifiant d'un œil inquiet que personne ne le voyait faire. Il n'y avait pourtant que des servantes, alignées comme un rang de cavaliers au fond de la salle. Et, comme un rang de cavaliers, elles attendaient la charge... Au moindre verre vide, au moindre plat encombrant, elles accouraient, tout sourire, pour servir leurs trois uniques clients. Le Doyen avait dû payer si cher qu'elles en étaient presque à danser nues sur les tables.

Lorsque les estomacs furent pleins à craquer et que les verres descendirent moins vite, on traîna les chaises devant la cheminée pour s'y affaler, débraillé, mais heureux. Olen s'étira, ses mains croisées loin devant lui.

- Voilà, c'est fini.

- Il fallait que ça finisse, répondit Karib.

Ça aussi, il l'avait déjà dit, assis sur un abreuvoir gelé.

- On s'en sort pas si mal, ajouta Nils.

C'était vrai. Deux d'entre eux siégeaient au Conseil. Les comploteurs passeraient sans doute des années à tenter de retrouver l'Albinos, dans l'espoir de lever le poignard invisible suspendu sur leurs gorges... Ils pouvaient essayer ! Personne n'irait le chercher derrière le pavillon des jardiniers. En attendant, les ex-fugitifs auraient une majorité assurée sur les décisions du Conseil exactement ce qu'avaient voulu leurs ennemis. Le Puits des mémoires

s'était retourné contre eux.

- Eux s'en sortent pas mal non plus, remarqua Olen.

C'était vrai aussi. Au sens strict du terme, personne n'avait été puni, si ce n'étaient des exécutants : Njorad, l'Albinos et Kelhorn, de simples pions sur l'échiquier. Les comploteurs régnaient toujours sur leurs terres, et ce vieux serpent d'Edkharen restait introuvable. Tout cela, au fond, n'était un jeu, un jeu sinistre et sanglant où le perdant, éreinté, se devait de déclarer forfait. Les fugitifs auraient aimé les voir payer vraiment, mais ils ne pouvaient changer les règles du jeu.

- Arvid ! Ça ne t'a pas manqué d'assister au Conseil ? demanda Nils, malicieux.

Olen fit mine d'interroger Karib, regardant partout autour de lui.

- À qui il parle ?

- Aucune idée.

Pendant que ses acolytes siégeaient dans la tour sacrée, il s'était rendu chez un maître armurier, qui avait pris ses mesures. L'aide de camp du Premier Général ne pouvait se promener dans une armure au rabais, avec une boucle impossible à boucler. Il avait commandé une belle pièce, si bien polie que l'on pouvait se raser dans le reflet de la cuirasse, et un casque à panache

– petit panache, bien sûr, mais panache violet tout de même, de la couleur interdite des seigneurs. C'était le privilège du haut état-major. Une coquetterie qui faisait tourner les têtes, ce qui ne déplaisait pas à Olen.

- Je suis Olen, ton aide de camp, vieux. Pour une fois que tu bois plus d'un verre, tu pourrais essayer de te souvenir de mon nom !

- J'ai des problèmes de mémoire.

Les deux guerriers ricanaient, mais Karib, soudain pensif, prenait son air de comploteur.

- Quoi ? Qu'est-ce que tu mijotes encore ?

- Tu es sûr de ne pas avoir envie de revenir au Conseil ? Le trône des Terres de cristal est vide, il faudra asseoir quelqu'un dessus...

Il fut accueilli par un assourdissant concert de protestations.

- Ah non, ça suffit !

- Plus de magouilles, par pitié !

- Qu'est-ce que j'irais faire dans ce trou paumé ?

- Ne touche pas à mon aide de camp !

- Et Oranie ?

Karib leva les deux mains pour se protéger le visage, comme s'il recevait une volée de cailloux. Il fit mine de renoncer à son idée, on triqueta à la nouvelle armure d'Olen, mais en son for intérieur le diplomate se livrait déjà à de savants calculs. S'il manœuvrait avec prudence, s'il jouait les bons appuis, s'il trouvait les bons leviers au bon moment, il pourrait bien décrocher une troisième couronne...

Cela aussi, c'était un jeu, le jeu le plus rentable du monde.

- Vous savez quoi ? demanda soudain Olen.

Non, ils ne savaient pas quoi, ils étaient fatigués, ils avaient trop mangé, trop bu, et l'euphorie de ce repas royal les empêchait de penser.

- On ne saura jamais ce qui s'est passé, cette nuit-là.

Il y eut un silence, entrecoupé par les chuchotements des servantes, au fond de la salle. La nuit des flambeaux... C'était la dernière zone d'ombre, la dernière question en suspens. Que s'était-il passé cette nuit-là ?

- Pour vous dire la vérité..., murmura Nils avec une gravité soudaine.

Il plongeait son regard dans les flammes et les secondes s'égrenèrent, interminables. Olen et Karib retenaient leur souffle.

- ...on s'en fout.

Remerciements

Merci à tous ceux qui ont fait le buzz autour du Puits des Mémoires :
blogueurs (et surtout blogueuses), podcasters, journalistes, libraires...
à toute l'équipe de Scrinéo, qui a été géniale...
et à Patrick, le podcaster amnésique de Nowik.

Facebook : Gabriel Katz officiel

Twitter : @gabrikatz

www.scrineo.fr

À la nuit tombée, les flambeaux s'allumèrent. Dans tout le royaume, de ville en village, d'auberge en relais de poste, des myriades de flammes brûlaient... La terre était comme le ciel, constellée d'étoiles, et bientôt l'on ne sut plus très bien où se situait l'horizon. D'autant que le vin, déjà, coulait à flots.

La dernière nuit de l'été, la nuit la plus longue, commençait à peine. Venaient d'abord les processions, ces longues lignes de feu étirées jusqu'aux temples, à la tête desquelles les prêtres psalmodiaient leurs louanges. On embrasait les bûchers, irradiant les villes d'une lumière si intense que les plus crédules, craignant d'y perdre la vue, fermaient les yeux en implorant Erwoch.

Plus tard dans la nuit, lorsque, des cieux ouverts, la main protectrice des dieux se serait posée sur la tête des hommes, la fête, la vraie, commencerait dans les rues. Jusqu'au matin, on rallumerait les torches. Et l'on trinquerait entre étrangers, l'on s'embrasserait dans la rue, l'on chanterait des chants du Nord.

La nuit idéale pour un enlèvement.

Au manoir de Westerwald, le Doyen des mages s'apprêtait à passer une soirée tranquille devant un traité d'astrologie très rare, acheté trente mille écus à un marchand du Grand Sud. Il détestait les festivités populaires, et particulièrement la nuit des flambeaux, avec son déferlement de populace. Rien n'était pire que la foule inculte, avec ses insupportables odeurs de transpiration

– ne pouvait-on se payer un bain par jour, comme tout le monde ?

De la ville au loin montaient des chants et des clameurs, forçant le mage à fermer sa fenêtre en dépit de la chaleur. Il admirait l'enluminure d'une page consacrée à la divination lorsque Ghail frappa à sa porte.

- Excellence, une lettre pour vous.

- À cette heure ?

- Le messenger a été retardé par la fête. Les routes sont très encombrées.

Arianrhod se saisit du tube de fer qu'il laissa rouler sur la table. Karib, réveillé en sursaut, se mit à aboyer, croyant venue l'heure de sa pâtée. Le chien, comme le fils, avait compris qu'en faisant du bruit on obtenait tout du maître des lieux. Il aboya tant et si bien que le Doyen, de guerre lasse, réclama sa gamelle.

- Ghail, fais monter une assiette pour Karib. Tu lui mettras un bon morceau de bœuf et le reste du gigot aux truffes d'hier.

- Et pour la demande du maître illusionniste ? Il attend votre réponse depuis dix jours.

- Je te laisse gérer ça, j'ai du travail.

Ghail s'inclina en lui adressant un sourire complice. Il savait son maître plus préoccupé du régime de son chien que des affaires de Westerwald.

Le Doyen se replongea dans son ouvrage lorsqu'il se souvint du message. Qui, un jour de fête, se permettait de déranger un seigneur de Woltan ? Préparant déjà son indignation, il sentit soudain son cœur battre en reconnaissant l'écriture de Maïra. Enfin, elle daignait répondre à ses lettres !

« Arian », disait-elle – elle l'appelait de nouveau Arian ! –, « viens me rejoindre discrètement à l'auberge des Trois Routes. J'ai réfléchi à ta proposition, mais il faut encore que l'on parle. » Ému comme un adolescent, le Doyen serra la lettre contre son cœur. Tout d'un coup, il ne rechignait plus à sortir un jour de fête, même *discrètement*, à savoir seul et sans litière. Il avait enfin réussi, à coups de lettres, de promesses et de cadeaux, à raviver l'intérêt de sa femme ! S'il menait bien son entrevue, elle reviendrait dès ce soir s'installer au manoir.

Nul ne lui prêta la moindre attention lorsqu'il traversa la ville, maladroitement monté sur le cheval le plus paisible de ses écuries. D'abord parce que sa cape lui cachait le visage, ensuite parce qu'un petit incendie venait de prendre dans une grange. C'était un classique de la nuit des flambeaux, et il tombait à point.

L'auberge des trois routes était un relais de poste, à la lisière de la forêt qui délimitait son domaine. Il n'y parvint jamais. À dix minutes de la ville, un groupe de cavaliers l'attendait sur la route, dont il ne se méfia pas puisqu'il s'agissait de soldats royaux. Leurs armures noir et or étaient reconnaissables entre toutes.

- Bonsoir, Excellence, fit leur officier, le visage étrangement tendu.

Ils étaient nerveux, la main crispée sur la garde de leurs épées. Et l'homme qui les accompagnait, long et maigre, portait une robe noire et des bagues aux formes torturées.

- Il y a un problème, je suppose ? s'inquiéta le Doyen, dont le courage n'était pas la qualité première.

- Oui, Excellence. Des brigands, partout sur les routes.

Soudain Arianrhod oubliait Maïra. Craignant pour sa sécurité, il résolut de faire demi-tour, et vite.

- Escortez-moi ! ordonna-t-il sèchement à ces pleutres que de simples brigands rendaient si nerveux.

L'un des soldats saisissait la bride de son cheval, tandis que l'homme en robe noire puisait une pincée de poudre dans un sachet de cuir. Rien de tout cela n'était normal.

- De quel droit poses-tu la main sur ma monture sans autorisation, soldat ? Je te ferai donner dix coups de fouet pour ton impertinence !

Des mains de fer le tirèrent à bas de sa monture et l'homme en noir

s'approcha, avec ses yeux injectés de sang.

- Arrière ! cria le Doyen, tendant vers ses agresseurs une main menaçante.

La main d'un mage est une arme. Que dire de celle du Doyen des mages ! Il avait sûrement le pouvoir de carboniser l'escouade en un souffle.

- Ne le laissez pas incanter !

Un cavalier, pris de terreur, dégaina son épée et sabra au jugé, ouvrant une plaie énorme dans la poitrine d'Arianrhod. Il ne pouvait pas savoir que le premier mage de Woltan mettait du temps, et parfois beaucoup de temps, à lâcher un sort de guerre. Le sang jaillit, inondant les soldats, et les yeux du mage se révoltèrent.

L'homme qui l'avait frappé reçut un coup de poing en pleine face et l'on se précipita pour arrêter le flot rouge sombre qui gorgeait les vêtements de soie du Doyen.

- Il va crever, gémit le capitaine. S'il crève, on sera tous écorchés vifs !

- Parchemins ! cria l'homme en robe noire, refermant son sachet de poudre.

Les guerriers tendirent leurs parchemins de guérison – par bonheur, les cavaliers du roi étaient assez bien payés pour en posséder au moins un – et l'on appliqua les artefacts sur la blessure béante. Le Doyen tressautait, il fallut le maintenir. Par miracle, les parchemins brûlèrent au bon endroit, refermant la plaie, mais, faute d'être appliqués par des mains expertes, une affreuse cicatrice restait.

- Mets-lui ta robe ! ordonna le capitaine au seul homme qui ne portait pas d'armure. Personne ne saura de quand date cette cicatrice, si quelqu'un la voit.

On nettoya le corps du mage avec l'eau des gourdes, on l'engonça dans une robe trop petite, et l'invocateur noir se glissa sans dégoût dans ses vêtements gorgés de sang. Lorsque le Doyen reprit enfin conscience, il eut à peine le temps de voir une silhouette penchée sur lui, de sentir une poudre s'infiltrer dans ses narines, avant de sombrer dans un profond sommeil.

Au château de Nowik, la nuit des flambeaux battait son plein. Un orchestre de cent musiciens installé dans la cour d'honneur jouait un air de fête, tandis que les courtisans paraient dans leurs habits couleur de feu. Une idée du prince Arvid, qui trouvait follement amusant que le château entier soit paré de jaune, de rouge et d'orangé. Bien sûr, ce petit caprice impliquait un coût astronomique, mais que n'aurait-on pas donné pour faire la fête ? En ces temps difficiles de révolte paysanne, il fallait bien occulter les soucis du quotidien... Le plus drôle était qu'Arvid III n'avait pas l'intention

d'assister aux festivités, du moins pas au château. Après avoir poussé le trésorier Teneran dans ses derniers retranchements – oui, il voulait que la garde porte les couleurs de la fête ! –, il s'était laissé convaincre de passer la nuit ailleurs, en ville, sous un déguisement. C'était plus amusant que de festoyer à la cour, et tellement plus imprévu...

Pour être honnête, l'idée n'était pas entièrement la sienne. Elle venait de son ami Kelhorn, lequel s'était vanté d'avoir rendez-vous avec les quatre plus belles filles de Yel dans une maison particulière. Une nuit chaude en perspective ! Arvid avait insisté pour faire partie de l'aventure et le champion, après une longue résistance, avait accepté de l'emmener. Après tout, il était le prince, il était le maître.

Devant son miroir, le prince était tenaillé par un dilemme. Bleu ou noir ? Chaque couleur avait ses avantages : le bleu était noble, le noir impressionnant. Le bleu délicatement ourlé de soie, le noir brodé de fil d'argent. Le bleu ample et souple, le noir long et cintré. Dix fois, il tint contre son corps les deux pourpoints, et dix fois, il changea d'avis. Il était presque tenté de faire monter le maître de la garde-robe lorsque Kelhorn se glissa dans sa chambre, par la petite porte qu'il utilisait parfois pour échapper au protocole.

- Alors, beau gosse ? Toujours pas prêt ?

- Bleu ou noir ? demanda le prince d'un ton agacé.

- Noir.

- Et pourquoi ?

Kelhorn haussa les épaules. Alors Arvid choisit le bleu. Le champion, sans doute, lui suggérerait la tenue la plus fade, espérant se mettre en valeur auprès de ces dames ! Il recoiffa ses boucles, se lança une ou deux œillades dans le miroir, puis ceignit sa ceinture ornée de pierres précieuses.

- Tu vas te faire reconnaître, avec tous ces cailloux.

- C'est vrai. Je n'y avais pas pensé... Donne-moi ton ceinturon et prends le mien.

Avec le sourire de l'habitude, Kelhorn tendit son ceinturon au prince, mais il ne voulut pas du sien. De toute manière, il portait sa grande épée dans le dos.

La sortie du château était déjà un amusement en soi : il fallut raser les murs, éviter les gardes, sortir par une poterne et se fondre dans la foule. Sous sa cape à capuche rabattue, Arvid exultait. Quelle tête allait faire sa femme en se voyant seule à la table du banquet ! Il inventerait une histoire à coucher dehors, comme toujours.

Ce qu'il ignorait, c'était que la facilité avec laquelle Myrian gobait ses mensonges n'était pas due qu'à ses talents de conteur. Ce qu'elle ne trouvait plus dans ses bras, elle le trouvait dans ceux de l'homme qui marchait devant lui, fendait la foule pour ouvrir le passage à son prince...

La maison des plaisirs se trouvait à l'autre bout de Yel, à la limite des quartiers mal famés. Arvid ne s'en inquiéta guère, les plus fines lames de Nowik s'accordaient à le considérer comme un bretteur de talent. Et la présence de Kelhorn était un sauf-conduit, même dans les bas-fonds. Le champion connaissait tout le monde, et ceux qu'il ne connaissait pas, il pouvait les embrocher, de la main gauche et les yeux fermés, par paquets de dix.

En pénétrant dans la maison, il fut surpris de la trouver vide.

- Tu connais les bonnes femmes, sourit Kelhorn. Toujours à se pomponner.

- Je déteste attendre.

- Tu n'attendras pas longtemps.

Une carafe de cristal les attendait sur un guéridon, avec une assiette de tuiles au gingembre, de chez le maître confiseur Hortas, bien sûr. Kelhorn servit deux verres, en tendit un à Arvid et désigna un sofa garni de coussins moelleux.

- Fais comme chez toi. Quand tu les verras, tu ne regretteras pas l'attente.

- N'empêche, grogna Arvid. Ces dindes font attendre le prince Nowik ! Elles mériteraient d'être tondues en place publique !

- Elles te prennent pour un guerrier du Grand Nord, n'oublie pas.

C'était flatteur, plus encore que d'être prince, du moins aux yeux d'un prince.

- Blondes ou brunes ? demanda Arvid, de nouveau enjoué.

- Tu verras.

Le décor, soudain, tanguait comme un bateau.

- Je ne me sens pas très bien...

La porte s'ouvrit, ni sur des blondes, ni sur des brunes, mais sur un groupe de cavaliers royaux. Derrière eux, des flambeaux, encore des flambeaux. La garde d'Harald IV... Que faisaient-ils à Nowik, et pourquoi le monde tournait-il comme une toupie ?

Arvid lâcha son verre et s'endormit.

Les remparts du palais royal d'Oster, décorés de flambeaux, ressemblaient à une muraille de flammes. C'était la seule concession de la Couronne aux festivités de la fin de l'été, car il était trop dangereux de risquer l'incendie dans la maison du roi. Faute de s'y amuser, la plupart des habitants du château l'avaient déserté, pour courir les rues de la capitale en buvant avec le peuple.

Le Fils de la lune traversa la cour d'honneur, le chambellan sur ses talons. Presque accroché à son armure, ce courtisan paré de bijoux comme une femme géignait d'une voix misérable.

- Messire, général, capitaine, je ne sais pas comment on vous

appelle, mais vous ne pouvez pas voir le roi ! Pas aujourd'hui, pas un jour de fête, pas sans audience !

À la porte du donjon, dernier rempart avant les appartements royaux, deux gardes croisaient leurs lances. Le chambellan, ralentissant le pas, laissa le chef de guerre marcher sur eux, tout en leur adressant un signe impérieux : personne ne franchirait cette porte !

- Il faut une autorisation pour...

Aeldrynn attrapa l'un des deux gardes par le nœud de son écharpe – quelle sorte d'officier leur autorisait à porter des écharpes ? – et le jeta hors de son chemin sans le moindre effort. Rouge de honte, ce soldat d'élite de la garde rapprochée du roi roula sur les pavés de la cour et tâtonna à quatre pattes pour récupérer sa lance. L'autre, reconnaissant les épaulières en ailes de cygne, se plaqua à la paroi pour laisser passer le Fils de la lune. Il ne voulait pas mourir ce soir.

Perdu devant l'éventail de portes et de couloirs, Aeldrynn se tourna vers le chambellan, le visage si vide d'émotion qu'on l'aurait cru fait de cire.

- Par où ?

- Messire, je vous en prie, je vous en conjure, par Erwoch et tous les dieux...

Aeldrynn ne venait jamais au palais, ni en ville. Il laissait le terrain à ces singes de courtisans, avec leurs robes de vieilles femmes. Il avait appris à ses hommes qu'un seul mot suffit à se faire comprendre.

- J'attends.

Un groupe de courtisans se massait dans les escaliers, avec des murmures et des froissements de soie. Le bruit avait dû courir qu'un officier supérieur avait forcé, un à un, tous les accès aux appartements royaux. Depuis qu'on l'avait annoncé aux portes du palais, il n'avait pas ralenti le pas. Il marchait comme à la bataille, le regard rivé droit devant lui ; malheur à qui se mettrait sur sa route.

Soudain, tout le monde s'agenouilla. Courtisans, valets, chambellan, un genou en terre, s'inclinaient devant la fille du roi. Aeldrynn les observa avec mépris, se contentant d'incliner la tête. Il n'avait pas la nuit à perdre.

- Que se passe-t-il ? interrogea Irenia, très tendue. De quel droit te permets-tu d'entrer dans les grands appartements sans y être invité ?

- Je veux voir le roi.

- Rien que ça ? Présente-toi, *soldat*, si tu ne veux pas finir au cachot !

L'évocation du cachot fit naître un sourire acide sur le visage du Fils de la lune. Il tuerait cent hommes avant que quiconque ne pose la main sur lui.

- Je suis Aeldrynn, des Terres de cristal. Mène-moi à ton père, tout de suite.

- Des Terres de cristal... Tu es le Fils de la lune, c'est ça ?

- Oui.

La princesse héritière parut soudain moins hostile. Elle descendit le petit escalier au sommet duquel elle était apparue, roulant délicatement des fesses sous une robe vaporeuse aux dix tons de gris. C'était encore l'été, l'occasion de porter ses superbes toilettes de fête que par principe elle ne portait qu'une fois. Savait-il, ce Fils de la lune, qu'après la nuit des flambeaux on brûlerait cette robe ? Non, il ne le savait pas, et rien ne l'intéressait moins que cela.

- Viens. Le roi est en plein banquet, il ne pourra pas te recevoir, mais tu vas m'expliquer ce qui t'amène.

Il la suivit dans un couloir, sans un regard pour les fesses qui roulaient sous ses yeux. Et puis soudain, las de la suivre dans ce dédale, il lui saisit le bras et la retourna d'un coup sec.

- Lâche-moi ! Je pourrais te faire exécuter pour avoir posé la main sur moi !

- Arrête de piailler, femme. Ton père va être assassiné.

Le coup fut assez violent pour faire pâlir un visage déjà livide. Elle cessa soudain de gigoter et, se massant le bras, elle se mit à chuchoter.

- Assassiné ? Mais pourquoi ? Par qui ?

- Mon maître.

Jouant nerveusement avec ses nattes blondes, elle peinait à reprendre ses esprits.

- Et toi, tu viens me le dire... Pour quelle raison ? Tu veux de l'argent ?

- Non.

Il n'avait pas à se justifier, ni devant elle ni devant personne. Il était un chef de guerre, un homme d'honneur. Il avait prêté serment, massacré mille barbares au nom de Woltan, pacifié le Nord, reculé les frontières. Il n'avait jamais ne serait-ce que menti à son seigneur. Mais lorsque le vieux Edkharen avait ordonné à son fidèle guerrier de se tenir prêt car il fomentait un coup d'état, Aeldrynn avait décidé d'en informer le roi. Le premier acte de désobéissance de sa vie. On l'avait trop bien formé, sans doute, à marcher droit sans jamais trahir.

- Suis-moi, guerrier. Je vais te mener au roi Harald.

Irenia pressa le pas, déverrouilla une porte et entraîna Aeldrynn dans un petit cabinet de travail, une pièce douce et tamisée, dont la tapisserie représentait la naissance du monde. Sortant une fiole d'un tiroir, elle la lui tendit fébrilement.

- Bois ça. Le roi va t'inviter à t'asseoir, tu vas devoir manger et boire... Si des complices de ton maître te guettent, tu risques l'empoisonnement ! La cour d'Oster est un panier de crabes, tu peux me croire.

Un enfant se serait méfié, Aeldrynn ne se méfia pas. Dans les steppes

glaciales du nord, la seule façon de se débarrasser de son ennemi était de l'ouvrir en deux.

- Vite, pressa Irenia, ébahie de voir la légende vivante gober son mensonge – et le contenu de sa fiole – sans se méfier le moins du monde.

Lorsque la tapisserie se mit à tourner, que la naissance du monde s'enroula autour de lui avec ses fauves, ses fleurs et ses papillons, Aeldrynn comprit qu'il avait été un idiot. La femme n'était plus qu'une silhouette molle, perdue dans la tapisserie. Il dégaina tout de même, entendit un petit cri de terreur, et le coup qu'il porta au jugé fracassa un guéridon. Il tomba à genoux, chercha à fixer son regard sur un détail, puis s'écroula face contre terre.

Pâle de terreur, Irenia se tenait dos au mur, priant Erwoch que l'armure aux ailes de cygne ne se relève pas.

Elle la contourna à petits pas, se précipita au-dehors et verrouilla la porte derrière elle. Au même instant accourait le capitaine qui commandait son escouade personnelle de cavaliers royaux. Des hommes fidèles, qui la servaient sans poser de questions. Vingt hommes, chargés de mener à bien l'opération, le même soir, dans tout le royaume.

- Tout est prêt, ma dame. Le trésorier Felden est dehors, dans un chariot ; personne ne s'est aperçu de rien !

- Il y a un autre homme dans cette pièce, tu vas l'emmener aussi.

- Mais, ma dame, protesta l'officier.

- Il n'y a pas de « mais ma dame », tu vas l'amener là-bas avec les autres, et le seigneur Edkharen décidera de ce qu'il veut en faire.

Tandis qu'il courait chercher du renfort, la princesse héritière fut prise de nausées. Elle s'adossa au mur, inspirant profondément. Cette machination avait intérêt à réussir ; fille de roi, fille de prince, rien ne l'empêcherait de mourir en place publique en cas d'échec.

Dans quelques heures, le roi Harald allait tomber, victime d'un malaise.

Les flambeaux brûlaient encore lorsque trois chariots, chacun escortés par une poignée de cavaliers noir et or, prirent la route en direction du port. La présence d'une troupe royale leur assurait un voyage tranquille ; nul ne poserait la moindre question. Quant aux hommes que l'on transportait endormis sous des bâches, ils ne risquaient pas de se réveiller avant longtemps : les philtres de sommeil à dix mille écus la fiole garantissaient plusieurs jours de coma profond.

Lorsque le soleil se leva sur les débris de la fête, toute trace de ces hommes avait disparu.

On les achemina dans un entrepôt reculé du port de Woltan, où les

attendaient dix invocateurs de haut rang. Tout était prêt pour le rituel. Un sacrificateur avait égorgé quelques innocents. Le seigneur Edkharen s'était paré d'une robe de fer rouillé, dont chaque anneau avait été une bague. Un à un, les *sujets* avaient été déposés au centre d'une figure nécromantique, tracée sur le sol au sang humain. Dix heures durant, au son d'une mélodie sinistre, les invocateurs avaient maintenues ouvertes les portes de mondes interdits. Et le maître avait procédé au rituel, transformant ces quatre hommes en enveloppes vides. Le Puits des mémoires en avait fait des pantins, Ekhelmineon allait en faire des marionnettes.

Au pied du navire dont on déroulait déjà les voiles, Enseth attendait. Il avait graissé la patte à la patrouille de nuit, même si elle ne quadrillait que rarement cette zone reculée, loin des entrepôts, loin des auberges. Nul ne devait assister à l'embarquement de ses clients.

- La mer sera bientôt trop haute ! lui cria le quartier-maître du haut de la passerelle.

- Ils arrivent, sois sans crainte.

Il avait fait réaliser un beau chariot pénitentiaire, auquel l'ébéniste avait dû ajouter un compartiment de dernière minute. Qu'importe, ces compartiments étaient comme des cercueils de bois, on aurait pu en empiler douze...

- Les voilà.

Menés par un capitaine à barbe noire, les cavaliers royaux de l'escorte arrivaient avec une carriole bâchée.

- Salut à toi, capitaine ! Je suis Enseth.

- Bonjour, messire. Mes hommes sont à vos ordres.

- Paré pour l'embarquement ?

- Tout à fait. Si vous voulez procéder au chargement, les passagers son prêts. Pour le moment, ils sont dans des bâches...

Enseth assista à l'embarquement des cavaliers, qui emportaient leurs lourdes selles. À Helion, il faudrait leur acheter des montures, des vivres, des parchemins de guérison s'ils n'en avaient pas.

Il vérifia que, sous les bâches, ses clients étaient bien au complet. Arvid Nowik, troisième du nom, Arianrhod, Doyen des mages, le trésorier Felden... et Aeldrynn, grand maître des cavaliers de cristal. Que faisait-il parmi les autres, celui-là ? Le seigneur Edkharen avait sûrement un plan pour lui.

- Enfilez-leur ces hardes, ordonna le diplomate en montrant le tas de haillons qu'il s'était procurés sur les corps des mendiants égorgés pour la cérémonie.

Rien ne devait laisser croire que les passagers du chariot pénitentiaire étaient autre chose que des forçats pouilleux.

On renvoya carriole, vêtements et armure à l'entrepôt, où les mages

noirs se chargeraient de les faire disparaître. Le seigneur ne s'était pas déplacé pour assister au départ... Enseth en fut surpris, car il savait Edkharen soucieux du moindre détail ; l'opération était le tournant de sa vie, une vie que l'on disait longue de cent vingt ans. Cela signifiait qu'il lui faisait pleinement confiance.

Il cloua lui-même les planches ; c'était un geste de fossoyeur.

Un à un, les hommes sans mémoire, sans vêtements et bientôt sans nom disparurent dans leurs cercueils. Le dernier était le Fils de la lune. Enseth le regarda une dernière fois, ajusta la planche, planta le premier clou. Puis un autre. Et un autre encore. Les coups résonnaient, sourds, dans le bois.

Il ne restait que les ténèbres.

*Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays.*

*Toute reproduction de cet ouvrage,
même partielle, est interdite
(loi 49.956 du 16.07.1949).*

© 2012 Scrineo

8, rue Saint-Marc, 75002 Paris

Diffusion : Volumen

Couverture : Miguel Coimbra

Mise en page : Marguerite Lecointre

Imprimé en France par France Quercy – Mercuès

ISBN : 978-2-3674-0033-4

ISBN numérique : 978-2-3674-0039-6

Dépôt légal : mars 2013